DE

LA FEMME.

Ouvrage du même auteur, qui correspond avec celui-ci :

HISTOIRE NATURELLE DU GENRE HUMAIN, NOUVELLE ÉDITION, augmentée et entièrement refondue, avec figures en couleur.

5 vol. in-8°. Paris, Crochard libraire éditeur. Prix. . . . 22 f.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,

SUCCESSEUR DE CELLOT, RUE DU COLOMBIER, N° 30.

DE

LA FEMME,

SOUS SES RAPPORTS

PHYSIOLOGIQUE, MORAL ET LITTÉRAIRE.

PAR J.-J. VIREY,

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS, MEMBRE TITULAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE, ETC.

SECONDE ÉDITION,
augmentée et complétée par une dissertation sur un sujet important.



PARIS,

CHEZ CROCHARD, LIBRAIRE,

CLOÎTRE SAINT-BENOÎT, N° 16.

1825.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

AVANT-PROPOS.

Nous n'avons pas dû faire cette nouvelle édition sans essayer de la rendre plus digne de l'intérêt du public, soit par des corrections que nous avait indiquée une saine critique, soit surtout en abordant plusieurs questions curieuses ou nouvelles qui se trouvaient omises.

Nous avons dû rendre aussi ce travail plus essentiellement instructif, en ajoutant d'utiles recherches qui signalent les dangereux effets des voluptés désordonnées sur les facultés intellectuelles et physiques. Ainsi la médecine trace encore la route de la morale, au milieu même des plaisirs; car pourquoi ne tenterait-on pas de séparer les vices, des plus doux bienfaits de la nature?

Depuis la publication de l'ouvrage aussi agréable qu'ingénieux de Roussel (1) et de

(1) *Système physique et moral de la femme*; la 1re édit. est de 1775. Paris, in-12.

quelques autres sur le même sujet, les connaissances physiologiques et naturelles ont fait des progrès incontestables ; aussi la plupart de leurs théories surannées ont dû succomber. Toutes les sciences, cultivées d'ailleurs avec tant d'éclat et d'ardeur dans nos temps actuels, ont dû refléter de nouvelles lumières sur l'étude de la *nature humaine*, comme sur les autres branches de la médecine et de la saine philosophie.

Il restait à envisager sous un aspect plus élevé et plus vaste, soit dans ses attributs corporels, soit dans ses rapports moraux avec la civilisation moderne, le sexe féminin. En effet, la plupart des auteurs qui ont écrit sur la femme sont, ou des médecins qui ne traitent guère que de son organisation physique, de ses maladies, de la reproduction de l'espèce, etc.; ou des moralistes occupés surtout d'observations tantôt louangeuses, tantôt satiriques sur le caractère propre au beau sexe. Certes, personne ne conteste *le mérite des femmes;* mais pour les bien apprécier, il faut autre chose que des madrigaux ou même des épigrammes,

et les réflexions austères de J.-J. Rousseau sont plus utiles encore que leur éloge ampoulé par Thomas.

Plus on approfondit, d'ailleurs, la constitution de notre race, sous les divers climats comme dans les différents siècles (1), plus on sent la nécessité de comparer sans cesse, dans son ensemble, le moral et le physique l'un par l'autre, puisqu'ils réagissent toujours réciproquement l'un sur l'autre. L'étendue de nos facultés fait encore l'étendue de nos plaisirs, comme celle de nos misères : de là l'inépuisable source des biens et des maux que la société verse incessamment sur nous. Et comment la femme, avec la sensibilité si vive de son système nerveux, avec cette flexibilité d'organes qui la rend les délices et le tourment de l'homme, pourrait-elle être bien connue, si l'on oubliait la plus noble portion de son existence, cette âme enchanteresse et expansive, qui lui inspire ses senti-

(1) On trouvera les développements qui complètent cet important sujet dans notre *Histoire naturelle du genre humain*; nouvelle édition. Paris, 1824, in-8°, tom. I[er], etc.

ments les plus mystérieux, ses amours, ses aversions, et jusqu'à ses caprices même!

Pouvons-nous espérer ici les suffrages de ce sexe dont nous entreprenons, avec trop de témérité sans doute, d'esquisser les traits? Quel pinceau serait, sinon assez sûr pour en saisir fidèlement la mobile image, du moins assez délicat pour paraître toujours le plus vrai, le plus sincère? Nous n'oserions nous vanter de prêter encore de nouveaux charmes à de si ravissants modèles; mais peut-être que leurs plus galants adorateurs nous pardonneront tout le bien que nous en aurons dit, en faveur d'un peu de mal qui aura pu nous échapper.

DE LA FEMME,

SOUS SES RAPPORTS

PHYSIOLOGIQUE, MORAL ET LITTÉRAIRE.

SECTION PREMIÈRE.

CONSIDÉRATIONS PHYSIOLOGIQUES SUR LE SEXE FÉMININ.

CHAPITRE PREMIER.

Vues générales.

La connaissance d'un être naturel quelconque se borne d'ordinaire à l'examen de sa forme, de sa structure, de ses qualités physiques et de ses facultés organiques : toutefois l'étude de notre propre espèce est bien plus compliquée ; nous ne sommes plus seulement le produit de la nature, mais encore celui de l'art. La brute ne se modifie pas elle-même ; si elle change, c'est sous l'empire de la domesticité, sous le dur joug de la servitude, ou c'est par l'influence générale du climat et de la nourriture dans les lieux qu'elle habite. L'homme réagit, au contraire, sur sa propre nature. Ses

divers états de civilisation et d'éducation, ses genres de vie si variés dans toutes les situations et les conditions politiques, parmi toutes les contrées du globe, exaltent ou dépriment, altèrent ou déforment son type originel. Et la femme, cet être si délicat, cette fleur de la nature vivante, subit encore plus que l'homme ces altérations profondes; la preuve en est dans cette multitude innombrable d'affections qui troublent bien plus sa santé que ne l'est celle des autres femelles d'animaux.

Qu'est-ce donc que la femme (1)? C'est la tige essentielle de notre espèce, comme toute femelle est, parmi les animaux et les plantes, le centre, l'essence principale de leurs espèces; elle est la dépositaire, la matrice originelle des germes et des œufs. L'homme sans la femme n'est point un être complet. Tout individu femelle est uniquement créé pour la propagation; ses organes sexuels sont la racine et la base de toute sa structure, *mulier propter uterum condita est;* tout émane de ce foyer de l'organisation, tout y conspire dans elle. Le principe de sa vie, qui réside dans ses organes utérins, influe sur tout le reste de l'économie vivante.

(1) Ce mot FEMME vient de *fœmina,* qui dérive de *fœtare, fœtus,* parceque sa destination naturelle est d'engendrer; Pline nomme aussi *femen* la région interne de la cuisse. Γυνὴ est le nom de la femme en grec; on en fait dériver aussi *cunnus,* et *queen*, dame, reine, etc.

Le sexe masculin est en effet plus extérieur ou plus excentrique dans la génération, ainsi qu'on voit, chez les fleurs, les étamines placées autour du pistil; le mâle n'est donc pas le plus important ni le plus indispensable à la reproduction; car, chez les plantes dioïques, les femelles se peuvent multiplier de bouture, sans union sexuelle; ce que ne peuvent pas faire toujours les individus mâles. La femelle est, pour ainsi dire, l'âme de la reproduction, parmi tous les êtres animés, soit chez les pucerons, soit chez d'autres animaux qui engendrent d'eux seuls (1).

(1) Dans le règne végétal, et parmi les animaux de la classe des zoophytes, les deux sexes sont ordinairement réunis, ou même quelquefois confondus, comme dans les végétaux et animaux *agames*, c'est-à-dire sans organes sexuels apparents.

Lorsque les sexes sont apparents, comme dans les espèces *phanérogames*, le nombre des mâles, ou des organes du sexe masculin, est presque toujours le plus considérable dans le règne végétal. Le règne animal, au contraire, présente souvent une quantité bien plus abondante de femelles.

Il s'ensuit que les végétaux et tous les êtres peu mobiles manquant de plusieurs sens, comme la plupart des zoophytes, des coquillages bivalves, etc., sont hermaphrodites ou portent leurs deux sexes réunis dans le même individu (car ils ne pourraient pas se chercher et se trouver s'ils étaient séparés; leur espèce périrait donc). Au contraire, la séparation des sexes est plus fréquente dans le règne animal. De là vient que l'amour est plus vif ou plus impérieux à mesure que les sexes sont plus séparés ou plus divers. C'est toujours le sexe le plus nombreux qui doit faire le plus d'avances, à cause de la rareté de l'autre sexe; néanmoins c'est généralement le mâle qui, étant le plus hardi,

Source féconde et sacrée de la vie, la mère est la créature la plus respectable de la nature; c'est d'elle que découlent les générations sur la terre; c'est *Ève* ou l'être vivifiant, qui nous réchauffe dans son sein, qui nous allaite de ses mamelles, nous recueille entre ses bras, et protège notre enfance dans le giron de son inépuisable tendresse. Femme! mère! honneur de la création! quels hommages éternels ne vous sont pas dus dans tout l'univers?

Il faut donc rechercher la nature originelle de la femme, séparer d'elle toutes ces institutions artificielles qui la modifient; il faut examiner comment sa constitution se plie aux divers jougs de la vie sociale, soit l'esclave odalisque d'un sultan dans les harems de l'Asie, ou la servante opprimée et malheureuse du sauvage, soit la douce compagne de l'homme civilisé, devenue l'heureuse idole d'un peuple galant et poli. Pour la connaître tout entière, nous devons l'observer, tantôt intrépide Amazone ou sévère Lacédémonienne, tantôt voluptueuse Phryné des boudoirs de Corinthe, ou timide et superstitieuse Indienne; nous devons la voir ici laborieuse ouvrière de nos campagnes, endurcie aux ardeurs du soleil parmi les travaux rustiques; là, délicate citadine de ces villes populeuses et brillantes, où les délices du luxe l'a-

le plus fort, doit manifester le plus d'amour, ou se montrer le provocateur. Le rôle des femelles est d'autant plus attrayant qu'il garde le plus de pudeur.

mollissent et les langueurs de l'oisiveté l'énervent.

Parmi les grandes familles des animaux, le sexe féminin, dans les espèces dioïques, est en général le plus faible ; il l'est davantage surtout chez les races dont les mâles sont polygames, comme parmi les quadrupèdes ruminants et les oiseaux gallinacés. La différence des forces et de la taille est moindre dans les races monogames, telles que les singes, les perroquets, etc., mais sans qu'il y ait jamais égalité.

Quelles que soient les raisons alléguées par les partisans de l'égalité des deux sexes, et bien qu'une éducation plus mâle, des exercices plus forts, puissent augmenter la vigueur physique et morale de la femme, elle ne peut pas être assimilée à l'homme sous ce rapport, malgré le divin Platon (1). Jamais les filles andromanes de Sparte luttant sur le mont Taygète, ou dansant la pyrrhique guerrière sur les rives de l'Eurotas, n'ont égalé l'énergie du Spartiate. Jamais femme ne s'est élevée, par la culture de son intelligence, à ces hautes conceptions du génie dans les sciences et la littérature, qui semblent être la plus sublime conquête de l'esprit humain. Celles qui se sont le plus distinguées dans cette carrière ont souvent mérité l'épithète *mascula*, qu'Horace donnait à Sapho ; car l'on a remarqué

(1) *Respubl.*, lib. v.

d'ordinaire chez plusieurs femmes de lettres une constitution plus érotique que celles des autres femmes (1). Les lois les ont exclues du sacerdoce, des emplois civils, de la magistrature et des ordres de chevalerie; l'ancienne *loi salique* des Francs les écartait du trône. On nomme, il est vrai, plusieurs femmes qui régnèrent avec gloire, depuis la fameuse Sémiramis, et Zénobie, cette célèbre reine de Palmyre, jusqu'à Élisabeth d'Angleterre et Catherine II de Russie; mais, indépendamment de la raison qu'on en a donnée, que les hommes gouvernent quand les femmes règnent, jamais la Russie, par exemple, n'a subi plus de révolutions, n'a vu plus de guerres et d'orageuses calamités fondre sur elle, que sous les six règnes de femmes qu'elle a présentés pendant le cours du dix-huitième siècle (2).

D'anciennes histoires rapportent des exemples de peuples chez lesquels le sexe féminin obtenait la domination sur l'homme (3); aujourd'hui, au Thibet et au Boutan, la femme peut même prendre plusieurs maris, d'après Samuel Turner (4); sur

(1) Muret, *Variar. lection.*, lib. VIII, chap 21. Il cite aussi Juvénal, *sat.* VI; et Euripide, *Hippolyt.*, act. III, etc.; Bayle, *Dictionn, crit.* art. Stilpon, etc.

(2) Masson, *Mémoires secrets sur la Russie*, t. II, page 113.

(3) Chez les anciens Egyptiens, suivant Diodor. Sicil., lib. I, cap. 27; chez les Agiléens, selon Mich. Glycas, *Annal*, part. II.

(4) *Ambass. au Thibet*, tom. II, pag. 147, trad. franç.

la côte nord-ouest d'Amérique, vers le 55e degré de latitude, Vancouver (1) a vu les femmes presque supérieures en force et en hardiesse aux hommes. D'autres peuplades du nord de l'Amérique laissent beaucoup d'empire à leurs femmes. On en trouve plusieurs exemples en Afrique, en Ethiopie (2) et au Congo (3). Au Monomotapa, elles ont formé des armées (4); à Malimba, les femmes règnent (5), ainsi qu'à la côte d'Angole. On peut citer encore les Amazones, qui paraissent avoir existé vers le Don ou Tanaïs, et les femmes des Tartares, Circassiens ou Tscherkasses d'aujourd'hui, qui conservent un esprit belliqueux.

Il y a même une observation générale à faire sur cet objet. Dans l'état d'extrême barbarie des peuples, le sexe féminin n'est pas opprimé toujours autant qu'on le pourrait croire, parcequ'il devient nécessairement le centre de la famille et l'espoir de la nation, tandis que les hommes s'occupent au loin de la chasse et de la guerre. C'est ainsi que les femmes étaient écoutées dans les conseils de l'état, chez les Germains et chez les Gaulois, nos sauvages ancêtres. C'est ainsi qu'on a remarqué un gouvernement gynécocratique parmi les Algon-

(1) *Voyag.*, tom. II, pag. 417.
(2) Alvarez, *Descrip. Æthiop.*, cap. 133.
(3) Edward Lopez, *De regno Cong.*, lib. II, cap. 9.
(4) Isaac Vossius, *De Nilo*, cap. 19.
(5) Labrosse, dans Buffon, tom. XX, pag. 270, édit Sonnini.

quins, les Hurons, les Iroquois (1), et de nos jours encore chez les Indiens de la côte nord-ouest d'Amérique (2). Les anciens Bretons se contentaient comme les sauvages du nord de l'Amérique, et aujourd'hui, au royaume de Népaul, dans le milieu de l'Asie, comme les Newars, d'origine tartare (3), se contentent d'une femme pour deux hommes. Plus la barbarie devient extrême, plus la femme semble obtenir d'ascendant. Voyez ces féroces anthropophages : leurs femmes sont, dit-on, plus ardentes encore dans la vengeance que les guerriers (4) ; elles abreuvent leurs enfants à la mamelle de cette horrible coutume, en leur faisant sucer le sang des prisonniers de guerre (5) ; c'est ainsi que la faiblesse s'allie à la cruauté dans la haine, comme elle inspire la commisération dans l'amour.

De ce que l'homme, par toute la terre, est plus robuste que la femme, il ne s'ensuit pas que la nature ait exclusivement accordé l'empire au plus fort sur le plus faible. La violence ne fait qu'une esclave, c'est le consentement qui donne une compagne ; et les lois mêmes de la guerre se plient

(1) Laffiteau, *Mœurs des sauvages*, tom. 1, pag. 484.

(2) Meares, *Voyage*, tom. III, pag. 152.

(3) Selon le colonel Kirkpatrick, dans *Annal. des Voy.*, tom. XVII, pag. 182.

(4) Dutertre, *Iles Antilles*, tom. II, pag. 406.

(5) *Recueil de Voyages au nord*, tom III, page 307.

devant la captive qu'on épouse. L'amour est le règne de la femme ; c'est par lui qu'elle devient souveraine arbitre de son vainqueur ; en se réservant le droit de succomber, elle l'asservit par sa faiblesse, autant qu'elle le révolterait par sa force ; et lorsqu'elle paraît céder, ce n'est que pour commander bientôt avec plus d'empire. Sa douceur, voilà sa puissance ; ses charmes, voilà sa gloire : précieux joyaux dont la nature voulut l'orner dans toute sa magnificence.

Tel est le véritable rapport naturel des sexes entre eux. Il faut donc éloigner cette extravagante idée qui n'a pu se soutenir que dans un siècle barbare, que la femme n'appartenait pas au genre humain (1), et dont nous ne parlerions pas si elle n'avait été discutée dans un concile à Mâcon (2). C'est par suite de l'avilissement dans lequel les Orientaux ont toujours tenu les femmes que le *Kôran* attribue à l'homme une si grande supériorité, et qu'il exclut même celles-ci du paradis. D'anciens philosophes et des médecins, tels qu'Hippocrate, Aristote, ont aussi regardé la femme comme un être imparfait, un demi-homme. Elle n'était jamais ambidextre, selon Hippocrate, et ses organes sexuels étaient à l'intérieur ce que sont les nôtres à l'extérieur ; mais comme la chaleur

(1) *Mulieres, homines non esse,* Dissert. anonyme d'Acidalius. Paris, 1693, in-12.

(2) Gregor. Turonens., *Hist. Franc.*

les faisait sortir dans le sexe mâle, la froideur les retirait au dedans chez le sexe femelle. On voit combien ces opinions sont éloignées de la vraie physiologie, puisque la femme est, par sa nature, aussi parfaite que l'homme l'est par la sienne.

En la comparant aux autres femelles d'animaux, la femme s'en distingue par des caractères spécifiques et des attributs qui n'appartiennent qu'à elle. Sans doute les singes, les makis, les chauve-souris et même l'éléphant, le lamantin, qui sont d'ordinaire unipares comme elle, portent deux mamelles pectorales; et cette disposition, que des philosophes crurent être l'apanage de la femme seule, afin qu'elle pût mieux embrasser ses enfants en les allaitant, n'est pas une prérogative accordée à notre seule espèce (1). Pline approche davantage de la vérité, en nommant, dans un style peu flatteur, la femme *un animal menstruel;* car, bien que plusieurs femelles de singes (des jockos et des gibbons surtout) éprouvent un écoulement sanguinolent par la vulve, sans époque déterminée, mais principalement quand elles sont en chaleur; si l'on a vu quelque suintement analogue chez les vaches,

(1) Ainsi les femelles de quadrumanes, celles de cheiroptères, l'éléphant, le lamantin, portent aussi deux mamelles sur la poitrine. Il est à remarquer que ces animaux ont ou des mains, ou l'équivalent (comme la trompe de l'éléphant) et un tact plus perfectionné, plus de sensibilité physique et morale que les autres espèces de mammifères.

les chiennes et d'autres femelles en rut, aucune cependant n'est soumise à cette évacuation périodique (1). La présence de la membrane de l'hymen chez la femme vierge n'est pas le seul exemple de cette conformation qui soit connu parmi les animaux, comme le croit Haller (2). Ce savant physiologiste soupçonne que cette membrane, dont on n'a pu jusqu'à ce jour deviner l'utilité, n'existe que pour un but moral, que pour indiquer la pureté originelle du sexe; opinion qui a paru peu fondée à Blumenbach (3). D'ailleurs M. Cuvier a fait voir que les femelles des mammifères avaient une sorte de membrane de l'hymen (4). Steller et d'autres observateurs l'avaient déjà remarquée dans le lamantin, la cavale et quelques singes (5).

(1) Il est bien connu d'ailleurs que plusieurs femmes ont vécu exemptes de flux menstruel, et n'en ont pas été moins fécondes que les mieux réglées. L'opinion de Roussel, que les femmes doivent cette incommodité périodique à la vie civilisée dans laquelle on use d'aliments trop abondants et excitants n'est nullement fondée, puisque des femelles d'orangs-outangs évacuent aussi plus ou moins régulièrement du sang par la vulve, et que les femmes des sauvages les plus misérables n'en sont nullement affranchies.

(2) *Physiol.*, tom. VII, lib. 28, pag. 91. Ambroise Paré, liv. XXIII, obs. 2., et Palfyn, *de fœmina*, page 48, ont soutenu que cette membrane est contre nature.

(3) *De gener. hum. variet. nat.*, ed. 3, p. 20.

(4) *Leç. d'anat. comparée*, tom V, pag. 132.

(5) Nous avons montré (*Journal complémentaire du dict. des sciences médicales*, tom IX, p. 373, juin 1821) que la mem-

La station naturellement droite dans notre espèce produit encore chez la femme des effets différents de ceux qui résultent de la situation transversale du corps des autres animaux. Si l'on doit attribuer la disposition hémorroïdaire, ou la stase fréquente du sang dans les rameaux abdominaux de la veine porte, à notre situation droite, puisqu'on n'observe aucune disposition semblable chez les autres espèces, il est probable que le flux cataménial reçoit aussi plus d'activité de cette situation habituelle, dont on n'a pas assez apprécié l'influence. Elle est si réelle, que les organes sexuels en reçoivent un plus grand afflux de sang et de vitalité, et acquièrent par là leur activité plus intense que chez les animaux à situation horizontale; car les singes, dont la station se rapproche de la perpendiculaire, sont très lubriques, et leurs femelles ont, sinon des menstrues, au moins des écoulements irréguliers. De plus, la femme doit à cette station la funeste prérogative d'être plus exposée que les autres animaux à l'avor-

brane de l'hymen n'était rien autre que l'analogue du frein du prépuce de la verge chez les mâles; qu'elle a les mêmes connexions anatomiques, les mêmes vaisseaux; mais qu'elle s'ouvre ou se divise en deux branches vers l'orifice de l'urèthre. La membrane de l'hymen n'est, ainsi que le frein de la verge, et le filet du dessous de la langue, rien autre qu'une continuité du raphé, ou de cette espèce de suture qui réunit les deux moitiés du corps dans la ligne médiane.

tement, à la chute de la matrice et aux ménorrhagies. La nature a prévenu une partie de ces inconvénients en donnant au vagin une direction oblique en devant à la femme, tandis qu'il est parallèle au bassin chez les quadrupèdes. Il en résulte que l'enfant ne pèse pas directement sur la vulve, lorsque la femme enceinte se tient debout; il s'ensuit encore que les urines s'écoulent en devant et non en arrière comme dans les quadrupèdes; et cette même obliquité rend moins naturelle l'union sexuelle *more ferarum, quadrupedumque ritu*, que conseillent Lucrèce et quelques médecins, tels que Varole, comme plus prolifique (1).

Enfin, si la femme doit à la station droite plusieurs maladies, et par suite peut-être aussi l'hystérie, que n'éprouvent point les autres animaux, elle doit sans doute encore à la direction oblique du vagin des accouchements plus laborieux que n'en ont les quadrupèdes, indépendamment de la grosseur de la tête du fœtus, laquelle est plus considérable que chez les autres espèces. C'est ainsi que la situation long-temps couchée devient un secours indispensable dans plusieurs maladies des femmes.

(1) Kœmpf., *Enchiridion medicum*, pag. 181.

CHAPITRE II.

Variétés du sexe féminin selon les divers climats et les différentes races d'hommes.

Article Ier. *Des femmes de race blanche.*

Considérée relativement à sa conformation par toute la terre, la femme éprouve encore de plus profondes altérations que l'homme de la part des divers climats et des nourritures, parceque son organisation délicate offre moins de résistance à leurs influences. Ainsi l'on voit plus de négresses *albinas*, de blafardes, de crétines, d'exemples de déformations de naissance parmi elles, que chez l'homme. C'est toujours par son sexe que commencent les dégénérations de notre espèce, comme aussi c'est aux femmes que plusieurs nations doivent, dans des circonstances favorables, un plus beau sang et une plus heureuse organisation. Tels sont les Persans, les Turcs d'origine tartare; ils ont effacé la laideur originelle de leurs traits par de fréquentes unions avec les belles Géorgiennes et d'autres femmes de la race caucasienne, qui passent d'un obscur esclavage dans le lit nuptial de leurs maîtres (1).

(1) Chardin, *Voyag. en Perse*, tom. IV, pag. 98.

De toutes les femmes de notre globe, les Géorgiennes, les Circassiennes, les Kachemiriennes, et en général celles de tout le Gurgistan, de l'Imirette et des environs de la chaîne du mont Caucase, passent pour les plus ravissantes par leurs formes parfaites, par l'éclat de leur teint, la délicatesse de leurs contours, les grâces et l'air de volupté qui semblent s'exhaler de toute leur personne (1). Mais il ne faut leur demander ni l'éducation polie ni l'élégance des mœurs des nations plus civilisées; si la nature a tout fait pour elles, l'état d'oppression et de brigandage dans lequel vivent ces peuples semble prendre à tâche de dégrader le moral de ces admirables créatures. Si les Lesghiennes surpassent encore de beaucoup en beauté toutes les autres, au

(1) Chardin, *Voyag.*, tom. I, pag. 171. Elles sont pourtant bien moins ardentes en amour que les Égyptiennes et d'autres femmes de climats plus méridionaux. Les filles des ousdens ou nobles circassiens ne reçoivent leur mari jamais que de nuit et par la fenêtre pendant la première année du mariage; le père ne dote la fille que lorsqu'elle a un enfant. Pallas, *Voyag. en Crimée*, tom. I, pag. 390. Chez les Tusches, autre peuplade caucasienne, le père donne à son fils, dès l'âge de sept ans, une jeune fille adulte pour épouse, et fait, en attendant, fonction de mari; s'il naît des enfants, ils sont censés appartenir au fils: cette coutume existait anciennement chez les Moscovites d'Europe. Les femmes veuves des Kubasches, peuplade analogue à celle des Lesghis, se présentent voilées au premier venu, et les enfants dont elles accouchent sont aussi considérés que les autres. Cet usage est déjà cité par Strabon chez les anciens Gargaréens et les Amazones.

rapport des observateurs les plus récents, nous n'oserions affirmer que leurs mœurs y gagnent dans la même proportion. Tous ces pays à belles femmes sont devenus, selon certains voyageurs, le grand *lupanar* de l'Asie. Enlevées dès leur tendre jeunesse pour les voluptés des vrais croyants de l'islamisme, elles continuent d'être asservies au sein même des grandeurs. On n'exige d'elles que le physique ; elles l'accordent, et souvent celle qui donne un maître à de vastes empires, comme la Perse, la Turquie, périt sans nom et sans gloire, quand son heure est venue.

Les idées que se forment tous ces peuples sur la chasteté sont sans doute outrageantes pour l'honneur des femmes, car s'ils ne supposent pas qu'elles en puissent avoir, c'est parcequ'ils les rabaissent dans un état de dégradation avilissante, capable de leur ôter toute estime d'elles-mêmes. Du reste, comme il est reconnu que la femme s'attache davantage à l'homme avec lequel elle a goûté les premières délices de l'amour, et que ce don des dernières faveurs est pour la femme un motif de fidélité, le bon sens des Orientaux veut qu'ils évitent de lui laisser l'expérience des comparaisons. Il est bon que chaque femme croie que son mari est le plus fort Hercule.

Des habitudes douces, des mœurs faciles, un heureux état de liberté sociale, contribuent sans doute à la régularité des formes ; mais il faut aussi

des nourritures saines, un air pur, et que l'éducation ni les métiers ne dégradent pas les belles proportions du corps. Voyez ces misérables paysannes brûlées du soleil sur le sol où elles arrachent une dure subsistance, voyez ces êtres difformes sortant soit de pénibles ateliers, soit des vapeurs méphitiques de l'habitation étroite où ils s'entassent; leur teint blême, leurs traits discordants, présentent les tristes stigmates de la douleur et l'empreinte de leurs souffrances; ils accusent l'infortune de leur destinée, tandis que les gracieuses impressions de la joie et des plaisirs s'épanouissent en traits vifs et brillants sur le visage des heureux du siècle.

Si la femme s'enlaidit, se dégrade à proportion plus que l'homme sous des climats intempérés, nous la voyons aussi s'embellir de tous ses charmes dans les régions plantureuses et prospères des zones tempérées, et sous les cieux les plus doux. Vénus même semblait avoir établi son empire à Chypre, à Paphos, à Corinthe et à Amathonte. C'était à Gnide, à Milet, à Lesbos, que les Praxitèle et les Phidias trouvaient de vivants modèles de leurs divinités, objets ravissants de leur idolâtrie : l'on rencontrerait encore à l'Argentière, à Scio, à Ténédos, et dans plusieurs îles de l'archipel grec, des Hélène et des Aspasie capables d'allumer des guerres pour la possession de leur beauté, malgré la bizarre difformité de leurs cos-

tumes (1). Elles ont surtout des yeux fort grands et très ouverts.

Le Corrége, l'Albane, le Titien, prirent également le type des beautés qu'ils peignirent, dans les Italiennes de leur temps. Rome et son territoire en offrent encore d'éclatants exemples, selon Winckelmann ; et à l'âge du retour, les Romaines ont de superbes épaules. Mais c'est en Sicile et en Toscane, à Florence et à Sienne, même à Venise, que naissent les plus séduisantes beautés de l'Italie; car, dans la Lombardie et le voisinage des Alpes, leurs formes, plus volumineuses et plus massives, sont bien moins enchanteresses. Les belles Françaises vivent surtout vers Avignon, Marseille, et dans l'ancienne Provence, peuplée jadis par une colonie grecque de Phocéens. Plus au nord, le sang des Cauchoises, des Picardes et des Belges est plus beau, et la peau est d'une blancheur plus éclatante, mais il y a certainement moins de finesse dans les contours et de délicatesse dans les formes. A Paris, l'on rencontre en général moins de beautés que de grâces dans la démarche et toutes les manières. Les Marseillaises et la plupart des Languedociennes ont aussi moins de gorge que les Normandes, les Belges, les Suissesses. Dans la Bretagne ou l'ancienne Armorique, les femmes ont

(1) Sonnini, *Voyag. en Grèce*, tom. II, pag. 110. *Voyez* aussi Gemelli Carreri, *Voyag.*, tom. I, pag. 109 ; Jac. Spon, Choiseul-Gouffier, etc.

les extrémités trop grosses en général. Les plus grandes beautés de l'Espagne sont dans l'Andalousie et à Cadix : on les dit très exigeantes en plus d'un genre, capricieuses, et pourtant très constantes dans leur attachement ; elles concilient le dérèglement des mœurs avec l'observance la plus scrupuleuse des devoirs religieux. Les femmes de Valence ont la chair molle et des traits moins délicats. La ville de Guimanaens et ses environs sont peuplés des plus charmantes Portugaises, la plupart courtes et vives, qui présentent en général beaucoup de gorge, tandis que les Castillanes n'en ont presque pas. Toutes ont ces beaux yeux noirs, cette taille svelte et souple, ce teint pâle, cet air sérieux, dédaigneux même, qui peuvent enflammer les grandes passions, et rebuter les hommages frivoles ou vulgaires.

On connaît le teint éblouissant, les traits expressifs, la physionomie fine et touchante des Anglaises ; plusieurs ont la gorge et l'élégant corsage des Normandes ; elles sont presque toutes blondes, quelquefois même rousses. En Écosse, leur teint devient d'un blanc fade comme aux Hollandaises : mais celles-ci montrent souvent de l'embonpoint, beaucoup de gorge, une carnation pâle et molle. De toutes les Allemandes, les Saxonnes emportent le prix de la beauté ; on ne rencontre peut-être pas un laid visage dans le territoire d'Hildesheim ; le teint charmant de tous les habitants

fait dire en proverbe que les femmes y croissent comme les fleurs. Quoique les Autrichiennes ne soient pas laides, les Hongroises paraissent généralement plus belles; mais dans toutes les nations germaniques, elles pèchent souvent par un excès d'embonpoint (1).

Plus au nord, les Polonaises méritent d'être remarquées. Elles ont la blancheur, mais aussi, dit-on, la froideur de la neige dans leurs manières; et, selon un Italien, leur conversation est capable d'enrhumer. Ceci n'est toutefois qu'un bon mot, plutôt qu'une observation vraie, puisque la plupart des Polonaises sont pleines de vivacité et d'ardeur; elles ont souvent le teint animé, les cheveux bruns qui caractérisent les nations slaves. Les femmes russes avaient jadis la coutume de se plâtrer d'un fard épais : l'abus des bains de vapeur, ou plutôt l'atmosphère chaude où elles vivent, rend bientôt mous et flasques tous leurs appas; sous leurs chaudes pelisses, elles couvent

(1) A Gratz, en Styrie, une infinité de femmes et de demoiselles ont des amants et en changent publiquement sans qu'on y trouve à redire; cependant elles sont très dévotes : catholiques qui savent tout concilier, donnant autant de rendez-vous à l'église qu'à la promenade. Ceci est même avoué par les écrivains autrichiens Rohrer, Sartori. Au reste, il y a de belles femmes à Gratz avec un beau teint blanc, de grosses carnations, mais non des profils grecs. Aussi les Hongrois, dans leurs irruptions au IX[e] siècle, emmenèrent un grand nombre de ces femmes.

d'ardentes passions ; on les accuse de préférer toujours en amour le physique au moral : elles ont en général des formes masculines et beaucoup d'énergie, comme toutes les femmes d'origine slave ; cependant leur physionomie et leurs yeux manquent souvent d'expression. Les Albanaises sont plus agréables que les Morlaques ; celles-ci portent une peau tannée, de longues mamelles pendantes, avec un mamelon noir (1).

Dans l'extrémité nord de l'Europe, au contraire, en Danemarck et en Suède, les femmes se montrent presque toutes d'un blond blanc, avec des yeux bleuâtres, et leur teint dégénère quelquefois en pâleur fade ; mais elles sont extrêmement fécondes, surtout autour de la mer Baltique.

Dans les régions de l'Asie en-deçà du Gange, qui sont peuplées, comme l'Europe, par la même race blanche, on observe encore de beaux traits chez le sexe féminin. Les Persanes, nées sous un climat fertile et tempéré, paraissent généralement très agréables ; Bernier vante les charmes des Cache-

(1) Fortis, *Viag. in Dalmaz.*, tom. I, pag. 81. Les femmes des Dalmates ne paraissent jamais dans les festins où il se trouve des étrangers ; elles vont souvent à la guerre avec leurs maris ; on peut les tuer si elles donnent de justes motifs de jalousie, et le mari n'en est point empêché par les lois.

Les Hongroises et d'autres femmes slaves rougiraient d'accoucher pendant les deux premières années de leur mariage ; elles allaitent aussi leurs enfants très long-temps, de là vient qu'elles en élèvent un petit nombre.

miriennes. En Perse, on préfère les brunes, mais les Turcs recherchent plutôt des rousses et des blondes. Les Turques sont jolies en général; et, dans le bas peuple même, en Orient, il n'est pas de femme, dit Belon (1), qui n'ait le teint frais comme une rose, une peau blanche, douce et polie comme du velours, sans doute à cause de l'usage fréquent des bains. Elles font tomber le poil de toutes les parties du corps, excepté les sourcils et les cheveux, avec le *rusma*, dépilatoire composé de chaux et d'orpiment, et teignent leurs ongles et leurs doigts en orangé avec le *henné* (*lawsonia inermis*, L.); mais les bains, le repos du sérail, et les soins qu'elles se donnent pour engraisser, rendent, suivant l'expression des Turcs, leurs visages comme la pleine lune, leurs hanches comme des coussins : car telle est, à leurs yeux, la parfaite beauté; ils semblent la peser au quintal (2). On conçoit tout ce qu'une vie monotone, énervante, écoulée dans l'indolence, doit produire chez les femmes des harems; on les tient dans l'ignorance de tout, et elles existent à la manière de grands enfants. Comme leur beauté est le seul titre de leur empire, elles se font souvent avorter, afin de conserver plus long-temps leurs charmes. Rien n'est plus insignifiant que la physionomie de toutes les musulmanes.

(1) *Observat.*, pag. 198.
(2) Volney, *Voyage en Syrie*, tom. I, p. 99.

parcequ'elles sont toujours voilées, et qu'il leur serait plutôt permis, s'il pouvait jamais l'être, de découvrir toute autre partie du corps que leur visage. On voit en effet en Égypte, des femmes à peine vêtues qui préfèrent de laisser voir leur corps pour couvrir leur visage. Ainsi tout le jeu de la physionomie restant caché, devient muet et nul, comme B. Solvyns l'observa pareillement chez les Hindous (1). Les femmes arabes, quoique assez agréables dans la jeunesse, et remarquables de tous temps par leurs grands yeux noirs et brillants comme ceux de la gazelle, se défigurent cependant par un grand anneau qui traverse le cartilage de la cloison du nez, et par des dessins gravés sur la peau avec la pointe d'une aiguille empreinte de diverses couleurs. Les femmes de l'Indostan placent un semblable anneau dans la narine gauche. La chaleur dessèche et brunit également les femmes des Bédouins et des Hindous. Elles se peignent quelquefois le front ou les joues en bleu, et toujours les ongles en orangé (2).

Il en est à peu près de même des femmes maures et barbaresques, qui sont originairement de race blanche; leurs traits passent pour réguliers :

(1) *Les Hindous*, tom. IV, page 5. Paris, 1812, in-fol.

(2) Chez une tribu arabe, celle *el-Mereckedeh*, on offre sa femme à un étranger, pour la nuit : si la femme en est contente, on fait accueil au voyageur; dans un cas contraire, on lui arrache son turban et on lui peint en rouge la barbe et les doigts.

on vante surtout dans l'empire de Maroc celles de la ville de Méquinez. Celles qui ne sortent pas de l'ombre du harem et des villes conservent, au rapport de Bruce et de M. Poiret, un teint très blanc; elles sont même étiolées, comme ces plantes qui végètent dans l'obscurité; mais elles n'en manifestent pas moins l'ardeur du climat dans leurs passions (1).

Au Malabar, au Bengale, à Lahor, à Bénarès, dans tout l'Indoustan et le Mogol, ou la partie de l'Asie en-deçà du Gange, les femmes, assez agréables en général, sont petites, brunes et minces, soit à cause de la chaleur du climat qui les énerve, soit parcequ'elles se marient fort jeunes, à dix ou douze ans, et avant que leur constitution se soit développée entièrement. La transpiration habituelle qu'elles éprouvent fait paraître leur peau toujours fraîche; elles ont soin de l'assouplir, ainsi que leur chevelure, avec de l'huile de coco parfumée, et toutes s'épilent exactement le corps avec des dépilatoires. On dit que les mâchoires sont

(1) En Abyssinie, les lois contre l'adultère ne semblent être faites que pour les misérables; mais les femmes de qualité et principalement les *Ouzoros*, ou princesses du sang royal, sont tellement au-dessus, qu'il n'est presque pas permis à leur mari de se plaindre de leur mauvaise conduite. Certainement, dit le P. Jérôme Lobo, il faut être bien chrétien pour souffrir de tels affronts sans murmurer. » (*Relat. d'Abyssinie*, page 99, trad. franç. Paris, 1728, in-4°.)

naturellement étroites aux femmes du Malabar (1); qu'elles ont des jambes longues à proportion du corps, et les oreilles placées très haut. Toutes les femmes de l'Orient ont, suivant divers voyageurs, le bassin naturellement fort large; et les Arméniens, les Juifs, qui trafiquent des plus belles dans presque toute l'Asie, ont soin, dit-on, de leur comprimer les hanches, afin de rétrécir un peu plus leurs organes sexuels. Il résulte de cette ampleur du bassin qu'elles accouchent heureusement et avec beaucoup de facilité, comme le rapportent tous les voyageurs, même lorsqu'elles sont mères dès l'âge de neuf à dix ans (2). Russel en donne une raison assez plausible pour les femmes d'Alep (3): il l'attribue à l'usage très relâchant des bains chauds, si fréquentés dans ces pays. On doit considérer, ce nous semble, aussi l'habitude générale dans toute l'Asie de s'asseoir les jambes croisées et les cuisses écartées, à la manière orientale, comme une cause très capable de tenir le bassin dans le plus grand écartement possible, tandis que notre manière de s'asseoir ne produit pas le même *écarquillement*. Les Jattes, les Bengaloises, passent pour les plus lascives de l'Inde, et elles préfèrent les hommes blancs d'Europe à tous les autres In-

(1) Raw, *Catal. rarior. mus.*

(2) Chardin, *Voyage en Perse*, tom VII, pag. 164, et tom. VI, page 274; Paxman, *Med. Indor.*, p. 43.

(3) *Nat. hist. of Aleppo*, pag. 79.

diens (1). Ce sont de petites brunes, très vives, parlant d'ordinaire avec beaucoup d'éclat et de volubilité (2). Les Bayadères, danseuses et courtisanes de l'Inde, les Almés et les Ghawasiés, qui jouent le même rôle en Égypte, portent souvent l'art de la débauche à un degré inconnu dans nos froides contrées du septentrion : c'est un fruit des cieux ardents du midi (3).

> Nequitias tellus scit dare nulla magis.
>
> MARTIAL.

ARTICLE II. *Des femmes de race noire.*

Si nous examinons les femmes de la race ou plutôt de l'espèce nègre, nous leur trouverons généralement une disposition extrême à la lasciveté, et même une conformation particulière dans les organes sexuels. Comme cette espèce d'hommes est moins propre au développement des facultés intellectuelles, elle est aussi plus disposée aux fonctions purement animales, et la plupart des nègres sont *bene mutonati* (4). Les négresses paraissent

(1) Fr. Pyrard, *Voyag.*, pag. 353; et part II, tom. II, pag. 65.

(2) Georg. Forster, *Voyage du Bengale à Pétersbourg par terre.* Paris, 1802, in-8°, tom. I.

(3) Sous toute la zone torride, les hommes sont moins amoureux à proportion que les femmes; et ce phénomène se remarque également parmi les Américains, selon Rochefort, *Hist. des îles Antil.*, p. 406. La chaleur fait aussi que les femmes ont plus d'aptitude à la fécondité que pendant les temps froids.

(4) Blumenbach, *Gen. hum. var. nativ.*, page 240.

conformées dans la même proportion : toutes ont, comme on sait, une gorge très volumineuse, et bientôt molle et pendante, même dans les climats où l'on ne peut pas en accuser la chaleur atmosphérique, comme au nord des États-Unis; mais ce qui surtout les distingue de la race blanche, c'est le prolongement naturel des nymphes, et quelquefois du clitoris, bien moins commun chez les femmes blanches que chez les négresses. Il en est résulté, dans plusieurs pays, la coutume, ou plutôt le besoin de retrancher ces prolongements incommodes (1). C'est un caractère particulier même aux femmes d'origine égyptienne ou copte, de porter au pubis, dit Sonnini (2), une excroissance charnue, épaisse, flasque et pendante, recouverte de peau; l'on s'en formera une idée assez juste, en la comparant, pour la grosseur, et même pour la forme, à la caroncule pendante dont le bec du coq d'Inde est chargé. Cette caroncule alongée prend de l'accroissement avec l'âge : je l'ai vue, ajoute l'auteur, longue d'un demi-pouce à une fille

(1) Les jésuites portugais qui portèrent le christianisme en Abyssinie au XVIe siècle voulurent abolir cette pratique, regardée comme un reste de mahométisme; mais les filles non circoncises ne trouvaient pas de maris, à cause de la longueur gênante de leurs nymphes. Le pape, d'après l'avis de chirurgiens envoyés exprès sur les lieux, autorisa la circoncision, comme nécessaire.

(2) *Voyage en haute et basse Égypte*, Paris, 1799, in-8°, tom. I.

de huit ans; elle aurait plus de quatre pouces chez une femme de vingt à vingt-cinq ans. C'est dans le retranchement de cette difformité gênante pour l'acte que consiste la circoncision des filles : on les circoncit de sept à huit ans, au commencement de la crue du Nil. Ce sont les femmes de la haute Égypte qui font cette opération ; elles crient dans les rues du Caire : *A la bonne circonciseuse.* Un rasoir et une pincée de cendres suffisent pour cela (1). Un semblable usage existe chez les Syriennes, les Arabes; et l'on voit dans Niebuhr (2) le dessin d'après nature d'une fille de dix-huit ans circoncise. On pense, dans le pays, que l'effet de cette circoncision a pour but d'empêcher l'amas du smegma

(1) Selon Sanchoniaton, cité par Eusèbe, *Præp. evangel.* etc., la circoncision vient d'une loi de Saturne, c'est-à-dire se perd dans la nuit des temps. Elle émana d'abord des Égyptiens, dit Hérodote; voyez Marsham et Grapiis, *an circumcisio ab Ægyptiis ad Abraham fuerit derivata?* Rostock, 1699, in-4°. Jésus-Christ avait été circoncis; saint Paul combattit en faveur de la circoncision contre saint Pierre, et fit circoncire son disciple Timothée; les premiers évêques de Jérusalem le furent, mais on s'en abstint lorsque les juifs voulurent en faire un précepte d'obligation.

Les chrétiens coptes et abyssins retinrent cet usage, et ceux-ci le regardent comme un moyen de propreté pour les femmes, car ils appellent par injure *cofa*, ou fermée, celle qui n'est pas circoncise : ils la regardent comme tellement immonde, qu'ils cassent la vaisselle dans laquelle elle a mangé, comme étant polluée.

(2) *Beschreibung von Arabien*, pag. 77, et seq.

blanc et fétide qui s'amasse entre les nymphes des femmes, comme sous le prépuce de l'homme (1); mais Belon observe (2) que toutes les femmes coptes ont des nymphes naturellement fort longues; Thévenot (3) l'a remarqué chez les Mauresques; c'est une pratique générale au Bénin (4) et en Éthiopie. Elle est si connue depuis les âges les plus anciens que tous les auteurs en ont parlé (5), mais surtout les médecins arabes (6), et Avicenne (7), au mot *albathara*, c'est-à-dire le clitoris; car cet auteur veut qu'on le retranche lorsque les femmes peuvent en abuser par sa longueur (8).

On a long-temps disserté sur le prétendu tablier

(1) Osiander, *ars obstetr.*, tom. II, tab. VI, fig. 1.

(2) *Observat.*, pag. 426.

(3) *Voyag.*, tom. II, chap. XIV.

(4) Léon, *Afric.*, lib. III, et aussi au royaume de Juida, bien que les peuples n'y soient ni juifs ni mahométans. Desmarchais, *Voyag.*, tom. II, ch. VII, p. 158.

(5) Paul d'Egine, lib. VI; Aétius, *Tetrabibl.*, lib. IV, serm. 4, cap. 103; Galien, *usu part.*; Moschion, Suidas, *Lexic.*, pag. 81.

(6) Albucasis, lib. II, cap. 7.

(7) Lib. III, fen. 21, tract. IV, cap. 24.

(8) Fen. 21, tract. 1, cap. 23. *Voyez* aussi Mathias Zimmermann, *De Æthiopum circumcis.*, cap. 9. On pense que la circoncision des juifs et des orientaux contribue à leur fécondité et diminue les obstacles à l'imprégnation. J. Frid. Bauer, *De causis fecunditatis gentis circumcisæ*. Leipsick, 1719, in-4°, etc.

La circoncision a été retrouvée à Otahiti, au Mexique, à la Dominique, et en Amérique septentrionale, jusqu'au 30° latitude (*Lettres améric.* du comte Gian Rinaldo Carli-Rufi. Paris, 1788. 2 vol. in-8°, lett. XI, p. 149-152.)

des Hottentotes, dont Kolbe a le premier parlé (1). Le médecin W. Ten Rhyne (2) a montré d'abord que ce n'était qu'un prolongement des nymphes, et l'a cru artificiel, parcequ'il a vu de ces nymphes digitées. Banks, qui a fait dessiner au Cap ces parties d'après nature, remarqua, dans une Hottentote, des grandes lèvres prolongées de six pouces et demi, car ce n'étaient pas les nymphes comme le pensaient Querhoënt et Cook, mais seulement les lèvres du vagin. Aussi Levaillant (3) figure une Hottentote avec ces lèvres alongées jusqu'à six ou neuf pouces, artificiellement comme il le présume. Enfin Péron observe que c'est un attribut particulier aux femmes hottentotes *boschimans*, ou aux *Houzouânas*, d'avoir naturellement les nymphes alongées, surtout vers la commissure supérieure des grandes lèvres, s'élargissant et se divisant par le bas en deux branches qui pendent d'ordinaire. On peut les écarter, alors cette partie prend une figure triangulaire de quatre pouces environ. Les filles l'apportent en naissant; elle croît avec l'âge, et se perd dans les mariages des Hottentotes ordinaires et des Houzouânas. Les Houzouânasses ont aussi deux énormes loupes graisseuses au-dessus des fesses; elles trémoussent singulièrement en marchant, et leurs enfants grimpent des-

(1) *Descript. du Cap*, tom. I, page 92.
(2) *De promont. Bonæ Sp.*, ch. x, p. 33.
(3) *Voyage dans l'intér. de l'Afrique*, t. I, p. 371.

sus(1). L'on en a vu un exemple dans la femme appelée Vénus hottentote qui est morte à Paris. Nous ferons à ce sujet deux remarques. C'est qu'on peut comparer cet alongement singulier des parties sexuelles extérieures des Africaines à celui de certaines fleurs du même climat, des géranions, par exemple (ou *pelargonium*), qui ont des pétales supérieurs plus longs que les inférieurs, peut-être afin de recouvrir les organes sexuels et les défendre du soleil trop ardent de l'Afrique. Linné compare les pétales aux nymphes, et l'alongement des uns et des autres peut avoir pour cause la chaleur du climat. En second lieu, ces coussins de graisse vers le coccyx ressemblent aux amas de cette même substance chez les moutons d'Afrique à queue large, aux loupes des chameaux et des zébus de ce pays, et surtout aux fesses rouges et demi-calleuses de plusieurs singes babouins d'Afrique. L'on a remarqué, en effet, chez les animaux ruminants des pays chauds, que le suif cherchait à se déposer ainsi dans certaines parties du corps, et principalement vers le croupion, comme étant la région la moins élevée. On observe que toutes les parties sont plus extensibles dans les corps flasques des peuples des pays chauds et surtout dans ceux des femmes; c'est pourquoi les mamelles, les nymphes, les peaux

(1) Péron, *Voyage*, tom. I, et aussi Levaillant, *ibidem*. *Voyez* aussi notre *Hist. nat. du genre humain*, tome I, page 240, fig. de la nouvelle édition.

et appendices, les oreilles, etc., sont très prolongées chez les habitants des tropiques.

Au reste, rien de plus dégoûtant que la toilette des Hottentotes : graissées d'un mélange de suif et de suie, ou salies par de la bouse de vache ; vêtues d'une peau desséchée, ayant pour bracelets des intestins d'animaux à demi putréfiés ; vivant dans la crasse et la dernière malpropreté ; repoussant par une transpiration et des menstrues fétides, par des formes hideuses, un nez horriblement épaté, une bouche en museau, et une peau gluante d'un noir tanné ; au lieu de cheveux, une bourre épaisse, remplie de vermine que ces femmes misérables croquent sous leurs dents ; pour langage, une sorte de gloussement semblable à celui des coqs d'Inde ; un caractère indolent et profondément stupide : telles sont les Hottentotes, dont un voyageur romancier a voulu nous tracer un portrait flatteur. Si l'on ajoute un sein tombant en manière de besace et auquel se suspendent des enfants aussi malpropres que leurs mères ; si l'on examine qu'en accouchant elles déchirent de leurs dents le cordon ombilical et dévorent quelquefois leur arrière-faix ; que l'ivrognerie, l'abus du tabac, l'insouciance dans laquelle elles croupissent, sont leur état habituel, on conviendra sans peine que ce sont les dernières des *beautés* du genre humain.

Les femmes cafres, les mieux constituées de toutes les négresses, et les plus fortes, ont un ca-

ractère plus ardent et plus viril (1); mais elles se tatouent, ou se pointillent la peau. Les négresses joloffes et mandingues, sans être aussi bien formées, et avec un sein plus tombant, une transpiration d'odeur porracée, paraissent cependant encore agréables dans leur première jeunesse. Leur peau est douce et soyeuse comme le satin (2). Mais elles déploient une lubricité et des passions inouïes dans nos climats; elles semblent porter dans leur sein enflammé tous les feux de l'Afrique : voilà pourquoi elles séduisent les blancs et les enivrent, pour leur perte, des fureurs de leur amour. La corruption des mœurs est excessive en plusieurs lieux d'Afrique, outre que la puberté y est très précoce. Au Darfour, les Fourains exercent l'inceste même

(1) *Ginga*, reine de Matamba, en Afrique, mériterait d'être mieux connue que les Penthésilée, les Thalestris, les Hippolyte, et toutes ces Amazones dont les noms sont fabuleux: cette reine, dépouillée d'une grande partie de ses états par les Portugais, s'unit au prince de Sogno, dont le pays est à l'embouchure du Zaïre, appela les Hollandais, et par leur secours chassa d'Angola les Portugais, puis se défit des Hollandais à son tour à l'aide des Portugais; enfin, par sa valeur et ses intrigues, éloigna ses ennemis, subjugua les Giagas, se rendit maîtresse d'un royaume de quatre cents lieues d'étendue au milieu de l'Afrique, et mourut en 1660, âgée de plus de quatre-vingts ans, convertie à la religion catholique. (Voyez l'*Hist. du Congo,* Bologne, in-fol., par les capucins ital.) Ces louanges, au reste, me paraissent un peu suspectes.

(2) Biet, *Voyage dans la France équinoxiale*, page 352.

sans pudeur (1). La débauche des filles devient, en quelques contrées, une preuve de leur mérite, et la chasteté un témoignage de laideur ou de quelque vice. On connaît les habitudes lesbiennes de κλειτοριαζεῖν, reprochées à Sapho et à d'autres tribades, par Sénèque, saint Augustin, etc. : ce qui justifie la résection du clitoris dans les pays méridionaux. Ces turpitudes sont encore très connues des Turques et des Syriennes, dans leurs bains ; il semble que ce soit le dédommagement naturel des femmes soumises à la polygamie, sous les climats chauds.

C'est surtout dans leurs danses qu'elles peignent l'excès de leurs passions, par les postures les plus obscènes et les mouvements les plus lubriques que puisse solliciter l'orgasme vénérien porté à son comble. On connaît en Espagne le *bolero* et le *fandango*, qui retracent des images voluptueuses, et que les anciens Romains se plaisaient à faire danser par les jeunes filles de Cadix (2), comme un *irritamentum Veneris languentis ;* mais la *calenda* est une danse bien plus lascive (3) encore des nè-

(1) W. G. Browne, *Voyag. au Darfour*, tom. II, pag. 70, traduction française.

(2) Juvénal, sat. XI, vers 162 et suiv.

(3) Le doyen Martin d'Alicante décrit en ces termes cette danse lubrique : *Saltationis modus hoc ritu peragitur : Saltant vir et femina vel bini vel plures. Corpora ad musicos modos per omnia libidinum irritamenta versantur ; membrorum in ea mollissimi flexus, clunium motationes, micationesque femorum sa-*

gres d'Ardra en Guinée; ils l'ont apportée avec eux dans l'Amérique espagnole, et l'on y voit jusqu'à des religieuses espagnoles en être si transportées, qu'elles la dansent même dans les églises et les processions (1). Par cette danse, tous les muscles du corps frissonnent de volupté et s'agitent sous l'impression d'une jouissance universelle. En Asie, en Amérique méridionale, comme dans l'Afrique, les femmes s'abandonnent souvent avec passion aux nègres, parceque cette espèce d'homme est d'ordinaire plus robuste en amour et plus fortement constituée que les blancs (2). Il n'est pas nécessaire de répéter le récit des scènes érotiques que les Otahitiennes ont offertes aux Européens. C'est la moderne Cythère des navigateurs, et nous retrouverons beaucoup d'autres exemples de débordement sous toutes les zones ardentes du globe terrestre (3).

lacium, insultuum imagines, omnia denique turgentis lasciviæ solertissimo studio expressa simulacra. Videas cevere virum, et cum quodam gannitu crissare feminam eo lepôre ac venustate, ut ineptæ profecto ac rusticæ tibi viderentur tremulæ nates photidos Appuleianæ : denique talem peragunt saltationem qualem verisimile est suum Herculem cum Omphale saltasse. Interea omnia constrepunt cachinnis et ronchis, etc. Tels étaient probablement aussi les mouvements ioniques dont parlent Horace, *Epod.*, Callimaque, *Hymn. Delos,* Pline le jeune, *Epist.*, etc.

(1) Dom Pernetty, *Voyage aux îles Malouines*, t. I, p. 279.

(2) Jefferson, *Notes sur la Virginie*, p. 139.

(3) Dans les îles de la mer du Sud, selon Vancouver, *Voyag.*, tom I, pag. 153, et tom. III, p. 46. La danse des Bayadères de

Les négresses blanches ou *albinas* sont très peu propres à la génération, et naturellement froides, comme les nègres blancs (1); ce fait se vérifie de même chez les individus blafards de la race blanche, qui présentent des yeux rouges, incapables de soutenir la vive lumière, des cheveux et des poils blancs et soyeux, une constitution débile et molle, comme les lapins blancs, les chats, les chiens, les chevaux, les oiseaux, etc., ainsi dégénérés. Mais les individus très bruns et hauts en couleur sont incomparablement plus robustes et plus ardents en amour. L'aréole du mamelon, comme les nymphes et la membrane de l'hymen, sont rouges aux femmes blondes, et plus colorées aux brunes.

On doit considérer que les femmes du midi de l'Europe sont bien plus voluptueuses que celles du nord. La Portugaise, courte et vive, passe pour l'être davantage que l'Espagnole et l'Italienne. Celles-ci le sont plus que nos Françaises, qu'on accuse d'être parfois plus coquettes que tendres; au contraire, les Allemandes sont souvent froides; et si les femmes russes s'adonnent davantage aux voluptés, c'est autant par la corruption morale de ce peuple, qu'on a dit *pourri avant d'être mûr*, que par l'habitude de vivre à la chaleur continuelle des

l'Inde a été décrite par Legentil, *Voyage;* Fouché d'Obsonville, *Observ.*, p. 258; Sonnerat, *Voyage*, liv. II, etc.

(1) Thomas Jefferson, *Notes ibid.*, page 217, traduction française.

poêles et sous des vêtements de peaux, lesquels produisent en partie l'effet d'un climat plus méridional. De même, en été, la femme est plus amoureuse que dans l'hiver, suivant l'observation des anciens physiologistes ; l'on a vu des femmes, stériles par froideur en Europe, devenir fécondes en passant sous les tropiques (1), et celles mêmes qui ne sont pas réglées y conçoivent plus facilement que sous le ciel froid et brumeux de la Belgique (2). De là vient que la femme, pouvant être, en ces climats brûlants, la conquête de tous les hommes, a dû produire la jalousie, maladie endémique sous les cieux des tropiques; de là les sérails, les eunuques (3), l'invention des ceintures de virginité, des anneaux pour l'infibulation, la couture même des parties sexuelles de la femme, enfin le témoignage exigé de la défloration dans le mariage; toutes coutumes émanées de la même source (4). Pour exci-

(1) Piso, *Hist. nat. Ind.*, l I, p. 12.

(2) Denys, *Amt. der Vroedvrouw*, pag. 792.

(3) Les eunuques privés de toutes les parties naturelles, verge et testicules, sont les plus en usage; mais leur emploi devient moins fréquent aujourd'hui en Syrie et en Égypte. On les fait par la ligature de la verge et du scrotum au moyen d'un cordon de soie serré graduellement, sur des enfants seulement; on arrête l'hémorrhagie par la poudre de sable chaud; ensuite, après quelques jours, on applique de l'huile chaude; enfin on met un emplâtre sur la plaie. (*Voyez* le docteur Frank, *Mém. sur l'Égypte,* tome IV, pag. 133.) Ils conservent un visage cadavéreux et décharné.

(4) La réunion des organes sexuels, ou des lèvres du vagin,

ter davantage l'ardeur de l'homme, les Égyptiennes coptes se frottent les parties de parfums stimulants, comme d'ambre, de civette et de musc (1). Aussi un proverbe des Turcs dit : Prends une blanche pour les yeux ; mais pour le plaisir, prends une Égyptienne ou une négresse (2).

On convient cependant que les négresses sont excellentes mères ; la plupart ont beaucoup de lait; les mamelles des Égyptiennes étaient renommées

par une suture pratiquée dès l'enfance avec un fil ciré, en ne laissant qu'une petite ouverture pour la sortie des urines et des règles, est l'*infibulation* la plus communément usitée dans l'Inde, la Perse et l'Orient (Tavernier, *Voyag.*, t. II; Thévenot, *Rel. orient.*, l. II, cap. LXXIV). Linschot l'a remarquée au Pégu, ainsi que Pigafetta. (*Voyage autour du monde*, et aussi Schulz, *Ind. orient.*) Elle est aujourd'hui généralement pratiquée au Darfour et en Abyssinie. (Browne, *Voyage en Afriq. Égypt.*) A l'époque du mariage, un coup de bistouri opère la division des parties soudées par l'effet de cette suture. (Veslingius, *Syntagma anatomicum*, etc.; Pauw, *Rech. sur les Égypt.*, tom. II, p. 107. ; Buffon, tom. VI, p. 273, édit. du Louvre, etc.) Pallas nous apprend que la belle nation des Tscherkesses, ou Circassiens, conserve précieusement la virginité des filles au moyen d'une ceinture en cuir, ou plutôt d'un corset en peau, cousu immédiatement à nu. Le mari seul a droit de découdre ce corset la première nuit de ses noces, avec un poignard tranchant; et la fierté des Usdens, ou des nobles, ne s'accommoderait nullement de trouver des reprises au corset de leurs belles fiancées.

(1) Prosp. Alpin, *Med. ægypt.*, lib. III, cap. XV, p. 107, édit. 2.

(2) Volney, *Voyage*, t. I, pag. 100.

par leur volume extrême dès le temps de Juvénal :

In Meroe crasso majorem infante papillam.

A Solafa, l'on a vu des jeunes négresses, sans être mères, avoir du lait (1) : aussi, dans tous les pays humides et bas, les femmes, de même que les femelles des animaux domestiques, sont très bonnes nourrices, elles allaitent leurs enfants pendant long-temps. Dans les colonies, on donne toujours une négresse pour nourrice aux enfants des blancs par ce motif. Les Mandingues surtout sont très réputées pour cette extrême tendresse maternelle, qui est bien plus ardente chez toutes les femmes d'un caractère simple et naturel que chez nos polies et spirituelles Européennes : celles-ci ne peuvent concilier les devoirs de la nature avec les plaisirs du siècle et de la société; les soins de l'allaitement et de l'enfance faneraient trop promptement, à leur gré, cette fleur de la beauté qui les rend si fières de leurs appas. Non seulement les soins maternels attachent la négresse à son enfant, mais on remarque, de plus, cette tendre affection poussée jusqu'à l'excès chez toutes les femmes des pays où la polygamie est établie : car le mari, partagé entre plusieurs épouses, ne peut prendre qu'un faible intérêt pour chacune d'elles et pour une multitude d'enfants, au contraire, la

(1) Bikker, *Zoograph.*, p. 70.

mère, séquestrée au fond d'un harem, est portée à concentrer toutes ses affections sur sa progéniture ; c'est le seul dédommagement de ses ennuis, le seul souvenir de son bonheur, le seul espoir de sa vie. Et l'on remarque de même chez les animaux polygames, comme les poules, les canes, etc., que la mère seule prend soin de la couvée et des poussins, tandis que le mâle vole à de nouvelles conquêtes (1).

Il existe encore à la Nouvelle-Guinée et chez les Papous des femmes noires qui paraissent de la même race que les Hottentotes, et qui leur ressemblent à beaucoup d'égards. Elles ne sont cependant ni si malpropres ni si stupides ; en général toutes séparent, au moyen du feu, le cordon ombilical de l'enfant et ne le nouent pas ; il ne s'ensuit aucune hémorrhagie, à cause de l'escarre. Dans l'Australasie et la terre de Diémen, il en est à peu près de même.

(1) On compte à Paris vingt enfants trouvés par cent naissances ; il y en a vingt-six à Lisbonne et vingt-sept à Rome ; on en compte vingt-huit à Moscou et quarante-cinq à Pétersbourg. Ainsi la dépravation des mœurs est encore plus grande au nord et au midi de l'Europe qu'en France. *Voyez* Benoiston de Châteauneuf, *Considér. sur les enfants trouvés*, Paris, 1824, in-8°.

Article III. *Des femmes de race mongole.*

Si nous considérons les femmes de la grande race mongole qui s'étend de la presqu'île de Malaca, au-delà du Gange, au Pégu, à Siam, Aracan, Ava, Laos, à la Cochinchine, à la Chine, au Japon ; et du Thibet, du Boutan, aux immenses déserts de Cobi, de la Tartarie, parmi les familles de Tatars Kalmouks, Mantcheoux, Eleuths, Nogaïs, Baschirks, Ostiaques, enfin jusqu'aux extrémités les plus reculées de la Sibérie, jusque parmi les nations de ces pygmées polaires, les Lapons, les Samoïèdes, les Jakoutes, les Tschouwaches, les Kamtschadales, etc., pour se perdre dans les îles Kuriles et même dans les solitudes les plus effroyables du nord de l'Amérique, nous trouverons d'innombrables variétés. Mais, pour nous borner aux plus essentielles, nous ferons observer, comme caractère général, un teint toujours olivâtre et des cheveux noirs, même parmi les contrées les plus glaciales, un sein naturellement flasque avec des mamelons noirs, enfin une puberté plus précoce, quel que soit le climat, que dans la race blanche ou caucasienne d'Europe et d'Asie. Dans cette souche finnoise ou tchoude, qui comprend, avec les Lapons, d'autres nations mieux conformées, les Permiens, les Syranes, les Votiaques, les Tschouwasches, les Wogoules, les Mordwines,

les Tschérémisses, les mœurs sont extrêmement libres : on en voit des témoignages bien manifestes chez les Ingriens, les Esthoniens et les Livoniens ou Lettons, sujets de la Russie (1). Ces peuples ont si peu l'idée de la virginité, qu'ils ne peuvent même l'exprimer par aucun mot de leur langue ; les filles et les garçons couchent habituellement ensemble, sans honte, et l'on ne donne aucune préférence à une fille chaste sur toute autre pour le mariage ; cependant les mariées se montrent des épouses fidèles. Cette absence de virginité paraît tellement complète dès l'enfance, que Happel et d'autres auteurs soutiennent que la nature n'en produit point chez les filles de ces peuples, et qu'elles naissent déjà *femmes*.

C'est aussi parmi la race mongole qu'on trouve des exemples de femmes présentées à des étrangers pour en jouir, même sous des climats chauds où règne d'ailleurs la jalousie, comme au Pégu, à Siam, au Tonquin, à Camboye, à la Cochinchine, à la terre d'Iesso ; mais surtout chez les Tchoutschis et les Koriaques sédentaires, les propres maris offrent leurs épouses, et ce serait leur faire injure que de ne pas les accepter (2) : on l'a dit de même de quelques peuplades laponnes et samoïèdes, quoique cette coutume ne soit pas uni-

(1) (Aug. Will. Happel, *Mélanges du Nord,* Riga, 1791, in-8°, en allemand.)

(2) Billings, *Voyage au Nord,* tom. II.

verselle. Il faut observer encore que, dans toute cette race, les femmes sont achetées et esclaves comme chez les Orientaux, et la polygamie y est généralement permise par leurs religions.

L'épilation du corps, des dents bien noircies, par suite de la mastication du bétel et de l'arèque, des yeux placés obliquement, de longs cheveux noirs huilés, une taille svelte, une carnation olivâtre, un pagne léger, voilant à peine les plus secrets appas, des fleurs odorantes placées avec des ornements dans des trous pratiqués aux lobes des oreilles, qui sont fort alongées, voilà la beauté chez les Siamois, les Péguans et les autres Mongols de l'Asie orientale. En Chine, les femmes, bien plus vêtues, ne laissent que deviner leurs appas ; chez elles les petits pieds passent, comme on sait, pour l'extrême beauté. Macartney (1) a fait voir qu'on obtenait cet agrément en reployant les orteils sous la plante, dès l'enfance, et en les serrant constamment avec des bandages ; de sorte que le grand mérite de ces pieds consiste à ne pouvoir marcher qu'à peine, sans doute afin de tenir par nécessité les femmes sédentaires. Les Chinois aiment aussi leurs femmes maigres, et les hommes gras, tout au contraire de l'opinion des Égyptiens; ceux-ci retiennent aussi leurs épouses sédentaires en les laissant toujours les pieds nus. La prosti-

(1) *Ambassad.*, tom. IV, pag. 69 et suiv., trad. française.

tution est si vulgaire au Japon, qu'elle semble former le premier besoin de la nation. La supériorité du nombre des hommes au Thibet et au Boutan y a établi la polyandrie, ou le mariage de plusieurs hommes à la même femme, méthode étrange dont celle-ci s'accommode mieux, dit-on, que ses époux.

Parmi les hordes de Tatars mongoles, les femmes montent quelquefois à cheval; elles suivent la vie nomade de leurs maris. On a remarqué qu'elles avaient encore, après l'accouchement, le vagin très étroit naturellement (1). Les femmes kalmoukes de Kasan se voilent la figure comme font les autres musulmanes, même aux dépens du reste du corps. C'est sans doute un avantage pour celles des Nogaïs; car elles sont, ainsi que leurs maris, les plus laides créatures du genre humain, bien que cette nation se trouve absolument sous le même climat que celui des belles Géorgiennes.

Les femmes kamtschadales portent habituellement à leurs parties sexuelles, qui sont épilées, une sorte de pessaire d'écorce de bouleau, et peut-être doivent-elles à cette habitude la largeur de leur vagin (2). Les maris ne prêtent pas leurs femmes volontiers en ce pays; elles ne passent dans

(1) Georgi, *Beschreibung aller Nation. des Russich.*, Theill. II, s. 220.

(2) Steller, *Beschreib. von Kamtschatka*, pag. 299.

les bras d'un époux qu'après avoir feint de résister long-temps, et qu'en paraissant céder à sa violence. Cet usage est commun aux îles Kuriles et au Groënland ; il imite les jouissances furtives des Lacédémoniens. Il semble qu'il faille aiguiser l'amour par la résistance dans les contrées glaciales ; l'atrocité de ces durs climats, souvent mortelle à la femme et à l'enfant naissant, doit en effet fort peu encourager celle-ci à l'union sexuelle.

C'est surtout parmi les nations polaires rabougries par l'excès de la froidure, telles que les Lapons, les Samoïèdes, les Joukagres, les Tschoutchis, les Koriaques nomades, les Jakoutes, etc., qu'on observe chez les femmes la plus singulière disposition aux affections spasmodiques (1). Les Laponnes sont très rarement réglées, comme Hippocrate le disait des femmes scythes de son temps ; les femmes samoïèdes, quoique menstruées, même très jeunes, le sont peu abondamment. Elles ont des mamelons très noirs ; le moindre attouchement inopiné, un bruit subit et inattendu, le mouvement d'une feuille, suffisent pour ébranler le système nerveux de ces femmes et de celles des Tongouses, des Bourættes, des Jakoutes, des Kamtschadales, des peuplades répandues dans les contrées de l'Oby et du Jéniséa (2). Les odeurs fétides

(1) Pennant, *Arct. Zool.*, tome I, page 97.

(2) Pallas, *Voyage*, *passim*, et Chret. Gott. Heyne, *Dissert. dans les Comment. de Gœtting*, 1778-79, tome I, in-4°.

d'empyreume, comme des cheveux brûlés, sont souvent nécessaires pour rétablir le calme de leurs fibres minces, mobiles et tendues. Il résulte de cette constitution la plus grande propension aux vapeurs, aux croyances superstitieuses de sortiléges, de magie, etc. Aussi ces opinions sont-elles généralement répandues chez le sexe féminin dans ces régions, et donnent naissance aux jongleries les plus absurdes, auxquelles se joignent des idées religieuses très peu épurées. La rigueur du froid, le défaut de nourritures suffisantes, les agitations de la vie sauvage, paraissent les causes de cet état nerveux, dont la violence s'accroît surtout à l'époque des règles chez les filles. Pallas nous apprend que les sorciers ou les prêtres de ces nations prétendent guérir cette sorte de folie, dite l'*imérach* (le *mirach*, ou l'hystérie des Arabes), par la jouissance de ces filles, qu'ils s'attribuent.

Comme nous avons vu les plus belles femmes de la race blanche fleurir sous les climats tempérés (1), de même celles de la race mongole se trouvent en Chine, dans la province de Nanking et au Japon, à Misijama, à Utsijno, etc., selon Kœmpfer; car ce sont les régions les plus douces de l'Asie orientale. Cependant on estime encore les femmes jaunes de Golconde et de Visapour

(1) *Voyez* notre *Histoire naturelle du genre humain*, nouvelle édit., tome I, qui contient plus de développements sur ce sujet.

sous un ciel plus méridional, mais parcequ'elles sont plus impétueuses et plus ardentes en amour. Les femmes, disent les Indiens, ne peuvent pas être belles partout où sont de mauvaises eaux et des terrains stériles; il faut de doux cieux, une existence fortunée; il faut réunir les trésors d'une nature puissante et libérale pour les embellir de tous leurs charmes.

Article VI. *Femmes de la race malaie.*

Parmi cette famille nombreuse de peuples qui de la presqu'île de Malaca paraissent s'être disséminés dans toutes les îles du vaste Océan et de la mer Pacifique, depuis Madagascar, les îles de la Sonde, les Philippines, jusqu'à la Nouvelle-Zélande, aux îles Marquises, à Sandwich, etc., les figures et les mœurs présentent chez les femmes plusieurs variétés. L'influence de la nourriture est surtout très remarquable : ainsi les épouses des chefs sont de plus haute taille, ont plus d'embonpoint et de régularité dans les traits, à Otahiti et dans les autres îles de la mer du Sud, que les femmes du peuple, qui d'ailleurs se livrent presque toutes très jeunes à tous les débordements de la prostitution (1). On a remarqué aussi que la tendresse maternelle diminue toujours en raison de

(1) Forster fils, dans le deuxième *Voyage de Cook*, 1778, in-4°, tome I, page 309, trad. franç.

cet abandon moral ; car les femmes d'Otahiti qui ont des enfants d'un homme d'une caste inférieure à la leur pratiquent l'infanticide sur leur fruit, sans aucun remords de conscience (1). Cependant, depuis peu d'années, les missionnaires anglais ont converti à la religion chrétienne les habitants de cette île, surnommée la moderne Cythère. Ils sont parvenus à une réforme complète des mœurs ; et en détruisant la polygamie, ils ont anéanti cette coupable coutume de détruire les enfants en bas âge, triste fruit de la dissolution générale et du libertinage. A Formose, la grande population a fait établir une loi cruelle, sans nuire aux plaisirs, qui passent toujours avant tout chez ces peuples : aucune femme ne doit faire d'enfants avant l'âge de trente-cinq ans ; et lorsqu'elle devient enceinte, les prêtresses viennent lui fouler le ventre pour la faire avorter (2). A la Nouvelle-Hollande, si une femme accouche de deux enfants, le plus faible ou la femelle est sacrifié ; on l'écrase sous des pierres, et l'on fait de même pour les enfants qu'on ne peut nourrir et emmener dans des courses lointaines, ou qui perdent leur mère. Cette barbarie, il est vrai, résulte de l'extrême misère de ces sauvages (3) :

(1) *Bibl. britann.*, tome XVI, page 367, relat. des missionnaires, et Turnbull, *Voyage autour du monde*, page 322, trad. fr., 1807, in-8°.

(2) *Annales des Voyag.*, tome VIII, page 354.

(3) Péron, *Voyag.*, tome I, page 468.

telle est aussi l'exposition des enfants si fréquente chez les Chinois, et les avortements factices des Japonaises (1).

En général les peuples malais, jaloux et féroces dans leurs amours, sont extrêmement voluptueux; on voit à Amboine des vieillards décrépits répudier leurs vieilles compagnes pour convoler dans les bras de jeunes tendrons. Il y a même des pays où les pères ne se font pas scrupule d'abuser de leurs filles, prétendant que celui qui plante un arbre a bien le droit d'en goûter les fruits. Les lois de la pudeur et de la virginité paraissent à ces peuples des conventions factices trop raffinées pour leur simplicité naturelle : aussi ne pensent-ils qu'à jouir; l'amour est, en quelque sorte, érigé en culte parmi eux, et l'acte le plus digne d'honorer l'Auteur de la nature leur paraît être de procréer son semblable. La parure d'une belle Malaie consiste toute en sa peau étrangement bariolée de piqûres de diverses couleurs, et c'est ce qu'on appelle *tatouage;* en des peintures ou fards jaunes, rouges, blancs, etc. : d'ailleurs toutes ont soin d'assouplir leur peau par le bain et par l'huile de coco ; elles se vêtissent de tissus de feuillage ou d'écorces légères qui ne dérobent point la vue de leurs charmes secrets. Elles n'ont pas toujours la gorge pendante des négresses ; elle est même assez petite dans les premiers temps de la puberté. Celles surtout qui ne

(1) Gemelli Carreri, *Voyag.*, tome V, page 323.

vivent que de végétaux ont le teint moins olivâtre que les autres, et paraissent très passables aux marins. Leur constitution est grêle-nerveuse, d'une souplesse remarquable; mais leur caractère joint, pour l'ordinaire, l'inconstance à la perfidie. Elles montrent, dit-on, des passions furieuses dans leurs amours, et poignardent ou empoisonnent l'infidèle qui les a trompées. Aussi vindicatives que Médée ou Circé, elles font une étude spéciale des herbes vénéneuses et narcotiques que leur fournit le climat ardent qu'elles habitent. La plupart sont déflorées dès l'âge de dix ans, car leur puberté est précoce ainsi que leurs mariages; elles se montrent peu fécondes et très exposées aux avortements; dans cette race humaine, le célibat est presque ignoré, même de ceux qui se vouent au culte des autels.

C'est parmi ces peuples alliés à l'espèce nègre des Papous que se remarquent, en quelques îles, les individus les plus difformes de l'espèce humaine, et les plus voisins de la brutalité des singes. Quoique la femme soit naturellement moins velue sur tout le corps que l'homme, elle l'est extrêmement à Mallicolo, à Tanna, à la Nouvelle-Calédonie, suivant G.-R. Forster. Ces exemples rappellent les deux femmes sauvages, toutes velues, que l'amiral carthaginois Hannon prit au cap Arguin en Afrique, dans son expédition (1); elles couraient plus vite que des hommes, et se défendi-

(1) Pline, *Hist. mund.*, lib. VI, c. XXXI.

rent avec violence lorsqu'on voulut les saisir. Mais les négresses non plus que les nègres n'étant pas beaucoup velus, on peut présumer que ces femmes prétendues étaient de grands singes femelles, comme le jocko ou chimpanzée, *simia troglodytes*, L., qui est originaire de ces contrées.

ARTICLE V. *Femmes de la race américaine.*

Dans la race américaine ou caraïbe, les plus beaux individus se retrouvent également sous les zones tempérées, comme chez les tribus des Akansas, des Illinois, dans l'Amérique septentrionale; mais chez plusieurs autres, les femmes, ainsi que les hommes, se déforment en se perçant la lèvre inférieure pour y placer un ornement de bois ou de pierre, ou une coquille; de là vient qu'ils ne peuvent pas librement articuler les lettres labiales, et qu'ils les excluent de leur langage. Dans quelques tribus sauvages, les femmes caraïbes se serrent tellement les jambes au-dessous du mollet, avec une sorte de brodequin, que la jambe s'enfle extraordinairement au-dessus de la ligature. Les femmes des Caaguis sont si laides, ainsi que leurs maris, que cette nation ressemble à des singes (1). La plupart des naturelles américaines ont les organes sexuels fort resserrés (2); plusieurs d'entre

(1) Nicol. del Techo, *Rel. de Caaguar. gent.*, pag. 34.

(2) Americ Vespucci, *Letter. a Lorenzo de Medici*, pag. 110, edit. Badini.

elles allaitent leurs enfants jusqu'à l'âge de deux ou trois ans. Au Chili, elles sont si fécondes, qu'elles portent fréquemment des jumeaux (1). Il en est de même, selon Acrell, de celles de la Pensylvanie, dont le climat produit un effet semblable sur les bestiaux. Presque toutes ces femmes sauvages accouchent sans douleur ni difficulté, même dans les régions froides. Il existe une singulière coutume parmi les Canadiennes, selon Charlevoix, les Gaspésiennes, d'après Leclerq, et même au Groënland, au Mississipi, chez les Caraïbes de la Guiane. Quand la femme est accouchée, elle se lève et vaque à ses travaux; l'homme se place au lit et reçoit les visites pour elle. Pison a vu ce même usage au Brésil; mais il est particulier que des anciens peuples, voisins du Pont-Euxin, les Tibarènes l'aient pratiqué, selon Apollonius de Rhodes, et les Corses du temps de Diodore de Sicile; et ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il existe encore en quelques cantons voisins de nos Pyrénées (2).

Rien de plus misérable, au reste, que la condition des femmes chez un grand nombre de peuplades américaines; les Orénoquoises détestent

(1) Molina, *Saggio sulla storia naturale del Chili*, pag. 333. On a prétendu qu'il existait des hermaphrodites chez les Patagons; ce qui ne se voit nulle part.

(2) Carli, *Lettres améric.*, tom. I, pag. 144. Il en est encore de même chez les Tartares et plusieurs orientaux, comme chez quelques montagnards suisses. On le nomme *la couvade*.

le mariage à cause de l'asservissement et de la peine. Parmi des hommes qui n'estiment qu'un courage féroce et qu'une violence aveugle, l'être le plus faible paie toujours du prix de toute sa liberté et de son bonheur la protection qu'on lui accorde : aussi les femmes font souvent avorter leur fruit, et mourir leurs filles pour les soustraire à une existence si infortunée. Plusieurs se vouent à une continence perpétuelle chez les Hurons. Les Knisteneaux, selon Mackenzie, et les Esquimaux, excitent l'avortement de leurs femmes. Au Groënland, on enterre la veuve près de son mari, parce-qu'elle mourrait de faim (1).

Sous des cieux plus tempérés, les mariages des Américains indigènes présentent des mœurs plus douces. Lorsqu'un vigoureux Iroquois de vingt ans se glisse le soir dans la cabane de sa bien-aimée, une allumette enflammée à la main; si la jeune sauvage éteint ce flambeau amoureux de son souffle, elle consent à recevoir les hommages de son amant; mais il se retire avec discrétion et tranquillité lorsqu'elle refuse d'éteindre sa flamme. Du reste ces tribus sont toutes polygames; leur mariage n'est pas toujours un pacte éternel; et lorsque des époux cessent de se plaire ensemble, ils se séparent (2). Les hommes se marient sans

(1) De Reste, *Hist. des pêches*, tom. II, pag. 441.

(2) Dans les climats froids, où la subsistance est difficile pour une famille, les sauvages d'Amérique ne prennent qu'une

avoir égard aux divers degrés de parenté, et ils préfèrent les sœurs de leurs épouses quand ils prennent plusieurs femmes; on dit même que plusieurs ont épousé leur mère. Ils prétendent accroître ainsi les liens de l'amour, de toute la force de ceux de la nature. Les Américains passent en général pour être très froids; car la difficulté de vivre sans agriculture, et du secours seul de la chasse ou de quelques racines agrestes, affaiblit extrêmement leur constitution; aussi les femmes, dit-on, savent exciter leur ardeur par des applications d'insectes ou de végétaux stimulants sur leurs organes flétris et énervés. Les tribus de l'Amérique septentrionale, les Iroquois, regardent l'amour comme un sentiment au-dessous d'un guerrier, et qui ne peut que l'amollir. Plusieurs d'entre eux sont peu jaloux; les forts Patagons mêmes laissent librement les étrangers avec leurs femmes (1). Chez les sauvages péruviens, au rapport de Juan Ulloa, les filles déflorées sont plus recherchées que les vierges; et nous avons vu que les Américains du nord se contentaient quelquefois d'une femme pour plusieurs

femme, mais dans les contrées plus fertiles et plus chaudes, la facilité de se procurer des subsistances, jointe aux influences de l'ardeur du climat, portait les sauvages à augmenter le nombre de leurs femmes. (*Lettres édif.*, 23, pag. 418; Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, tom. I, pag. 554; Léry, dans Debry, *coll.*, tom. III, pag. 234, et *Journal* de Guillet et Béchamel, pag. 88.)

(1) Pernetty, *Voyag. aux îles Malouines*, tom. II, pag. 127.

hommes. C'est sans doute par la même insouciance que, chez les Hurons, les Natchez, et à l'isthme de Darien, on laisse les femmes partager les soins du gouvernement. Ce n'est enfin qu'en des lieux où il existe une grande surabondance d'hommes, chez les riverains de l'Orénoque, par exemple, suivant Walther Raleigh, que les habitants ont porté la guerre parmi leurs voisins pour se procurer des femmes.

Une belle femme, pour les sauvages du nord de l'Amérique, doit avoir une peau tannée, une gorge pendante, un gros nez recourbé, avec un long menton, des joues creuses et sillonnées, de petits yeux, un front bas et le visage large et plat : voilà leur beauté (1). Telles sont les hélènes que se disputent entre eux les chefs et les guerriers, qui s'emparent ainsi du bien d'autrui et sont polygames. Les femmes des *Salives*, sauvages les plus vains et efféminés de la Guiane, font la toilette de leurs maris. Chez plusieurs peuplades, ceux-ci changent, avec leurs amis, de femmes toutes les nuits : cet usage, loin de leur paraître criminel, devient entre eux le plus fort lien d'amitié entre les familles, en sorte que si l'un des maris meurt, l'autre se croit obligé de prendre soin de la veuve et des enfants (2). En

(1) Sam. Hearne, *Voyage à la baie d'Hudson*, tome I, p. 139, trad. franç.

(2) Hearne, *ibid.*, tom. I, page 200.

quelques tribus, l'inceste se pratique sans honte entre parents, surtout dans les contrées du sud (1).

De même qu'on avait nié l'existence de la barbe chez les naturels américains, on prétendait aussi que leurs femmes n'étaient jamais menstruées; mais l'un et l'autre faits se sont trouvés démentis par l'expérience. Comme il est d'usage, parmi ces femmes nues, de se soustraire à la vue du public pendant l'évacuation menstruelle, parcequ'elles sont alors regardées comme impures et repoussées même de la société; comme elles ont grand soin de se laver et de rapprocher leurs cuisses de manière qu'on ne peut rien apercevoir (2), il n'est pas étonnant que d'autres voyageurs peu attentifs aient supposé qu'elles n'étaient pas réglées; mais, au contraire, l'opinion que les menstrues sont fétides, et que l'approche des femmes est nuisible alors, est répandue chez les Orénoquois, selon Gumilla; chez les Acadiens, au rapport de Diéréville. La menstruation commence, chez les femmes de la Guiane et de Surinam, dès l'âge de douze ans (3).

(1) Hearne, *ibid.*, tom. I, page 202. Note.

(2) Adrien Van-Berkel, *Reise nach rio de Berbice und Surinam*, p. 46.

(3) On fait des incisions et on tire du sang aux jeunes filles qui approchent de la puberté. (Barrère, *Descr. de la Guiane*, p. 168; Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, t. I, p. 291; Jean de Léry, *Hist. du Brésil*, chap. 17; Thevet, *Cosmographie univers.*, tom. II, p. 913.)

Il est vrai, l'on a prétendu que les Brésiliennes prévenaient ce flux périodique en se faisant des scarifications aux jambes ; mais ce fait particulier ne pourrait point soustraire tout un peuple à une loi générale de la nature (1).

(1) On voit pareillement des femelles de singes, la *simia sabæa*, L. et d'autres guenons soumises à des règles abondantes, et bien plus fétides que dans l'espèce humaine. En général, le flux menstruel est plus considérable chez les femmes à cheveux noirs et à tempérament nerveux, que chez les blondes d'une constitution molle.

CHAPITRE III.

Modifications naturelles dans la constitution des femmes selon les âges.

L'on a déjà pu considérer que les climats chauds animaient l'ardeur amoureuse dans le sexe féminin, développaient même davantage ses organes sexuels ; que les jouissances prématurées, ou qui précèdent l'entier accroissement, abrégeaient sa taille dans l'Inde orientale comme partout : on en pourrait encore citer des observations à Otahiti, à Sumatra ; car c'est aux mariages précoces et à la corruption des mœurs germaniques qu'un médecin (1) attribue la diminution de la haute taille qu'avaient anciennement les peuples allemands, lorsqu'ils vivaient dans leur primitive innocence(2).

Des observations nombreuses font voir encore que si la chaleur du climat n'est pas la seule cause de la précocité dans le flux menstruel, elle y influe singulièrement. En effet, dans la race blanche d'Europe, les femmes sont, au nord, plus tard sujettes à cette évacuation qu'au midi. Dans la Saxe, la Thuringe et la haute Allemagne, la mens-

(1) Herm. Conringius, *De habitu Germanor.*, c. IX.

(2) Cæsar, *Bell. gall.*, l. V ; et Tacit., *Mor. Germ.*, cap. XVIII.

truation ne commence qu'à quinze ans, même dans les villes (1) ; elle est encore plus tardive parmi les contrées plus septentrionales, et dans les territoires élevés on la voit reculée jusqu'à vingt ou vingt-quatre ans ; aussi les femmes conservent leur fécondité jusqu'à un âge très avancé, selon Martine, dans les îles du nord, les Orcades, les Hébrides; et même on voit en Irlande des femmes devenir mères à soixante ans (2). En France, la nubilité commence, pour l'ordinaire, à quatorze ans, et même à treize, dans les départements méridionaux et les grandes villes, où l'esprit est plus précoce, la nourriture plus abondante, et où les passions sont plus excitées. En Languedoc, les filles sont plus tôt réglées qu'à Paris (3). En Italie, les femmes se voient formées dès douze ans; il en est de même des Espagnoles, et à Cadix on les marie souvent à cet âge. A Minorque, la puberté se marque dès l'âge de douze ans. A Smyrne, on a vu des mères âgées seulement de onze à douze ans. Les Persanes sont communément réglées à neuf ou dix ans, selon Chardin (4) ; il en est à peu

(1) Blumenbach, *Instit. physiol.*, Gœtting., 1798, in-8°, p. 427 et 506.

(2) Boate, *Of Ireland*, p. 178 ; Plot, *Oxfordshire*, page 199.

(3) Fitzgerald, *Mémoires*, page 3. L'âge nubile pour les femmes juives a été fixé par la loi à douze ans et pour les hommes à quatorze ans.

(4) *Voyage*, tom. VII, page 163.

près de même au Kaire (1); les femmes barbaresques sont souvent mères à onze ans, ainsi que celles des Agows en Abyssinie, d'après Bruce (2). Dès l'âge de neuf à dix ans, on voit des signes de puberté chez les filles au Sénégal (3). Il paraît que l'âge de dix ans est le plus général pour la menstruation, non seulement en Arabie (4), mais encore en diverses parties de l'Afrique (5).

Il y a même des exemples d'une plus grande précocité, et l'on allègue en Arabie, à Alger(6), à la côte de Malabar, des témoignages de femmes mariées dès l'âge de huit à neuf ans, et devenues mères peu de temps après. Au Décan, suivant Thévenot (7), des femmes ont enfanté à l'âge de huit ans. Paxman (8) a vu des mariages de filles âgées de quatre à six ans; mais il n'est nullement croyable qu'elles fussent nubiles : on sait en effet que c'est une coutume générale dans les Indes de fiancer ou même marier des enfants ensemble; c'est pourquoi l'on

(1) Renati, dans l'*Histoire méd. de l'armée d'Orient* de M. Desgenettes, Paris, 1802, part. II, page 44.

(2) *Voyage aux sources du Nil*, tom. III, page 849, in-4°.

(3) Adanson, *Voyag. au Sénégal*, p. 20.

(4) Niebuhr, *Desc. de l'Arabie*, page 101.

(5) Demanet, *Afr. française*, tom. II, pag. 60.

(6) Prideaux, *Vie de Mahomet*, p. 78; Laugier de Tassy, *Hist. d'Alger*, p. 68.

(7) *Voyage*., part. V, l. I, c. 48.

(8) *Medicina Indor.*, page 17.

trouve des femmes mères à dix ans à Java (1) et dans l'Indostan : mais ces faits ne sont pas généraux, car on observe même dans des régions froides de l'Europe des exceptions en ce genre : ainsi Haller cite des Suissesses réglées à douze ans (2); et Smellie parle de quelques Anglaises mariées à cet âge. On a vu, même dans la Belgique et la Suisse(3), des filles de neuf ans être enceintes et accoucher; mais on ne peut rien conclure de ces particularités. D'ailleurs en Guinée l'on excite le flux menstruel de bonne heure par le coït chez les jeunes filles. A Porto-Réal et Ardée, ce flux est déterminé chez les petites négresses en introduisant un pessaire de bois tendre, creux et rempli de fourmis, à plusieurs reprises, dans leur vagin; et le prurit occasioné par ces insectes détermine l'afflux du sang dans les parties sexuelles (4). L'emploi des lotions stimulantes et musquées chez les Égyptiennes et plusieurs Asiatiques, afin d'enflammer les désirs et la volupté, ne peut qu'accélérer, dès la première jeunesse, l'évacuation des règles ; et les aliments très succulents que les Banians prodiguent à leurs filles produisent un effet analogue.

Il en résulte surtout la confirmation de cette loi

(1) *Philos. transact.*, n° 243.

(2) *Physiologiæ elem.*, lib. XXVIII, tome VII, page 40.

(3) Joubert, *Err. popul.*, liv. II, ch. 2; et *Acta helvetica*, tom. IV, page 107.

(4) *Cout. et cérém. relig.* de Picart, tome VII, page 229.

générale, que plus la jeunesse des femmes est courte et rapide sous les cieux des tropiques, plus leur vieillesse est communément longue : *citius pubescunt, citius senescunt.* Semblables aux fleurs des mêmes contrées, à peine écloses le matin, elles sont flétries bientôt par l'ardeur du jour (1). Aussi les femmes se renferment-elles dans les soins domestiques et de l'éducation des enfants, lorsqu'elles ne peuvent plus conserver des prétentions à plaire par les agréments du corps. Toutefois, comme leur vieillesse est plus précoce, elle est moins vieillesse que la nôtre; les cheveux des femmes ne blanchissent pas aussi promptement que les nôtres; elles deviennent rarement chauves, et leur vie s'écoule moins vite que celle des vieillards, car en général les femmes parviennent souvent à un très grand âge avec moins d'inconvénients que l'autre sexe. Seraient-elles plus vivaces parceque leur vie est moins active, et que leur constitution naturellement molle acquiert moins de roideur, de sécheresse, d'aridité que la nôtre? En effet, les femmes meurent généralement en moindre nombre que les hommes, excepté depuis vingt jusqu'à cinquante ans, périodes des jouissances sexuelles, mais aussi des dangers et des peines qu'entraînent la gestation, l'accouchement, l'allaite-

(1) Voyez des Recherches sur la longévité dans notre ouvrage *De la puissance vitale*, in-8°., Paris, 1823, page 392 et suiv. Nous y développons les causes de celle des femmes.

ment des enfants. A toute autre époque, elles périssent plus rarement et souffrent moins que les hommes ; elles arrivent en plus grand nombre qu'eux à une vieillesse très avancée.

Dans l'espèce nègre, lors même que les individus sont transportés sous des climats plus tempérés que l'Afrique, comme dans l'Amérique septentrionale et l'Europe, ils deviennent plus tôt pubères que la race blanche : il existe à peu près un an ou plus de différence à cet égard : ce qui prouve que la race noire est naturellement plus précoce que la nôtre. Cet exemple se remarque bien évidemment aussi dans la race mongole. Non seulement à Siam, à Golconde, au rapport de Méthold, en Chine et au Japon, d'après divers voyageurs, la puberté du sexe féminin commence vers onze ans ; mais même dans les contrées beaucoup plus froides que les nôtres on reconnaît qu'elle est plus précoce que parmi nos climats. Une Kalmouke, une Mongole de la Sibérie, sous un ciel aussi rigoureux que celui de la Suède, deviennent nubiles dès l'âge de treize ans, tandis que la Suédoise ne l'est guère qu'à quinze ou seize. Mais plus au nord encore, et jusqu'aux confins de la mer Glaciale, les femmes samoïèdes sont menstruées dès l'âge de onze ans, et souvent mères à douze (1). Quoique faiblement réglées, les Laponnes le sont vers douze ans (2); et il paraît en

(1) Klingstædt, *Mém. sur les Samoïèdes*, p. 41-43.

(2) Linné, *Fauna suecic.*, page 2.

être de même de toutes ces races de myrmidons polaires, comme les Ostiaques, les Jakoutes, les Kamtschadales, etc., et même les Esquimaux en Amérique.

Peut-être que la petitesse naturelle de la taille accélère l'époque de la puberté chez ces peuples ; mais aussi leur nourriture tout animale, de poissons, qu'on sait être stimulante et aphrodisiaque en général, et leur habitation presque continuelle sous des iourtes souterraines où règne une chaleur étouffante, au moyen des vapeurs de l'eau versée sur des pierres rougies au feu, toutes ces causes, disons-nous, peuvent avancer l'époque de la puberté chez les deux sexes, parmi les peuplades polaires.

Dans l'Amérique méridionale, la puberté se déclare vers dix à douze ans, suivant les relations des voyageurs.

Mais ces femmes, nubiles de si bonne heure, perdent aussi la faculté de concevoir bien avant l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, qui est ordinairement, pour celles de nos climats, l'époque de la cessation des règles. Dès l'âge de trente à trente-cinq ans, les femmes sont vieilles en Asie (1). Passé trente ans, elles ne conçoivent plus à Java (2). En Perse même il y a des femmes qui perdent dès

(1) Paxman, *Medicina Indorum*, page 17; Grose, *Voyag.* page 343.

(2) *Philos. transact.*, n° 243.

l'âge de vingt-sept ans (1). Quoique pubères de bonne heure, les Siamoises ont des enfants jusqu'à quarante ans. On peut donc établir comme un fait constant que la nubilité des femmes commence, sous les cieux ardents des tropiques, de neuf à douze ans, et se termine vers trente ou au plus tard à quarante ans. Au contraire, les femmes samoïèdes, pubères si jeunes, voient encore leurs règles à quarante-un ans.

Il paraît que la quantité de celles-ci varie pareillement en raison des climats; car les Laponnes, les Samoïèdes n'évacuent qu'une très petite quantité de sang (2), et les Groënlandaises n'en rendent presque pas, à cause du grand froid, qui empêche le développement des facultés génératrices, comme il s'oppose à la floraison des plantes. Dans les régions froides de la haute Allemagne, de l'Angleterre, l'évacuation périodique est tantôt de trois onces, selon Dehaen; tantôt de quatre onces, d'après Smellie et Dobson; ou de cinq onces, au rapport de Pasta. Elle s'élève ordinairement à six onces en Hollande, et jusqu'à huit en d'autres lieux d'Allemagne, ce qui paraît être généralement la quantité que perdent les femmes en France; mais plus on s'avance au midi, plus cet écoulement augmente en quantité (3); il s'élève souvent à douze

(1) Chardin, *Voyage*, tom. VI, pag. 236.

(2) En été seulement, d'après Linné, *Flor. lapon.*, page 324.

(3) Oléarius, *Voyages*, page 132.

onces en Italie et dans l'Europe méridionale. Emett et Fitzgerald l'ont vu s'élever à une livre en Espagne ; enfin, sous les tropiques, il va jusqu'à vingt onces, ou deux hémines (1), et même à deux ou trois livres, si l'on en croit Snellen.

Au reste, il y a les plus grandes variétés à cet égard, selon la constitution des femmes, tellement que les Grecques des îles de l'Archipel, quoique plus précoces et placées sous un ciel plus chaud que les Italiennes, ne donnent guère au-delà de trois onces de sang menstruel. Mais il est certain que les Européennes qui passent aux colonies ou aux Indes deviennent bien plus exposées aux ménorrhagies, et même aux avortements, par cette cause, que sous des cieux plus tempérés (2).

La qualité même du sang menstruel diffère aussi selon les températures ; car s'il est, dans nos régions, aussi pur que le sang d'une victime, selon l'expression d'un médecin célèbre, il peut acquérir, dans les climats plus ardents, certains degrés de fétidité. L'opinion populaire de la putridité des menstrues n'est pas seulement originaire d'Arabie et de l'Orient ,comme on l'a cru ; elle se rencontre même chez les sauvages américains, puisqu'ils séquestrent leurs femmes pendant leur temps

(1) Freind, *Emmenol.*, cap. 1, pag. 1.

(2) Tous ces faits sont développés avec plus de détails dans notre *Histoire naturelle du genre humain*, nouvelle édition, tome I, sect. III, art. 2.

critique. En effet, dans la chaleur, lorsque les excrétions de la peau, des glandes sébacées, des cryptes du vagin, augmentent en abondance et en fétidité, il n'est pas étonnant que le sang menstruel, pour peu qu'il séjourne en ces parties voisines de l'anus, qui sont dans un état d'orgasme, acquière bientôt de l'odeur. Tavernier (1), parlant de la menstruation des négresses et des Hottentotes, en allègue des preuves.

La sécrétion du lait paraît être en rapport avec celle des règles; car les Irlandaises, comme toutes les femmes des pays très froids, donnent fort peu de lait. L'évêque de Troïl dit même qu'elles n'allaitent leurs enfants que pendant trois à quatre jours et substituent du lait d'animaux; elles accouchent difficilement aussi (2). Mais en Égypte, à Ceylan, et dans la plupart des pays chauds et humides, les femmes peuvent allaiter très long-temps avec leurs mamelles développées. Elles ont moins de lait et un sein moins volumineux dans les territoires secs, élevés ou venteux, comme à Marseille, dans l'ancienne Provence, dans la Castille, etc. On dit

(1) *Voyages*, liv. II, chap. 27.

(2) Horrebow, *Hist. d'Islande et obs.*, p. 316. Les sauvages n'aident jamais les femmes à se délivrer. Persuadés que la seule nature suffit à tout, ils pensent que nous devenons tortus par l'adresse de nos sages-femmes, ou bossus par la tendresse de nos nourrices. (Sam. Hearne, *Voyage à la baie d'Hudson*, etc. trad. franç., tome I, page 144.)

qu'en Russie on voit, au contraire, des hommes en état d'allaiter des enfants, de leurs mamelles, tant leur constitution est lymphatique (1), surtout dans des régions marécageuses de la Crimée.

(1) *Comment. acad. scienc. Petropol.* tom. III, p. 278. Le lait des Européennes qui vont à Batavia est si salé, dit-on, qu'elles ne peuvent nourrir leurs enfants; il n'en est pas de même des négresses. *Mém. acad. scienc.* Paris, 1707, hist. p. 10.

SECTION DEUXIÈME.

DE LA FILLE, OU DE L'ÉTAT VIRGINAL.

CHAPITRE PREMIER.

De la fille non nubile, et de sa nubilité.

Dans la première enfance, les petites filles(1) ne diffèrent pas autant d'abord des petits garçons que dans une époque plus avancée; car, à mesure que les uns et les autres s'accroissent, la diversité sexuelle se prononce davantage. Si l'on n'avait égard, en effet, ni à la différence des parties naturelles, ni à celle des vêtements, on pourrait également réunir, sous le nom commun d'*enfants*, les garçons et les filles qui n'ont encore que quelques années d'âge.

Cependant il se décèle déjà quelques traces des différences dans la constitution physique et dans le caractère moral de chacun de ces sexes à des regards attentifs. Communément, la petite fille est plus délicate, plus mince, plus molle, plus blonde que le petit garçon; ses cheveux sont plus

(1) *Filia* dérive, comme le mot *filius*, de φιλεῖν, aimer, à cause de la tendresse naturelle des père et mère pour leurs enfants.

longs, plus déliés, et ses muscles plus flexibles; son teint est moins vif ou plus blanc, sa complexion plus humide; elle a des goûts plus sédentaires, elle préfère des occupations moins bruyantes, des travaux légers appropriés à son tempérament et à sa destination; elle s'amuse beaucoup de ses poupées, de sa parure, de son petit ménage. Voyez-la sérieusement occupée près de sa mère à coiffer, décoiffer, vêtir cette poupée, tandis que le petit garçon, en s'éloignant, court et saute, ou bâtit des maisonnettes, ou s'arme et bat de la caisse, etc., comme s'il préludait à de plus périlleuses destinées. Tel enfant croît ainsi quelquefois pour le bouleversement des empires.

Les petites filles se montrent, au contraire, plus tendres, plus affectueuses que leurs frères, et l'on remarque aisément dans leur esprit une finesse, une pénétration plus vives et plus devancées que chez les garçons de même âge; elles ont donc plus de docilité, de gentillesse, de précocité: leur organisation marche plus vite, car leur sensibilité physique et morale est plus excitable, plus facilement mise en jeu par toutes choses. Elles ne sont déjà nullement indifférentes à la coquetterie et à l'art de plaire. Les brillantes parures éblouissent leur jeune imagination; elles désirent d'être grandes et se montrent jalouses d'être aimées, tant le fond de la nature se manifeste et éclate dès la plus tendre jeunesse!

Toutefois les petites filles ne démêlent pas bien encore le sentiment de la pudeur de leur sexe; et quoiqu'elles sachent engager déjà par d'attrayants refus, quoiqu'elles aient de petits secrets, qu'elles déguisent quelquefois leurs sentiments sous de doux mensonges, elles exercent un petit babil naïf et charmant, empreint de la candeur de leur âge. Elles ne masquent guère encore leur amour ou leur aversion, mais sans avoir pourtant cette franche rudesse avec laquelle s'expliquent les jeunes garçons. Elles prennent toujours quelque léger détour, elles s'étudient à la grâce; et, comme si la nature, en les créant faibles, leur révélait le secret talent d'en profiter en intéressant davantage, elles savent désarmer la colère par la prière et les pleurs; elles tirent toutes les ressources de leur infériorité même. C'est pour cette faiblesse que le père prend d'ordinaire plus de soin encore de sa fille que de son fils; mais plusieurs mères, au contraire, trouvent dans leur fille de quinze ans bien plus de défauts qu'à leur fils devenu pubère; elles voient en elle une rivale d'autant plus redoutable que leurs attraits baissent tandis que d'autres éclatent à l'aurore du bel âge. Les petites filles ne sont pas encore rivales entre elles; on les voit se caresser tendrement et avec toute la pudeur de l'innocence, même devant les hommes. Peut-être déjà cherchent-elles à aiguiser ainsi notre convoitise; car, devenues nubiles, elles en-

trent en concurrence de rivalité, et leurs amitiés mutuelles ne sont plus que des trèves ; leur froide politesse, leur contrainte entre elles, décèlent assez ces ardentes et secrètes jalousies dont les plus belles deviennent surtout les victimes. C'est que l'amour fait toute la destinée de la femme.

A mesure que la jeune fille grandit et que son organisation se développe, son caractère devient plus réservé, plus modeste ; comme si elle prévoyait les conséquences de ses attachements, elle se retire et recule d'effroi, pour ainsi dire, à la vue de la carrière de la vie, où l'ardent jeune homme se précipite au contraire avec toute la fougue de son tempérament.

Telle est, à bien considérer, l'époque la plus orageuse de la vie des femmes, celle où leur sensibilité est le plus étrangement tourmentée en sens contraire ; c'est l'époque qui précède et accompagne le développement de la puberté.

Dès l'âge de douze ans environ dans nos climats, la jeune fille la mieux élevée n'a plus cette gaieté folâtre et insouciante de son enfance, ou du moins elle la perd involontairement par instants (1). Naguère, vive et légère, elle dansait

(1) Chez les filles des villes, la puberté du système nerveux, pour ainsi dire, devance le développement des autres systèmes organiques. C'est souvent, au contraire, l'appareil nerveux ou sensitif qui reste en retard chez les filles les plus innocentes des campagnes, et les chlorotiques.

avec ses douces compagnes ; maintenant, rêveuse, assise à son ouvrage, il échappe à ses doigts. Elle cherche le repos de la solitude; devenue languissante et décolorée, elle sent des caprices, des inégalités d'humeur inconnues ; elle surprend des larmes involontaires qui roulent dans ses yeux ; parfois elle soupire ; elle veut et ne veut pas ; sans objet fixe, sans désir assuré, elle s'ignore elle-même. Voyez-la calme, puis agitée, tour à tour rougir et pâlir; elle brûle, elle est glacée ; et nourrit en son âme un sentiment qu'elle ne connaît pas encore, qu'elle se déguise, qu'elle craint de s'avouer. Étrange destin ! haine, dégoût de l'existence au milieu même du bonheur domestique ! De quels transports secrets n'est-elle donc pas la maîtresse? Pourquoi voudrait-elle dérober sa honte à sa propre fierté, et ensevelir éternellement les mystères de son cœur dans le silence des forêts? Avant d'accepter des chaînes, elle se croit humiliée d'en recevoir un jour.

C'est un admirable instinct de la nature, d'offrir les premières affections de l'amour sous les traits d'une apparente aversion, et d'éloigner d'abord les sexes pour les réunir ensuite avec plus d'impétuosité. La jeune fille fuit afin d'être poursuivie ; et si le jeune homme se retire, elle revient à lui; elle semble détester ce qu'elle aime, et vouloir aimer ce qu'elle hait. Plus elle se rejette en un sens opposé de son penchant, plus elle en dévoile

la véhémence. Elle n'aime jamais mieux que quand elle affecte de haïr; et celui qu'elle repousse le plus est celui qu'elle redoute davantage. En effet, l'amour s'éteint lorsqu'il est trop facile; les obstacles de la pudeur l'enflamment. Cette disposition était nécessaire pour le maintien de l'espèce humaine; car l'homme ne pouvant engendrer que dans certains moments, mais la femme pouvant être prête à toute heure, il fallait que le premier sollicitât, que la seconde semblât refuser pour stimuler davantage les désirs; la pudeur étant l'économie de la beauté, elle ajoute à son prix. Si, par un arrangement contraire, la femme eût recherché, et si l'homme n'eût pu refuser (ne fût-ce que par amour-propre), il aurait été bientôt épuisé, détruit, et le genre humain eût succombé par les moyens mêmes destinés à le perpétuer. Chez les animaux, la femelle semble aussi ne se soumettre qu'à regret aux mâles, surtout parmi les espèces polygames, afin d'animer davantage l'ardeur de l'autre sexe. Dans l'espèce du chat, du lion, du tigre, c'est bien la femelle qui recherche; mais le mâle ne répondant pas toujours à ses désirs, les rapports sexuels restent les mêmes que dans l'espèce humaine, quoique dans un ordre inverse.

Les changements opérés dans le moral des filles à l'époque de la puberté ne sont ainsi que le contre-coup de ceux qui naissent dans la consti-

tution physique. Chez l'enfant, les facultés vitales, toutes employées à l'accroissement général, sont réparties surtout dans l'appareil nutritif, les systèmes cellulaire et lymphatique absorbant. Cette direction vitale change à l'âge de la puberté ; les efforts de la vie se portent sur le système glanduleux, et spécialement sur les organes sexuels. Ce nouveau mode d'impulsion vitale s'exécute par des ondulations nerveuses qui semblent errer d'abord dans toute l'économie animale, et qui cherchent à se fixer dans un centre de ralliement. De là viennent ces fréquentes aberrations de l'esprit, ces singularités de caractère, ces secousses si remarquables à cette époque chez les jeunes filles. Les forces sensitives, transportées aux parties génitales, réveillent celles-ci de leur long assoupissement et les font rapidement épanouir. On ressent alors une pesanteur aux lombes, un engourdissement général; un trouble confus circule dans tout le corps; les mamelles se gonflent, sont d'abord dures et acerbes, le pubis s'ombrage de poils, les nymphes deviennent rouges, très sensibles, le clitoris se prononce, la membrane de l'hymen se distend; le canal du vagin, qui se retrécit quelquefois par le gonflement des organes circonvoisins, devient susceptible de dilatation, et acquiert une vive sensibilité par l'orgasme vénérien. Enfin, l'utérus recevant une activité remarquable, le sang y afflue, y détermine une pléthore particulière qui

se dégorge chaque mois, quoique avec difficulté d'abord. Ainsi, les organes sexuels, qui, pendant l'enfance, restaient dans un *minimum* de vie, en reçoivent un *maximum* à la puberté, entrent souvent en un état de réveil, d'érection, de prurit ou d'orgasme. Ils n'existent plus en second ordre; au contraire, ils dominent bientôt sur toute l'économie animale, ils changent le timbre de la voix, ils développent les poils aux aisselles, au pubis; ils font fleurir et briller tous les charmes d'une jeune beauté; les glandes mammaires en acquièrent un volume plus considérable, le mamelon grossit, rougit, prend une sensibilité assez vive qui sympathise avec les organes utérins. En général, les sens se perfectionnent, les membres se moulent et se forment; les muscles de la glotte reçoivent un accroissement et un ton particulier qui impriment de la force et de l'éclat à la parole. Aussi les jeunes filles aiment le chant et s'exercent à déployer les agréments de leur voix; ce n'est pas un médiocre indice de l'état des organes utérins, et l'on voit également parmi les oiseaux que plus ils chantent avec ardeur, plus ils sont transportés d'amour.

Mais lorsque les facultés vitales s'accumulent, pour ainsi parler, aux organes sexuels chez les filles, de même que chez les garçons, à l'époque première de la puberté, les autres fonctions du corps languissent souvent. La digestion devient

moins facile, le besoin d'aliments se fait moins fréquemment sentir. Les filles surtout éprouvent alors des douleurs et des faiblesses d'estomac, des difficultés de digérer qui deviennent d'ordinaire la source des pâles couleurs et du pica, maladies dans lesquelles le goût dépravé recherche des objets extraordinaires. La plupart des filles chlorotiques avalent avidement ou du sel, du plâtre(1), du charbon, ou de la cire à cacheter, même des cheveux ou mille autres objets incapables de nourrir et même nuisibles. Cette dépravation du goût tient à la langueur de l'estomac et des viscères nourriciers, parceque les facultés vitales sont principalement concentrées vers l'utérus (ce qu'on observe aussi dans les premiers temps des grossesses). On guérit en effet ces maux par des remèdes toniques et fortifiants, comme le quinquina, les amers, les oxydes de fer ou l'éthiops martial, etc.

(1) Les jeunes filles créoles, les négresses mal réglées, sous les climats chauds, sont souvent passionnées pour manger une terre bolaire, argileuse, malgré les défenses les plus sévères. Elles en meurent bientôt, au milieu d'un marasme affreux qui les dessèche et les consume.



CHAPITRE II.

De la continence virginale, de l'incontinence et de ses effets.

La condition de vierge, dans nos institutions civiles, est ainsi un état de violence contre les impulsions de la nature, fort différent de l'état libre des jeunes femelles d'animaux qui subissent, à l'époque de leurs amours, le joug de la volupté. Des lois plus ou moins sévères, par toute la terre, imposent à la fille un devoir de la chasteté avant le mariage légal, pour prévenir les désordres qu'entraîneraient la promiscuité des sexes et les abus des unions trop prématurées. Mais quand même la législation civile et les lois religieuses n'auraient pas opposé leurs barrières, il n'en résulterait pas moins un frein naturel, d'abord dans la pudeur du sexe.

A ce mot, des philosophes souriront sans doute et nous demanderont si les filles de sauvages ont beaucoup de pudeur. Pourquoi non? N'est-elle pas encore une coquetterie? Quelle fille se dégrade d'abord au point de s'abandonner sur-le-champ au premier venu? Les femelles des animaux manifestent elles-mêmes des répugnances et des

choix; car toute union n'est pas indifféremment voluptueuse. Mais les hommes eux-mêmes seraient-ils bien charmés d'une si généreuse libéralité qui ne leur refuserait rien à la première réquisition?

Cette pudeur est toute factice, a-t-on dit, et l'unique ouvrage de l'éducation. En Égypte, comme dans tout l'Orient, où il est ordonné aux femmes de se voiler la figure sous peine de passer pour impudiques, on a vu celles des paysans, des pauvres fellahs, si mal vêtues, préférer, à l'approche d'un étranger, de lever leurs jupes et de s'en couvrir le visage, plutôt que de cacher leurs parties naturelles. Cependant les femmes sauvages qui vivent le plus complètement dans l'état de nudité prennent soin de se garnir d'un pagne, ou de voiler la région sexuelle; c'est surtout à l'époque de leurs menstrues que la nature leur inspire l'instinct de dérober aux regards cette infirmité dégoûtante. Les animaux eux-mêmes ne sont pas tous sans pudeur; malgré la lubricité des singes, leurs femelles paraissent honteuses quand on examine trop curieusement leurs parties naturelles, et soufflettent même vivement quiconque y porte la main.

Qui ne sait pas quel est l'empire de cette pudeur chez une fille, qui lui fait supporter tant de maux sans se plaindre, et rougir ou trembler à l'aspect d'un homme avec un si charmant embarras! L'orgueilleuse a trop de fierté pour avouer jamais ce que la pudeur exige d'ensevelir dans un

profond mystère, puisque la honte d'une faute a pu souvent armer la main d'une beauté timide d'un fer sacrilége pour détruire le fruit d'un crime d'opinion. Les filles milésiennes se tuaient pour quelque chagrin d'amour; on ne put faire cesser cette fureur qu'en menaçant de traîner nu, sur une claie, le corps de celles qui se suicideraient. Le mal cessa; car telle qui ne redoutait point la mort craignait davantage pour la honte. C'est donc par intérêt pour nous-mêmes, pour rehausser le prix de leurs charmes, pour aiguiser nos désirs, que la pudeur devient un sentiment naturel chez la femme. Combien une aimable rougeur sur le visage est-elle plus attrayante que les regards lascifs et les appas au pillage d'une dévergondée! Combien de doux *nennis*, comme dit Marot, valent mieux qu'une profusion si rassasiante! D'ailleurs les résultats de l'union des sexes étant bien différents pour chacun d'eux, que deviendrait celle qui s'abandonnerait au premier venu? La nature n'a donc pas dû laisser avilir la plus importante et la plus sacrée de ses fonctions; et puisqu'elle a voulu la perpétuité des espèces, elle n'a rien négligé pour atteindre ce but. Qu'on ne se plaigne donc point de la fausseté de la femme; sa coquette pudeur ne parle-t-elle pas assez?

La constitution de la femme concourt merveilleusement à inspirer ce sentiment en elle. La fille se montre timide parcequ'elle sent la molle délica-

tesse de ses muscles; étant faible, elle se défend par le respect et par la fierté; elle se cache pour être regardée ; la nature, qui retire au dedans d'elle ses organes les plus secrets, semble l'engager à dissimuler également ses désirs. C'est un bouton de fleur non éclose qui craint de s'ouvrir au souffle ardent du vent du midi. En recouvrant avec soin ses charmes, notre imagination ne s'enflamme que davantage par sa modestie. Il faut user d'une douce violence, pour que sa vertu paraisse céder plutôt à la force qu'à ses penchants. Il faut que la fille combatte sans cesse contre elle-même et contre l'obsession du dehors. Presque toujours en état de siége et d'hostilité pour mettre ses plus doux trésors à l'abri d'ennemis entreprenants, quels soins, quelle vigilance, quel talent de défense ne doit-elle pas déployer, sans pourtant rebuter entièrement les agresseurs! Montaigne avoue dans son langage naïf qu'*il est moins difficile de porter long-temps une cuirasse qu'un pucelage.* Sans doute, une belle fille vertueuse est l'objet des hommages de tout l'univers; elle devient l'idole et l'honneur de l'espèce humaine; c'est pour elle le plus noble et le plus glorieux des triomphes de voir déposer à ses pieds les couronnes de la terre, de régner d'un coup d'œil sur les plus fiers conquérants, et de se rendre témoignage de sa vertu avec un généreux orgueil : mais l'ennemi loge au dedans; il s'agit d'imposer un absolu silence aux plus délicieux sentiments

qui puissent caresser le cœur d'une mortelle.

L'état de fille est donc une époque de souffrance et de malheur, si la nature s'exprime avec trop d'ardeur ; époque néanmoins regrettée par celles qui ont le plus souffert : *C'est le bon temps où j'étais si malheureuse*, comme disait sainte Thérèse. Ce temps est encore bien plus regretté des froides coquettes, qui, sans amour véritable, trouvaient dans les charmes du jeune âge le moyen de satisfaire leur vanité ; c'est pourquoi la plupart des femmes, si souvent coquettes par nature, avouent rarement qu'elles avancent en âge ; les plus franches ont peine à reconnaître qu'elles ont passé quarante ans, même à l'âge de soixante.

Toutefois l'extrême continence, surtout chez les filles abondamment nourries, dans l'oisiveté et le luxe, entourées d'images des plaisirs dont elles sont sevrées par une exacte surveillance ; cette continence prolongée les rend d'abord distraites, pensives dans tout ce qu'elles font, et ainsi maladroites, puis mélancoliques, tristes, et souvent même folles. On sait que l'état de turgescence et d'exaltation de la sensibilité des ovaires peut causer la *nymphomanie*, ou la *fureur utérine*, maladie dans laquelle une jeune vierge, naguère modeste et réservée, devient lascive, effrontée, et provoque, jusqu'en public, les hommes au congrès. Plus une fille est sage et sévère à elle-même, plus elle peut, par cette chasteté même, devenir débordée. Les

religieuses cloîtrées ne sont si souvent malades, langoureuses, chlorotiques, n'ont si fréquemment des aménorrhées ou rétentions des règles, des accès d'hystérie ou des spasmes nerveux, de prétendues obsessions diaboliques, ne sont si sujettes à l'incube avec despollutions nocturnes, que par ce perpétuel célibat auquel elles se sont vouées.

Lorsqu'elles arrivent à l'âge critique où le flux menstruel cesse, l'utérus et les mamelles n'ayant pas rempli les fonctions auxquelles la nature a destiné ces organes, ils peuvent conserver, soit une sensibilité surabondante, soit des restes de l'humeur non évacuée, et qui deviennent la cause fréquente de squirrhes, d'indurations, de cancers, de polypes, etc. Ces funestes affections sont communes parmi les vieilles filles ou les religieuses par cette raison, et l'on observe alors une assez grande mortalité chez ces personnes. L'on voit encore des hydatides se former dans la cavité utérine ou aux ovaires, et simuler une grossesse chez les vierges les plus chastes. Il n'en paraît pas être de même des môles, produits imparfaits d'une conception manquée, chez celles qui redoutent plutôt le scandale que les plaisirs défendus.

Tant que la fille se conserve intacte et pure, il est rare que sa beauté se flétrisse; et bien qu'elle puisse devenir chlorotique, la régularité et la grâce de ses traits subsistent pour l'ordinaire pendant long-temps. De même que les fleurs ne se

fanent guère tant que la fécondation n'est point opérée, et que les quadrupèdes, les oiseaux, ne muent qu'après le coït, pareillement la fleur de la jeunesse décore plus long-temps le visage des filles sages. Il n'en est pas ainsi de celles qui s'abandonnent à des jouissances solitaires et illicites, à l'onanisme. Ce vice, qui mine sourdement tant de jeunes individus des deux sexes, paraît être plus commun chez les filles que chez les garçons, parcequ'on surveille moins ceux-ci dans leurs sorties, et qu'à l'exception des maladies syphilitiques, il y a moins d'inconvénients à leurs jouissances. Sans doute, il est plus facile de se défendre long-temps des voluptés avant de les goûter, que de s'en abstenir après les avoir savourées. Sans doute, quoi qu'on dise, il y a des filles froides et qui ne se sentent pas excessivement tourmentées, surtout si la religion, le travail et des soins pénibles les écartent ou les distraient des plus dangereuses séductions. Il y a même de jeunes villageoises, potelées et fraîches, dont l'insouciante gaieté caractérise souvent l'innocence. Elles perdent leur embonpoint, au contraire, par le mariage et les plaisirs, qui diminuent et affaissent cette graisse surabondante. Mais l'onanisme, outre qu'il relâche les organes sexuels, qu'il sollicite presque toujours les flueurs blanches, affaiblit extrêmement l'estomac, énerve et alanguit toutes les facultés.

On sait qu'il ne faudrait pas conclure qu'une fille a enfanté, ou n'est pas vierge, de ce que ses mamelles fourniraient du lait. Des enfants qui ont sucé leurs mamelles quelque temps peuvent éveiller cet organe et lui faire sécréter ce liquide, mais il est plus séreux alors que dans l'ordre naturel.

Enfin arrive cette époque désirée du mariage; cette vierge pudibonde s'avance, les yeux baissés, à l'autel avec son époux; elle porte avec une modeste fierté ces fleurs, cette couronne, pompe et orgueil de sa beauté, mais la dernière marque de sa liberté. Pourquoi cet ange de douceur se métamorphose-t-il quelquefois, dit-on, en une femme acariâtre, impérieuse, en audacieuse mégère?

Le changement de la fille en femme ne consiste pas seulement dans la *défloration*, dans la rupture de la membrane de l'*hymen;* il y a pour toute l'économie une transformation manifeste. Cette vierge pâle et languissante deviendra dégourdie, rubiconde; sa timidité se changera en mâle assurance, en hardiesse, au besoin; les fonctions maternelles exigent du courage : les animaux en donnent la preuve. Cette jolie voix argentine et flûtée prendra un ton plus plein et même rauque; cette transpiration douce ou inodore acquiert une odeur qui peut être aperçue par un sens très délicat. La chair des animaux n'a plus la même saveur, la même consistance, le même fumet avant ou après le coït, surtout chez les individus femelles. Il est donc certain

que le sperme masculin imprègne l'organisation de la femme, qu'il avive toutes ses fonctions, et les réchauffe, qu'il donne plus d'expansion et d'activité à son économie, qu'elle s'en porte mieux, à moins que l'excès des jouissances ne l'énerve. Ce que l'homme est à l'égard de la femme, celle-ci le devient bientôt par rapport à la jeune vierge, ou l'adulte à l'égard de l'enfant.

Voyez les femmes les plus hommasses, ces *viragines* audacieuses dont tous les organes sont très développés, tels que les parties sexuelles dilatées, les mamelons du sein ouverts, dont la parole est haute, criarde, arrogante, dont les gestes sont provocants, dont la démarche est délibérée, l'air hardi, la trogne masculine, même le ton grenadier. En effet, les courtisanes, les vivandières se présentent avec ce maintien et ces qualités demi-viriles, comme si elles étaient déjà transformées à moitié en l'autre sexe à force de cohabiter avec les hommes, et il en est plusieurs auxquelles pousse un peu de barbe au menton, surtout en avançant en âge.

Une fois que la fille a perdu la pudicité, cet apanage de son sexe, elle n'est même plus femme; elle n'en a plus les timides vertus : *nec femina, amissa pudicitia, alia abnuerit*, dit Tacite, le profond peintre du cœur humain. Après avoir outrepassé les bornes de l'honneur, quelles seront les limites du vice chez elle? Avec son caractère ex-

trême en tout, impétueux dans ses amours comme dans ses haines, où s'arrêtera-t-elle? N'ayant plus d'espérance de reconquérir l'estime publique, et emportée par le prurit de la débauche, elle voudra jouir avec intrépidité de la ruine même de sa réputation. Parcequ'elle a été esclave, elle voudra s'en dédommager par le despotisme, se venger d'un long asservissement par la licence; et parcequ'elle est faible, elle deviendra cruelle dans ses vengeances.

La femme donne la mort et la vie à l'homme; par elle il se tue, par elle il reçoit l'existence. Les soins de la femme font vivre l'homme dans l'enfance, et son amour, dans l'âge viril, le fait mourir. C'est pourquoi la femme ne peut être ni assez aimée de l'homme quand elle est chaste, ni assez haïe quand elle s'abandonne trop à lui, car, ou elle préfère notre conservation à ses plaisirs, ou elle recherche ses voluptés aux dépens de notre vie. La chasteté devient, pour la fille, l'extrême force de sa vertu, comme la vaillance est celle de l'homme; et l'impudicité devient pour elle un vice aussi vil, aussi dégradant que la lâcheté l'est pour l'homme.

Telles sont les affections qui transportent quelquefois aux extrêmes le sexe le plus doux, le plus délicat, le plus timide, qui le rendent aussi le plus maladif, qui l'exposent le plus fréquemment à la folie et au dérangement moral comme au désordre de son physique. Ces exemples prouvent que la fille et la

femme vivent plus régulièrement et plus heureusement dans une douce sujétion, sous un modeste servage avec l'homme de leur choix, qu'en voulant obtenir une domination pour laquelle elles ne sont pas nées. Leur empire s'acquiert par la douceur et les charmes de l'amour, ou par les tendres plaintes maternelles. La vraie médecine consiste donc pour elles à rappeler toujours l'ordre de la nature.

CHAPITRE III.

Inconvénients résultants de l'état de virginité.

Le sexe féminin pèche, en général, et surtout dans les villes, plutôt par l'excès du repos que par celui du mouvement. Sa faiblesse naturelle, ses muscles grêles, ne peuvent sans doute rendre la femme propre à de violents travaux qui l'accableraient; mais l'indolence et l'inertie oisive où plusieurs d'elles se plongent si nonchalamment n'est pas moins pernicieuse à leur santé. Ainsi un sommeil trop prolongé retarde et alanguit tous les mouvements organiques, rend la complexion molle, lymphatique, pâle, débile et même étiolée par la longue obscurité dans laquelle on végète.

Quel est l'état d'une jeune personne débutant dans le monde sous les yeux de sa mère? Des devoirs austères ajoutent sans cesse, à la timidité de cet âge, toutes les réserves et toutes les contraintes. Une belle innocente n'ose avancer un pas, répondre une parole, effleurer le moindre regard furtif qui ne soit observé, commenté malignement dans la société qui l'entoure. Placée comme en spectacle à l'ardente curiosité des hommes, à la jalouse médisance de ses rivales, toutes ses démarches, même les moins suspectes, sont épiées,

souvent envenimées; l'on explique jusqu'à son silence. Quelle étude continuelle de tout ce qui l'environne ne la tiendrait pas sans cesse en garde contre elle-même, n'augmenterait pas cette pudique défiance tant recommandée à son sexe, n'arrêterait pas un geste, un mot prêts à s'échapper? Toute expression de ses plus secrets sentiments, toute manifestation de sa volonté étant proscrite, il faut qu'elle voie, qu'elle sente et pense même contre ses vœux, par les yeux, par l'âme de son institutrice ou de sa mère. Il faut qu'elle s'apprenne à anéantir son cœur et étouffer la nature même. Telles sont les obligations que la société impose aux jeunes personnes les mieux élevées. Certes, quelle prison serait plus tyrannique qu'un tel état de représentation avec des vêtements qui, resserrant encore la poitrine, compriment la respiration, gênent le cours du sang, le libre mouvement des membres, lorsqu'il faudrait, au contraire, déployer sa vivacité et ses forces dans cet âge de la joie et du bonheur.

On se plaint donc à tort que les filles sont dissimulées, tandis que nos mœurs, inexorables seulement sur les convenances, commandent une si vigilante circonspection. Comment la santé surtout ne se détériorerait-elle point par cette immobilité forcée, non moins que par l'oisiveté et l'indolence, qui sont, pour ainsi dire, l'apanage obligé des rangs les plus éminents, de la noblesse ou de la gran-

deur? Esclaves des habitudes ainsi contractées, les jeunes personnes deviennent bientôt paresseuses; elles augmentent de plus en plus la mollesse et l'inertie déjà si naturelles à leur constitution. La femme ne peut être libre, même volontairement; les chaînes de mille attachements s'appesantissent sur son cœur, comme celles de la parure sur ses membres délicats.

Les travaux du corps sont presque nuls chez ces belles dames des hautes classes de la société, qui, servies dans un clin d'œil par une foule de domestiques empressés à leur complaire, passent leur temps à se reposer sur les coussins les plus moelleux, ou tout au plus exercent leurs doigts sur des ouvrages futiles. Un cercle perpétuel d'amusements et de fêtes, les spectacles, les jeux, embellissent leurs journées; après une longue toilette, elles étendent leurs veilles souvent jusqu'à l'aurore. De cette interversion continuelle de l'ordre accoutumé, qui fait chez elles de la nuit le jour, et du jour la nuit, résultent les plus funestes inconvénients pour la santé. Comment, en effet, l'organisation ne serait-elle pas troublée dans le cours de ses fonctions, lorsqu'elle est entretenue, pendant la nuit, en un état continuel et forcé d'excitation, par l'éclat des flambeaux, par des spectacles, l'agitation du jeu, du bal, de la conversation et de tant d'autres plaisirs? lorsqu'au contraire, au retour du soleil, il faut se livrer

au sommeil et réparer si à contre-temps une complexion délicate, épuisée de ces veilles et de ces fatigantes jouissances ? Pendant que les facultés de la vie animale convergent vers l'intérieur pour le repos et le sommeil, chaque nuit on veille, on agit, on exerce la sensibilité ; pendant que le jour ramène ces facultés vers l'extérieur, et dispose tous les êtres à l'action et à la vie mobile, il faut dormir et refouler au dedans ces forces que la nature tendait à épanouir. Aussi, voyez combien de jeunes personnes livrées à ce genre de vie deviennent décolorées, énervées, maladives. Il est certain que cette existence nocturne ne se soutenant que par artifice, au moyen de stimulants si peu naturels, les fonctions du système nerveux en sont fatiguées, accablées, et doivent languir ; de là le détriment qui en résulte pour les autres fonctions ; de là ces pâleurs, ces maux d'estomac, cette inertie des viscères, ces dépravations du goût, cette recherche d'aliments acerbes, ou piquants et âcres, etc. De cet abattement général, et de ce repos habituel du corps, résulte pareillement l'atonie des organes utérins ; ou, s'ils sont excités, ce n'est souvent que par les frémissements spasmodiques, soit de quelque émotion vive de spectacles, de lectures lascives, soit d'une danse impétueuse et tourbillonnante, ou même d'attouchements licencieux, etc.

Pourquoi voyons-nous les femmes créoles ser-

vies à souhait par des esclaves qui leur épargnent le moindre mouvement, et nos dames du haut parage, être la plupart si nerveuses, si frêles, si sensibles à toutes les impressions comme à toutes les maladies? N'est-ce pas le résultat nécessaire de cette éducation molle, délicieuse au physique, mais toujours agacée, toujours tourmentée au moral? Cette petite femme, qui paraît l'indolence personnifiée et se fait obéir avec tant de ponctualité, est la plus despote des souveraines. De son divan, comme du haut de son trône, elle prononce avec aigreur ses ordres, et commande des supplices à ses esclaves. Sans cesse émue de quelque passion, sans cesse parlant, prescrivant, réglant, elle prend feu sur les moindres sujets, et semble exiger d'autant plus qu'elle agit moins et qu'on la sert davantage. Si l'on ajoute à cet état d'exaspération morale l'usage du café, des liqueurs spiritueuses, du piment et des épices (comme font les créoles dans les colonies), ensuite des veilles continues, souvent des danses voluptueuses, avec toute la fougue et l'emportement que les climats chauds inspirent par élan et par accès; si l'on joint enfin les diverses secousses, soit des plaisirs, soit des chagrins, des craintes, des vengeances et des autres passions qui, d'ordinaire, accompagnent les hautes fortunes, l'on se formera l'image exacte des affections que doit éprouver un individu aussi délicat que l'est une jeune fille de douze ou quinze

ans dans les premiers troubles de sa menstruation.

Or les causes du mal étant connues, il n'y a nul autre remède que le retour à la nature. Homère nous représente la princesse Nausicaa lavant avec ses compagnes le linge de ses parents près de la mer, et jouant avec elles sur le rivage. Aussi cette aimable Phéacienne parut non moins belle que bien constituée aux yeux du prudent Ulysse. Pourquoi de même ne pas exercer le corps modérément et reposer l'esprit chez les filles, en réglant, selon les lois naturelles, le sommeil de nuit, les travaux et la veille de jour? Les anciens, qui prenaient tant de soin pour se procurer des citoyens sains et robustes, apportaient la plus sérieuse attention à l'éducation des filles, comme étant destinées à porter et nourrir une postérité vigoureuse (1).

Nous ne conseillerons pas cependant la gym-

(1) Les anciens Athéniens et autres Grecs avaient tant de soin de la reproduction, que des magistrats particuliers veillaient par des lois spéciales au genre de vêtements des femmes enceintes. Voyez Julius Pollux, lib. VIII, sect. CXII; Gulielm. Postellus, *De republ. atheniens.* c. XXII; et Car. Sigonius, *De republ. athen.*, l. IV, c. 3. *In thesauro Gronovii*, tome V. Il en était de même chez les anciens Vénitiens, et Roderic à Castro, *De mulier. morb.*; Hoefer, *Hercules medic.*, page 166; Thurianus, *Iatrobulia*, page 274, réclament aussi des lois à ce sujet, parcequ'on avait l'usage de se cuirasser de corsets très serrés, chez les femmes du temps jadis. Il en résultait, ou des avortements, ou des enfants mal conformés.

Par toute la terre la femme porte d'autres vêtements que l'homme, plus amples, et légers. Goguet, *Orig. des scienc.* t. I, p. 315.

nastique des Lacédémoniennes à demi nues sur les bords de l'Eurotas ou le mont Taygète, telle que l'avait instituée Lycurgue ; mais, au lieu de nos indolentes promenades en voitures et en fiacres, qui ne donnent aucun exercice actif, les Grecs avaient leurs fêtes des panathénées, des thesmophories, etc., pendant lesquelles on voyait la brillante jeunesse des vierges athéniennes se promener en dansant dans les campagnes, avec des corbeilles de fleurs et des présents pour les divinités protectrices de la patrie, telles que la sage Minerve ou le puissant Neptune. Là se développaient la force et la grâce parmi ces champs fortunés où l'on respirait l'air pur, sous les rayons de l'astre du jour, au milieu des Grecs enchantés de ce spectacle, et auquel la décence publique présidait sous les regards des dieux mêmes.

Nulle autre cause que l'exercice du corps et l'innocence morale ne rend la plupart de nos villageoises saines et fortes. Elles seraient plus heureuses sans doute que ces hautes et puissantes dames, que ces nobles châtelaines qui dédaignent avec une fierté si discourtoise le sort des vilains leurs vassaux, si trop souvent elles n'étaient accablées de travaux et privées d'une nourriture suffisante par la misère de leur condition. Aussi voit-on plusieurs jeunes villageoises rester courtes de taille avec des traits et des formes un peu agrestes, et même une âpreté rustique, qui se perdent bien-

tôt par un genre de vie moins pénible. Du reste, si la menstruation, par les mêmes causes, se déclare plus tard chez elles et moins abondamment que chez nos citadines mieux nourries, moins laborieuses, et dont le moral est plus tôt sollicité, elle cesse aussi plus tard dans l'âge du retour, et s'accompagne de moins d'infirmités.

Nous venons de remarquer combien la sensibilité est souvent exagérée, inquiète et inflammable chez les filles ou femmes qui s'abandonnent le plus à l'indolence du corps ; car rien n'est plus ordinaire que cet état nerveux chez les personnes du sexe auxquelles une haute fortune permet l'oisiveté. De là naissent presque toutes les affections vaporeuses, juste châtiment de la mollesse. C'est ainsi qu'on débilite de plus en plus l'économie, et qu'on l'amène par degrés au plus déplorable affaissement par le repos du lit, en dorlotant et mitonnant cette maladie qui tend déjà si fort à l'indolence. Telles sont quelquefois

.... Ces douces menades,
Qui, dans leurs vains chagrins, sans mal, toujours malades,
Se font, des mois entiers, sur un lit effronté,
Traiter d'une visible et parfaite santé.

A moins d'être douées d'une complexion tout-à-fait apathique et flasque, comme celles d'un tempérament lymphatique qui deviennent énormément puissantes par le développement extraordi-

naire de leur tissu graisseux et celluleux, et qui peuvent à peine se remuer, les filles ont le système nerveux éminemment excitable, à l'époque de la puberté surtout. Combien d'entre elles, à ce temps fortuné qui semble ne leur promettre que des jouissances et les hommages de toute la terre, ressentent des agacements utérins inconcevables, deviennent tantôt folles et égarées, plus souvent sombres, capricieuses, jusqu'à souhaiter la mort et se la donner, avant même d'éprouver les cuisants chagrins d'un amour déçu! Les plus vertueuses et les plus à plaindre tombent dans une douce mélancolie; elles aspirent à la paix des cloîtres, au repos des déserts. Une pâleur violâtre descend sur leurs joues, décolore toute leur personne, tandis qu'un feu caché s'allume dans leur sein et éclate par moments sur leur visage; tantôt elles délirent, tantôt elles pleurent, et souvent encore il succède à une vive émotion accompagnée de palpitations une défaillance alarmante. Dans cet état de susceptibilité excessive, un seul mot de reproche peut les pousser au désespoir, comme une expression d'amour les enflammer d'une passion ardente et infortunée; l'humeur devient extrêmement inégale; on soupire, on rit, on chante, on s'afflige sans motifs; quelquefois on ressent un appétit dévorant; et à peine veut-on manger, que l'œsophage se resserre spasmodiquement. De même l'utérus éprouve tantôt des contractions violentes, parfois un prurit

effréné chez quelques personnes maigres, sèches, irritables, bilieuses. Des douleurs vagues circulent dans tout le corps, puis s'évanouissent à l'éruption des règles; tel membre était paralysé et roide, qui, dans tout autre temps, manifestera le plus d'activité et d'énergie. Tout semble désordonné, bizarre, dans cette économie molle et délicate de la jeune fille, jusqu'à ce que le cours régulier des menstrues ait détruit l'aberration de la sensibilité générale, et que chaque organe ait reçu son équilibre de vitalité par rapport à celui de l'utérus.

Mais c'est le temps auquel il est le plus urgent d'écarter tout ce qui peut agacer cette sensibilité et l'entretenir dans ses extravagants caprices. C'est le temps où la lecture des romans, ceux mêmes qui respirent la plus pure morale, nourrit le feu des passions; en effet, le cœur est encore si naïf! on aime avec tant de franchise et de bonne foi! on croit si sincèrement à l'innocence et aux vertus! Quelle âme ne se laisserait séduire à de si doux penchants? Heureuse cette nouvelle Clarisse si elle peut échapper aux embûches d'un entreprenant Lovelace!

Rien surtout ne fomente les passions autant que la solitude et l'oisiveté :

> . . . . O belles, évitez
> Le fond des bois et leur vaste silence.

La plupart des maux des filles viennent, comme

l'avoue la spirituelle Sévigné, *d'avoir toujours le cul sur selle.* Telle est également cette dévotion tendre, qui porte aux contemplations ascétiques, au quiétisme, aux illusions mystiques de l'amour divin, ces saintes vestales, imitatrices des Ursule et des Thérèse, et soumises comme elles à tous les délires de l'imagination, et à toutes les souffrances de l'hystérie. La foi, comme l'amour, se paient de douloureux sacrifices, s'agrandissent dans leurs propres méditations : on s'y précipite par une pente irrésistible; et une fois que la raison s'est soumise à leur charme ravissant, il n'est plus possible de s'y soustraire par ses seuls efforts.

Quel est donc le moyen d'éloigner les excès vicieux de la sensibilité ? Nous n'en connaissons point de plus efficace encore que le travail du corps. En effet, les maux nous viennent bien moins de ce qui nous entoure que de notre délicate inaccoutumance à les supporter. Quand l'agitation extérieure emploie nos facultés, l'intérieur se repose. C'est par cette utile diversion que se calment les tempêtes du cœur. *Otia si tollas, periere Cupidinis arcus.* Le travail raffermit le ton des fibres, répartit également dans l'économie la chaleur et l'énergie vitales, entretient un heureux équilibre parmi les fonctions, accroît l'activité du système musculaire, et diminue d'autant l'extrême susceptibilité de l'appareil nerveux. La circulation ranimée et accélérée laisse moins de stases de sang dans

les régions utérine et abdominale, dissipe ainsi l'inertie dans la chlorose, augmente la respiration et perfectionne l'hématose, dans la même proportion que les forces des organes pulmonaires se développent.

Ce n'est donc, la plupart du temps, que le défaut de mouvement corporel, de respiration à l'air libre, et quelques autres erreurs dans le régime, les nourritures ou le vêtement, etc., qui rendent si souvent dolentes les jeunes filles, qui retardent ou dérèglent, ou même empêchent leur menstruation; qui en font de regrettables victimes dans l'âge de la nubilité et du bonheur. Plus tard sans doute, et chez les filles *vieilles*, qu'on nous passe ce terme, les maux peuvent naître d'une autre source, pour n'avoir pas satisfait au vœu de la nature, et pour avoir porté jusqu'au terme l'honorable mais pesant fardeau de la sagesse. Alors les maux deviennent souvent plus impérieux, ils ne cèdent plus autant aux simples lois de l'hygiène; la nature revendique des droits non méconnus, mais trop refusés, et sa voix tardive n'en est pas moins pressante pour ce sexe, au moment de le tenir quitte envers l'amour et la maternité.

Aussi cette frêle structure multiplie les affections nerveuses ou rend la sensibilité très débordée, très variable chez ce sexe; de là naît sa propension perpétuelle à s'émouvoir de tout, marquée par la curiosité, le babil, l'inconstance, la promp-

titude à se piquer et s'aigrir sur des riens, source de plaisirs et de peines journalières. Galien désigne ce caractère sous le nom de ὀξύθυμον, aigu, tandis qu'il qualifie le caractère viril de θυμώδης ou courageux, qui est plutôt élevé, méprisant, dédaigneux ou magnanime, et par là témoigne une grande roideur organique, incapable d'être blessée par de légères atteintes.

CHAPITRE IV.

Des maladies des filles, et de leur guérison.

Il est manifeste, d'après tout ce qui précède, que le sexe féminin, et en particulier les filles, sont la portion la plus délicate du genre humain ; qu'elles éprouvent environ deux fois plus d'incommodités que le sexe mâle, suivant la remarque de Van Helmont : *Femina omnem bis patitur morbum.*

La plupart des auteurs, ne faisant attention qu'aux fonctions de l'utérus, ont prononcé, avec les médecins arabes, qu'il était l'unique source des maladies du sexe. *Uterus sexcentarum arumnarum causa et omnium morborum in muliere*, dit également Hippocrate (1). D'ailleurs cet organe a de nombreuses sympathies (2) avec la tête, l'estomac

(1) *De locis in homine ;* et dans ses *Aphor.*, lib. v, aph. 62 : *Corpus totum utero omnino simile est.*

(2) Si quelques personnes pensaient encore que nous faisons jouer un trop grand rôle à la sensibilité de l'utérus, nous rappellerions les *Tabulæ nervorum uteri*, de Fréd. Tiedemann, Heidelberg, 1822, in-fol.; et les travaux de Haller, de Walter, de Will. Hunter, etc., sur cet important appareil.

Tiedemann surtout démontre que les parties génitales internes, la matrice avec les trompes et les ovaires reçoivent de la région abdominale des nerfs grands sympathiques leurs rameaux, qui, diversement unis entre eux, constituent six plexus.

et presque toutes les autres parties du corps. Il en est résulté, dit Baillou(1), que l'on n'a vu, dans les maladies des vierges, qu'un seul moyen, le coït ou le mariage, comme un *emplâtre propre à guérir tous les maux des filles,* et qu'on répète, avec Platon, que l'utérus est un animal insatiable et concupiscibles, ζῶον ἐπιθυμητικὸν.

Sans doute, la complexion molle et humide des filles les rend éminemment frêles et délicates pour la plupart; leur texture, presque spongieuse ou peu dense, manquant encore de solidité, de compa-

Le premier, situé sur les artères internes des ovaires, vient de plusieurs cordons émanant des ganglions rénaux. Les ganglions lombaires fournissent un second plexus très grand qui se répartit à la face postérieure et aux parois latérales de l'utérus. Les ganglions des nerfs du sacrum donnent d'autres rameaux qui forment aussi les plexus enveloppant, pour ainsi dire, dans leurs réseaux cet organe éminemment sensible. Ils pénètrent dans son tissu; et ce qui devient surtout remarquable, c'est le développement et la grosseur qu'ils acquièrent pendant que la femme jouit de la faculté de concevoir; au contraire, ils se flétrissent et s'atrophient chez les femmes hors d'âge d'engendrer, et sont encore très fins ou délicats chez les jeunes filles non nubiles.

Les connexions manifestes de ces nerfs avec les grands appareils nerveux ganglionnaire et encéphalique justifient suffisamment le rôle attribué à l'utérus dans les sympathies et les consensus divers qu'on a de tout temps remarqués chez les femmes, soit pendant la menstruation, la conception, la gestation, l'accouchement, soit dans les affections hystériques surtout et les autres états maladifs si fréquents parmi le sexe féminin.

(1) *Virgin. morb.*, cap III.

cité, les laisse tendres, sans résistance, sans ressort contre les perturbations du physique et du moral. Dans un corps si délié, toute impression devient vive et puissante; elle ébranle profondément le système nerveux, surtout à cause de la nouveauté, de l'inaccoutumance des affections et des émotions en ce jeune âge. De là cette extrême mobilité, cette susceptibilité aux premiers efforts des causes morbifiques, cette timidité d'esprit et de caractère, cette pusillanimité que les moindres accidents mettent en campagne, que des terreurs imaginaires tourmentent, que des joies futiles agacent, qui se passionnent pour des vétilles, et tombent en syncope pour une ombre. Mais avec l'âge et l'expérience de la vie, la femme acquiert plus de solidité; son organisation devient plus robuste, plus affermie, plus virile, surtout par la cohabitation avec l'homme et l'imprégnation du sperme masculin. Ainsi aguerries par les travaux, habituées aux fortes émotions, les paysannes, par exemple, les femmes laborieuses du peuple, sont peu maladives; les passions exercent moins de ravages sur elles; enfin, dans la vieillesse, plusieurs de ces *viragines* deviennent hommasses, acquièrent de la barbe, des traits masculins, une voix rauque, une allure presque martiale.

Chez les filles, l'hystérie est occasionée, soit par la suppression des menstrues, et dans ce cas elle peut être compliquée de chlorose, et disparaît

avec elle, soit par la suspension de la leucorrhée; elle l'est bien plus fréquemment par le désir du mariage et le besoin de ses plaisirs, que sollicite l'état d'orgasme des ovaires et de l'utérus chez les plus sages et les plus fortement constituées.

C'est bien à l'égard de cette dernière cause qu'on peut dire que la matrice devient un animal furieux et insatiable. Dans les accès de l'*érotomanie* ou de fureur amoureuse qui se déclarent chez plusieurs de ces hystériques, la nature parle avec une naïveté et une énergie qui ne permettent pas de s'y méprendre. Une fille nubile, dans la vigueur de la jeunesse, éprouvait d'incroyables symptômes, dit Baillou (1).

On connaît les autres indications, telles que des bâillements et des pandiculations, des pleurs ou le rire sans sujet, des migraines, des urines limpides abondantes, des bizarreries extravagantes dans les idées, une face tantôt allumée, tantôt hâve : le ventre murmure, on sent comme une boule qui remonte et resserre la gorge : la difficulté de respirer, la lipothymie, avec perte de sentiment et de mouvement, même de la parole, et le refroidissement du corps, sont tels, qu'on prendrait alors ces per-

(1) *De morb. virgin.*, cap. VII : *Huic virgini adeo os uteri totaque vulva hiabat, ita ut vix quiquam credere posset : quo medici colligebant præcipuam mali causam in Veneris appetitione consistere ; et naturam isto uteri hiatu satis indicare quodnam tam longi mali remedium aptum futurum esset.*

sonnes pour mortes, et que cet état subsistant pendant plusieurs jours, il est arrivé qu'on en a enterré de vivantes. L'accès hystérique est souvent accompagné aussi de roideurs musculaires, de mouvements convulsifs; la malade se tortille le corps, se frappe et se déchire la poitrine au milieu de souffrances atroces. Cet accès est suivi d'une stupeur et d'un sommeil apparent, comme dans le somnambulisme; peu à peu la malade revient à elle avec des sanglots, des soupirs et des pleurs; quelquefois il se déclare un ptyalisme ou une salivation; le ventre est d'ordinaire rétracté avec une constipation opiniâtre (1).

Une vie sédentaire, heureuse, des nourritures succulentes, une complexion brune, ardente du feu de la jeunesse, et de la bonne chère, encore animée par des spectacles d'amour, des lectures de romans lascifs, des entretiens agaçants avec un autre sexe, ou des jeux qui piquent la convoitise, et, ce qui ajoute le comble à l'ardeur, de strictes défenses de toute jouissance, soit sous les yeux vigilants d'un argus ou d'une duègne, soit par les barrières d'un cloître, en voilà plus qu'il ne faut pour déterminer l'hystérie libidineuse chez les filles les plus sévères, chez la dévote la plus scrupuleuse, qui se nourrit saintement de friandises.

(1) Voyez Ferrand, *Traité de la maladie d'amour*. Paris, 1623, in-12.

D'abord on est sombre sans savoir pourquoi ; l'on soupire, des larmes involontaires s'échappent des yeux, et on en rougit ; l'on brûle déjà qu'on croit encore ne pas aimer. Le teint devient blême, et l'on maigrit :

Palleat omnis amans, color hic est aptus amanti.

Ensuite cette folie semble se dissiper ; on se croit devenue bien inexpugnable et à l'abri des traits de l'amour ; car, comme dit Homère, la ceinture de Vénus est tissue de fraudes et de doux mensonges qui dressent des embûches aux âmes les plus précautionnées. Cependant mille idées plus vives des voluptés reviennent assiéger ce cœur trop faiblement défendu. Que fera cette jeune innocente livrée à un maître impérieux,

Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée ?

Elle n'est bientôt plus sa maîtresse ; elle est toute dans son vainqueur. L'amour tire l'âme hors du corps, disait Platon, pour l'unir et l'incorporer à la personne aimée. Cette fille, naguère si folâtre, qui respirait la santé et la vie avec tant d'insouciance, languit, se fane ; toutes ses facultés sont abattues ; elle est morte à elle-même (1).

Ce n'est plus une ardeur dans ses veines cachée ;
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

(1) Galen., lib. *de Melanchol. et de locis affectis*, et *Dogmat.*, lib. IV, cap. VI.

Il est certain que si le mariage ne vient pas mettre un terme à cet état, il en peut résulter les plus fâcheux accidents pour la vie, et plus d'une Sapho peut faire le saut de Leucade pour son insensible Phaon (1).

On lit, à la vérité, dans notre naïf Ambroise Paré, un secret fort connu de plusieurs matrones pour leurrer la nature, et lui faire supporter les peines de l'attente, par ce soulagement aux souffrances d'amour. Mais non seulement il en résulte de coupables habitudes, de plus l'économie en

(1) Les filles sont susceptibles de suicide par l'effet d'un délire d'amour, et l'on cite en preuve de nombreux exemples. Les filles de Milet, dit Plutarque, se pendaient en foule, pour quelque chagrin d'amourettes; on ne put faire cesser cette manie épidémique qu'en les menaçant de les faire traîner nues sur une claie après leur mort. Selon Primerose, dans son *Traité des maladies des femmes*, on vit un semblable vertige parmi les femmes de Lyon, qui se précipitaient dans le Rhône; et un ancien historien de Marseille note une épidémie de suicides chez les jeunes filles de cette ville, où jadis il fut permis de se donner la mort. La musique de l'opéra de Nina produisit dans ses premiers temps des commotions nerveuses parmi de jeunes femmes avec un penchant au suicide. (Roubaut, *Rech. méd., philos. sur la mélancolie.*)

Ce sont presque uniquement des causes tenant à la passion de l'amour qui déterminent ce désespoir chez les filles ou les femmes. Cependant, il y a trois fois moins de suicides parmi le sexe féminin que dans le sexe mâle, selon les remarques de MM. Esquirol, Falret, etc. Quoiqu'il y ait en Suisse beaucoup d'aliénées par érotomanie, dans les hospices, on y observe peu de suicides. Falret, *De l'hypocondrie et du suic.*, p. 77.

tombe dans un autre genre d'épuisement. La facilité de s'abandonner d'ailleurs à ces honteux suppléments dégénère bientôt en un funeste besoin qui, sans satisfaire l'âme, énerve le corps, agace la sensibilité nerveuse des organes génitaux, et conduit lentement à un marasme incurable. Si la nature seule procure des pollutions nocturnes, il n'en résulte pas d'inconvénient, parcequ'elle s'arrête à propos.

La *nymphomanie*, ou la *fureur utérine*, est, la plupart du temps, la suite de l'hystérie érotique, lorsqu'elle n'est point satisfaite chez les filles. On reconnaît cette affection à la violence des désirs amoureux, à leur manifestation même en public. En vain la voix de la pudeur, le respect et la honte prescrivent la décence, un démon secret s'agite, pour ainsi dire, dans les entrailles, et titille des ovaires gonflés d'une liqueur luxuriante. Des vierges mortes en cette sorte de martyre, ainsi que les femelles d'animaux tuées pendant l'orgasme vénérien, ont montré ces ovaires turgescents et comme phlogosés; l'utérus éprouve un éréthisme inflammatoire, un prurit salace ou mordicant, ὀδαξισμὸς, qu'entretiennent, pendant la vie, un régime trop fortifiant, une chère échauffante, la pléthore sanguine, l'âge de la vigueur, un tempérament bilieux et les prestiges d'une imagination embrasée par les exemples ou les discours de tout ce qui environne la jeunesse.

Nous avons vu une jeune fille fort brune, maigre, de taille courte, d'un caractère très décidé, ardent, loquace et hardi, ayant à peine quatorze ans, peu de gorge, mais des yeux étincelants et libidineux, manifester par ses gestes, ses discours, l'appétit vénérien le plus effréné devant de jeunes garçons. Il semble que la délicatesse du système nerveux, sa mobilité, sa prompte exaspération chez le sexe féminin, dispose plus spécialement encore la fille que le garçon à ces transports indiscrets; et si les lois les plus austères de la pudeur, si la crainte du déshonneur, ne venaient pas imposer leur frein à ces désirs, la femme irait plus loin que l'homme dans le délire amoureux. Sans en chercher la preuve chez ces courtisanes qui ont franchi toute borne, il fallait que la nature enflammât davantage les passions chez l'être le plus délicat, pour lui faire oublier tous les maux auxquels l'entraînent les suites de l'union sexuelle. Et cette contrainte qui refoule au dedans les désirs, chez la fille, ne fait que mieux renfermer le feu qui la consume, et lui susciter une nouvelle énergie. Que signifient cette sombre taciturnité, cette tristesse qui la fait dépérir, ces inquiétudes qui la rongent en secret, qui tant de fois la transportent de songes lascifs dans le sommeil, lui font baigner le lit de ses larmes? Que témoignent même cette rougeur au seul nom d'une personne adorée, et c'est ainsi que Galien découvrit la passion d'une femme pour le comé-

dien Pylade (1), ce pouls précipité, ces palpitations, tantôt ces chants voluptueux et l'audace des paroles, tantôt cette soudaine honte qui craint de s'être trahie? Telle était la malheureuse Phèdre, s'écriant :

Ah! cruel, tu m'as trop entendue.....
Hé bien! connais donc Phèdre et toute sa fureur.
J'aime, etc......
J'ai langui, j'ai séché dans les feux, dans les larmes.
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux, un moment, pouvaient me regarder.

Plus fortunée est celle qui trouve dans un lien assorti le terme de ses souffrances! La plaisanterie s'égaie aisément, sans doute, sur ce genre d'infortunes; mais il est certain que nul combat n'a paru plus rude à la vertu des saints (2) que celui du démon de la concupiscence : dans cet état une fille sage hors du cloître n'a pas moins de mérite qu'un guerrier sur la brèche, aux yeux du philosophe moraliste.

(1) *Lib. de Præcognit. ad Posthum.*, cap. VI.

(2) *Dura sunt prælia castitatis; ubi quotidiana pugna, ibi rara victoria*, dit saint Augustin; mais saint Jérôme en trace une peinture bien plus énergique, d'après lui-même, qui en ressentit tous les tourments.

O quoties ego ipse, in eremo constitutus, et in illa vasta solitudine, quæ exusta solis ardoribus, horridum monachis præbet habitaculum, putabam me romanis interesse deliciis! Sedebam solus, quia amaritudine repletus eram. Horrebant sacco membra deformia, et squallida cutis situm æthiopicæ

Toutefois ces passions ne sont pas également dominantes pour toute complexion ; il est des filles froides, dont toute la vertu réside dans le défaut de tempérament. On conçoit que les moyens de guérison de la nymphomanie consistent à diminuer cet excès de santé et de vigueur, qui fait le tourment de la chasteté. Ainsi les saignées, les bains, la diminution des aliments ou le jeûne, la diète végétale et lactée, les occupations sérieuses du corps et de l'esprit, par le travail et les prières, des boissons tempérantes ou rafraîchissantes, l'éloignement de tout stimulant, des aromates, du vin et des liqueurs, auront bientôt abattu cette ardeur chez les personnes qu'on ne peut pas guérir en suivant le vœu de la nature. Il faut craindre au contraire de tomber dans l'excès opposé, et d'amener la cachexie chlorotique.

La cure de l'hystérie est beaucoup plus difficile et moins certaine sans le mariage, et surtout sans l'imprégnation ; car on voit les spasmes nerveux

carnis obdurat. Quotidie lacrymæ, quotidie gemitus ; et si quando repugnantem somnus imminens oppressisset, nuda humo ossa vix hærentia collidebam. De cibis vero et potu taceo... Ille igitur ego qui, ob gehennæ metum tali me carcere ipse damnaveram, scorpionum tantum socius et ferarum, sæpe choris inter eram puellarum. Pallebant ora jejuniis, et mens desideriis æstuabat in frigido corpore, et ante hominem suum jam carne præmortua, sola libidinum incendia bulliebant. Div. Hieronymus, *Epist. ad Eustochium, de custodia virginit.*, tom. I, page 136, édit. de Bâle, 1537.

continuer quelquefois malgré les embrassements d'un époux, et ne céder qu'à la nouvelle direction des forces utérines, imprimée par la formation du fœtus. En effet, l'hystérie ne dépend pas uniquement du besoin du coït, bien que celui-ci soit éminemment favorable à la guérison de cette maladie; elle suscite de tels ébranlements du système nerveux abdominal dans toute l'économie, que l'équilibre s'y rétablit à peine, et que les secousses de chaque menstruation peuvent le troubler de nouveau.

Si l'hystérie est entretenue par une constitution grêle, nerveuse, souverainement agacée, surtout par rapport aux organes génitaux, après les excès de l'onanisme ou les abus de substances échauffantes; si des passions flagrantes, comme la jalousie, l'appétence secrète des plaisirs défendus, avec un tempérament lascif ou érotique, exaltent sans cesse la sensibilité utérine, et qu'on ne puisse pas recourir au grand remède de la nature, il faut établir un régime puissant de diversion; il faut que des voyages ou des exercices à pied, en voiture ou à cheval, ou la navigation; il faut que des frictions, des ventouses appliquées, une diète humectante et régulière, rétablissent l'harmonie et le calme dans les fonctions sensitives, et écartent surtout les désordres moraux. Ainsi un air sec et froid, une vie laborieuse et occupée, à la campagne s'il se peut, l'éloignement de tout ce qui

nourrit le feu et l'irritation des passions, la présence continuelle de parents chéris, d'amies sages et respectées, les bains froids, hors des époques menstruelles, concourront plus encore que des remèdes au rétablissement de la santé. Toutefois, dans les accès hystériques et la strangulation, l'on aura recours aux substances fétides, à l'opium, aux acides, etc., ou même aux dérivatifs extérieurs, tels que les vésicatoires, la flagellation, etc.

Si l'hystérie dépend de la suppression des menstrues, de la rétrocession d'une leucorrhée, les fomentations à la vulve, les utérins ou emménagogues énergiques pourront s'employer, lorsque l'évacuation du sang par des saignées ou des sangsues ne suffisent pas. Néanmoins, les remèdes stimulants ne doivent être mis en œuvre qu'avec précaution, pour peu qu'on redoute la disposition spasmodique. On sait, en effet, combien le musc, la civette, l'ambre et d'autres substances animales de forte odeur, agitent quelquefois le genre nerveux des femmes ; il le faut apaiser, au contraire, par des substances fétides qui l'engourdissent, comme l'huile animale de Dippel ou d'autres matières animales brûlées. La saignée (qui convient plutôt dans les maladies des femmes que dans celles des hommes) peut être presque toujours indiquée lorsqu'il y a de la pléthore.

Comme l'hystérie est entretenue souvent aussi par l'atonie des premières voies qui ne remplissent

pas leurs fonctions dans ces troubles utérins, et qu'il en résulte, par exemple, une production extraordinaire de flatuosités, quelquefois des nausées, la dyspepsie, des digestions imparfaites, il peut convenir de donner, soit un vomitif, soit de doux relâchants, ensuite des stomachiques (tels que les rhabarbarins). En d'autres circonstances, des injections de substances emménagogues, des fumigations fétides dirigées vers la vulve, deviennent nécessaires lorsque les femmes se plaignent que leur *matrice remonte,* ou qu'elles sont étouffées par des vents qui refusent de sortir.

Les plus insurmontables difficultés que l'on rencontre dans le traitement de cette maladie sont de remplir deux indications presque inconciliables, d'abord de donner du ton aux fibres, ensuite d'éviter le spasme en même temps. Aussi la variabilité d'action du système nerveux, chez les filles délicates, se joue souvent de tous nos remèdes, et le caractère également mobile des malades qui changent de médecins fréquemment par cette inconstance, empêche de suivre un traitement méthodique bien entendu. Tel médicament qui opérait des merveilles hier produit aujourd'hui de détestables effets, sans que l'état de la malade paraisse avoir empiré. Il est donc bien important d'étudier l'idiosyncrasie de l'individu, et de distinguer les épiphénomènes fugaces des symptômes essentiels. Combien de fois n'a-t-on pas vu l'opium ou d'au-

tres calmants irriter, tandis que les substances excitantes peuvent engourdir et stupéfier? Cependant un médecin prudent et plein de sagacité pourra déterminer ces circonstances par l'étude profonde de la complexion féminine.

Les maladies du sexe se compliquent tellement quelquefois, qu'on ne saurait dire si c'est l'aménorrhée, ou la chlorose, ou l'hystérie en particulier qui dominent, et que ni le rétablissement des règles, ni la restitution de la couleur naturelle du teint, ni la disparition des spasmes utérins, ne guérissent entièrement une fille déterminée à être malade.

Il n'en faudrait pas cependant conclure qu'elle fût malade imaginaire, comme il arrive à plusieurs d'entre elles, contrariées, soit dans leurs amours, soit dans leurs volontés. Telle est la faiblesse organique de ce sexe, qu'il se forge des maux réels lui-même, et que l'ennui du bien-être devient parfois une cause active de peines, apporte un profond dégoût de vivre. Combien n'a-t-on pas vu de filles devenir folles, tantôt par des terreurs religieuses, tantôt par des vœux bizarres ou des amours fantastiques pour des êtres enfantés dans leur imagination? Tel est le besoin de leur cœur : elles se prennent et s'attachent à des chimères quand la réalité manque à leur sensibilité. Du moins une femme mariée a son époux, ses enfants, sur lesquels elle peut concentrer ses affections.

C'est donc pour la vierge qui vieillit tristement

dans le célibat, ce vide qui lui semble insupportable, encore plus qu'il ne peut l'être à l'homme. Elle est plus faible, elle a besoin de plus de support. Aussi, voyez à combien de maux elle succombe en proie, souvent avec l'apparence de la santé la plus florissante! Comme son système nerveux, faute d'imprégnation, jouit d'une surabondance de sensibilité, celle-ci erre sur mille choses diverses. Tantôt c'est une migraine opiniâtre, avec des vomissements qui dissipent ce mal; tantôt une odontalgie, une *rage* de dents qui fait hurler la malade; ailleurs, c'est un ptyalisme; ailleurs, des maux d'estomac, des dégorgements habituels chaque matin; ic ce sont des névralgies aux bras, aux cuisses, qui simulent tantôt des rhumatismes, des sciatiques, la goutte, etc. La fille ne pouvant accuser de prétendus *laits répandus*, ainsi que la femme, ne sait à quoi s'en prendre; et quand elle dit à son médecin, « Docteur, guérissez-moi », il ne peut guère répondre que par le conseil donné à la précieuse par son miroir, dans la fable de La Fontaine:

> Prenez vite un mari;
> Je ne sais quel désir le lui disait aussi.

Nous ne parlons point des indurations squirrheuses, puis des cancers qui, trop souvent, se forment au sein ou à l'utérus chez les filles âgées, surtout à l'époque de la cessation du flux menstruel. Ce sont d'ordinaire de tristes apanages de la

vertu la plus pure, parceque ces organes n'ont pas rempli les fonctions auxquelles la nature les a soumis ; ils restent évidemment gorgés de fluides qui, faute d'être évacués, s'épaississent, obstruent les canaux où ils se trouvent engagés, et y déterminent une inflammation lente. Quelquefois ces tumeurs se résolvent par un abcès et au moyen de la suppuration ; mais en plusieurs autres circonstances, il en résulte un squirrhe et une disposition cancéreuse, cause ou compagne fréquente de stérilité.

Le mariage étant le remède universel de ces maladies, les anciens peuples avaient imaginé de singuliers moyens de le procurer aux filles les plus disgraciées. Dans la superbe Babylone, on vendait très cher jadis les plus jolies, puis l'argent obtenu de leurs exploits galants servait à procurer une riche dot aux moins bien partagées. Strabon attribue aussi cette prudente solidarité aux Assyriennes, d'après Hérodote, et elle était pratiquée chez les Illyriens également (1). On louait ou l'on vendait publiquement les filles gètes, et le haut prix des belles était, par cette institution excellente, employé à couvrir le faible mérite des autres (2). Les sommes amassées au temple de Vénus, par les Phéniciens, et provenant des faveurs des belles, cette masse générale était répartie ensuite pour leur dot (3). On pratiqua le

(1) Herodot. l. I, cap. CXCVI.
(2) Pomponius Mela, *Situs orb.*; l. II, c. II.
(3) Saint Augustin, *De civit. Dei*, lib. IV, c. X.

même usage à Hiérapolis, non loin de l'Euphrate, au temple d'Atargate, jusqu'au temps de Constantin, qui l'abolit (1). Les Phéniciens portèrent ces lois sages dans leurs colonies, et les transmirent aux Cypriens ; ceux-ci présentaient leurs filles nubiles sur les rivages de la mer, pour gagner leur dot joyeusement avec les marins (2). A Sicca, en Numidie, la colonie phénicienne qui l'habitait envoyait de même les filles au temple de Vénus amasser une petite fortune, afin de pouvoir se marier ensuite avec plus d'honneur : *honesta nimirum tam inhonesto vinculo conjugia junctura* (3).

Il subsiste même encore maintenant en quelques villages de l'Asie mineure, des traces de cette antique innocence, puisque les habitants vont supplier les passants ou les voyageurs d'honorer leurs filles de leurs bontés, et chacune d'elles dispute la préférence. Les habitants de Kaindou regarderaient comme un affront le refus qu'un étranger ferait de leurs beautés ; c'est pour eux, d'ailleurs, un acte honorable d'hospitalité, qui doit leur obtenir les bénédictions célestes et d'abondantes récoltes. Marc Paul a vu, chez les Thibétains, les mères solliciter les voyageurs de déflorer leurs filles, en leur faisant quelque petit cadeau qu'elles puissent ensuite

(1) Socrate, *Hist.* l. I, c. XIV; Sozomène, liv. IV, c. XIX ; Eusèbe, *Vita Constant.*, p. 56.

(2) Justin, *Apologetic.*, l. XVIII, c. V.

(3) Valer. Maxim., l. II, c. VI et XV.

porter honorablement suspendu à leur cou, pour montrer l'estime qu'on a faite d'elles, car la plus considérée est celle qui porte le plus grand nombre de ces témoignages de son mérite (1) : voilà sa décoration et sa noblesse.

Il ne faut donc point plaisanter avec Voltaire sur ces tendres dévotions des Babyloniennes, imitées encore aujourd'hui par tant de nations. Hérodote en fut le témoin oculaire. Toute fille née dans le pays, dit-il, est obligée, une fois en sa vie, de se rendre au temple de Vénus Mylitta, pour s'y livrer à un étranger. Les plus riches dédaignant de se voir confondues avec le vulgaire, s'y rendent dans des voitures fermées. L'étranger jette son cadeau sur les genoux de la personne qui lui plaît, et elle doit avoir commerce avec lui hors du temple; le refus n'est jamais permis, et l'argent devient un prix sacré. Cet usage n'a lieu qu'une seule fois pour la même personne, et uniquement avec des étrangers (2). Ce fait a été confirmé d'ailleurs par le géographe Strabon (3), et par le prophète Baruch (4). Chez les Phéniciens, les vierges, modestement assises devant les temples, consacraient leurs charmes à Vénus, pour obtenir sa protec-

(1) *Voyages*, lib. II, chap. 27.
(2) *Hist.*, lib. I, chap. CXICIX, trad. de Larcher.
(3) Lib. XVI, page 1081.
(4) Chap. XI, 42, 43.

tion dans leur mariage (1). Les habitants de Byblos, aussi Phéniciens, avaient le même usage dans les fêtes d'Adonis, selon Lucien (2). Des dévotes se vouaient par piété à ce ministère glorieux au temple d'Astarté, pour le service des prêtres et des étrangers (3). Parmi les Arméniens, les familles les plus distinguées se faisaient honneur d'offrir leurs filles au culte de la déesse Anaïtis; car après s'y être exercées long-temps nul n'était si mal avisé de les mépriser : on les recherchait surtout comme des épouses désormais sanctifiées et savantes par de si nobles sacrifices (4). Il serait trop long de parcourir tous les rites symboliques et les mystères sacrés, représentant la force reproductive de la nature, dans les fêtes de la bonne déesse, de Cybèle, de Vénus Amathuse, de Bacchus et d'Adonis (5).

Personne n'ignore qu'à Otahiti l'union des deux sexes, dans leur état natif d'innocence, surtout, devient l'objet d'une cérémonie publique, où la reine même ne dédaigne pas de donner ses in-

(1) Athenagoras, *Advers. græcos*, p. 27.

(2) *De dea Syria*, cap. VI.

(3) αἱ πόρναι τῶν ἱερῶν, dit Jérémie, ch. VII, 18, et lib. II. *Regum*, ch. XXIII, 7.

(4) Strabon, *Geogr.*, l. XI.

(5) Voyez Heyne, *De religionib. et sacris cum furore peractis*, comment. soc. Goëtting., tom. VII, et *Fêtes et courtisanes de la Grèce*, par Chaussard, Paris, 1800, 4 vol. in-8°.

structions savantes à la jeunesse inexpérimentée.

A la Côte-d'Or, en Afrique, et chez les sauvages du Brésil, on ne doit marier aucune fille avec sa virginité. Au royaume de Camboge, les tao-sse, prêtres de Bouddha, sont, comme chez les habitants des îles Philippines, les fonctionnaires publics chargés de déflorer les vierges avant le mariage, et les lamas du Thibet jouissent, ainsi que les brames de l'Inde, de ces prérogatives officielles. Cette fonction, nommée *tchin-than* à Camboge, se pratique en cérémonie à des jours marqués ; on l'annonce au public, afin que chacun puisse amener ses filles et les rendre ainsi dignes d'être mariées. Chaque mère choisit, dans un monastère, le prêtre de *Foe* qu'elle juge le plus capable de cette auguste fonction ; il faut encore l'y déterminer par des présents, et les filles pauvres ont besoin qu'on leur fasse l'aumône pour qu'elles puissent avoir de quoi se faire déflorer. C'est d'ailleurs une bonne œuvre, un service charitable à rendre à son prochain, et la divinité le trouve sans doute méritoire. Le sacrifice a lieu pendant la nuit, au son des fanfares, et sous un dais magnifique ; mais chaque prêtre ne peut étendre son zèle sur plusieurs vierges, et il y faut de la discrétion.

C'est ainsi qu'en beaucoup de lieux du globe, sous l'empire des religions qui ne sont que les images des opérations de la nature, l'homme a cédé au penchant vers la débauche, et les cérémo-

nies sacrées des Hindous, les danses licencieuses des bayadères sont encore des représentations saintes aux regards des dévotes et des plus religieux bramines. Elles ont eu pour but de délivrer un sexe délicat des maux que la pudeur et une tendre innocence produisent souvent dans sa faible constitution (1). Qui ne sait pas, d'ailleurs, que le dérèglement des mœurs a souvent été concilié avec l'observance la plus scrupuleuse des devoirs religieux, et qu'on a cru souvent laver les péchés de la luxure par les pratiques les plus superstitieuses? Combien d'individus en Espagne, dit un voyageur, sont bardés de scapulaires, pour couvrir les sugillations et les cicatrices de leurs honteuses débauches!

Indépendamment des maux multipliés du physique, parmi les vieilles filles qui négligent trop les règles de l'hygiène, qui se choient avec suavité, qui, s'enfonçant dans la mollesse et la quiétude, se dédommagent des plaisirs défendus par les délices de la paresse et de la gourmandise, nous avons vu le moral très affecté chez plusieurs d'entre elles. Il en est qui se disent ensorcelées pour le moins, n'osant

(1) D'autres vices sont également venus de l'Orient : *mulieres se se* τρίβουσαι, *exercuisse* ὀλίσβω *vel parvo* PEOR, *priapulo, certum est in Oriente sicut hodie etiam a nonnullis Indis. Fuit olim inter ethnicos Priapi idolum majus quod* MUTINUS *vel* FASCINUS *dictum fuit : huic nubentes virgines insidere vel alias illicitas actiones cum eodem exercere tenebantur.* Jacob. Wolff, *De amuletis,* cap. 1, sect. 1, p. 9.

se croire endiablées. Leur *possession* vient de plus loin ; elle accuse une source non trop secrète et des feux mal éteints.

D'abord, c'est un ennui avec des bâillements et des pandiculations, comme dans l'hystérie : bientôt les spasmes augmentent par tout le corps, y produisent des tremblements, des frémissements, des contractions convulsives. La malade tombe en syncope : elle perd le sentiment, la voix et presque toute respiration. Quelques dévotes, par exemple, se sont vues plongées avec volupté dans un ravissement extatique ; d'autres s'imaginent être transportées au sabbat par des démons ; car il n'est pas de genre d'extravagances qui ne puisse entrer dans les esprits avec cette disposition du corps. De vieilles filles hystériques sont en effet un instrument excellent pour tout fondateur de nouvelle secte religieuse ; elles y portent un zèle impétueux qui ne craindrait pas de s'immoler en holocauste pour la propagation des nouvelles vérités. La Bourignon, la mère Guyon, et tant d'autres dévotes s'abandonnant aux œuvres pies des convulsionnaires, se sont ainsi rendues célèbres par la ferveur intrépide de leurs sentiments religieux.

Les anciens médecins se persuadaient que le sperme féminin amassé dans les ovaires s'y corrompait en y croupissant, surtout chez ces vierges surannées, πολυσπερμοτέρας ; qu'il s'élevait de cet ardent foyer des exhalaisons séminales, lesquelles

montant au cerveau y portaient de noires fuliginosités, obscurcissaient la raison, la rendaient folle et bizarre, suscitaient des mouvements énormes, des convulsions lascives, des desseins extravagants, des actes tantôt furibonds, tantôt obscènes(1). Cette explication sans doute a mérité le mépris où elle est tombée; mais l'essentiel n'est pas totalement dépourvu de vraisemblance, puisque c'est souvent des ovaires que partent ces irradiations nerveuses qui retentissent au cerveau, et de là sont reproduites dans toute l'économie. Du moins, tout le système nerveux se trouve intéressé dans ses sympathies avec l'appareil génital chez la femme. On en voit des preuves manifestes dans l'*épilepsie hystérique* des filles, chez lesquelles l'amour est toujours agacé et non satisfait. Pendant les hideux paroxysmes de cette affection, la malade se roule à terre, l'œil se tord dans son orbite; elle pousse des cris

(1) Sainte Angèle de Foligni, célèbre dévote mystique, était si horriblement tourmentée par le démon de la concupiscence qu'elle ne pouvait réprimer le feu de l'impureté que par l'application du feu matériel : *nam in locis verecundis est tantus ignis, quod consuevi apponere ignem materialem ad extinguendum ignem concupiscentiæ, donec confessor meus mihi prohibuit... Vitium est tam magnum quod verecundor illud dicere... non est res quæ posset tenere nec pro verecundia, nec pro pœna aliqua, quin statim ruerem in peccatum.* Angela de Fulgino, cap. XIX, vitæ suæ, dans Martin Delrio, *Disquis magicæ*, lib. II, sect. XXIV, pag. 217. N'en déplaise à cette sainte, l'application du froid eût été plus utile que celle de la chaleur pour éteindre le feu des organes sexuels.

ou plutôt des hurlements, rend une salive écumeuse, et se débat avec une telle violence que plusieurs hommes peuvent à peine la contenir. Au milieu de ces horribles scènes, le ventre est tendu, murmurant, comme si l'organe génital exprimait à haute voix ses contractions et ses douleurs; il y a des éructations fréquentes, et, après un temps considérable quelquefois, la malade revient comme d'un profond assoupissement somnambulique, ouvre à demi des yeux ternes et hébétés, répond à peine et ignore ce qui lui est arrivé.

La plupart du temps cette secousse ne se termine qu'au moyen de l'évacuation d'un liquide blanchâtre ou grisâtre par la vulve, comme l'ont remarqué Astruc et d'autres médecins. Une personne sujette à ces convulsions épileptiques, dit Sauvages, sortait plus promptement de cet état par les attouchements impudiques de son coiffeur, qui sollicitait ainsi l'émission de ce fluide. Rolfink (1), et plusieurs autres auteurs, n'ont pas balancé à recommander cette pratique qui offense les mœurs; et le cas proposé à des théologiens, à l'égard des vierges dans les cloîtres, a paru fort embarrassant. Frédéric Hofmann ne craint pas de trancher nettement la question (2). On ne doit pas faire le mal pour produire le bien; je le sais,

(1) *Ord. et method. comment.*

(2) *Valetudinar. virginale*, pag. 38. *Dissert.* Hall., 1721.

dit-il ; mais voici ce que je réponds : de deux maux également inévitables, il faut choisir le moindre ; d'autres ajouteront peut-être, et le moins pénible (1).

Le traitement général de toutes ces affections, lorsqu'un prompt mariage n'est pas praticable, doit être plutôt basé sur les lois de l'hygiène que sur des remèdes. Tout consiste à fortifier et régulariser les fonctions du système nerveux ; le principal moyen d'équilibre et d'harmonie, s'il ne

(1) C'est ainsi que Rodric à Fonseca prouve qu'il existe des maladies de filles absolument incurables dans l'intérieur des cloîtres (*De morbis virginum qui intra clausuram curari nequeunt*), et qui nécessitent l'emploi du coït, celui-ci étant le suprême stimulant de l'organe utérin.

Toutefois, il n'entre point dans les mœurs des nations civilisées d'employer de tels procédés, et il n'est permis qu'à des Tartares Kirguis de ravir la première fleur de leurs propres filles. La défloration des vierges à la première époque de la menstruation est aussi un droit de guérir qu'ont enlevé scandaleusement aux médecins, au nom de la divinité, les prêtres de quelques religions (les canarins de Goa, les lamas, les schamans de la haute Asie, etc.) ; mais, quoi qu'en aient dit plusieurs praticiens, l'on peut exciter l'éruption des règles chez les filles pubères les plus langoureuses, sans le secours de la copulation, pourvu que l'aménorrhée ne soit pas trop invétérée, et qu'on puisse disposer de tous les autres moyens curatifs.

Hippocrate ne manque point à ce précepte, qu'il donne d'un ton magistral, *lib. de virgin. morb. : Ego autor sum ut virgines hoc malo* (chlorosi) *laborantes, quam celerrime cum viris conjungantur, iisque cohabitent; si enim conceperint, convalescent.* Si ce moyen n'est point praticable, soit que des vœux prononcés

peut être celui de la nature, viendra du travail corporel, des dissipations et des diverses agitations modérées de l'esprit qui répartissent également les forces vitales dans toute l'économie. Le seul exercice des membres ne guérit pas, car nous avons remarqué des paysannes extrêmement laborieuses qui éprouvaient très fortement ces maux; les seules occupations de l'esprit seront pareillement insuffisantes, car le corps a son empire à part, et

trop témérairement ou d'autres motifs s'y opposent, il faut recourir à un traitement régulier d'une autre nature.

Voici les différences les plus remarquables entre la grossesse et l'aménorrhée : 1° le teint conserve plus communément dans la grossesse son éclat et sa fraîcheur, tandis qu'il se décolore, pâlit et se fane dans l'aménorrhée ; 2° l'orifice de l'utérus se ferme après la conception ; mais il demeure ouvert à l'ordinaire et quelquefois même béant pendant la suppression des menstrues ; 3° les urines sont tantôt limpides, tantôt bourbeuses ou d'inégale couleur par l'aménorrhée ; elles conservent leur état naturel par l'imprégnation ; 4° dans l'aménorrhée commençante, la fille éprouve des pulsations sourdes à la région utérine avec une légère tuméfaction ; dans la grossesse, il n'y a point de ces pulsations, mais la matrice se dilate peu à peu en remontant vers le nombril ; 5° les accidents de l'aménorrhée augmentent de mois en mois, tandis que ceux de la grossesse n'ont plus lieu, et la gestation devient assez facile à supporter. D'ailleurs le toucher manifeste alors la présence du fœtus, qui s'agite au quatrième ou cinquième mois. Mais chez une vierge, le toucher ne doit être permis qu'avec la prudence requise pour ne pas faire comme ces matrones maladroites *quæ dum virginem inspiciunt, perdiderunt* (saint Augustin, *Civit. Dei*, lib. I, cap. XVIII), ou détruisent la fleur de son innocence.

qui n'est pas le moindre, comme le prouve l'exemple de ces pieuses colombes vouées au cloître, et dont les prières sont si souvent inefficaces.

Mais il ne suffit pas d'éteindre les passions, de refroidir la constitution; quand même on enlèverait les ovaires par la castration, comme chez des femelles d'animaux (opération pratiquée, dit-on, également avec succès sur des femmes), la disposition nerveuse et l'épilepsie, en s'invétérant, peuvent subsister ensuite par elles-mêmes. Cela nous démontre qu'il faut aussi diriger le traitement par rapport à la contractilité musculaire et à la mobilité du système sensitif, indépendamment des relations génitales, surtout chez les vieilles filles qui ont passé l'époque de la menstruation. Ainsi, quand les évacuations sanguines ont été impuissantes avec les bains et le régime antiphlogistique, alors le quinquina, les amers toniques et les autres corroborants les plus énergiques, combinés aux antispasmodiques, deviennent nécessaires.

Il est des temps où la femme n'est plus d'aucun sexe; les stériles, si souvent affectées de ces spasmes, ces vierges sacrées, refroidies par de longues mortifications de la chair, matées par les austérités du jeûne, de la prière, et par l'abstinence la plus absolue des voluptés, par des boissons très réfrigérantes de nénuphar, d'émulsions nitrées, camphrées, etc., peuvent bien être atteintes de cet état convulsif et épileptique, sans que les organes uté-

rins en soient la source unique. Sans doute, ils n'y seront jamais complètement étrangers. Toutefois ce serait errer que de traiter seulement le mal par des médicaments utérins. Il tient plutôt alors au caractère général des névroses, telles que l'hypochondrie et la mélancolie. Le tempérament sec, brun, maigre, irritable, à pléthore veineuse, peut d'ailleurs en offrir des indications.

Telles sont les affections spéciales des filles dans l'état absolu du célibat, ou des veuves jeunes et sans enfants, ou même de ces femmes stériles qui ont en vain perdu leur virginité. Il en résulte cette vérité morale aussi bien que médicale, savoir que l'état le plus heureux pour l'espèce humaine, le plus favorable à la santé, le plus conforme à la raison, est de *suivre la nature* sans en abuser, soit par excès, soit par défaut. Notre vie sur la terre a ses limites comme elle a ses lois; pourquoi vouloir les enfreindre? Les desseins de son sublime auteur seraient-ils imparfaits ou blâmables, pour tenter de les contredire par des institutions mortelles et insensées? Mais en réclamant les droits sacrés et souvent méconnus de la nature, nous ne prétendons point renverser les barrières de la vertu; car les vices ou les excès dans les fonctions sexuelles ne sont pas moins funestes à la santé que répréhensibles en morale. Heureuse la fille qui rassemble dans un chaste hymen ses plus douces affections, qui s'entoure de ses enfants,

joyeuse famille allaitée de ses mamelles, et qui croît par ses soins! La santé, le contentement, brillent dans sa personne jusqu'à ses dernières années; et le besoin que d'autres ont d'elle semble exciter sa vie, lui inspirer de nouvelles forces. Au contraire, l'inutilité de l'existence doit accourcir celle-ci chez toutes les personnes isolées; elles languissent, elles se consument, parceque rien ne les soutient, rien ne leur rend affection pour affection. Aussi toutes les filles âgées cherchent à se rattacher à la vie par les enfants dont elles aiment prendre soin : elles aspirent au rôle des mères, et ce n'est pas quelquefois l'un des moindres moyens de guérison dans leurs plus affligeantes maladies.

SECTION TROISIÈME.

DU MARIAGE.

CHAPITRE PREMIER.

Rapports numériques du sexe féminin avec le masculin pour l'état du mariage; ou de la monogamie, de la polygamie et de la polyandrie.

Au premier coup d'œil, il semble que l'état le plus naturel de l'homme soit la monogamie ; la presque égalité des sexes, surtout dans nos climats, la paix domestique, le bonheur social qui en résulte, le concours mutuel si nécessaire pour l'éducation des enfants, l'exemple même des singes et d'autres animaux voisins de notre espèce, qui n'ont qu'une femelle à la fois, et de plusieurs maris qui, dans divers pays, ayant la liberté de prendre plusieurs épouses, se contentent d'une seule assez souvent; tout paraît annoncer que la femme et l'homme doivent, en nombre égal, concourir à former la famille.

Il est vrai que par le seul droit naturel, et indépendamment des lois sociales, on ne peut pas dé-

montrer que la promiscuité des sexes et même tout usage des parties génitales pour la seule volupté, soient absolument illicites et criminels aux yeux de la nature, selon les jurisconsultes (1). La raison seule, dit Bayle (2), conseillerait plutôt la communauté que la propriété des femmes; cette communauté a existé ou existe encore en diverses régions (3). Aujourd'hui les Chingulais ont des mœurs très débauchées, sont peu jaloux, et les mères livrent leurs filles à tout étranger pour de l'argent (4). Chez les ichthyophages, les hilophages, les nomades, etc., d'après Diodore (5); les Garamantes, selon Pline (6); les Troglodytes, suivant Agatharchide et Pomponius Mela (7); les Agathyrses, d'après Hérodote (8); les Sabéens, au rapport de Strabon (9), qui le dit aussi des Massagètes; de même chez les anciens Anglais, suivant César (10) et Xiphilin (11); enfin, plus récemment, au Calé-

(1) Thomasius, *Jurisprud. divina*, lib. III, cap. II.
(2) *Nouvell. lettr. contre Maimbourg*, lettr. XVII, § V.
(3) Jadis chez les Taprobaniens ou à Ceylan, selon Diodor. Sicul., *Bibliot.*, lib. II, cap. LVIII.
(4) Percival, *Voy. à Ceylan.*, t. I, p. 247, John Davy, etc.
(5) Lib. III, cap. XV, XXIV et XXXII.
(6) *Hist. nat.*, l. V, cap. VIII.
(7) *Situs orbis*, l. I, cap. VIII.
(8) *Melpom.*, pag. 161.
(9) *Géograph.*, l. XVI.
(10) *Bell. gall.*, l. V, cap. XIV.
(11) *In Nerva et Severo.*

cut, d'après Pietro della Valle (1), le sexe était en communauté. Platon, qui prétendait l'établir en sa république, voulait qu'il en résultât ce bien, que chacun regarderait les vieux comme ses pères et mères, les jeunes comme ses enfants, les contemporains comme ses frères et sœurs ; il bannissait ainsi l'adultère, comme à Sparte, où le mariage même semblait être un adultère (2). Mais l'on peut démontrer, par plusieurs raisons, que cette communauté n'est nullement possible.

Sans mariage, point de parenté ni de famille assurée, point de possession patrimoniale ni d'héritage attitré, nul partage de terre ; de là vient que tout appartenant à tous, chacun cherche à profiter du commun, et personne ne veut travailler pour tout le monde ; il en résulte ainsi l'état de barbarie des nations sauvages, et toute société est renversée. Cette communauté parfaite de femmes et de biens, si elle a eu lieu, n'a donc pu exister que chez des peuplades vivant, à la manière des sauvages, des seuls bienfaits de la nature inculte,

(1) Part. III, epist. 7; et Ludov. Roman., *Navigat.*, lib. V, c. VIII.

(2) Chez les anciens habitants des îles Baléares et Pityuses, bons frondeurs, il n'était permis au mari de cohabiter avec son épouse qu'après qu'elle avait accordé ses faveurs à tous les convives de la noce ; c'était la coutume aussi des anciens Nasamons (Hérodot., l. IV, 172) en Afrique, et chez les Irlandais, qui descendent, dit-on, des Ibères (Boëmus, *de morib. gent.*) ; aussi à Noukahiva et aux îles Marquises, selon Langsdorf.

c'est-à-dire en très petit nombre sur un vaste territoire. Les femmes étant communes, quel homme voudrait se charger d'un enfant dont il pourrait à bon droit douter d'être le père? et la femme, se trouvant hors d'état de nourrir seule son enfant, le genre humain ne pourrait se conserver; il y aurait sans cesse des expositions et des infanticides, comme chez les peuples où les mœurs sont très corrompues et où il n'existe point d'asile pour le fruit des débauches (1). La communauté des femmes susciterait chaque jour des querelles de jalousie pour les plus belles; car si les animaux mêmes se disputent avec acharnement la possession des femelles au temps du rut, combien plus l'homme, qui peut engendrer en tout temps, et qui a, bien plus que les animaux, l'idée de la beauté, n'exercerait-il pas de violences?

Nam fuit ante Helenam cunnus teterrima belli
Causa.

Enfin, cette confusion générale des individus pourrait abâtardir la race humaine par des unions incestueuses, comme on en voit des

(1) En plusieurs contrées où la prostitution est devenue presque générale, comme à Venise, à Rome, l'incontinence elle-même est employée au secours de la pureté des mœurs; partout on concède des courtisanes pour garantir le lien conjugal. Enfin le goût effréné pour les femmes est cause souvent qu'on ne prend point de femme.

preuves chez les nations qui n'ont pas établi de barrières à cet égard. Elle ferait de toutes les femmes des prostituées et de tous les enfants des bâtards ; noble résultat de cette liberté conseillée par quelques philosophes ! Des expériences faites en Bohême, dans des haras, montrent que les plus belles races de chevaux, toujours unis en ligne directe à leurs parents, dégénéraient (1). Les mariages légitimes anciennement, en Égypte, entre frères et sœurs ne paraissent pas avoir produit des effets avantageux ; car l'amitié fraternelle diminue nécessairement l'amour physique, qui devient bien plus vif entre deux êtres nouveaux l'un à l'autre. Il en résultait aussi chez les Perses et les Parthes (2) que l'inceste, permis par Zoroastre (3), était suivi

(1) Michaëlis, *Mosaische recht.*, et John Sinclair, *code of agricult.*, d'après les essais de John Sebrigt, etc. en Angleterre sur divers bestiaux.

Gentes tamen esse feruntur
In quibus et nato genitrix, et n ta parenti
Jungitur, et pietas geminato crescit amore.

Ovid. *Metamorph.*

(2) Xénophon, *Memorab.* IV, ch. IV ; et Dion Prusæus, *Orat.* XX. A la terre d'Iesso, les parents, pour prévenir toute liaison avec d'autres, s'allient entre eux : le frère épouse sa sœur, et même le père met sa fille au nombre de ses épouses ; il paraît que c'est un usage reçu originairement par suite de naufrages qui ayant jeté des parents sur cette terre, les obligèrent de se marier ensemble pour se perpétuer ; au reste les femmes habitent dans des maisons séparées, comme chez d'autres polygames.

(3) Voyez *Zend-Avesta*, tom. II, pag. 32, 556 et 612; Hyde,

de stérilité ou donnait des individus faiblement conformés ; car le mariage des pères aux enfants a trop de disproportion, d'ordinaire, pour l'âge, et même les animaux le fuient, quoiqu'en aient autrement pensé Diogène, Chrysippe et divers philosophes. Ainsi, le cheval, le chameau, etc., abhorrent, dit-on, le coït maternel. Les chiens l'évitent moins, car il y a moins de disproportion d'âge entre eux (1).

On voit donc qu'indépendamment de cette pudeur reconnue par le consentement du genre humain, et qui prohibe ces conjonctions entre parents, la nature même les réprouve et les condamne. Ce n'est point par le seul motif de lier les divers membres de l'espèce humaine entre eux, d'incorporer les familles les unes aux autres, que les législateurs ont obligé de se marier hors de sa parenté, comme on l'a cru (2) ; mais parceque le croisement des

de religione Persar. c. XXXIV, pag. 413; Philo, jud. *special. leg.*, l. XXVI, c. XIV, etc.

(1) L'amour ne rétrograde jamais. Il est défendu par les lois naturelles et le droit civil d'unir les enfants à leurs pères et mères, comme aux pères de jouir de leurs enfants, tels que Loth avec ses filles, OEdipe et sa mère, etc. Les anciens croyaient que les sorciers étaient le fruit de l'inceste, selon Catulle :

Nam magus ex matre et nato nascatur oportet.

(2) Plutarque, *Quæst. Roman.* 107; saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. XV, ch. XVI.

races est le vrai moyen d'embellir l'espèce. Vandermonde (1) et Buffon l'ont annoncé : des exemples le témoignent chaque jour. Le mélange des Tartares Mongols avec les Russes, dit Pallas, produit de très beaux individus. Le produit mulâtre du Nègre et de l'Européen est plus robuste et plus actif que le produit métis du blanc avec l'Américain (2) ; car le vrai moyen d'effacer les impressions maladives héréditaires, la goutte, les scrophules, la phthisie, etc., c'est de mélanger les races, de compenser le défaut d'un individu par l'excès de l'autre, et de répartir ainsi une égalité de force bien proportionnées dans les constitutions. Les Juifs, en refusant de se fondre dans les autres peuples, se transmettent plusieurs dispositions vicieuses et des maladies cutanées entre eux; mais ils conservent aussi, par ce moyen, leur *facies* hébraïque en tout pays.

La monogamie paraît donc être une loi de la nature humaine dans les pays froids et tempérés, et l'état le plus propre à une civilisation perfectionnée. D'abord le nombre des femmes, loin d'y surpasser habituellement celui des hommes, est même un peu moindre par les naissances. En France, il naît cent mâles pour quatre-vingt-seize femelles, ou un dix-septième de mâles de plus,

(1) *Essai sur le perfect. de l'esp. hum.* Paris, 1756, in-12.

(2) Humboldt, *Essai polit. sur la Nouvelle-Esp.*, t. I, p. 130. Voyez notre *Hist. nat. du genre humain*, t. II, p. 183, nouv. édit.

suivant Pomelles et Messance; en Angleterre, lorsqu'il naît dix-huit garçons, il y a dix-sept filles ; ou même dix-sept garçons pour seize filles : le rapport est moindre dans certaines circonstances ; en Suède, il naît vingt-quatre mâles pour vingt-trois femelles ; à Pétersbourg, vingt-un garçons pour vingt filles ; à Paris, vingt-sept garçons pour vingt-six filles. Dans un dénombrement fait sur trente départements en France, sous le ministère de M. Chaptal, on obtint vingt-un garçons pour vingt filles (1) ; à Toulouse, on a vingt-deux mâles sur vingt-une femelles ; mais on a vu quelquefois à Paris vingt-neuf garçons et vingt-huit filles (2). Graunt établit qu'en Europe il naît, en général, quatorze mâles et treize femelles. Sussmilch assure qu'il y a quinze garçons et quatorze filles dans le nord de l'Amérique. A la Nouvelle-Espagne, il naît cent mâles et quatre-vingt-dix-sept femelles (3). On a dit que dans l'Inde orientale il naissait cent vingt-neuf garçons et cent vingt-quatre filles. C'est en admettant, contre toute probabilité, qu'on a pu obtenir des renseignements certains sur le nombre des naissances des deux sexes chez les Indiens et les Orientaux, où l'on ne tient nul registre d'état civil, nulle donnée

(1) *Voy.* Peuchet, *Statist. élém. de France*, pag. 232.

(2) *Académie des sciences*, 1752.

(3) Humboldt, *Essai polit. sur la Nouv.-Esp.*, tom. I, pag. 137.

probable de population dans le secret des harems: les Français mêmes, maîtres de l'Égypte, n'ont pu faire de recensement exact à ce sujet. Il existe néanmoins une grande perte d'hommes résultant par toute la terre, soit des guerres et de la marine, soit des arts et métiers nuisibles ou dangereux, soit des accidents, des excès de tout genre plus fréquents dans le sexe mâle, de sorte que le nombre des femmes devient égal et très souvent supérieur dans nos climats.

En total, d'ailleurs, un nombre donné de femmes vit plus long-temps que le même nombre d'hommes, dans le rapport de dix-huit à dix-sept, selon Kerseboom et Deparcieux; et passé l'âge critique elles ont plus d'espoir de vivre que nous. S'il meurt plus de femmes mariées que de maris, de vingt à trente-cinq ans, à cause des accidents des couches et des maladies qui en dépendent, il périt plus de garçons que de filles, et à peu près dix hommes pour neuf femmes, à Paris, à Londres et ailleurs. En 1778, il y avait, suivant Moreau, un seizième de femmes de plus que d'hommes en France. D'Expilly en admet un quinzième, de même que Wargentin l'observa en Suède en 1763. A Venise, en 1811, il se trouvait dix femmes pour neuf hommes; il paraît qu'à Paris il en existe neuf pour huit hommes.

Dans de plus chaudes contrées, le nombre des femmes augmente encore; Kœmpfer rapporte qu'à

Méaco, grande ville du Japon, on voit environ six femmes pour cinq hommes; à Quito de même, suivant Ant. Ulloa. M. Labillardière observa à peu près onze femmes pour dix hommes dans le sud de la Nouvelle-Hollande. Chez les Guaranis en Amérique, il y a quatorze femmes environ pour treize hommes, selon d'Azzara. Le major Pike a trouvé une bien plus grande proportion de femmes chez les tribus sauvages; car il vit dans quelques unes de ces nations sept femmes pour six hommes, ou même douze femmes pour huit hommes; et chez les Sioux, deux femmes pour un homme. Dans les grandes villes du Mexique, il y a cinq femmes pour quatre hommes (1).

Mais cet excédant de femmes devient surtout considérable sur les côtes de Guinée et en diverses îles des Indes, comme à Java, à Bantam, où les princes mêmes se font garder par des femmes armées; et sur les côtes du Malabar et du Bengale. Il faut considérer, comme l'a fait avec raison M. Chervin (2), que la traite des nègres en Afrique, que le commerce et la navigation dans l'Inde, emportent un grand nombre d'hommes, d'où résulte en partie cette surabondance de l'autre sexe; mais, de plus, il y naît probablement un plus grand nombre de femmes que d'hommes, suivant presque

(1) Humboldt, *Essai polit.*, liv. II, etc.
(2) *Rech. méd. philos. sur la polygamie*. Paris, 1812.

tous les voyageurs, bien qu'on n'ait pas pu se procurer des dénombrements précis. On assure qu'il existe un sixième de femmes de plus que d'hommes au Kaire, un cinquième dans l'Inde (1), un quart ou même un tiers de plus en diverses régions de l'Asie méridionale.

La polygamie semble donc être, à plusieurs égards, dépendante de ce rapport du nombre des sexes, surtout dans les pays chauds, quoique les femmes n'y soient point trois fois plus nombreuses, comme le soutient Bruce. Elle a même été en usage chez toutes les nations de la terre (2). Elle existe encore chez les Samoïèdes, les Kamtschadales, les Ostiaques, les Tongouses et autres Sibériens, comme chez les sauvages du nord de l'Amérique, quoique dans des régions extrêmement froides. La polygamie est inséparable d'un état de civilisation très imparfait, et même d'un gouvernement plus ou moins despotique. Jadis la monogamie n'a existé que chez les peuples policés

(1) A Bénarès, ville qui compte, dit-on, un million d'habitants, il y a trois cinquièmes de femmes sur la population totale. Cependant, en d'autres lieux des Indes le nombre des femmes n'est que dans le rapport d'égalité et même les hommes y naissent aussi plus nombreux; Hufeland, *Recherches*, et dans les *Transact. of Bombay*, tom. III, in-4°, 1823, *account of Lony*, etc.

(2) Seldenus, *De polygamia;* et Pierius Valerianus, sous le pseudonyme Theophilus Aletheus, *Polygamia triumphatrix*. Lond., 1682, in-4°, édit. de Tollius.

de la Grèce, de Rome, et chez les Gaulois et les Germains, seules nations monogames entre les barbares. La bigamie fut même permise à Athènes, et Socrate, ce qui est beaucoup pour un sage, avait deux femmes (1).

La loi européenne, qui repousse la polygamie, fait essentiellement du tort à la femme, dit un spirituel Indou qui a vu les mœurs de nos contrées (2). La première épouse surtout tient un rang distingué : elle a sa maison; elle conserve presque toute l'autorité sur les enfants, dont elle devient la protectrice et l'appui; c'est à elle surtout que les domestiques obéissent; tout le ménage rentre sous sa domination exclusive. Par combien de caprices et de volontés sait-elle tourmenter un pauvre mari qui n'ose voir qu'à la dérobée, et en secret, des femmes secondaires ou des concubines? Aussi sur mille Asiatiques à peine il y en a cinquante qui prennent plusieurs femmes, et l'on n'en voit pas dix qui en nourrissent un grand nombre; ce qui devient dispendieux et embarrassant pour satisfaire les volontés de tant de maîtresses. Elles ne savent que trop, en effet, qu'il faut réveiller les désirs de leurs charmes par mille coquettes fantaisies, en se faisant attendre,

(1) *Voyez* à la fin, note *sur la Fécondité.*

(2) Mirza-Abou-Taleb-Khan, musulman, *Preuves de la liberté des femmes en Orient*, ou *leur sort comparé à celui des Anglaises;* voyez *Annal. des voyages*, tom. IX, pag. 27 et suiv.

en affectant de refuser, en simulant le dédain, la froideur, en mettant un haut prix à leurs caresses, etc. Oui, l'Indien asservi, au milieu de ces êtres fantasques et jaloux de leur empire, qui font payer si cher et leur fraîcheur et leurs charmes, ne vit ni le plus libre, ni le plus heureux. La femme, même la plus esclave, sait bientôt conquérir son indépendance; lorsqu'elle est mécontente, la loi lui permet en Orient de se retirer chez son père avec sa dot et ses enfants, sans néanmoins divorcer; elle a la liberté de visiter ses parents, d'y coucher, d'y demeurer même plusieurs semaines, et Dieu sait si elle s'en fait faute, lorsque surtout on peut déniaiser dans le Zénana de ses amies, de grands adolescents de quinze ans, des cousins, des parents que l'on fait passer pour des enfants! Ainsi partout le sexe féminin sait s'affranchir des plus dures contraintes; elles ne sont qu'un appât plus friand encore pour rendre les abus plus décisifs. Plus les circonstances deviennent rares et difficiles, moins elles sont innocentes; on craint trop de ne pas les retrouver.

Aussi dans les contrées où la polygamie est légalement instituée, elle ne devient jamais générale, excepté chez les riches et les grands, qui peuvent sans peine acheter et nourrir plusieurs femmes; car le bas peuple, qui en a moins le moyen, est monogame, et ne prend une seconde épouse que lorsque la première a vieilli. Une des raisons pour

laquelle le christianisme ne ne fait pas autant de progrès dans les Indes que le mahométisme, c'est qu'il lutte contre la polygamie; s'il est parvenu à l'abolir chez plusieurs Éthiopiens, les chrétiens du Congo l'ont conservée. Il n'est pas si ordinaire de trouver la polygamie chez les peuples républicains que dans les gouvernements despotiques; cependant elle existe chez les Araucans, nation aristocratique du Chili. Il semble, en effet, que cette coutume résulte de l'abus du despotisme, car partout où elle est en usage, les femmes sont nécessairement esclaves et achetées par le mari. Ainsi dans tout l'Orient, il paie la dot ou le *kalim* aux parents desquels il achète la fille. Celle-ci ne devient pas l'égale d'un homme qui, partageant son cœur ou plutôt ses plaisirs entre plusieurs épouses, n'a l'amitié parfaite d'aucune d'elles, et il les regarde moins comme ses compagnes que comme les instruments de ses voluptés.

La polygamie est donc contraire aux usages des nations policées, en ce qu'elle établit l'esclavage du sexe, qu'elle introduit le despotisme dans la famille, et par suite dans l'état civil; il en résulte enfin une sorte de barbarie dans toute société où la femme n'est point également admise à partager tout avec l'homme; aussi les historiens depuis Salluste, Ammien Marcellin et Procope ont vu que les nations polygames montraient dans toutes leurs actions une insensibilité féroce. La polygamie n'est

cependant pas contraire à la nature, qui tend toujours à la plus grande reproduction possible des êtres. En effet, la femme a des temps de menstruation, de grossesse, d'allaitement, qui s'opposent d'ordinaire à de nouvelles conceptions ; elle est plus souvent stérile que l'homme n'est impuissant, et d'ailleurs celui-ci peut imprégner, dans peu de jours, plusieurs femmes; il semble donc que la nature n'ait pas borné l'homme à une seule épouse, surtout si l'on considère que celle-ci perd, dans les pays chauds principalement, plus tôt que lui la faculté d'engendrer; ainsi, quand la polygamie ne serait pas établie habituellement en ces régions, elle le deviendrait successivement. Saint Augustin pense même qu'elle n'est nullement contraire au droit naturel (1).

On a toutefois observé que cette surabondance de femmes se perpétuait par la polygamie elle-même, comme on en voit des exemples parmi les animaux ; car il se produit plus de brebis, de

(1) Il n'est pourtant pas démontré que la polygamie produise plus d'habitants que la monogamie. « On observe généralement, » dit Chardin, tant en Perse que dans tout l'Orient, que la multiplication des femmes ne peuple pas le monde davantage, » et même d'ordinaire les familles sont moins nombreuses en » Perse qu'en France. Cela vient, dit-on, de ce que les hommes » et les femmes se mettent trop tôt ensemble et avant l'âge » mûr, et bien loin de ménager leur vigueur, ils l'excitent » par des remèdes qui les consument au lieu de les échauffer. » (*Voyages*, tom. II, pag. 281, in-4°.)

La polygamie favorise aussi la pédérastie et le mépris des femmes, dit Olivier, *Voyag. emp. ottoman*, t. I, p. 90.

chèvres et de génisses, que de taureaux, de boucs et de béliers. Chez les oiseaux polygames, comme les gallinacées, les femelles naissent en plus grand nombre que dans les espèces monogames (1). Un homme livré à plusieurs femmes s'affaiblit par des jouissances multipliées, tandis que l'épouse qui ne possède, pour ainsi parler, qu'un quart ou un tiers d'homme, doit dominer dans l'acte de la reproduction. Il en résulte qu'elle fournit davantage de son sexe dans la propagation, et produit plus de femelles que de mâles. C'est en effet ce qui arrive généralement dans les unions où le mari est relativement plus faible (2). Forster cite plusieurs exemples de ces faits parmi les diverses nations polygames qu'il a visitées (3), et l'on sait que les hommes de complexion lymphatique produisent moins d'enfants mâles que de filles.

Puisque les polygames se partagent entre plusieurs femmes, celles-ci dominent donc dans le produit de la génération; aussi naît-il un plus grand nombre de femelles que de mâles parmi les peuples polygames. Il en résulte encore que les

(1) Willugby, *Ornithol.*, pag. 13; et Harvey, *De generat. animal.*, pag. 84.

(2) *Voyez* aussi Hippocrate, *De genitura.*

(3) *Observations sur l'espèce humaine*, dans le second Voyage de Cook, in-4°, tom. V, pag. 355. Niebuhr, *Descr. Arab.*, pag. 64, Bruce, *Voyag. Abyssin.*, tom. II, et Macartney, *Ambassad. en Chine*, trad. fr., tom. I, pag. 462, disent aussi que la polygamie engendre plus de femelles que de mâles.

mâles sont moins virils, moins ardents, s'ils naissent de pères trop surchargés de fonctions génitales, et que la race continuera de s'abâtardir par cette voie. On la régénèrerait, au contraire, en introduisant un plus grand nombre de jeunes hommes vigoureux parmi les peuples énervés ; quand il existe même une plus grande quantité de produits masculins forts et robustes, la race s'ennoblit alors. La preuve de ces faits existe dans les espèces d'animaux, comme dans le genre humain lui-même.

Parmi les climats où la polygamie est en usage, les hommes sont de bonne heure vieillis, cassés par les plaisirs ; aussi les polygames sont efféminés, lâches pour la plupart, et toujours courbés sous des gouvernements despotiques. En Europe, au contraire, où la monogamie est seule permise, où il naît toujours une plus grande abondance de garçons que de filles, la race humaine y devient plus virile, puisque les mâles y dominent dans la génération ; aussi le courage, l'esprit et l'industrie des Européens surpassent toutes ces qualités chez les nations polygames (1).

(1) Aussi les Grecs et les Romains considéraient la polygamie comme une loi seulement propre aux Barbares. Cependant les premiers rois de France ne se faisaient pas scrupule de prendre plusieurs femmes, comme les anciens chefs gaulois. L'historien Socrate dit que l'empereur Valentinien I[er], qui était chrétien, permit la bigamie dans tout l'empire, mais ce fait est révoqué en doute par Baronius, par Lebeau et par Til-

Quelle est, en effet, la vie d'un être énervé dès sa jeunesse par les femmes, comme le sont souvent ceux qu'une haute et brillante fortune, les rois, les princes, les grands, fait nager au sein des délices ? Il est impossible que la prodigalité des jouissances ne rompe pas bientôt les constitutions les plus robustes (1). Créatures flasques, sans courage, sans génie, se couvrant comme Sardanapale, des jupes d'un eunuque ou de vêtements efféminés, ils se traînent à peine ; ils tremblent de faiblesse à l'aspéct des armes ; ils ne peuvent ni agir ni penser en hommes. Tels sont les êtres les plus méprisables, les plus vils de la création, par leur lâcheté, par cette impuissance qui les oblige à la fausseté, au mensonge, à la duplicité, vices des âmes flétries. La vertu naît de la force, l'esprit et le caractère se nourrissent par l'énergie et par cette continence qui empêche la vigueur d'être soutirée dès la jeunesse.

lemont. De même Witisa, roi goth en Espagne, du temps de la domination des Maures, permit, dit-on, la polygamie ; mais, on regardait alors les secondes noces comme une polygamie et une profanation, et l'on engageait les veufs à se cloîtrer ; cette permission donnée de se remarier passa pour une loi de polygamie.

(1) C'est ainsi que les anciens seigneurs possédant le droit de jambage ou de culage sur leurs vassaux, pouvaient se procurer à volonté de nombreuses prémices capables de les énerver. Le *cocuage* qui rappelle les mœurs du coucou, ne doit en France son idée de ridicule qu'à cette antique coutume de défloration aux dépens des vilains. Les Brames jouissent encore dans les Indes de cette prérogative, pour la première nuit des noces, dit Sonnerat, *Voyag.* tom. I, pag. 67.

Lorsque des peuples simples vivent presque sans guerres, sans émigrations, sans des arts meurtriers, tels que la marine et le commerce, qui enlèvent tant d'hommes, alors la surabondance des mâles, ordinaire parmi les monogames, surtout dans les climats froids, doit s'augmenter indéfiniment. Il en résulte à la fin trop peu de femmes à proportion des hommes, et la polyandrie s'établit, comme nous l'avons dit des Thibétains, des habitants du Boutan et du royaume de Népaul, au centre de l'Asie (1) et de quelques sauvages du nord de l'Amérique. Les Iroquois Tsonnontouans ont une femme appartenante à deux hommes suivant Lafitau ; les anciens Bretons, au rapport de César, se contentaient d'une femme pour plusieurs hommes ; les Naïres de Calecut n'ont souvent que quelques femmes qu'ils se partagent entre eux (2). Le nombre des hommes est surabondant aujourd'hui aux États-

(1) John Davy, dans sa *Relation de Ceylan*, dit que les femmes y forment aussi un harem d'hommes, en prenant toujours de préférence les frères ou cousins, afin de ne pas trop diviser les fortunes. Les hommes y trouvent également l'avantage de peu dépenser en femmes, puisque une seule reçoit déjà de plusieurs autres maris ; cela convient donc aux pauvres.

(2) Dans les montagnes des Gattes, aux Indes orientales, il y a des tribus de pasteurs qui prennent une seule femme pour plusieurs maris ; ils prétendent atténuer ainsi les inconvéniens de l'état d'époux, en les faisant supporter à plusieurs.

A Hokien, ville chinoise, on voit des femmes prendre plusieurs maris en communauté. Des femmes naïres au Calécut en ont eu jusqu'à sept. Les Lithuaniennes avaient jadis la permis-

Unis (1), et même à la Nouvelle-Espagne (2), car il y a quatre-vingt-quinze femmes pour cent hommes. Au reste, les Européens qui passent dans ces nouvelles contrées augmentent cette surabondance, qui naturellement existe parmi les Indiens de la Puebla, de la Nouvelle-Valladolid, etc., sans que la polyandrie soit cependant établie en principe parmi eux.

Il n'est pas généralement vrai que les peuples polygames soient tous jaloux de leurs femmes, comme on l'a prétendu, et il est injuste d'exiger des épouses la fidélité lorsqu'on ne la garde pas pour elles ; il est vrai que la faute n'a pas des suites égales et de semblables résultats pour la société dans l'un et l'autre sexe. Cependant, l'on voit en Italie les *sigisbées*, et en Espagne les *cortéjos*, remplacer quelquefois le mari sans qu'il ait droit de s'en plaindre. L'on a plusieurs exemples de nations chez lesquelles les maris sont fort commodes ; je parle des peuples des Indes et d'Afrique. On en a vu aussi chez des Tartares, et anciennement en Ecosse, en Angleterre (3).

sion de leurs maris, de prendre un ami, et les roturières, en Ecosse, pouvaient se livrer sans crime aux nobles, d'après la loi du roi Evène III. On sait que les Kalmouks, comme les anciens Parthes, prêtent leurs épouses aux étrangers ; les Babyloniennes étaient prostituées à leurs hôtes, etc.

(1) Samuel Blodget, *Statistical manuel for the United States*. Philad., 1806, in-8°, pag. 75.

(2) Humboldt, *Essai polit.*, tom. I, pag. 137.

(3) Buchanan, *Rer. scoticar.*, lib. IV; Polydor. Virgilius, *Hist. Angl.*, lib. X; et Sueton., *In Caligula*, c. 40, etc.

A l'île de Pulo-Condor, au Pégu, à Siam, à la Cochinchine, à Camboge, au Tonquin, les habitants sont assez libéraux de leurs femmes, pour la plus faible rétribution ; il en est de même sur les côtes de Guinée, où les négresses découvrent aux hommes auxquels elles s'attachent, les perfidies que les naturels machinent souvent contre les étrangers (1).

Les lois sont singulières au sujet du devoir conjugal en certains pays. Il faut des signes de virginité la première nuit des noces parmi la plupart des peuples d'Asie et d'Afrique. On sait que les lois de Moïse, au *Deutéronome*, ch. XXII, s'expliquent nettement à cet égard ; aussi les Juifs retiennent-ils la coutume d'exiger des draps ensanglantés de leurs nouvelles épousées, même en Allemagne encore (2). Jadis les Espagnols avaient pris un pareil usage des Maures. C'est un devoir indispensable chez les Turcs, les Egyptiens, les Marocains et les autres Africains, jusqu'au fleuve Gambie. Les Persans, les Arabes, selon Niebuhr ; les Asiatiques, d'après Sonnerat, Legentil et une foule d'autres voyageurs, ne manquent jamais à cet usage. Au Darfour, on prend un bon moyen pour cela, car on coud le vagin aux petites filles, à l'exception

(1) Dampier, *Voyage autour du monde*, trad. fr. 1701, tome II, p. 71-72.

(2) Valisneri, *Galer. di Minerva*, tom. III, page 413, et Schlichting, etc.

d'une étroite ouverture pour les évacuations naturelles, et l'on est obligé de séparer, à l'époque du mariage, avec le bistouri, les lèvres soudées (1). Ailleurs on se contente de leur mettre un anneau qui saisit les deux lèvres. On sait que des Napolitains ont fait à leur femme le cadeau d'une ceinture de virginité le lendemain de leurs noces.

En empêchant la conjonction, l'*infibulation* n'en ôte pas la faculté, ce n'est qu'une abstinence temporaire forcée; elle est donc plus humaine que la castration. Nous aurions de plus belles basses-tailles, des ténors bien autrement parfaits sur nos théâtres, si cet usage était en vigueur dans nos académies de musique; nous aurions aussi des danseurs d'un jarret plus nerveux et de plus hautes pirouettes au moyen de l'anneau; mais notre indulgence trouve tout bon à l'opéra. Quelle galère, en effet, pour ces nobles acteurs s'il leur fallait porter le cadenas! Quelles malignes agaceries de la part des actrices! Mais ce serait bien pis si l'on condamnait aussi leur virginité au cloître! Non, toutes les puissances divines et humaines n'introduiront

(1) Les femmes cousues ou dont le vagin a été fermé dans ces pays, sont nommées *moukhayet*, par les Arabes. L'usage des anciens Éthiopiens était de réunir les parties sexuelles de la femme par une couture de fil d'amianthe. M. Burckhardt, voyageur, confirme en partie cette tradition, et en partie l'explique différemment. Il est d'accord sur ce point avec M. Browne (*Travels in Africa*, p. 347), et diffère un peu du savant docteur Franck (*Mém. sur l'Égypte*, tom. IV, p. 140).

jamais des lois si barbares dans les doux boudoirs de la volupté ; ce serait rompre toute union, tout commerce utile dans la vie ; et l'infibulation est passée de mode ainsi que les talents.

Chez les Circassiens, les filles portent une ceinture ou un corset de cuir bien cousu, et que le mari seul a droit de découdre avec un poignard tranchant. Les Cosaques, selon Lambert, les Russes et les Sibériens, au rapport de Chappe, ont encore la coutume d'exiger des preuves sanglantes de défloration, comme les Grecs de l'Archipel, suivant Sonnini. Mais, pour ne pas se trouver en défaut, les filles ont inventé un moyen de paraître toujours assez vierges, et une petite vessie pleine de sang se crève constamment à propos, dit-on (1).

Il est certain toutefois que la femme s'attache mieux à l'homme qui lui a donné

La première leçon du plaisir amoureux,

et qu'elle en devient épouse plus fidèle ; cependant à Madagascar, en divers lieux d'Afrique, en la haute Asie, et même chez quelques sauvages du Pérou, on fait si peu de cas de la virginité et de l'intégrité de la membrane de l'hymen, qu'on regarde comme une peine servile de cueillir cette

(1) Le flux menstruel relâche la membrane de l'hymen chez les vierges les plus pures, pendant l'époque de la menstruation, ce qui peut les faire supposer alors déflorées, selon Geller, *Manes pinœani*, Rostock, 1762 ; in-4°, p. 38.

première fleur, et que les filles les mieux essayées sont préférées, apparemment comme étant plus dégourdies. A Goa, les Canarins offrent encore les prémices de leurs filles à l'idole du *lingam* ou *phallus*, ou à ses prêtres.

Suivant les anciens rites de la religion catholique le mariage pouvait bien se conclure en tout temps, mais ne se devait point consommer charnellement dans le carême et l'avent, comme le disent un canon du concile d'Elvire, et saint Thomas (1). Telle est la règle consacrée en ces vers, d'après Gerson, pour les abstinences du devoir conjugal :

Festa, sacerque locus, jejunia, menstrua, partus ;
Peccas ; bis peccas, reddis quandoque licenter.

Quiconque voyait sa femme le dimanche était menacé de produire des monstres, ou des lépreux, des bossus, etc. (2). L'église n'admettait pas légalement de noces pendant l'avent jusqu'à l'octave de l'Épiphanie, et de la Septuagésime à l'octave de Pâques, ni quatorze jours avant la Saint-Jean, outre les autres temps de jeûne. Ainsi l'on devait s'abstenir des approches de sa femme huit jours avant de communier (3). Il est convenable de faire sa prière avant

(1) *Dist.* 32, *quæst.*, I, art. 5, qu. 4.

(2) Grégoire de Tours, *De miracul. sancti Martini*, l. II, chap. XXIV.

(3) Gratian., *Decret.* III, *part. de conser., dist.* II, *c.* XXI.

de se livrer à l'œuvre, disait Wasselin, abbé de Liége (1). Geoffroi de Beaulieu, confesseur de saint Louis, rapporte aussi que ce vertueux roi s'abstenait de voir la reine Marguerite pendant le carême, l'avent, les fêtes et d'autres solennités (2). Le pape Nicolas Ier prescrivit la même continence aux Bulgares en carême et aux autres époques d'abstinence (3).

En effet, saint Paul avait recommandé cette réserve pour mieux vaquer à l'oraison (4), et saint Augustin la prescrit pendant les temps de jeûne (5). Le devoir conjugal étant un obstacle aux prières, dit saint Jérôme (6), la continence doit devenir la sœur et la compagne des jeûnes (7). Plus on s'abstient des femmes, en carême surtout, selon Césaire d'Arles, et de concubines, dit saint Eloi, évêque de Noyon (8), plus on est parfait. Cette continence doit durer quarante jours avant Pâques, puis une semaine après la Pentecôte, selon Théo-

(1) *Epist. ad Florinum abbat.*, t. I, *analect.*, page 339.

(2) Gaudefrid. de Bello loco, dans Duchesne, *Recueil des hist. de France*, t. V, p. 448.

(3) *Consult. Bulgar.*, c. IX, tome VIII des Conciles, page 521.

(4) *Corinth.*, I, cap. VIII.

(5) *Sermo* 206, *in Quadrages.*, n° 3.

(6) *Adv. Jovinian. et ad Eustochium*, l. I, *de custod. virgin.*, epist. 17.

(7) Origène, *homelia* 10, *in Levit.*

(8) Eligius, *homel.* 16, tom. XII. *Biblioth. patrum*, p. 321.

dore, archevêque de Cantorbéry (1). Les canons d'Irlande, selon Dachery (2), prescrivent aux maris de s'éloigner de leurs épouses pendant trois carêmes de l'année, celui avant Pâques, celui qui précède la Saint-Jean, celui avant Noël, et en outre, les dimanches, mercredis et vendredis; de plus, pendant la grossesse, et après les couches trente-six jours, si c'est un garçon, et quarante-six, si c'est une fille. Parmi les chrétiens orientaux, cette continence est de précepte pour tous les temps de jeûne (3). Ceci rappelle le conte de La Fontaine, du vieux Richard de Quinzica,

> Qui mainte fête à sa femme allégua,
> Mainte vigile et maint jour fériable, etc.

Nous ne doutons pas, en effet, qu'un tel règlement n'ait beaucoup convenu aux dames.

D'anciens législateurs ont réglé jusqu'au devoir conjugal. Zoroastre le prescrivait une fois en neuf jours (4). Solon établit le *minimum* à trois fois le mois. Mahomet ordonne que si le musulman ne voit pas au moins une fois par semaine chacune de ses femmes, elle a droit de demander le divorce.

(1) Theod. Cantuar., *Epist. capitul.* n° 33.

(2) Tom. IX, *spicileg.*, p. 42.

(3) Balsamon, *jur. orient.*, p. 386.

(4) *Voy. Zend avesta*, tom. II, p. 562, trad. d'Anquetil-Duperron. Il est aussi défendu de se polluer soi-même, etc. *Vendidad Sané*, page 407, etc.

Par la loi judaïque, c'est être homicide que de ne pas travailler à la propagation; et dans l'Inde, toute femme non mariée, ou même toute mariée stérile, tombe dans le dernier mépris (1).

Il n'est pas inutile de connaître jusqu'où vont les forces naturelles de l'homme et de la femme dans l'acte vénérien (2). Celle-ci paraît capable de soutenir plus d'assauts que celui-là n'en peut fournir. On cite Proculus, général romain très vigoureux, qui déflora dix prisonnières de guerre sarmates en une nuit. Nous tenons de l'aveu d'une femme (moins intéressée qu'un homme à surfaire en ce genre) qu'elle compta onze actes complets du même homme durant une nuit. D'ordinaire ces sortes d'efforts ne passent guère six ou sept actes au plus, comme dit Venette, avec émission de sperme, et les hommes qui tentent d'aller au-delà, *quibus adhuc rigidus in inguine nervus*, ou n'éjaculent plus, ou même rendent quelquefois du sang dans ces périlleux tours de force. Mais la femme, en général, résiste plus longuement à des entreprises multipliées. Nous savons qu'une femme publique,

(1) Au royaume de Camboge, selon Labissachère, les femmes sont très lascives; si leur mari passe dix nuits absent, elles se croient autorisées à s'en dédommager ailleurs.

(2) Jadis les Parthes impuissants priaient leurs meilleurs amis de venir à leur secours et les aider à donner des citoyens à la patrie. Les femmes mèdes se faisaient gloire de ne pas se contenter d'un seul homme; un mari était peu pour elles, sans doute par zèle patriotique pour la population de l'état.

déjà livrée à plusieurs débauches depuis quelque temps, s'abandonna une nuit à vingt-un soldats : on ignore quel fut le nombre des actes; le lendemain elle éprouva une violente hémorrhagie par l'utérus, et périt ensuite. C'était une femme brune, assez maigre, et de force moyenne, quoique dans la vigueur de l'âge. Il y a des nymphomanes insatiables : l'histoire de Messaline est connue; elle soutint vingt-cinq embrassements sans être satisfaite encore, quoique rendue de fatigue :

> Adhuc ardens rigidæ tentigine vulvæ :
> Et lassata viris, nondum satiata, recessit.

Il paraît donc qu'en cette escrime la femme vaudrait deux hommes et demi. C'est surtout après l'évacuation des règles qu'elle est plus ardente et que la conception s'opère mieux. Les faits rapportés par Cabrol (1), de quarante coïts en une nuit, de quatre-vingt-sept actes en deux nuits, par des hommes qui avaient avalé des cantharides, ou sont très exagérés, ou sont absolument maladifs et mortels, de sorte qu'on n'en peut rien conclure (2).

Les galants défenseurs du beau sexe établissent en fait que le mariage étant destiné à la procréa-

(1) *Alphabetum anatom.*, observ. 17.

(2) *Voyez* aussi Martin Schurig, *Spermatologia*; et Sinibaldus, *Geneanthropia*, in-4°, qui rassemblent plusieurs faits curieux sur le coït.

tion des enfants, la femme a droit, et même qu'elle doit se plaindre d'un époux incapable de la rendre mère. Serait-il juste d'unir à une jeune et aimable personne un vilain impuissant tel qu'un eunuque, *videns oculis et ingemiscens, quasi spado complectens virginem et suspirans*, comme dit le livre de l'Ecclésiastique? Car une femme honnête et pudique, si elle n'éprouve pas le danger des tentations en de pareilles conjonctures, ne peut se défendre de dégoûts et de mépris involontaires. Pourquoi sacrifier un sexe naturellement faible et timide, en le condamnant à s'oublier toujours, à fermer son cœur aux plus délicieux sentiments de la nature?

Solane perpetua mærens carpere juventa?
Nec dulces natos, Veneris nec præmia noris?

VIRGIL., *Æneid.* IV. 32.

Pourquoi faire un crime de désirer le nom sacré de mère, et de remplir des devoirs autorisés par toutes les lois pour la perpétuité du genre humain? N'est-ce pas plutôt parcequ'elle veut vivre dans l'honnêteté qu'une épouse trompée réclame la dissolution d'un contrat de fraude et d'imposture? Une femme est exempte de crime quand elle demande l'égalité de droits et de devoirs dans une union où elle se consacre pour la vie, et nulle loi ne peut être assez injuste pour immoler la faiblesse aux vains caprices du plus fort.

Les ordonnances des rois de France et la pratique universelle de l'église vengent à cet égard la pudicité des femmes, compromise par des unions aussi inégales et illégitimes, qui outragent les bonnes mœurs (1). Solon permettait à toute femme mariée à un homme inhabile à la propagation d'habiter avec quiconque lui plairait des parents de son mari (2). L'empereur Justinien n'accordait le divorce que dans le cas où un mari passerait deux ans sans pouvoir remplir le devoir conjugal, et il appelle ces conjonctions *innuptæ nuptiæ* (3).

Pendant les six premiers siècles, l'église ne s'immisça nullement dans ces matières ; le mariage, alors essentiellement considéré comme un contrat civil, portait toutes les causes de divorce devant les tribunaux séculiers. Mais pendant les époques ténébreuses d'ignorance du moyen âge, le clergé possédant presque seul alors les lumières, et même exerçant souvent la médecine, il fut presque uniquement en état de juger ces points délicats qui intéressent la morale. Il paraît que le pape Grégoire-le-Grand, élevé au pontificat en 590, fut le pre-

(1) Gonzalez, *extr. de frigidis*, cap. 2.

(2) Tagereau, *Disc. de l'impuissance*, p. 5.

(3) Les Spartiates étaient fort honnêtes envers leurs épouses, car pour ne pas les laisser seules pendant le siége qu'ils faisaient de Messène durant dix ans, ils avaient soin d'envoyer les plus beaux jeunes hommes de leur armée pour consoler les fsemme et peupler la république, dit le bon Plutarque.

mier qui conféra aux évêques le droit de décider ces sortes de questions.

C'était sans doute aussi pour ménager davantage la pudeur féminine que l'église s'était imposé le pénible devoir d'examen en pareille matière, par le ministère des évêques et de leurs officiaux. On en a de nombreux exemples, et surtout un fameux par la dissolution du mariage prononcé, en 1668, entre Alphonse VI, roi de Portugal, et la reine son épouse, bien que ce prince eût manifesté des *pétulances lascives*, qui avaient soumis la vertu de cette princesse à de dangereuses tentations (1).

En effet, à qui attribue-t-on l'établissement du *congrès*, si ce n'est à l'autorité ecclésiastique elle-même, qui a cru ce moyen efficace et nécessaire pour décider la question d'impuissance? Se serait-on imaginé, dit un auteur (2), que des ministres de l'autel, destinés par état à se nourrir chaque jour de la chair de l'agneau sans tache, eussent pu se porter jusqu'à ordonner une épreuve si incertaine en elle-même? Profanation honteuse qui couvrira d'un éternel opprobre ceux qui ont eu l'impudence de l'établir dans le sein du christianisme.

Il est constant, disent le président Bouhier et d'autres auteurs, que les juges d'église étaient seuls de leur temps en possession de connaître des

(1) Bayle, *Diction.*, art. *Portugal*, rem. 1.

(2) *Conférences de Paris sur le mariage*, t. III, p. 123 et suiv.

causes d'impuissance privativement aux juges séculiers ; l'ecclésiastique ne pouvait même pas commettre à sa place un laïque (1). S'il y avait sortilége ou maléfice, comme celui de nouer l'aiguillette, les évêques s'en réservaient jadis la connaissance, et ils imposaient pour ce crime l'abstinence de l'œuvre de chair pendant sept ans à quiconque avait opéré le sortilége maléfique. Les appels ne ressortissaient jamais qu'à des officiaux ecclésiastiques, sauf l'appel comme d'abus, qui autorisait les parlements à s'en saisir.

Après les interrogatoires juridiques des deux parties séparément, on procédait à la visite de l'une et de l'autre, comme les saints canons y autorisent (2), « et ensemblement doibt estre la veue » faicte de toute femme qui veut faire diversion ou » département de son mary, pour ce qu'il ne peut » pas avoïr compagnie charnellement, ou parce » qu'il ne la peut dépuceler pour fruict avoir. » L'official doit même ordonner la preuve du mouvement naturel (l'érection), quand le mari est accusé de frigidité; car il ne s'agit en cela que d'observer une action qui, quoique suite du péché originel, comme dit saint Augustin (3), n'est point

(1) *Principes sur la nullité du mariage par cause d'impuissance*, page 112.

(2) Canon, *quod si pœnitent,* v, causa 27, qu. 1 et cap. II. *Extra de conversione conjugatorum.*

(3) Lib. IV, cap. XXXVIII, *de peccato.*

un crime. Enfin, s'il y avait du doute encore, l'official ordonnerait le congrès, comme la lutte du duel, décisive en champ clos, pratique observée jadis aussi en Italie, en Espagne et dans les Pays-Bas.

La nature, plus pudibonde que ces lois, refusait presque toujours son intervention dans ce honteux débat. Quels hommes, en effet, sont assez fermement impudents, fussent-ils cuirassés de la philosophie cynique des Diogène et des Cratès, pour venir, en présence de témoins, remplir une fonction qui cherche à se dérober dans une mystérieuse obscurité ? Et quel mari assez sûr de lui-même devant une effrontée qui regarde en pitié sa faiblesse, qui ne se prête qu'avec la répugnance du mépris, ou même avec une dérision insultante, à ses embrassements ? Quelle idée n'a-t-il pas aussi d'une Messaline assez impudique pour se présenter audacieusement à cette épreuve publique si flétrissante (1) ?

Frappé de ces vérités, et pour venger la pudeur profanée, le parlement de Paris, sous la présidence du célèbre Lamoignon, abolit la preuve infamante du congrès, par arrêt du 18 février 1677. Les officialités ecclésiastiques n'osèrent pas réclamer contre une prohibition qui entreprenait sur

(1) Voyez, à la fin du volume les notes, sur les causes physiques de la frigidité entre les sexes.

leur juridiction, et leur enlevait de très curieuses attributions.

Si l'on demande pourquoi la femme se montre plus insatiable que l'homme dans les plaisirs de l'amour, nous croyons que c'est parcequ'elle dépense moins. Il n'est pas bien démontré que la femme répande un véritable sperme dans l'acte vénérien, quoiqu'il y ait manifestement une sécrétion plus abondante alors des fluides des lacunes du vagin et de l'utérus. Ainsi, ayant besoin d'être sollicitée pour ce genre d'évacuation, et celle-ci épuisant peu la femme, la sensibilité reste toujours vive et agacée en cette circonstance, tandis que les excrétions répétées du sperme, chez l'homme, le privent de ce principe stimulant ; elles l'énervent plus promptement que l'immensité de ses désirs ne le lui persuade.

Enfin, outre la diversité de conformation des sexes (1) qui permet à la femme de toujours re-

(1) Saint Jérôme fait à ce sujet des réflexions si singulières qu'elles méritent d'être rappelées ici :

S. Hieronymus, *advers. Jovinianum*, lib. I, page 42 (*Operum*, tom. II), il dit : « Quoniam ipsa organa et genitalium fabrica, et nostra fœminarumque discretio, et receptacula vulvæ ad suscipiendos et coalendos fœtus condita, sexus differentiam prædicant, hoc breviter respondebo. Nunquam ergo cessemus a libidine, ne frustra hujuscemodi membra portemus. Cur enim maritus se abstineat ab uxore ? cur casta vidua perseveret, si ad hoc tantum nati sumus, ut pecudum more vivamus ? aut quid mihi nocebit si cum uxore mea alius concubuerit ? Quomodo enim dentium officium est mandere, et in alvum ea, quæ sunt

cevoir, et *de ne jamais dire Assez*, suivant l'expression de Salomon, il s'agit de savoir si la jouissance est plus délicieuse pour un sexe que pour l'autre. La fable dit qu'il en coûta la vue au devin Tirésias pour avoir décidé, devant Junon, cette question en faveur des femmes. En effet, si l'on considère qu'elles ont le système nerveux bien plus sensible et plus mobile que l'homme, une peau plus fine et plus délicate; que leurs embrassements sont plus intimes et plus intérieurs; que leur sein éprouve aussi des titillations vives; qu'elles succombent plus facilement à la séduction des douces caresses, on pourra convenir, avec De Lignac, que leurs jouissances ont plus d'étendue et de connexions dans toute leur économie que chez l'homme; l'imprégnation semble se faire chez elles par le concours de toutes les parties du corps frissonnantes sous l'impression de la volupté (1). Elles y mettent même plus d'abandon que l'homme, puisqu'elles surmontent et la timidité naturelle à leur sexe et l'idée toujours pénible des douleurs de l'accouchement, des soins de la maternité, pour les délices de l'amour. L'on a dit de plus qu'en

mansa, transmittere, et non habet crimen qui conjugi meæ panem dederit : ita si genitalium hoc est officium, ut semper fruantur natura sua, meam lassitudinem alterius vires superent : et uxoris, ut ita dixerim, ardentissimam gulam, fortuita libido restinguat. »

(1) Les femmes préfèrent, en Orient, les hommes non circoncis,

ne cessant pas de recevoir l'homme pendant la grossesse, la femme montre un tempérament plus érotique que les femelles des bêtes, dont la chaleur tombe aussitôt qu'elles ont conçu : *aussi, sont-ce des bêtes*, suivant la réflexion d'une dame. Mais d'ailleurs la superfétation avérée chez les lapins, les lièvres, le cochon d'Inde; les exemples de femelles de singes et de cavales qui reçoivent le mâle pendant leur gestation, prouvent que cette prétendue chasteté des animaux n'existe pas absolument chez tous. On peut même venger les dames de l'imputation téméraire de ce Tirésias, autrefois femme avant d'être homme, *huic Venus utraque nota;* car les coquettes sont plutôt froides que tendres ; l'amour physique ne leur est pas toujours indispensable. Dans nos climats, il se trouve beaucoup de femmes froides, selon la remarque de Roussel; plusieurs d'entre elles souffrent plus que l'homme des abus des jouissances, et même paraissent ne ressentir aucun plaisir dans l'acte, sans être cependant stériles ; mais, ce qui est extraordinaire, elles n'en sont pas moins jalouses de posséder seules le cœur et les embrassements de l'homme.

Nous avons déjà dit combien les climats chauds exaltent, chez la femme, la sensibilité érotique.

Diemerbroeck en donne la raison, *Anatom.*, l. I, c. II, fol. 125. « *Præputium voluptatem in coïtu auget, unde feminæ cum præputiatis concubitum malunt agere quam cum Turcis ac Judæis.* »

Elle se montre si impérieuse à Patane, selon Pyrard, que les hommes sont obligés de se mettre des ceintures qui les défendent des entreprises de l'autre sexe. Les femmes froides et trop grasses conçoivent aussi plus facilement en été ou au printemps (1), tandis que les femmes lubriques, d'une complexion brune, sèche, nerveuse, velue, à voix forte, ont besoin surtout d'être tempérées ou par l'hiver, ou par un climat froid, pour devenir fécondes.

On a remarqué des saisons plus favorables à la fécondité des femmes, puisqu'il y a des époques de l'année où les naissances sont plus multipliées. Ainsi les mois de mars surtout, puis de janvier et d'avril, donnant constamment un plus grand nombre d'enfants, il s'ensuit que les mois de juillet, de mai et d'août, temps de chaleur pour l'ordinaire, sont ceux où les conceptions deviennent sans doute plus faciles, et ce fait justifie l'opinion de la plus grande ardeur amoureuse du sexe pendant l'été. Les mois qui donnent le moins de naissances étant juin, novembre et décembre, doivent faire attribuer une moindre fécondité aux femmes pendant les mois d'octobre, de mars et d'avril, qui sont d'ordinaire froids ou pluvieux dans nos climats (2).

(1) Stein, *De causis sterilitatis*, p. 58.

(2) *Statistique de Paris* pour les années 1819, 1820, 1821.

Quoique le coït pendant la gestation, et les irrégularités du genre de vie, fassent varier l'époque de l'accouchement chez les femmes bien plus que chez les animaux , on voit par toute la terre que le terme arrive, dans l'ordre naturel, après neuf mois révolus. Ainsi les accouchements tardifs, après dix ou onze mois, n'ont pu être admis que par des accoucheurs bénévoles, ou par des intérêts de famille et des motifs de respect public.

Le célibat perpétuel paraît être bien plus contraire à la santé de la femme qu'à celle de l'homme. Observez ces filles chlorotiques, langoureuses, semblables à ces fleurs pâles qui attendent les rayons fécondants de l'astre qui les anime; on les voit couler de tristes journées loin des feux de l'amour. L'aménorrhée et les anomalies du flux menstruel, l'inertie générale de toutes leurs fonctions, les accidents innombrables de l'hystérie, le dégoût ou d'étranges désirs altèrent leur santé. Telles étaient les vestales chez les Romains, telles furent les vierges du soleil dans les temples de Cusco, telles sont encore, parmi nous, ces saintes filles qui se consacrent, dans l'ombre des cloîtres, à de pieux devoirs par des vœux éternels. La religion chrétienne regarde les privations imposées par la chasteté comme un état de perfection et d'empire du moral sur le physique, nécessaire à tout être qui s'approche de la divinité. L'on s'abstenait du commerce, même légitime, des épouses la veille des

sacrifices, chez les Babyloniens, les Égyptiens, les Arabes, les Grecs et les Romains; et selon les Hébreux, rien n'est plus capable de faire perdre le don de prophétie que la souillure du corps avec les femmes. C'est principalement parmi les célibataires que se rencontrent diverses affections de l'utérus, des squirrhes, des cancers à cette partie et au sein; les religieuses meurent quelquefois plus vers quarante-cinq à cinquante ans qu'à tout autre âge, et leur vie est plus courte que celle des gens du monde (1); car le célibat paraît moins favorable, en général, à la longévité que le mariage (2).

Comme les puissances diverses de l'organisation sont mal équilibrées lorsque quelque partie ne remplit point ses fonctions attribuées par la nature, il en résulte un surcroît de forces pour les organes les plus exercés; mais cette inégale distribution des facultés est presque toujours contraire à la santé. L'on a remarqué chez des femmes stériles une plus grande disposition au déploiement de l'esprit ou de l'intelligence; cependant l'inverse a lieu

(1) Deparcieux, *Tabl. de mortal.*, p. 85.

(2) M. Benoiston de Châteauneuf a prouvé que l'époque prétendue critique des femmes ne l'était réellement pas plus pour elles que pour les hommes, et même elle paraît plus dangereuse pour ceux-ci. Les femmes sont généralement plus vivaces que les hommes, surtout dans les classes exemptes d'occupations pénibles. Ces faits ont été constatés depuis le 43e degré jusqu'au 60e de latitude boréale en Europe. (*Mém. sur la mortalité des femmes de l'âge de 40 à 50 ans*. Paris, 1822, in-8°.)

beaucoup plus souvent, c'est-à-dire que la grande fécondité de l'esprit chez les femmes produit presque toujours la stérilité corporelle, ou du moins des dérangements vicieux dans les fonctions de l'utérus(1). Cet effet n'est point particulier à la femme, puisque les hommes les plus adonnés aux travaux d'esprit perdent aussi, comme on sait, une partie de leur énergie générative : toutefois le résultat est plus considérable et plus apparent dans l'organisation délicate et sensible de la femme. Nous voyons combien les moindres dérangements nerveux de l'utérus influent sur les déterminations, les idées et l'imagination du sexe féminin. Aussi l'étude lui devient nuisible aux temps de la gestation, de l'allaitement, de la menstruation ; car, même à ces époques, l'esprit de la femme est moins vif et moins pénétrant que dans tout autre temps. La savante mademoiselle Schurmann a déclaré que les travaux d'esprit délivraient beaucoup des passions tendres et des tentations mondaines, et contribuaient à la vertu de son sexe ; mais ce n'est jamais sans détriment pour la santé et le bonheur domestique.

(1) Mich. Alberti, *De infecunditate corporis ob fecunditatem animi in feminis*, resp. C. Gottfr. Richter. Hall., 1743.

CHAPITRE II.

De la constitution physiologique et des attributs propres à la femme, ou de la nature de son sexe.

Les différences sexuelles ne sont point bornées aux seuls organes de la génération, chez l'homme et la femme; mais toutes les parties de leurs corps, celles mêmes qui paraissent indifférentes aux sexes, en éprouvent quelques influences.

La femme a communément des cheveux longs, fins et flexibles comme ses fibres, une peau blanche et délicate, une chair tendre et molle, à cause du grand développement de son tissu cellulaire et graisseux, des formes arrondies, le contour des membres gracieux, les hanches fort larges, les cuisses grosses et les extrémités petites. Les parties supérieures du corps de l'homme, telles que la poitrine, les épaules et la tête, sont fortes et puissantes; la capacité de son cerveau est considérable, et contient trois à quatre onces de cervelle de plus, suivant nos expériences, que le crâne dans la femme; mais les hanches, les fesses, le bassin, restent plus étroits, plus maigres que chez

celle-ci. La stature de l'homme, outre une plus grande taille d'ordinaire, est donc plus large en haut qu'en bas, et ressemble à une pyramide renversée. Dans la femme, au contraire, la tête, les épaules, la poitrine, sont petites, minces, serrées, tandis que le bassin ou les hanches, les fesses, les cuisses et les autres organes du bas-ventre deviennent amples et larges ; ainsi son corps monte en pointe. Il y a chez elle plus de développement dans les organes affectifs que dans ceux qui servent aux fonctions de l'intelligence. Chez l'homme, en revanche, ces derniers sont plus fortement caractérisés. C'est parcequ'en effet l'homme pense plus qu'il ne sent, tandis que la femme sent toujours plus qu'elle ne réfléchit (1).

(1) C'est surtout de la délicatesse des organes que naît la *grâce*, la facilité des mouvements; aussi la femme et l'enfant possèdent éminemment ces qualités. La plus attrayante des grâces est celle de la jeune vierge qui cède au sentiment de l'amour. Ce mélange de pudeur, de molle résistance qui se laisse dérober la victoire et qui se cache sa défaite, présente le plus gracieux des spectacles qui puisse être offert au cœur de l'homme.

La grâce ne va point sans amour, c'est son premier attrait ; elle est même plus puissante que la beauté : charme heureux dont la nature dédommagea le faible pour asservir le fort, la femme le perd avec la fleur de l'innocence.

Cette qualité si délicate et si fugitive n'est point compatible avec l'énergie et le sublime qui doivent éclater dans les mâles travaux du génie. Ceux-ci sont la conquête de l'homme; ils jaillissent de sa vigueur. Il est né pour vaincre, comme la

Cette diversité de conformation est analogue aux fonctions de chaque sexe ; l'homme est destiné par la nature au travail, au combat des forces physiques, à l'usage de la pensée, à se servir de la raison et du génie pour soutenir la famille dont il doit être le chef; la femme, à qui le dépôt de la génération devait être confié, avait besoin d'un bassin spacieux qui se prêtât à la dilatation de l'utérus pendant la grossesse, et au passage du fœtus dans l'accouchement ; aussi le tronc de la femme est plus long que celui de l'homme, dont la moitié du corps répond au pubis, tandis que chez celle-ci le milieu du corps est entre le pubis et l'ombilic; en effet, elle a les lombes plus étendus, le cou plus mince et plus long aussi, mais les jambes, les cuisses et les bras plus courts que ceux de l'homme. De là vient cette taille svelte, remarquable surtout chez les jeunes négresses, et cette élégance des membres, avec la souplesse et l'aisance des mouvements, la légèreté, la grâce, résultats naturels de la molle flexibilité de l'organisation féminine. On comprend qu'une structure plus déliée, plus grêle, et qu'un tissu mince, donnent plus de facilité, de promptitude, de docilité, d'adresse à tous les actes de la vie, soit naturels, soit volontaires et extérieurs. De là l'on voit la cause

grâce est destinée à être vaincue. De même, les écrits gracieux sont souvent faibles de pensées, tandis que les œuvres des esprits sublimes sont quelquefois dépouillées de grâce.

d'une plus rapide croissance ou perfection du corps chez la femelle que chez le mâle, et de cette précocité, de cette vivacité de son moral comme de son physique; il y aura donc plus de finesse et de détour, de pliant en elle que de roideur ou de franchise ouverte et de simplicité pour toute chose.

L'humidité prédominante dans toutes les créatures féminines leur attribue encore, avec la mollesse des tissus et leur inertie, des fonctions nutritives et reproductives fort étendues. La sécheresse ou la chaleur communiquent, au contraire, de l'activité aux organes, en développant les facultés sensitives et intellectuelles chez les mâles. Nous observons que les parties destinées à la nutrition et à la reproduction sont plus humides que celles qui servent aux sensations, au mouvement et à la formation des idées. Ainsi, le ventre et les organes génitaux présentent un tissu cellulaire ou muqueux très développé, au lieu que les parties supérieures du corps sont sèches, osseuses, plus colorées que les inférieures.

Le sexe mâle, par la même cause, montre un tempérament plus solide, plus musculeux (1); un thorax et une tête plus amples, une intelligence

(1) Chez l'homme le sang est plus épais, plus dense, plus chargé de fibrine; le cœur bat plus lentement. Chez la femme et tous les individus sujets à des pertes de sang par hémorrhagies, saignées, etc., le sang est plus liquide ou séreux, moins fibrineux; le cœur bat plus rapidement.

plus étendue, une vigueur de membres plus active que le sexe féminin; car il tient plus du principe de la chaleur de la sécheresse. Au contraire, la femelle a la complexion plus tendre et grasse, le caractère plus doux, des couleurs plus blanches, une puissance de vie plus inerte; elle tient davantage du principe humide (1).

Et comme ce principe est surtout approprié à la génération, la nature a dû confier au sexe femelle la conception et la nutrition de nouveaux êtres; c'est pourquoi le ventre, la cavité pelvienne et tous les organes qu'elle enserre sont plus épanouis chez ce sexe que dans l'autre. Comme le principe humide a besoin, pour être fécondé, de l'élément chaud, la nature établit que la femelle doit recevoir du mâle l'impression vivifiante.

Les femmes d'une complexion sèche, fibreuse et d'un caractère viril restent ordinairement stériles, comme les hommes d'une constitution trop humide et molle tombent aisément dans l'impuissance. Une rudesse courageuse, un naturel ardent, impétueux, conviennent à l'homme. Une mollesse tendre, la rondeur et la grâce, cette fraîcheur, cette souplesse de toutes les parties, constituent la beauté dans la femme; un homme d'une constitution efféminée n'est pas beau; une femme masculine ré-

(1) A volume égal, le corps de la femme étant moins dense que celui de l'homme, il pèse moins; il surnage aussi plus aisément dans l'eau.

volte les sens. La femelle est donc dominée par le principe humide, et l'homme par l'élément de la chaleur : les mâles vivent plus par la tête, le cœur, les membres extérieurs, les régions supérieures du corps ; les femelles, par l'utérus, l'abdomen, le tissu cellulaire qui développe leurs mamelles, enfin par les organes internes et inférieurs du corps (1).

Il en résulte encore chez la femme une sensibilité prompte, affective, qui la rend éminemment propre à s'intéresser à l'enfance, qui lui fait surmonter les peines maternelles par le doux sentiment de la pitié, et lui rend agréables les soins, le détail du ménage. Aussi la constitution de la femme est-elle assortie à ces fonctions avec une merveilleuse sagesse, et l'oblige à une existence plus sédentaire, plus molle que la nôtre. La nature inspire exclusivement à son sexe le besoin de la maternité, plus puissant que la vie, et qui la rend capable de tous les sacrifices. Le mot de famille vient aussi de *femina*, car la femme ne fait qu'un avec ses enfants.

En effet, la femme se rapporte à l'enfance en beaucoup de choses ; ses os restent toujours plus petits, plus minces que ceux de l'homme adulte ;

(1) Un fait remarquable prouve la plus grande abondance des tissus graisseux chez la femme. Jadis, les Romains, pour faire brûler les corps des hommes morts, étaient obligés d'y joindre des corps de femmes, dont la graisse facilitait beaucoup la combustion.

son tissu cellulaire est plus spongieux, plus humide ; ce qui arrondit ses formes, développe plus d'embonpoint et de beauté, augmente la flexibilité de tous ses organes. Son pouls est aussi plus petit et plus rapide ; le sang se portant davantage à la cavité abdominale et pelvienne par des artères plus développées, accumule cette humidité, cette mollesse si convenables pour allaiter, nourrir un nouvel être, soit dans l'utérus par le sang, soit aux mamelles par le lait. Le corps de la femme est lisse, ou presque privé de poils à la poitrine, et de barbe (excepté lorsque le temps des règles est passé, car à cette époque des poils croissent plus abondamment sur leur visage). Chez les quadrupèdes et les oiseaux, les poils ou les plumes présentent une teinte plus claire ou plus pâle, une texture plus molle dans les femelles que chez les mâles adultes; toutes conservent la livrée de la jeunesse, avec la timidité, la délicatesse, la sensibilité naturelles au jeune âge.

Cette finesse des tissus devient surtout manifeste dans tous les organes des sens. Ainsi, une peau plus mince donne à son tact plus de vivacité; de là vient qu'il faut des vêtements plus légers et plus lisses, des surfaces plus moelleuses ou veloutées pour ne pas froisser un épiderme si délié. De même, la femme recherche des saveurs moins âpres et moins irritantes que celles qui plaisent aux hommes ; elle préfère les mets sucrés, le laitage,

les doux fruits, aux chairs salées, épicées, aux liqueurs brûlantes dont se gorge un Tartare; les odeurs trop fortes agacent des nerfs si mobiles qui ne se délectent qu'au parfum suave des fleurs; pareillement les sons bruyants, l'éclat retentissant des clairons et des instruments guerriers qui suscitent l'ardeur martiale, blesseraient des oreilles accoutumées à être caressées du doux murmure des chansons d'amour dans les bocages; enfin, les nuances molles des roses et la tendre verdure du printemps flattent plus la vue des nymphes dans les prairies, que l'aspect des rochers agrestes et sombres, que la noire horreur des forêts de sapins dans les montagnes, asiles d'une farouche indépendance.

On a remarqué que la femme avait souvent un plus petit nombre de dents mâchelières que l'homme (les dents dites de *sagesse* ne sortant pas toujours dans plusieurs femmes); aussi mange-t-elle moins, tandis que l'homme mâle, exerçant beaucoup ses forces et déployant plus de vigueur, est obligé de se nourrir plus substantiellement; son instinct le porte en effet à l'usage des aliments sapides, échauffants et de nature animalisée.

L'humidité de la constitution féminine se manifeste en ce que son corps a plus de liquides que de solides; son tissu graisseux, plus spongieux que celui de l'homme, forme cette rondeur et ce moelleux de tous ses contours; elle a toutes les

humeurs plus aqueuses que les nôtres, et transpire moins abondamment ; elle est moins exposée aussi à la goutte et aux affections dépendantes de la sécheresse, de l'aridité des organes, comme la lèpre ; elle a plus de disposition aux stases et aux dépravations de la lymphe, aux flueurs blanches, aux engorgements glanduleux ; les règles, le lait, dénoncent en elle une surabondance de liquides ; et les saisons comme les régions froides et humides sont plus défavorables à sa santé que l'été et les climats chauds et secs (1).

Nous voyons également que les *eunuques* se rapprochent de la nature féminine par la mollesse, l'humidité de toute leur organisation, moins compacte, plus débile que celle de l'homme viril, sec, brun et velu, ainsi que par leur timidité, suite de leur faiblesse, et par leur voix aiguë. La femme est ainsi semblable à l'individu privé de sperme, ou telle que l'enfant et l'eunuque. C'est donc le sperme, et l'ardeur, l'énergie qu'il imprime à tout le corps du mâle, qui fortifie les muscles, tend le système nerveux, grossit la voix, fait germer les poils et la barbe, dessèche et échauffe la complexion masculine, inspire le courage, les hautes pensées, rend le caractère franc, simple, magnanime. C'est encore le sperme qui pénètre la peau

(1) Cette humidité prédominante rend aussi la femme plus disposée que l'homme aux maladies de la bouche. Joh. Barthol. Siebold, *Historia syst. salivalis*. Jena, 1797, in-4°, page 64.

d'une odeur forte, particulière aux mâles, *vitale virus*, θορὴ, tandis que la femelle et les castrats en sont privés. Cette odeur est tellement l'effet de la résorption du sperme, que la jeune vierge, dont la transpiration est presque inodore, acquiert une odeur sensible lorsqu'elle a plusieurs fois subi les approches de l'homme. On cite le philosophe Démocrite et un moine de Prague comme doués d'un odorat assez subtil pour distinguer ainsi une vierge d'une personne déflorée. La femme mariée a quelque chose de plus masculin, de plus assuré, de plus hardi que la vierge timide et délicate, et les filles publiques paraissent plus ou moins hommasses, comme nous l'avons dit, par leur fréquente cohabitation avec les hommes; leur cou est plus gros, leur voix devient rauque et presque masculine (1).

C'est principalement encore par la voix que la femme diffère de l'homme : on sait que le son de la sienne est doux, flûté et d'une octave plus aigu que la nôtre, parceque son larynx est plus étroit, son os hyoïde plus petit, et n'a pas cette ampleur que lui attribue l'activité du sperme à l'époque de la puberté; on sait que si l'homme et la femme chantent à l'unisson, il y a constamment entre eux le rapport d'une octave, ce qui forme la plus douce et la plus naturelle des con-

(1) *Voyez* sect. II, chap. 2, page 86, *De la fille.*

sonnances. Or la voix de l'homme n'acquiert ce timbre grave qu'à l'époque de sa puberté et lorsque le déploiement des sources de la fécondité imprime du ton à ses muscles, agrandit et fortifie ses ligaments aryténoïdiens. C'est aussi l'époque où l'amour inspire la musique, la poésie, et tous les beaux arts qui annoncent une surabondance d'harmonie vitale.

Ainsi les femmes se rapprochent encore par là de l'enfance : si leur adolescence et le développement de leurs organes est plus précoce ; si elles deviennent pubères avant le sexe mâle, et si le terme de leur accroissement est moins long, c'est parcequ'elles restent à demi dans l'enfance ; parceque toute leur constitution, plus mince, demande moins de temps pour parvenir à son faîte de perfection : les fonctions vitales sont plus rapides chez elles, à cause de leur moindre force, de leur moindre étendue, de la plus active flexibilité de leur système nerveux, sensible, irritable, ou, pour mieux dire, naturellement énervé.

La femme reste donc presque toujours enfant par rapport à sa constitution corporelle. Comme lui, ses organes cèdent facilement aux impulsions; elle manifeste une sensibilité vive, et par cette raison extrêmement mobile, incapable d'une longue persévérance dans les mêmes sensations ; ou sa constance est une perpétuelle variété de sentiments sur le même objet. L'enfant et la

femme s'aiment réciproquement davantage, par consonnance de tempérament, qu'ils n'aiment l'homme, auquel ils ne se rallient qu'en qualité d'êtres faibles; ils ont besoin d'appui, de protection; ils la réclament par la douceur, les grâces, le charme de l'innocence et de la faiblesse. Ils savent surtout intéresser l'être fort par de tendres plaintes, caractère propre à tout ce qui est faible dans la nature. *Omne infirmum, natura querulum est.*

Le tempérament naturel à la plupart des femmes est encore celui de l'enfance; elles ont de même une complexion sanguine, humide, ou plutôt des tempéraments moins tranchants, moins fortement dessinés que l'homme; il y a beaucoup d'uniformité dans leur constitution et jusque dans les habitudes qui en résultent. Chez l'homme, le caractère imprime sa forme et sa couleur aux passions; chez la femme, ce sont les variétés des impressions qui décident plutôt de leurs goûts, qui modifient leur naturel. La mobilité de leur caractère dérive pareillement de cette source, car cette constitution déployant peu les forces musculaires, donne de l'ascendant par ce moyen, de l'activité au système nerveux. Il suit de là que la femme est plus susceptible d'imitation que l'homme; qu'elle écoute davantage les impressions physiques que la chaîne des raisonnements; que son imagination, plus entraînable, plus prompte à s'émouvoir, se rend aussi plus puissante sur son

corps, et qu'elle s'abandonne plutôt aux sentiments du cœur qu'à la raison froide et sévère. De là vient que les femmes sont plus sujettes que les hommes aux maladies de nerfs (1), indépendamment des secousses que les affections nombreuses de l'utérus peuvent occasioner dans toute leur économie.

Il faut encore rapporter à ce principe la facilité que trouvent les charlatans à leur persuader les opinions les plus étranges. Ce sont les femmes qui font ordinairement le métier de sibylles, de pythonisses, de sorcières, de devineresses, etc. C'est toujours par leur enthousiasme que se propagent le plus ordinairement les religions et les hérésies; elles ne sont si exposées à la superstition, à la crédulité, aux terreurs religieuses, de même que les enfants, les vieillards, etc., que par la débilité radicale de leur constitution nerveuse : car à mesure que le corps est plus délicat, l'imagination devient plus mobile et plus impressionnable. C'est la vigueur du corps qui rend l'homme supérieur à

(1) Madame Campan, *Mémoires*, etc., tom. II, page 217, dit: « Je voulus lui donner (à la reine Marie-Antoinette) une potion antispasmodique dans ses grands chagrins de la révolution; elle la refusa, en disant que les maux de nerfs étaient la maladie des femmes heureuses; que l'état cruel où elle était réduite rendait ces secours inutiles. En effet, la reine qui, pendant le temps de son bonheur, avait souvent des crises spasmodiques, eut la santé la plus égale depuis que toutes les facultés de son âme soutenaient ses forces physiques. »

ces faiblesses, et les tempéraments les plus mâles, les plus robustes, sont aussi les moins maniables au moral comme au physique.

La variété des sensations, dans la femme, s'opposant à leur profondeur et à leur durée, elle les éprouve donc plus superficiellement que l'homme, bien qu'elle soit moins indifférente que lui aux plaisirs comme aux peines, à cause de son extrême susceptibilité. Aussi son système nerveux entre plus aisément en correspondance dans les divers appareils de ses organes ; on connaît la vive et étroite sympathie qui chez elle unit l'utérus aux mamelles, et réciproquement les mamelons au clitoris, dont l'érection est presque toujours simultanée ; enfin les autres rapports entre les lèvres, les parties génitales, la gorge, etc. Ces nombreux *consensus* s'opèrent au moyen des communications de plusieurs branches nerveuses, comme l'ont prouvé divers physiologistes, surtout par les anastomoses des rameaux du grand sympathique ; de là résultent ces changements brusques de sentiments et d'humeur, soit dans l'hystérie, soit dans les autres caprices, surtout aux époques de la grossesse et de la menstruation, et cette prompte excitabilité aux passions, qui fait passer quelquefois soudain la femme des pleurs au rire, et de l'éclat de la colère aux transports de l'amour (1).

Sed mulier cupido quod dicit amanti,
In vento et rapida scribere oportet aqua.

CATULL., LXV epig.

Elle reçoit plutôt des impressions qu'elle ne crée des pensées ; elle saisit plutôt les détails, les nuances des objets que leurs liaisons éloignées ou leurs rapports ; elle sent plus le présent qu'elle ne compare le passé, ou calcule et prévoit l'avenir ; elle particularise ce que l'homme tend à généraliser ; elle a plutôt une finesse de tact, une pénétration rapide des convenances, qu'une suite d'idées enchaînées, qu'un tissu serré de raison ; elle isole ce que l'homme réunit ; nous contemplons les masses, elle aperçoit mieux les divisions.

Il faut à l'homme mâle de vastes entreprises, de grands mouvements, la guerre, les voyages, les affaires d'état, les périls éclatants dans lesquels il puisse déployer la vigueur de son courage et toute la supériorité de son génie. Il aime la lutte et la victoire ; la mort elle-même, entourée des pompes de l'immortalité, lui présente encore des charmes ravissants ; tout ce qui est généreux et magnanime a des droits sur son noble cœur : ainsi chez lui la vie n'a de prix que pour en user, ou peut-être en abuser, soit dans les champs de la gloire, soit dans ceux de l'audace. La femme, au contraire, doit savoir conserver la sienne pour elle-même et pour sa progéniture, puisqu'elle est chargée du doux fardeau de la propagation.

Le caractère masculin imprime donc l'énergie, l'activité pour le corps, la raison pour l'entendement ; le caractère féminin produit la grâce, la

douceur au physique, et l'*esprit* au moral. L'un est actif, l'autre passif; l'un est chaud et sec, ou ardent par sa constitution, l'autre humide et plus froid; le premier commande et triomphe, le second succombe et supplie; mais telle est la compensation de ces rapports, que le plus faible règne en effet sur le plus fort. Celui-ci vend sa protection au prix de la volupté, et le sexe le plus tendre domine la puissance même du fort en s'y abandonnant. Il a fallu que la pudeur, la douce résistance établît un équilibre entre la supériorité de l'homme et la délicatesse de la femme. C'est donc une institution admirable de la nature qui voulut donner un frein à l'amour pour le rendre plus impétueux; elle a fait les femelles plus passionnées pour les mâles les plus robustes, comme si elles voulaient être vaincues; comme si elles cherchaient de nouveaux triomphes dans de nouvelles défaites; comme si l'on ne pouvait leur plaire qu'en les subjuguant. Elles brillent de la gloire de leur époux, et se parent avec un noble orgueil d'un nom respecté, comme l'astre nocturne resplendit des rayons enflammés que lui départit le soleil.

La puissance de la femme naît donc de sa faiblesse même, du défaut de sperme ou du feu vital; elle demande la force qui lui manque, et conquiert l'homme en se soumettant à lui. La nature, qui toujours aspire à la perfection des espèces, a

donc établi que la force devait être préférée en amour, afin d'obtenir des individus plus vigoureux et plus robustes; c'est pour cela que la jalousie est née, que Vénus aime le dieu des batailles, et que l'amour offre presque toujours un état de délire et de guerre, afin que le plus débile soit écarté, et que le plus mâle soit aussi le maître. La préférence des femmes appartient toujours aux vainqueurs; elles sont, par l'état de nature, le digne prix des combats. Aussi les bêtes les plus humbles, les animaux les plus pacifiques, se montrent ardents et belliqueux au temps du rut, et la plus tendre des passions devient quelquefois la plus cruelle : c'est qu'il faut savoir braver la mort pour avoir le droit de donner la vie.

CHAPITRE III.

Considération sur les causes de l'amour entre chaque sexe.

La force qui conserve est la même que celle qui produit, et le monde ne se maintient que par la continuation des mêmes lois qui l'ont créé. Dieu engendre sans cesse le monde et ses créatures, car la conservation n'est que le développement perpétuel de la création, ou plutôt une génération continuée.

Notre vie étant produite par l'amour, ne se conserve que par l'amour; c'est la force, le principe de notre existence, comme il est la source de toute reproduction. Aussi notre vie n'est-elle jamais plus énergique qu'à l'époque de nos plus grands feux d'amour, et, au contraire, plus languissante et plus misérable que dans la vieillesse, qui nous précipite vers la mort. Les enfants engendrés de parents épuisés sont débiles, maladifs, peu amoureux, et leur vie est courte; tandis que ceux formés dans toute la vigueur de l'âge et de l'amour, deviennent très robustes, ardents, et sont doués d'une longue vie s'ils n'en abusent pas.

Dans les climats chauds, où les éléments sont plus animés, la vie et l'amour y acquièrent une impétuosité extrême ; de là vient qu'on y est plus tôt consumé. Il en est tout autrement dans les régions glaciales, où l'amour et la vie sont languissants, inactifs, et ainsi plus durables. L'amour, qui est le principe de notre vie, se proportionne donc à l'état particulier de notre globe, ou plutôt nous recevons une quantité déterminée d'amour et de vie de la constitution et des éléments de notre monde.

En effet, cet amour, ou cette vie, n'est autre chose qu'une portion de cette puissance générale qui meut toute la nature suivant les lois de Dieu. Car cette *nature* qui renouvelle toutes choses, ces reproductions sans nombre qui multiplient les êtres animés et les végétaux, ne sont que l'effet du principe de vie qui pénètre dans tout l'univers et agit sur chacune de ses substances.

L'amour, cette affection universelle qui allume le flambeau de toutes les existences, qui organise, embellit, exalte la vie, est spécialement le règne de la femme ou de l'être dépositaire des germes. Ce sentiment fait la destinée naturelle d'un sexe qui est la source de la reproduction. Le besoin d'aimer est de l'essence même de la femme, soit que sa timidité la rattache à l'être fort, soit que les devoirs de la maternité développent en son sein de nouvelles productions, soit qu'elle veille avec tendresse à l'éducation, à l'accroissement de ces

créatures innocentes, émanées d'elle. Sa pudeur, sa coquetterie, ne sont que des éléments nécessaires de ce sentiment reproducteur, le plus sacré, le plus respectable de la nature, et en même temps le plus ardent et le plus délicieux pour toutes les créatures organisées.

L'importance capitale de ce sujet nous impose l'obligation d'en exposer l'influence et les résultats sur la constitution de la femme.

Tous les êtres organisés étant le résultat d'une génération, tirent leur existence de l'amour; c'est donc le principe de leur vie, et plus ils transmettent cette passion à de nouvelles créatures, dans l'acte de la propagation, plus ils épuisent le fond de leur vie propre. Chez les végétaux et les animaux imparfaits qui réunissent les deux sexes pour l'ordinaire, ou même chez les espèces qui n'ont aucun organe mâle ou femelle (les cryptogames, les polypes, etc.), la reproduction semble n'être qu'une simple prolongation de l'existence dans de nouveaux corps émanés d'une souche primordiale : telle est la propagation des plantes par bouture, par division, etc. L'amour en eux paraît froid et un acte mécanique qui n'offre aucune trace de passion.

Parmi les races plus parfaites et à sexes séparés, on observe déjà une recherche mutuelle, des désirs réciproques, un sentiment manifeste de l'amour, à certaines époques, soit de leur existence, soit de

l'année. Mais c'est principalement parmi les espèces d'animaux à sang chaud que la sensibilité se montrant plus exaltée, l'expression de l'amour devient plus ardente et plus impétueuse. Or la race humaine étant, à cause du grand développement de son système nerveux, la plus profondément sensible, les rapports de ses sexes entre eux doivent être plus étendus, plus complets, plus fréquents, plus intimes que chez toute autre espèce d'êtres animés.

En effet, à considérer physiquement notre organisation, la nudité de la peau rend les rapprochements plus immédiats, les impressions plus voluptueuses, les contacts plus caressants; nous avons des idées de beauté plus nobles, plus élevées, plus ravissantes sans doute que n'en ont les animaux, car notre imagination, notre centre intellectuel, déploient une plus haute puissance d'illusion pour nous enchanter, que l'instinct borné des brutes. Nous pouvons ajouter que la durée de notre existence et de notre faculté d'engendrer est plus longue que celle de presque tous les autres animaux connus, et que, loin d'être assujettis comme eux à une époque particulière de rut, notre genre de vie permet en tout temps les unions sexuelles; enfin l'existence sociale multiplie jusqu'à l'infini les affections mutuelles des sexes entre eux.

Il appartenait donc au premier des êtres de la création, au plus intelligent et au plus sensible,

de se montrer le plus amoureux, et peut-être aussi le plus voluptueux, car la nature enseigne l'épicurisme ; et l'amour devient d'autant plus ardent, plus enflammé, qu'on est plus sensible. C'est ainsi que les oiseaux, dont l'organisation est si avivée et comme embrasée à cause de la vaste étendue de leur respiration, paraissent bien autrement amoureux que les reptiles, les poissons et d'autres races à sang froid.

Pareillement cette grande capacité médullaire du cerveau, cette étendue de l'appareil nerveux chez l'homme, multipliant, exagérant sa sensibilité, ajoute plus de puissance et de flammes à ses passions, soit au moral, soit au physique. On sait quelle étroite liaison unit la faculté propagatrice aux fonctions du système nerveux ; combien l'épuisement intellectuel du cerveau par la méditation glace l'énergie génitale, et combien, réciproquement, l'épuisement génital ou l'évacuation trop abondante du sperme, affaiblit l'énergie cérébrale. L'on en a l'exemple chez les eunuques, dans lesquels la résection des organes préparateurs du sperme semble aussi couper les nerfs de la pensée.

Cette vivacité de l'âme qui s'annonce par le feu des regards, par des yeux étincelants d'amour, languit et s'éteint dans les jouissances multipliées; pareillement les autres mouvements, les facultés de notre vie ne languissent jamais davantage; la

beauté ne se fane jamais plus promptement que par l'abus excessif de ces jouissances. Engendrer, c'est en effet mourir à soi-même, c'est léguer sa vie à sa postérité, et faire, en quelque manière, son testament. Aimer, c'est vivre pour son espèce; c'est porter en soi-même les éléments de l'immortalité; c'est exister, non seulement pour soi, mais pour toute sa race; c'est accumuler une existence infinie dans un temps très borné, et vivre mille siècles dans un instant.

Mais pour que l'amour s'établisse entre deux êtres différents de sexe, la nature emploie les moyens les plus ingénieux et les plus admirables. Si les deux sexes n'eussent offert entre eux aucune diversité, l'amour n'eût pas pu les enchaîner l'un à l'autre, car l'égalité fait seulement l'amitié, mais c'est l'opposition correspondante ou harmonique qui établit les rapports d'amour. En effet, nous aimons d'amitié un individu à peu près égal à nous pour l'âge, le sexe, le tempérament, la manière de sentir et de voir, le genre d'occupation, la fortune, etc. (pourvu qu'il ne soit pas notre rival): *simile simili gaudet*. Rien de tout cela ne constitue l'amour, car celui-ci se nourrit, en quelque sorte, de contrariétés ou plutôt de contrastes. Jamais une femme masculine ne sera bien chérie d'un homme; il croirait pécher avec elle comme avec son semblable, et il éprouve presque le même genre de répugnance. Pareillement un homme

trop efféminé, loin d'être aimé et recherché des femmes, en est méprisé presque autant qu'un castrat; elles ne trouvent point en lui ce qui leur manque.

Comment donc s'établit l'amour le plus pénétrant, le plus parfait entre les sexes? C'est lorsque la femme est le plus femelle, et que l'homme est le plus viril; c'est quand un mâle brun, velu, sec, chaud et impétueux, trouve l'autre sexe délicat, humide, lisse et blanc, timide et pudique. L'un doit donner, et l'autre est constituée pour recevoir; le premier, par cette raison, doit avoir un principe de surabondance, de force, de générosité, de libéralité qui aspire à s'épancher; la seconde, au contraire, étant constituée *en moins*, doit, par sa timidité, tendre à recueillir, à absorber, avec une sorte de besoin et d'économie, le *trop* de l'autre, pour établir l'égalité, le niveau complet. Ainsi le résultat de l'union conjugale, ou le but de la procréation d'un nouvel être, ne peut être rempli que par cette unité physique et morale dont parlent Pythagore et Platon, au moyen de laquelle les deux sexes s'égalent, se saturent pour ainsi dire réciproquement.

Si quelque être d'un sang ardent, tel que l'oiseau, l'homme, le quadrupède, eussent été hermaphrodites, eussent pu suffire à eux seuls, ils se fussent bientôt détruits par les moyens destinés à les perpétuer. Qui eût pu les empêcher de se li-

vrer fréquemment à la copulation, de s'énerver, de se tuer par leurs propres excès ? Avec une sensibilité aussi poignante, avec la continuelle stimulation qui naîtrait de la proximité des sexes, surtout dans les climats ardents de la terre, quel individu aurait résisté à cet impérieux penchant? Malgré la séparation des sexes, malgré les obstacles que la nature, la pudeur, les conventions sociales, les lois de l'honneur, les défenses des religions opposent pour tempérer la fièvre de l'amour, on a bien de la peine à empêcher les hommes de se fondre dans les plaisirs et de corrompre leur vigueur : parmi les brûlantes contrées des tropiques, les lois mêmes restent insuffisantes ; il faut absolument emprisonner le sexe féminin dans des harems pour arrêter les ravages meurtriers de l'amour. Si la nature n'avait pas rendu la plupart des animaux presque indifférents pour la reproduction, excepté dans la saison du rut, comment n'auraient-ils pas succombé, puisque beaucoup d'entre eux tombent presque tout épuisés après un seul acte de copulation, puisque les insectes mâles périssent même après cet effort, comme s'ils léguaient leur vie tout entière à leurs descendants ? *et animas in vulnere ponunt.*

Mais dans un froid mollusque, comme l'huître ou le limaçon, à peine l'amour fait-il sentir son aiguillon ; leur chair molle et baveuse est presque sans nerfs, comme une pâte insensible. Il n'y

avait donc nul danger d'y réunir les deux sexes, aussi bien que dans les végétaux.

Ces créatures imparfaites d'ailleurs, et la plupart immobiles, ne pouvaient ni chercher un autre semblable pour s'accoupler, ni le reconnaître faute de sens extérieurs, ni surtout échapper aux nombreuses causes de destruction qui les entourent; il fallait donc qu'un individu seul pût représenter l'espèce complète et entière; qu'il portât seul les éléments de son immortalité, par cela même qu'il est plus facilement destructible et mortel.

Le don de la fécondité doit correspondre au péril des destructions, par une admirable prévoyance de compensation pour la perpétuité des espèces.

Nous avons remarqué qu'en général les sexes étaient réunis dans les êtres organisés pourvus de formes rayonnantes, comme les fleurs des végétaux, et les zoophytes, les radiaires, etc., mais que la séparation des sexes existait chez les animaux formés de deux moitiés symétriques accolées dans leur longueur. Nous avons montré que cette constitution organique, double ou symétrique, ayant des sens doubles, recherchait les sensations de consonnance harmonique, les proportions de symétrie, d'ordre, d'unité dans la variété. Nous avons fait voir encore que cette séparation des sexes mâles et femelles en des individus différents, les rendait éminemment susceptibles d'amour,

de cette grande harmonie de l'univers ; de là vient que les deux sexes se recherchent pour l'unité ou la consonnance sexuelle ; les autres se suffisent à eux seuls, comme les plantes hermaphrodites ; ces êtres manquant de symétrie, ils manquent aussi d'amour (1).

En effet, un être hermaphrodite ou androgyne, dont les deux besoins opposés, celui de donner ou le masculin, et celui de recevoir ou le féminin, seraient toujours remplis et compensés l'un par l'autre, n'aurait plus de désirs ; il deviendrait neutre et comme rassasié. Il n'aimerait donc pas, et ne serait pas capable d'être aimé. Ce serait un individu équivoque, ambigu, indifférent, froid en tous sens. Par la même raison, la femme hommasse, ayant trop de qualités masculines dans sa constitution, tend à se rejeter sur son sexe, comme pour s'efféminer, et afin de retrouver ses qualités naturelles. De même, l'homme trop efféminé a paru de tout temps exposé à un vice qui semble

(1) Il paraît de plus que les animaux n'aiment dans leurs femelles que le nouvel être qui doit en sortir. Les poissons mâles, par exemple, n'aiment pas leurs femelles et ne s'accouplent pas (excepté en un petit nombre d'espèces) ; mais ils suivent seulement les œufs que ces femelles déposent, et les fécondent de leur laite. De même l'homme distingue deux êtres dans la femme, l'être futur ou le germe dont celle-ci n'est que la dépositaire ; ainsi il préfère une fille à une femme vieillie ou stérile : il y a davantage d'amour où il peut s'opérer plus d'imprégnation.

montrer pour lui le besoin de reprendre dans son sexe l'élément créateur qui lui manque. Ces retours des individus sur leur propre genre, tout abominables et outrageux qu'ils sont pour la nature, se remarquent fréquemment sous les climats chauds : en effet la femme masculine a peu de menstrues, et l'homme efféminé a peu du sperme.

Il résulte encore de ces principes que tout ce qui tend à diminuer l'énergie de chaque sexe et à l'affaiblir, comme la débauche, est contraire à la propagation ; ainsi plus les sexes s'abandonnent entre eux à une incontinence illimitée, ou neutralisent par leurs débordements l'ardeur de l'amour, plus ils se dégradent, et moins ils remplissent le but de l'union sexuelle. C'est pourquoi les courtisanes sont presque toutes stériles ; elles défont sans cesse l'ouvrage de l'amour ; ainsi la corruption des mœurs est opposée à la population (1). Rien ne ravale, n'abâtardit, n'avilit plus les races que cette multiplicité des conjonctions qui énerve les individus pour accroître leurs jouissances. De là ces racailles d'êtres qui pullulent sans cesse dans les cloaques du vice des cités corrompues, et qui vont se dégradant de plus en plus, abrégeant leur vie en prodiguant sans cesse leurs sales jouis-

(1) *Les palais des grands regorgent de femmes, et les cabanes des pauvres, d'enfants* (proverbe chinois). La population croît, toutes choses égales, en raison inverse de la corruption des mœurs.

sances : ils finiraient, dans la suite des siècles, par réduire l'espèce dégénérée en une multitude d'embryons nains, difformes, dégradés, honte de la nature, avortons ignobles et abjects, sans mérite et sans âme, qui, s'entremêlant dans une promiscuité universelle, finiraient par tout confondre et tout anéantir. L'on a remarqué que des filles publiques, qui ne produisaient point d'enfants à cause de cette profusion de jouissances lascives qui les énerve, devenaient fécondes lorsqu'on les forçait, par la réclusion ou par un mariage régulier, à une économie plus salutaire des plaisirs. Et non seulement nous serions rassasiés, ou même révoltés par ce lubrique abandon qu'une Messaline ferait de ses appas, mais la pudeur du sexe et sa *cruauté* deviennent, au contraire, le plus doux assaisonnement de la volupté et le stimulant le plus vif de l'ardeur amoureuse. Combien ajoute de charmes à cette passion l'idée de la vertu qui cède à peine, et flatte ainsi notre amour-propre! Combien cette noble fierté d'une belle femme, qui met à un si haut prix sa défaite, accroît l'honneur de la victoire! Combien enfin la rareté, la difficulté, irritent la concupiscence chez les animaux eux-mêmes! La pudeur est donc encore une coquetterie inspirée par la nature à toutes les femelles pour atteindre plus sûrement le but de la génération. Cette retenue perfectionne davantage la sécrétion prolifique, et en augmente l'émission ; elle tend, ainsi

que la jalousie des mâles entre eux, à l'ennoblissement de la race (1). Ainsi toute séparation, toute opposition, toute barrière, tout obstacle qui ne fait que retarder le plaisir, en avive le besoin et ouvre l'une des plus délicieuses sources de l'amour. C'est alors que la femme devient une déesse pour l'homme, et celui-ci un dieu pour elle; que l'illusion et le délire de l'enchantement montent au comble, et que, dans ces ravissements ineffables de mystères et de chimères pendant lesquels on respire l'immortalité, la vie se communique à un nouvel être. Oui, l'amour, dans un pays d'athées, ferait adorer la divinité, comme le dit un poëte (2). L'âme entière est absorbée dans un abîme de félicité; et si, après cet instant d'extase, elle retombe dans une secrète langueur; si, après avoir éprouvé les sentiments d'un Dieu, l'on se trouve ravalé presque à l'état de la brute, c'est par le résultat de cette communication de notre vie,

(1) D'ailleurs une beauté qui s'abandonne perd tout son prix : elle éteint l'amour :

Galla, nega, satiatur amor nisi gaudia torquent.

Martial, lib. IV, epigr. XIII.

Lycurgue, dit Montaigne, ordonna l'amour des mariés en cachette et à la dérobée, pour le rendre plus vif. La difficulté d'une chose donne poincte à la saulce. La volupté est plus sucrée quand elle cuit et écorsche; la facilité saoûle.

(2) Rochester.

qui nous donne les pressentiments de notre mort :

> . . . . Medio de fonte leporum
> Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angit.

Indépendamment du penchant général qui porte un sexe vers l'autre, l'on demandera pourquoi une femme, même moins belle que d'autres, produira pourtant sur un homme une plus vive impression. Telle femme aussi préfère l'homme qui l'admire à celui qui la domine. La faible aime un soutien puissant, la forte recherche un docile esclave.

Ce n'est donc souvent ni la beauté ni la laideur qui décident de l'amour entre les sexes, mais une certaine harmonie d'inégalités correspondantes. N'a-t-on pas vu des femmes, malgré leur laideur frappante, dépourvues encore de toute fortune et même d'esprit, ensorceler tellement d'amour un bel homme, riche, doué de qualités brillantes, qu'elles ont fait le mariage le plus inespéré, le plus inexplicable aux regards de tant de rivales fières de leur beauté, des magnifiques avantages de l'opulence et de l'esprit? Voilà le miracle; voici l'explication.

L'homme, non plus que les belles, n'aime point se voir éclipsé; il redoute l'empire d'un tyran femelle, trop orgueilleux de ses appas et des splendeurs de ses richesses, trop supérieur peut-être par les agréments de l'esprit ou l'énergie du

caractère, pour se contenter d'un rôle subalterne. Quelles délices, au contraire, pour une âme généreuse et sensible, d'offrir au mérite humble, à ces grâces modestes, dédaignées du grand monde, et les dons de l'amour et les trésors de la fortune! Combien alors de délicatesse, de reconnaissance doit payer les plus tendres sentiments du cœur! Malheur à l'époux qui ne verrait dans la douce compagne qu'il s'est volontairement choisie qu'une esclave désormais asservie par tant de bienfaits, et humiliée à subir tous ses caprices! Non, ces unions d'ordinaire sont enchantées; le bienfaiteur idolâtre, par ses dons mêmes, celle qui en est l'objet; il ne veut point avilir celle qu'il sut honorer du titre de son épouse; il ne fut point séduit par cette beauté qui s'enfuit avec les années. Trouvant dans son époux sa gloire et son bonheur, l'épouse lui consacre sa vie, son éternel amour; car où pourrait-elle obtenir ailleurs sur la terre une existence plus fortunée?

Comment en serait-il ainsi de la femme belle, riche et spirituelle, qui s'allie à un homme à tous égards inférieur à elle? Une telle union ne pouvant être que forcée, ou qu'une ivresse momentanée des sens, un mépris inévitable attend l'époux jusque dans la couche nuptiale. Sans doute, la femme alors brille, elle est reine. Bien que son orgueil se complaise dans ce rôle, elle ne jouira point de la félicité domestique en faisant de son mari l'équi-

valent d'un valet, quand même celui-ci, consentant à cette situation abjecte, lui vouerait le plus sincère amour. La durée d'un tel état est impossible, lorsque le temps inexorable vient flétrir les charmes de l'épouse. Là même où se rencontre l'égalité entre les deux époux, naît souvent le débat et la rivalité, parceque chacun aspire à dominer; et combien de disputes secrètes résultent de ces mutuelles prétentions à faire valoir la supériorité de son mérite, jusque dans les plus intimes relations de la vie domestique? Rivaux de beauté, comme d'esprit, bientôt ils se repoussent et se craignent.

Il n'en sera point de même d'une épouse plus modeste dans ses charmes, ou qui peut moins s'enorgueillir de sa beauté; presque toujours elle la remplace par un mérite plus solide; et d'ordinaire elle s'étudie à la grâce, elle orne son esprit de plus de délicatesse. Moins souvent enivrée des hommages séducteurs d'un autre sexe, elle sera moins souvent victime des écueils d'un monde corrupteur; la plupart des hommes considérant plus les attraits de la figure que les qualités du cœur, sa vertu sera donc plus intacte. Car enfin, d'ordinaire, la beauté devient le bien d'autrui plutôt que celui de son possesseur, et s'il faut tracer ici l'éloge de la laideur même, on peut dire que celle du visage sait faire ressortir bien plus les agréments de la taille; si l'on admire une belle figure, on pré-

fère souvent la douce épouse, la femme vertueuse et bonne, toujours plus capable d'inspirer un attachement durable et appuyé sur l'estime du cœur, que ces caprices fougueux qu'excite une pompeuse beauté pendant l'éclat passager de sa jeunesse. Quel espoir peut former pour son bonheur l'époux d'une Hélène redoutable par ces attraits vainqueurs qui l'exposent à tous les dangers de l'infidélité? Si celle-là seule est chaste qui ne fut jamais sollicitée, comme l'assure Ovide, quelle espérance peut-on fonder sur celle qu'environnent sans cesse des flots d'adorateurs? J'en atteste Properce:

Formosis levitas semper amica fuit.

Combien de tourments et de jalousies pour un amant, quel enfer pour un vieux Titon que l'éclat d'une jeune Aurore, au milieu des bals, des assemblées, des spectacles, où mille regards ardents dévorent ses charmes? Comment se tiendra-t-elle au sein de sa famille, attachée à ses devoirs maternels? Combien de tentations ne sont pas offertes à sa vanité, et qui suffirait à tous les désirs de sa coquetterie et de sa parure, sans cesse excités dans le monde? Réduit à un rôle très subalterne, négligé et envié de tous, chacun n'aspire qu'à ravir à ce pauvre mari son trésor, et les dieux et les hommes ont toujours ri du malheur de Vulcain. Quelle âme abjecte supportera le dédain impertinent d'une

épouse qui vous regarde sans cesse comme trop au-dessous d'elle, par l'orgueil de sa beauté? Maîtresse impérieuse, mère souvent dénaturée dans son égoïsme, l'homme sage s'en éloigne comme de l'antre de Circé et de la voix des sirènes. Que dis-je! elle deviendra bientôt vénale, et les années, en lui dérobant de ses attraits, ne lui rendront ni la pudicité ni les vertus de son sexe; elle n'aura plus de sa beauté que ses fautes et son malheur. Perdue dans l'estime publique, elle sera, pour ainsi dire, précipitée du trône avec les charmes qui l'y avaient élevée: chute effroyable, puisque c'est perdre l'honneur et la vie.

Aussi ce n'est jamais ni la beauté ni la laideur qui établissent d'une manière absolue des liaisons d'amour entre les sexes; mille autres relations différentes en décident, et souvent les choix les plus bizarres en apparence sont fondés sur de secrètes impressions que l'on sent plus qu'on ne les peut définir.

Dans une nombreuse société des deux sexes, combien éclatent de ces sympathies particulières dont on a peine à se rendre compte! Le profond physiologiste peut cependant et les établir et les deviner, s'il a bien étudié les rapports d'opposition harmonique qui forcent les deux sexes à se rapprocher. Chacun d'eux, par sa constitution même, possède son modèle intérieur, sa proportion d'affinité, comme on remarque, parmi les acides et les alca-

lis, des préférences, des choix ou des élections qui forment différentes combinaisons salines. Mais ce qui n'est que simple attraction, dans des matières inorganisées, s'opère par le concours simultané d'une foule de rapports entre l'homme et la femme. Si toutes les unions conjugales étaient librement assorties d'après le choix de la nature ou l'instinct inné de la sympathie, rien ne serait sans doute plus fortuné que le lien de l'hymen. Par ces proportions naturelles bien assorties, les deux sexes deviennent certainement meilleurs et plus parfaits ; l'abandon mutuel où ils sont l'un à l'égard de l'autre ne formant qu'un seul être, pour ainsi dire, en deux corps, il double les sentiments et la vie ; les peines partagées en sont plus légères, les plaisirs unis en paraissent plus vifs et plus intimes, la fécondité de lafemme devient plus grande, et sa santé plus assurée.

Comme la femme est plus précoce que l'homme, elle devient réellement plus âgée, relativement à son sexe, qu'un homme de la même date de naissance. Il faut donc qu'elle soit plus jeune que son mari pour se trouver en proportion avec lui. De même à un homme très sec, très maigre et vif de constitution, il faut une femme humide, grasse et un peu langoureuse. Dans une circonstance opposée, la relation doit être également contraire. En effet, si l'on unit deux tempéraments semblables, mâle et femelle, comme Voltaire et la marquise du Châte-

let, qui ne pouvaient ni se quitter, ni se souffrir long-temps ensemble, cette similitude d'égalité produit une source de querelles, et devient une cause de stérilité très remarquable. Ainsi l'on a vu deux époux, ensemble stériles, et s'accusant même d'impuissance ou de froideur, devenir, par leur divorce, féconds et ardents avec d'autres individus d'une constitution opposée. La femme virile s'accommoderait mieux d'un efféminé avec lequel elle prendrait en quelque sorte le rôle masculin, que d'un homme dont la complexion trop mâle heurterait, pour ainsi parler, la sienne. De même deux êtres trop froids seraient mal assortis ensemble, et par là malheureux. Voilà donc la cause des consonnances des sexes entre eux, et de ces douces sympathies qui se déclarent spontanément en amour. Les sympathies d'amitié entre des sexes semblables, ou d'homme à homme et de femme à femme, étant fondées sur la similitude au physique et au moral, se déterminent d'après un principe tout contraire à celui de l'amour.

L'attachement des mères pour leurs enfants acquiert plus de vivacité à mesure qu'ils leur ont coûté plus de peines et de tourments. Les animaux sauvages prenant peu de soins de leurs petits, s'en détachent aisément, lorsque ceux-ci sont devenus en état de se passer de leur mère ; de même la femme qui n'allaite pas son fils en est punie, car elle éprouve moins d'amour maternel pour lui.

Plus une épouse devient mère avec de cruelles douleurs, plus la nature l'en dédommage par la tendresse qu'elle lui inspire pour sa progéniture ; aussi la femme, de tous les êtres vivants la plus malheureuse dans ses amours par les souffrances de l'accouchement et les longs soins de la maternité, est la plus tendrement attachée à ses enfants, d'autant mieux surtout qu'ils sont plus faibles et plus infortunés : économie admirable de la nature, qui paie par un surcroît de peines charmantes une mère pour la récompenser de tous ses sacrifices !

La personne qui donne le plus est donc celle qui chérit le mieux, ainsi qu'on voit les pères et les bienfaiteurs s'attacher davantage à leurs enfants ou leurs protégés que ceux-ci ne leur rendent d'affection. L'homme aime plus ardemment que la femme avant l'union sexuelle, il fait alors plus de démarches et de sacrifices ; mais après que l'acte est consommé, la femme, à son tour, s'est immolée à de plus grandes peines futures : elle aime donc plus et s'attache désormais davantage ; elle devient alors subordonnée, et sa faiblesse, la gestation, les soins que réclame un nouvel être, la soumettent à la dépendance du mari. Étant fille, c'était une reine environnée d'adorateurs qui briguaient ses faveurs ; devenue mère, une foule de besoins l'assujettissent à son protecteur. D'ailleurs, quel que soit l'éclat de sa beauté, elle commence à défleurir, et l'on voit particulièrement des filles fort

grasses perdre tout leur embonpoint par le mariage, comme si l'énergie du sperme imprimait plus de tension et de sécheresse à leurs fibres.

Puisque l'amour, comme nous l'avons vu, résulte chez la femme de *défaut*, et chez l'homme de *surabondance*, qui cherchent à s'égaler, l'indifférence résulte de l'état neutre ou mitoyen; c'est aussi ce qu'on observe chez le castrat et chez tout être incapable, soit d'engendrer, soit de concevoir. Les femmes très grasses, par exemple, sont froides ou peu amoureuses, et même quelquefois stériles, comme les *eunuques*. Lorsqu'à l'âge de quarante ans plusieurs d'entre elles prennent beaucoup d'embonpoint, c'est le signe manifeste de la diminution de leur énergie utérine ; elles cessent la plupart d'être fécondes : aussi l'abondante réplétion du tissu graisseux sous-cutané efface les rides qui commençaient à sillonner la peau, elle arrondit de nouveau les contours, et rend un air de jeunesse et de fraîcheur; c'est pourquoi l'on appelle cette époque l'*âge du retour*.

Il paraît que, dans la jeunesse et la vieillesse, l'homme dominant moins dans les produits de la conception qu'à l'époque de sa force ou de la plus grande ardeur virile, la femme obtient alors la prépondérance. Il en résulte un plus grand nombre de filles, tandis que la proportion de garçons naît plus nombreuse pendant l'âge florissant de l'homme. Les femmes très blondes et très blanches, outre

qu'elles sont plus exposées aux écoulements leucorrhéiques (flueurs blanches), ont les organes sexuels plus relâchés, surtout si elles se sont abandonnées à des attouchements énervants. Les effets de la maladie syphilitique causent pareillement bien plus de ravages, dans leur constitution molle, que chez les complexions dures et tenaces des hommes secs et mélancoliques.

SECTION QUATRIÈME.

DE LA FEMME, CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT MORAL.

CHAPITRE PREMIER.

Du sexe féminin dans ses relations intellectuelles et morales.

Une multitude de changements physiologiques dans l'économie de la femme émanent évidemment de causes morales qu'il n'est pas permis d'ignorer, comme nous avons vu pareillement son organisation influer sur plusieurs actes de son intelligence. De même que le son d'une corde vibrante indique la tension, l'épaisseur, l'homogénéité, la qualité même de cette corde, ainsi les *résonnances* de l'état moral déclarent la disposition saine ou morbifique de l'état corporel ; elles ouvrent un plus grand jour sur les actes internes de notre organisation que toutes les recherches faites par la voie des sens extérieurs, tant est vraie cette réflexion d'un ancien philosophe, qu'*il appartient à l'âme seule de pénétrer dans d'autres âmes.*

En nous livrant à ces études, nous sentons le besoin de réclamer bien des sortes d'indulgence. Pouvons-nous toujours nous flatter de dévoiler le caractère, l'esprit, les passions, les sentiments que recèle le cœur de la femme, cet être si mystérieux, souvent incompréhensible à lui-même? Qui sondera ces abîmes impénétrables, qui suivra les secrets détours de cet inextricable labyrinthe de caprices, de dissimulation, de volontés inconstantes, où se joue une sensibilité vive, exaltée, plus mobile que l'air, laquelle n'est pas toujours assurée de ses propres déterminations? Si l'homme s'ignore tant dans son cœur, la femme sait-elle mieux se connaître? et laquelle a jamais avoué tous ses secrets?

De plus, s'il nous échappait d'attribuer à la femme, en général, telle qualité moins louable ou plus répréhensible que telle autre, voudra-t-on nous accorder la faveur de ne pas enclore tout le sexe féminin, absolument sans exception, dans cette règle? Si l'on soutenait que l'homme est né méchant, en devrait-on conclure qu'il n'existe aucune bonté sur la terre parmi nous? Combien n'est-il pas de femmes chez lesquelles un heureux naturel, une éducation perfectionnée, la réflexion, la société, changent en vertus des défauts, des vices, qui peuvent néanmoins appartenir à la nature humaine en général, et plus spécialement à un sexe qu'à l'autre? Nous ne demandons point qu'on

nous juge ici d'après les lois de la galanterie sociale, qui nous condamneraient sans doute. Quel est donc notre écueil? Est-ce de dire ce qui nous paraît être la vérité? Non; mais d'être interprété défavorablement, mais d'être accusé d'attribuer à toutes les femmes les plus dignes d'estime, de respect et de louanges, par leurs vertus, ce qui n'appartient qu'à la nature humaine du sexe en général (1).

Il ne s'agit pas même ici de décider si la femme est meilleure que l'homme, point sur lequel on ne demeurera jamais d'accord dans le monde. Nous voyons que chaque sexe déployant ses vertus et ses vices, mais d'une qualité différente, il n'y a point de comparaison exacte à faire à cet égard entre l'homme et la femme. Chacun d'eux est bien, s'il est parfait selon son genre. La femme qui se fait homme n'est pas moins hors de la nature que l'homme qui se rend femme. Ainsi, quoique divers, chacun d'eux, dans sa sphère, vaut proportionnellement l'autre; l'homme en qualité d'être fort, la femme en qualité d'être aimable.

(1) Nous avons développé plus particulièrement les qualités morales propres à chaque sexe parmi toutes les créatures, dans notre *Histoire des mœurs et de l'instinct des animaux,* Paris, 1822, in-8°, deux vol.

Article Ier. *De la sensibilité morale de la femme.*

Toute la constitution physique du sexe féminin dérive de la faiblesse radicale de ses organes ; tout se subordonne à ce principe, par lequel la nature a voulu rendre la femme inférieure à l'homme : elle n'est pas femme seulement par les attributs de son sexe, elle l'est en toute chose ; et jusque dans les jeux de son enfance, elle prélude sur sa poupée ses propres sentiments, qui ne doivent s'éteindre qu'avec sa vie.

En effet, que l'on considère la délicatesse des fibres, la mollesse du tissu cellulaire et son développement, les formes douces et gracieuses de cette moitié du genre humain, l'on en doit attendre toutes les affections d'humanité, de compassion, de charité tendre, de conciliation, qui entretiennent la société, lient ses divers membres, resserrent les nœuds de la famille et forment le plus délicieux apanage de la maternité. Par sa tendresse, la femme sent le besoin de s'attacher, d'aimer, de plaire ; elle s'adresse au cœur, elle se plaint au cœur ; jamais l'enfant n'implore en vain sa pitié ; elle brave toutes les souffrances, elle affronte tous les dangers pour son fils ; elle s'élance, pour le sauver, dans les flammes comme dans les ondes : tous les infortunés lui appartiennent ; dévouée à l'opprimé, à l'infirme, elle partage ses afflictions, elle se charge de ses douleurs ; on la voit marcher à

l'échafaud avec une victime ; et, satisfaite de ses sacrifices, elle ne demande point de plus douce récompense que d'être aimée.

Quel est donc l'état d'un système nerveux capable de cette ardente sensibilité ? Comment cet être si timide et si tendre abjurera-t-il tout-à-coup la douceur si naturelle à son sexe, pour les plus horribles exaltations du crime, les attentats exécrables d'une Frédégonde ? Comment est-ce tantôt cette atroce Cléopâtre présentant une coupe empoisonnée à sa rivale et à son fils, tantôt cette Émilie sacrilége qui veut immoler son bienfaiteur, ou l'altière Roxane prête à livrer à un fer assassin le cœur de Bajazet trop insensible pour elle. Sanguinaire et implacable dans sa vengeance, elle poussera la cruauté jusqu'à la rage (1), parcequ'elle porte aussi la vertu jusqu'aux plus sublimes excès. C'est Alceste mourant pour son époux ; c'est une Indienne se précipitant sur le bûcher qui consume

(1) Les femmes sauvages aiment se réserver à elles-mêmes le plaisir de massacrer les prisonniers de guerre. (Héarne, *Voyag.*, tom. II, p. 32, trad. franç.)

Les dames romaines, même celles du premier rang, vont encore dans leurs promenades nocturnes de l'été chez les bouchers, voir tuer les bœufs, examiner leurs entrailles palpitantes, dit l'abbé Richard. (*Descript. de l'Italie*, t. V, p. 242.) On se rappelle que les anciennes matrones romaines commandaient par un mouvement du pouce le meurtre des gladiateurs, et qu'en Espagne les femmes sont plus passionnées encore que les hommes pour les combats sanglants des taureaux.

son mari (1), c'est une Lacédémonienne sacrifiant son fils honteusement échappé à une défaite ; c'est Éponine se dévouant, avec Sabinus, aux longues horreurs de la misère et de l'exil ; c'est Arrie montrant à Pœtus l'honneur d'une belle mort ; ce sont encore ces magnanimes Françaises, qui accompagnaient dans la proscription, dans les cachots, dans les supplices, des parents, des fils, des époux, au milieu de nos tourmentes révolutionnaires.

Le bien et le mal émanent de la même source dans la femme. Cette bacchante échevelée, ou

(1) Jadis les femmes des Tartares se pendaient à la mort de leurs maris ; mais aujourd'hui ces actes de dévouement sont beaucoup plus rares, tant les bonnes mœurs s'affaiblissent! Cependant il existe encore beaucoup d'exemples de veuves qui se brûlent dans les Indes.

En 1807, un bramine étant mort à l'âge de quatre-vingt-douze ans, trois de ses douze femmes se brûlèrent pour l'accompagner. L'une d'elles était très âgée et se fit porter au bûcher en palanquin; le fils aîné du défunt y mit le feu. En 1799, un bramine laissa cent veuves, sur lesquelles vingt-deux se dévouèrent à sa mémoire; lorsqu'on alluma le bûcher, il n'y avait que trois femmes présentes. Ce feu fut entretenu pendant trois jours; les dix-neuf autres arrivèrent successivement pour s'y précipiter. En 1812, un bramine mourut près de Calcutta; il avait eu vingt-cinq femmes; douze qui lui survivaient se brûlèrent toutes, laissant trente enfants orphelins. Un autre bramine, près de Sérampore, avait épousé plus de quarante femmes, et en avait encore dix-huit survivantes; celles-ci se brûlèrent, en laissant plus de quarante orphelins. En 1810, un prince mahratte étant mort à quatre-vingts ans, il y eut quarante-sept de ses femmes qui se brûlèrent avec son cadavre;

cette Putiphar débordée, ne devaient leur honteux abrutissement qu'au même excès en mal d'une sensibilité laquelle, en un sens opposé, portait Lucrèce violée à se poignarder, et sainte Thérèse à de divins ravissements. La débilité du moral, ou celle du système nerveux, le rend susceptible de ces prodigieuses agitations et des agacements les plus extrêmes. Tout appesantit, en effet, son puissant empire sur cette organisation frêle et déliée, sur des fibres minces et profondément irritables. La même impression qui peut à peine ébranler les mus-

toutes s'étaient ornées pompeusement de robes rouges, de fleurs et de pierreries. Après avoir fait plusieurs fois le tour du bûcher, quelques unes montraient un enthousiasme frénétique, cependant le courage manqua à plusieurs, qui faisaient effort pour sortir de l'enceinte; mais des soldats les poussaient impitoyablement avec des pieux dans le brasier, et les brames fanatiques entretiennent ces sacrifices horribles par motif de religion.

Ces veuves sacrifiées (nommées *suttees*) augmentent en nombre, quoique les Anglais fassent tout pour abolir cette affreuse coutume; elle se nomme *pitrimedha-yaga*. La veuve récite, avant de se brûler, la prière *Sancalpa*, et, en embrassant le corps au milieu des flammes, elle crie trois fois *satya* (vérité); le fils ou le plus proche parent met le feu au bûcher, et cependant ces horreurs ont lieu en un pays où l'on se fait un crime de tuer non seulement une vache, mais un pou. (*Asiatic. research.* t. VII, page 222.)

Cette coutume de se brûler avec son mari n'est point particulière à l'Inde; elle a été connue des nations du Nord; Hérodote, liv. V, chap 1, § 2. Voyez aussi Brottier sur Tacite, *De morib. Germanor.*, c. XIX, not. 7, et en Amérique, Carli, *Lett. améric.*, tom. I, lett. X, etc.

cles épais et robustes d'un athlète, d'un guerrier endurci aux fatigues et aux combats, va terrasser de convulsions une femmelette. Le héros, le grand homme, le vrai philosophe, sait contenir ses passions, dompter ses sens, se vaincre par la force de tête. La femme, pour l'ordinaire (car il y a des exceptions d'autant plus honorables qu'elles sont plus difficiles), est bien moins capable de maîtriser tout ce qui l'affecte; toujours dominée ou plutôt tyrannisée par la sensibilité, elle est précipitée dans tous ses penchants; elle succombe aux passions plutôt qu'elle ne suit la raison. Aussi compte-t-on un plus grand nombre de femmes folles que d'hommes insensés dans les maisons d'aliénés, tant cette vive sensibilité accumule de désordres dans leur imagination! Celles même qui montrent le plus de raison et de force subissent souvent par certains états du corps (1), comme aux approches des règles ou dans les premiers temps de la grossesse, et surtout par l'hystérie, une multitude de caprices, et les irrégularités les plus extravagantes dans leurs sentiments.

Avec une imagination molle et pliable à tout, plus propre à concevoir qu'à créer, et à réussir

(1) On a remarqué, chez les femmes aliénées, que le délire s'augmente, et que souvent le suicide a lieu plutôt à l'*époque menstruelle* qu'à tout autre moment. La pythie de Delphes, dit Plutarque (*Quæst. græc.*), ne monte sur le trépied et ne prophétise qu'une fois par mois : c'est par une raison analogue.

dans les occupations d'adresse que dans les arts d'invention, elle reçoit plus de sentiments que d'idées, elle suit plus ses impressions que les lumières de la raison. La finesse de son tact lui donne des sensations délicates, une pénétration microscopique et prompte qui démêle, par un instinct plus sûr que le raisonnement, les secrets mouvements du cœur humain, parceque les impulsions innées sont plus actives en elles qu'en nous. Ainsi, elle aperçoit mieux les détails que les masses, et se dirige plutôt par des affections particulières que d'après des maximes générales. Son jugement décèle plus de subtilité que de profondeur; il est rapide ou précipité, parcequ'il n'embrasse que des objets bornés, et il reste souvent maîtrisé par la prévention des sens qui le séduisent.

S'émouvant de tout avec force, presque toujours les plus petites choses doivent lui paraître grandes, et elle est aisément la dupe de ce qui la frappe; de là viennent son ardente curiosité, son goût si vif pour tout ce qui est éblouissant ou spécieux. De là naît encore cette exagération de sensibilité qui la transporte toujours dans des démarches immodérées: mais cette vivacité d'émotions s'oppose nécessairement à leur durée.

En effet, la femme ayant plutôt des caprices ou un engouement passager que des volontés constantes, cette mobilité innée l'empêchera toujours de conduire de grands ouvrages à leur perfection.

La persévérance n'est pour elle qu'une variété perpétuelle de goûts sur le même objet. La femme trouve encore dans sa timidité naturelle la source de cette sagacité qui lui fait régler son langage, ses actions sur tout ce qui peut plaire, dans la société ; elle lui inspire le sentiment si exquis des convenances, un talent de conversation qui mêle à son commerce un charme délicieux, enfin cette élégante politesse de mœurs capable d'adoucir les caractères les plus farouches.

La même délicatesse d'organes qui rend les impressions si dominantes produit la flexibilité, l'inconséquence, la mobilité des affections. On conçoit qu'une machine mince ne pouvant pas résister à de puissants efforts, plie pour s'y dérober : elle cherche à les varier, à les disperser, afin de les affaiblir. Il existe à cet égard beaucoup de diversité, selon la constitution de chaque femme. Celle d'une complexion brune, ferme, tendue, mélancolique, montrera plus d'opiniâtreté, moins d'inconstance, de légèreté dans ses sensations, que celle d'un tempérament spongieux, blond, sanguin, flexible. Une bilieuse ardente se porte à de plus violents écarts que l'indolente et la froide flegmatique. Mais bien qu'il en soit de même chez l'homme, la femme, en général, est beaucoup plus variable et changeante que lui :

. . . . Varium et mutabile semper
Femina. . . . . .

Il résulte de cette combinaison d'une sensibilité active et d'une grande flexibilité, une disposition à s'émouvoir de toute chose, à s'inspirer des émotions toujours nouvelles, à se gouverner d'après les seules impressions du moment. Qu'on examine combien la femme est avide de tout ce qui peut l'affecter, combien elle cherche les spectacles, surtout les plus douloureux, quelle attention elle prête aux récits les plus capables d'ébranler l'imagination, comment elle se transporte facilement par des scènes tumultueuses, des querelles sanglantes, le jeu, les passions; combien elle aime dans les romans, par exemple, des sentiments exaltés, chevaleresques, *de grands coups d'épée*, selon le mot de madame de Sévigné; comment elle passe tout-à-coup des larmes au rire; combien elle est curieuse de nouveautés, de changement, d'objets éclatants qui la séduisent, qui lui fournissent matière à sentir, à exercer son talent pour la parole; combien elle soutient les partis, fomente les intrigues, embrouille les divisions dans les affaires, s'intéresse vivement aux picoteries, aux dissensions, suscite même à plaisir des querelles en amour, afin de jouir de l'intimité du raccommodement; enfin, combien elle se plaît à créer, corriger, inspirer dans tous les petits détails si multipliés du ménage, et l'on aura l'idée du caractère radical de la femme, nous disons en général. Toujours placée sous l'empire des illusions, moins méditative, moins consé-

quente dans ses pensées que l'homme, sa raison, comme sa folie, sera plus légère; ses maladies, comme sa santé, deviendront plus promptes à s'altérer; tous ses chagrins et ses maux seront plus guérissables; de même ses plaisirs paraissent des nuances d'amusement plus capables de l'occuper que de la transporter, et sont bientôt épuisés; elle n'a guère que de la coquetterie pour la gloire; l'homme, au contraire, se sent digne de s'immoler à l'honneur.

Une telle disposition morale exclut fréquemment la force, la profondeur, la persévérance, et les qualités les plus solides de l'homme. En effet, si la générosité dans la victoire émane de la force, de l'empire sur soi-même, l'homme le plus mâle sera toujours le plus capable de modération, et l'on accuse tous les caractères faibles et timides d'en manquer trop souvent. On s'appuie même de motifs assez plausibles pour refuser à la femme le don du génie. Cette légèreté, ce babil indiscret, dit-on, qui la fait voltiger ou plutôt papillonner à la superficie de tous les objets, qui l'éblouit par l'éclat des choses présentes, l'empêche de percer jusqu'au fond de leur nature; cette frivolité de goûts, cette éternelle versatilité d'idées et de penchants, retiendra toujours la femme au-dessous de la perfection dans les sciences, les lettres ou les arts. Elle manque, ajoute-t-on, de cette vigueur de pensée, de cette suite de raisonnement, de

cette méditation isolée de toute existence extérieure, qui seule peut creuser les sujets à fond. Aussi ne l'a-t-on jamais vue produire avec succès un poëme épique, une tragédie, une découverte quelconque. Elle n'a pas, ainsi que Voltaire l'avoue, ce germe d'invention et de création qui semble ne se développer chez l'homme qu'avec la faculté d'engendrer son semblable, et qui n'est même accordé qu'à un petit nombre d'intelligences. « *Sur ses ailes timides, la douce colombe n'ose pas s'élancer dans les régions de la foudre et des brillants météores avec l'aigle de Jupiter.* »

Mais si elle ne monte pas à cette hauteur divine, dont la chute est d'autant plus dangereuse que l'élévation est plus sublime, le lot que la nature lui départit n'en est pas moins brillant. Tout ce qu'il y a de gracieux, de délicat, ces traits fins, ces rapports déliés des choses, ce goût rapide et sûr, ce tact des convenances, et leurs nuances subtiles, ces aperçus d'une exquise sensibilité, cet art de démêler un ridicule, ce talent charmant de conversation qui sait deviner d'un coup d'œil, pénétrer les sentiments qu'on se cache à soi-même, ouvrir, intéresser le cœur : tout cela n'est donné qu'à la femme au plus haut degré. Elle est juge née de tout ce qui plaît; elle polit la société, elle adoucit nos habitudes farouches, elle donne du jeu et du tour au langage, elle orne au moins de fleurs la triste carrière de la vie. Si, d'ordinaire, elle n'a pas ces grandes vues

nécessaires pour gouverner les états; si souvent elle se dirige par des idées particulières, et cède parfois à des considérations de vanité, d'amour ou de haine; si un crime est moins impardonnable à ses yeux qu'un ridicule, et si le clinquant l'éblouit; si l'esprit de jalousie peut la rendre injuste envers ses rivales; si souvent elle préfère un sémillant petit-maître à l'homme vertueux et modeste; enfin, si la coquetterie est le fond essentiel de son caractère, comme le soutient La Rochefoucauld, par combien de qualités ravissantes ne rachète-t-elle pas ce qui nous paraît des défauts?

Qu'une femme, en effet, au lieu de cette agréable frivolité, de cette adresse agaçante, de cette timide pudeur, premier ornement de ses charmes, au lieu de ces molles faiblesses qui donnent tant de prix à ses faveurs, qui les assaisonnent de piquantes résistances, et de tendres *nennis* si attrayants; au lieu de ces parures légères qu'elle ne prend que pour nous séduire, de cette politesse qui attire et retient tant de téméraires emportements, qu'elle paraisse à nos yeux avec des qualités viriles, une franchise audacieuse, une austérité repoussante, une insensibilité refrognée, une raison âpre et sévère, une sale négligence qui dégoûte de la beauté même, alors nous redemanderons à la nature la femme avec ces charmants défauts qui semblent formés exprès pour nous subjuguer et nous plaire. Oui, s'il ne nous est pas donné de

vivre parfaitement heureux avec elle, il existe encore bien moins de bonheur sans elle.

D'où viennent, en effet, les attraits séducteurs de la femme? de cette impuissance même. Tout être délicat, timide, et comme abandonné dans la nature, attendrit le cœur humain naturellement par la pitié; tel est l'enfant, le malheureux, l'opprimé, l'être sensible qui a le don des larmes. D'ailleurs, la nature attribua les grâces, les formes potelées et enfantines, l'air de la jeunesse, de l'innocence, la douce voix de la prière à ce sexe pour enchanter le cœur de l'homme. Il entre de la générosité, de la noblesse, l'orgueil peut-être de la protection dans nos amours; la préférence qu'une femme accorde entre plusieurs rivaux à un homme, semblant désigner le plus digne, le plus courageux, et paraissant avouer l'heureux triomphe de celui-ci, flatte surtout son amour-propre. Cette confiance le séduit; mais la violence détruirait au contraire l'amour. Aussi la colère chez la femme, l'affectation de dominer, l'air de violence, de supériorité, l'arrogance même, les qualités viriles dans une constitution si frêle, qui n'est nullement formée pour exercer le pouvoir (1), rompent les liens

(1) C'est pour cela que tous les hommes favorisés par des princesses du plus haut rang ont été souvent obligés d'employer la force pour soumettre l'orgueil de leurs nobles maîtresses. Le beau duc de Buckingham qui sut obtenir les faveurs de trois reines et même celles d'Anne d'Autriche, dit-on, dan

avec lesquels le puissant est vaincu par le faible. La femme sera toujours maîtresse par ses tendres plaintes, et toujours opprimée en voulant employer la force, soit au moral, soit au physique. Il faut donc qu'elle use de détours, qu'elle paraisse céder pour obtenir, qu'elle conserve les habitudes contraires à celles du sexe masculin. Si celui-ci doit être, selon la nature, magnanime, ouvert, généreux, ardent, plein de courage et d'audace, la femme sera timide, modeste, chaste, économe, réservée ; l'un doit s'occuper de vastes objets et d'actions fortes, comme de défendre, de protéger

ses ambassades, avouait qu'il s'était trouvé dans la nécessité de les *gourmer* toutes. Lauzun, cet heureux cadet de Gascogne, amant de Louise de Bourbon, *Mademoiselle*, petite-fille de Henri IV, la plus fière des princesses, prétendait qu'il était nécessaire de la battre, et cependant elle l'aurait épousé. La fille du régent duc d'Orléans était passionnée pour Riom, homme fort laid, de basse extraction, qui la maltraitait au point de la rendre noire de coups. Ainsi l'équilibre des rangs les plus disproportionnés ne s'établit que par la violence, et l'amour seul fait excuser ce procédé, comme lui seul en dédommage par la douceur des raccommodements. Voyez la *Diss.* de Caylus, *sur l'usage de battre sa maîtresse*, chez les Grecs et les Romains, (*OEuvres badines complètes*, avec fig. Amsterd. et Paris, 1787, in-8°, t. XII, p. 111 et suiv.) Les femmes moscovites, dit-on, ne se croyaient bien aimées de leur mari que lorsqu'elles étaient bien battues.

Ovide conseille aux amants de se mettre parfois en colère et de déchirer même les robes de leur maîtresse. Ensuite il naît de doux raccommodements : *redintegratio amoris*. Ainsi s'excusent les fureurs de la jalousie.

sa famille et l'état contre les maux extérieurs ; l'épouse, renfermée dans le cercle plus étroit de la vie domestique, s'intéressera plus spécialement à des détails du ménage, montrera de plus doux soins et des attentions plus prévenantes, une tendresse active et vigilante. Elle règne dans l'intérieur du gynécée, tandis que l'homme est formé pour vivre au dehors. Chez les végétaux, l'organe femelle ou le pistil est placé au centre de la fleur ; les parties mâles ou les étamines, au contraire, sont situées autour, comme pour garantir ce qu'il y a de plus tendre, ce qui renferme l'espérance de la postérité.

Puisque tout, dans l'homme, doit aspirer à s'ouvrir, à s'étendre au dehors, puisque la chaleur et la vigueur de son sexe lui imposent cette loi d'expansion au physique comme au moral, tout, dans la femme, doit concourir à renfermer, rassembler en quelque manière ses affections, ses pensées, ses actions en un foyer qui est celui de la reproduction et l'éducation de la famille. Ce ne sont pas nos institutions, c'est la nature qui proclame cette vérité, qu'une épouse n'est dans son élément, dans sa place la plus respectable, la plus heureuse même pour elle, que là où ses devoirs essentiels l'appellent : l'instinct le lui dicte aussi ; elle se sent créée pour ce rôle, elle y brille de tout son mérite et de toutes ses grâces. Si elle en sort, ses vertus, manquant leur but, devien-

nent des vices auxquels il est bien rare qu'on pardonne.

« La faiblesse rend les femmes fausses et dissimulées, nous disent les plus violents détracteurs de ce sexe ; elles songent presque toujours le mal (*mulier quæ sola cogitat, male cogitat,* dit Publius Syrus) ; plus on approfondit leur caractère, plus on y découvre d'imperfection (1). Voyez comment cet être si débile ordonne tout avec emportement. Jamais, en Russie, dans les colonies, partout, chez les anciens et les modernes, où l'on emploie des esclaves, l'homme commanda-t-il de si rigoureux châtiments, se fit-il obéir avec tant d'empire, fut-il si hautain, si dominateur, si implacable, et en même temps si indolent, si mollement voluptueux que la femme? Cet être, arrogant dans la prospérité, ne rampe-t-il pas avec la dernière bassesse dans l'adversité ? connaît-il un milieu entre l'orgueil et l'abjection? sut-il jamais résister au plaisir affreux de la vengeance, ou pardonner en amour une injure? Chez qui les blessures faites à la vanité sont-elles plus impardonnables? Ouvrez toutes les barrières, et la femme n'aura plus aucune retenue dans son impudeur, tandis que

(1) *Date frænos impotenti naturæ et indomito animali. Omnium rerum licentiam, si vera dicere volumus, desiderat... Extemplo simul pares esse cœperint mulieres, superiores erunt...* disait Caton le censeur sur la loi *oppia* (Titus Livius *decad.* IV, lib. IV.)

l'homme, malgré ses vices, peut s'imposer quelques limites. Elle est injuste en tout, même dans ses meilleurs sentiments, parcequ'elle outre tout. C'est l'être le plus égoïste de la nature, lors même qu'il paraît s'immoler avec une sublime générosité. Quelque vertueuse que soit une femme, c'est sur sa vertu qu'un compliment lui fait le moins de plaisir, a dit quelqu'un qui connaissait bien ce sexe. Qu'une femme ait abandonné la pudicité, elle devient capable de tout, une fois que cette limite de l'honneur est violée (1). Elle va plus loin que l'homme dans toutes les débauches et les fureurs. Il n'en est peut-être aucune qui ne soit séduite, pourvu qu'on sache bien s'y prendre, et l'on peut douter qu'aucune conserve naturellement une vertu à toute épreuve. Oh ! que les libertins connaissent à fond leur caractère, et combien ils ont plus d'ascendant sur elles qu'un honnête homme qui les respecte ! Ils savent que la haine est chez elles plus voisine de l'amour que l'indifférence, et qu'il suffit de la défense de faire une chose pour qu'elles la désirent, ne fût-ce que par motif de curiosité. L'homme peut toujours gouverner la femme, surtout en affectant de lui obéir. Au fond, toutes sont poltronnes, suivant la

(1) Nous sommes de grands fous, disait un ambassadeur turc, en France, d'entretenir chacun un sérail à grands frais. Vous autres chrétiens, vous vous en épargnez la dépense et le soin ; car votre sérail est dans les maisons de vos amis.

remarque de *Lovelace ;* en tous les temps et en tous les lieux, elles seront du parti des vainqueurs ; c'est aussi par là qu'elles deviennent plus rancunières que les hommes ; que l'avarice, la superstition, l'envie, tous les vices des petites âmes s'enracinent surtout en elles, et ce qui faisait dire à d'anciens philosophes, *mulier deterior est homine.* Les eunuques, qui sont femmes à tant d'égards, déploient aussi, dans leur mollesse, plus de vices que les hommes. Enfin, les femmes sont faibles, et c'est pour cela qu'elles sont trompeuses et rusées, qu'elles cherchent à usurper ce qu'elles ne peuvent conquérir. Il semble que l'oppression qu'elles subissent aiguise encore plus leur ruse et leur finesse innées, car on sait combien elles emploient d'adresse pour duper les plus sévères argus. Au contraire, la vertu naît de la force (*virtus* dérive de *vis*, comme ἀρετὴ du mot Ἄρης, ou dieu Mars). Si la vigueur nourrit la vaillance, la magnanimité, la modération, la justice, la tempérance et la prudence même, l'impuissance naturelle du sexe féminin lui rendra ces vertus presque impossibles(1).

(1) Tous les orientaux polygames ont une mauvaise opinion du sexe. « La femme, dit la loi de Menou, fils de Brahma (trad. » du chev. William Jones, *Works,* tom. III, chap. XI, n° 3, » p. 335 sq.), est protégée par son père dans l'enfance, par son » mari dans la jeunesse, par son fils dans la vieillesse : jamais » elle n'est propre à l'état d'indépendance. La fougue indomp- » table du tempérament, l'inconstance du caractère, l'absence

Celles-ci seront plus rares, surtout parmi les femmes de l'Orient ou de l'Asie, soumises à l'esclavage et privées d'éducation; c'est pourquoi Salomon, qui a dit tant de mal de ce sexe, s'écriait avec amertume au milieu de son sérail : *Mulierem fortem quis inveniet?* »

Mais quand nous conviendrions des reproches les plus outrés des ennemis de ce sexe, nous aurions toujours à faire la part de ses excellentes vertus. Qui lui ôtera l'humanité, la sensibilité, cette âme tendre et compatissante jusqu'à l'héroïsme, qui répare toutes nos fureurs? Car enfin s'il faut comparer un sexe à l'autre par le bien qu'il répand sur la terre, qui ne mettra pas la femme beaucoup au-dessus de l'homme, en considérant le rôle auguste de bienfaisance qui lui fut départi par la nature, à l'égard de l'homme si souvent ministre de mort et de douleur pour ses semblables?

Dis-moi guerrier ou démon, que fais-tu sur ce

» de toute affection permanente et la perversité naturelle qui
» distinguent les femmes ne manqueront jamais, malgré toutes
» les précautions imaginables, de les détacher en peu de temps
» de leurs maris.

Platon veut que les lois ne perdent pas de vue les femmes :
» car dit-il, (*De legib.*, l. VII) si cet article est mal ordonné,
» elles ne sont plus la moitié du genre humain, elles sont plus
» de la moitié, et autant de fois plus de la moitié qu'elles ont
» de fois moins de vertu que nous. De là vient que les femmes
» étaient en tutelle et esclaves partout chez les anciens (Hippocrate, *lettr. à Damagète*.)

globe dans ton atrocité sanguinaire? qui t'a dit que c'était là de la gloire? hélas! qu'est-ce que la gloire d'un gladiateur ou d'un spadassin? attends quelque peu, tu mourras à ton tour, et cette terre qui couvrira ton cadavre, t'ensevelira tout entier avec ta funeste renommée, fusses-tu un autre Achille. Ne t'abuse pas au point de bouleverser le monde et faire le supplice de tes semblables pour cette gloire de cannibale : sans Homère il ne serait plus question d'Achille, et sans les lettres, Alexandre et César n'auraient pas seulement un nom. Tu te trompes, la gloire n'est pas de tuer, c'est de faire vivre, c'est de créer des heureux, et la femme seule a ce pouvoir. Héros, meurtriers d'hommes, à jamais enfouis dans vos tombeaux; que je foule à plaisir votre cendre ignorée! preux et paladins, tyrans de vos contemporains, oppresseurs du pauvre, violateurs de l'innocence, ravisseurs cruels de l'enfance et de la vieillesse, oui, vous expiez vos fureurs ; que vos chairs pourries ne servent qu'à féconder les guérets jadis témoins de vos brigandages et de votre férocité ; tandis que la vertu modeste répare, dans les asiles sacrés de la pitié, les crimes de votre frénésie ; elle seule allaite de son sein les générations nouvelles qui font oublier vos massacres ; elle seule, essuyant les larmes et le sang, rappelle les amours consolateurs et les délices sur ce vaste cimetière de la terre, où viennent s'entr'assassiner tant de bourreaux.

Mais cette faiblesse même, ou plutôt ces douces feintes tant reprochées à un sexe si tendre n'ajoutent-elles pas au contraire de nouveaux triomphes aux plus délicieux sentiments de l'amour? N'est-ce donc pas ainsi que la femme dit vrai en mentant avec tant de grâce? Cette timidité charmante ne se transformera-t-elle pas en bonté touchante, l'avarice en utile économie, la superstition en une piété sainte, vertus essentielles d'une mère de famille? Tout dépend donc de la règle des affections chez les femmes, et une bonne éducation ne peut-elle pas se la promettre?

La superstition est, à la vérité, l'une des plus difficiles à contenir, parcequ'elle émane d'un principe vénérable, dont il semble que jamais on ne puisse blâmer l'excès. Aussi, de tout temps, a-t-elle eu les plus ardents prosélytes parmi le sexe, qu'on a qualifié de *dévot*. Les anciens Germains croyaient voir en lui quelque chose de divin; ils ont consulté comme des oracles *Aurinia* et *Veleda* (1). La femme n'aime pas le doute; sa faiblesse veut sans cesse être appuyée, comme chez toutes les âmes pusillanimes qui, par cette raison même, se précipitent dans la superstition. C'est encore par là qu'elles préfèrent les sectes philosophiques les plus exaltées, et la théurgie la plus enthousiaste, à la froide raison.

(1) Tacite, *Mor. Germanor.*

Les sibylles, les pythonisses, les prêtresses d'Apollon, pénétrées d'une sainte fureur, l'œil égaré, le sein haletant, la tête échevelée, la bouche écumante, se croyaient transportées par la divinité, et s'écriaient dans leur délire : *Ecce Deus!* C'est parmi les femmes surtout qu'il faut chercher la croyance aux divinations, aux songes, aux sortiléges, à la magie ; nous avons encore des devineresses, des tireuses de cartes, des bohémiennes persuadées de la vérité de leur art. Les horreurs même qu'on récite de cette crédulité, comme d'arracher, de dévorer le cœur d'un jeune enfant, de sacrifier des individus pour les plus noires opérations de la magie, et les prétendus pactes avec les démons ; ces détestables œuvres que Charlemagne punissait de mort dans ses capitulaires, que l'on reproche à la mémoire de Catherine de Médicis, n'ont pu naître que dans l'esprit inquiet de femmes persécutées de terreurs superstitieuses. Qui peut ressentir ces extases, ces ravissements ascétiques, ces illuminations de l'amour divin, capables de détacher de toutes choses de la terre, de rendre le corps insensible aux coups et aux blessures, en le plongeant dans la catalepsie, dans un spasme universel, dans une exaltation mentale pendant laquelle on se croit uni à la divinité, si ce n'est des femmes nerveuses, telles que sainte Thérèse, la Bourignon, la mère Guyon, et ces tendres agapètes de la primitive église, dévouées aux ministres

de la religion (1)? Qui peut goûter, comme elles, dans ces épanchements célestes, des joies ineffables qui se terminent même par une émission voluptueuse (2)? Toutes les histoires du fanatisme, des convulsionnaires, des enthousiastes, du magnétisme animal, du somnambulisme, etc., présentent toujours les femmes en première ligne (3). Leur imagination exaltée en impose tellement à leurs sens, qu'elles voient, sentent, entendent réellement ce qui n'existe pas, comme l'avoue saint François de

(1) *Unde agapetarum pestis in ecclesiam introivit?* dit saint Jérôme.

(2) Saint Cyprien censure les filles qui, faisant profession de continence par vœu de sainteté, habitaient avec des diacres (*Epist.* IV, p. 7.) et même avec leurs confesseurs (*non deesse qui Dei templa, et post confessionem sanctificata, et illustrata prius membra, turpi et infami concubitu suo maculent cubilia sua, cum fœminis promiscua jungentes,* etc.) Telles étaient les femmes introduites συνείσακτοι. Voyez Henr. de Valois, sur Eusèbe, *Hist. eccles.* VII. 30. Henr. Dodwell, *Diss. cyprianicæ,* III, § 3, et sq. Merillius, *Observ.* VI, 1. Bingham, *Antiq. eccles.* l. VI, c. II, § 13, et le *Jus eccles. protestant.* de Boehmer, lib. III, tit. II. Les conciles défendirent cet abus, surtout celui de Nicée, mais inutilement; il fallut que les empereurs Honorius, Théodose et Justinien en fissent la loi.

(3) La plupart des vieilles sorcières sont très lubriques, et se plaisent à devenir les succubes du démon au sabbat. Thomas Erastus, *De lamiis,* p. 30, et Keissler, *Antiquit. septentr.* p. 456.

Car on dit : *Vetulas capras libentius lingere sales juvenculis.*

En effet, les organes sexuels sont comme la zone torride du microcosme ou du petit monde; leurs ardeurs sont perpétuelles.

Sales, plus à portée que tout autre d'en avoir vu des exemples. C'est aussi par l'influence de ce sexe que la plupart des religions se sont propagées, et la France doit l'établissement du christianisme à l'épouse de Clovis (1).

L'explication de ces étonnantes singularités se découvre naturellement dans le mode de sensibilité de la femme, et dans sa débilité originelle. C'est par là qu'on trouve la clef des contradictions mystérieuses qu'elle rassemble. Nous avons vanté, par exemple, sa douceur, sa flexibilité capable de se plier à tous les états, de revêtir toutes les formes : qui n'en attendrait toujours toute complaisance, toute soumission, tout esprit d'obéissance? rien moins que cela : bien au contraire, il entre dans sa nature de se cabrer contre la domination, de disputer l'empire avec d'autant plus d'acharnement

(1) C'est toujours par les femmes que se répandent principalement les religions et les hérésies, et ce n'est pas sans motifs que Platon leur attribue aussi les sacrifices expiatoires et les diverses superstitions. L'histoire nous montre trois impératrices, Constantia, épouse de Licinius, Eusebia, femme de Constantius, et Dominica, femme de Valens, qui répandirent l'arianisme en Orient. Quatre reines établirent le christianisme en Occident; Clotilde, épouse de Clovis, Ingonde, femme de saint Erménigilde, et Théodelinde, femme d'Agilulfe; Berthe, épouse d'Ethelrède, fit également convertir les Anglais. Aussi le sexe féminin doit beaucoup à cette religion qui l'a rétabli dans l'égalité des droits que lui dénient les autres cultes. Une sœur des empereurs Basile et Constantin, mariée à un knès,

qu'on lui en laisse moins, de s'entêter d'une obstination qu'on a qualifiée diabolique, quelquefois même contre toute raison, et par cela seul qu'elle aura plus de tort. *Ce qu'une femme veut, Dieu le veut*, dit le proverbe, de sorte qu'il faut souvent lui proposer le contraire de ce qu'on désire qu'elle fasse. Mais c'est surtout lorsqu'il y entre du débat, et qu'on heurte par la contradiction son amour-propre, qu'elle pousse l'opiniâtreté ou la prévention jusqu'aux excès les plus déraisonnables. Il en est de même des enfants et de tous les êtres faibles, qui, par leur infériorité même, ne conviennent qu'avec plus de peine de la supériorité d'autrui.

Novi ingenium mulierum;
Nolunt ubi velis; ubi nolis, cupiunt ultro.
TÉRENCE.

La femme est un enfant, ajoute-t-on, pourquoi

ou grand-duc de Moscovie, nommé Wlodomir, obtint qu'il se fît baptiser, et à son exemple les Moscovites l'imitèrent bientôt à la fin du dixième siècle. Vers ce même temps, Micislas, duc de Pologne, fut converti au christianisme par sa femme, sœur du duc de Bohême; les Bulgares avaient reçu la foi de la même manière; enfin Giselle, sœur de l'empereur Henri II, rendit chrétien son mari, roi de Hongrie, l'an 1001. Ce furent les impératrices Irène, veuve de Léon IV, et Théodora, veuve de Théophile, qui rétablirent à Constantinople le culte des images, ruiné par les iconoclastes; une princesse de Galles soutint en Angleterre l'hérésie de Wiclef, etc. Quand Mahomet fonda sa nouvelle religion, il ne trouva point d'abord de prosélyte plus ardent que son épouse Cadisha, etc.

l'humilier en appesantissant le joug de sa dépendance ? Car voilà le vrai principe de sa résistance ; l'homme supérieur ne sent pas ce besoin. La femme ne voit dans la soumission, même la plus juste, que les fers de sa servitude : ainsi le pauvre sent plus la perte de la moindre somme, que l'opulent d'une partie de ses trésors. La femme sait qu'on méprise une esclave, mais qu'on doit estimer une compagne ; si elle se révolte, c'est parcequ'elle croit ne pouvoir pas céder sans se dégrader aux yeux mêmes de son maître. La preuve en est qu'on fera tomber cette obstination toutes les fois qu'on sauvera l'honneur de son amour-propre ; qu'on lui déguisera adroitement la vue de son infériorité par des marques de confiance, par un air d'importance attaché à ses sentiments, à ses opinions ; toutes les fois qu'on détournera par l'intérêt de ses plaisirs, de sa vanité, etc., sa vue de l'objet de son aheurtement, et qu'elle pourra céder sans se croire humiliée. Si la femme était un enfant, il faudrait l'amuser encore et non pas la fâcher ; c'est par cette adresse et ces sages déférences dues à une épouse estimée que le père de famille tempère son autorité ; qu'il lui imprime plus de poids et d'assurance, en faisant partager ses sentiments, au lieu de les établir par la violence.

En effet, l'un des principaux ressorts de l'esprit féminin est ce fonds inépuisable de vanité, continue-t-on, qui perce dans toutes ses actions et ses

pensées. Chez l'homme, domine plutôt l'orgueil, une opinion superbe de soi-même ; le péché de la femme est plus mignon, plus véniel et approprié à sa constitution. Comme elle est destinée à plaire, il faut bien qu'elle ait soin de sa personne, de sa parure (1) ; il faut en elle un principe qui l'excite à rassembler tous ses moyens pour les jours de combat et de gloire, au milieu de tant de rivales ardentes à conquérir les cœurs de leurs soupirants. Quelles vives démangeaisons de coquetterie, de

(1) Il faut que l'amour de la coquetterie soit en elles bien violent pour surmonter la répugnance de certaines pratiques. On sait par une épigramme de Catulle, contre Egnatius, que de belles Espagnoles se rinçaient jadis la bouche avec de l'urine :

..... Et dens, labra, defricatur urina,
Nunc celtibera, in Celtiberia terra ;
Quod quisque minxit, hoc sibi solet mane
Dentem atque russam defricare gingivam.

L'eau de mille-fleurs, usitée en cosmétique, est l'urine de vache au printemps, et des filles impubères boivent encore, en quelques pays, celle d'homme pour dissiper leurs pâles couleurs. Les Anglaises et les Picardes, dit Louis Guyon, pour se donner un beau teint, se lavaient la figure avec de l'urine de puceau, ou de pucelle; leurs amants s'étant enquêté de l'odeur qu'elles avaient en les embrassant, ont été avertis du fait (*Leçons diverses*, tom. II, l. III, chap. 14, p. 528.)

En général, la malpropreté augmente, après l'Angleterre et la Hollande en descendant vers le midi jusqu'aux confins de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal, même parmi les femmes des conditions les plus nobles qui n'ont pas honte de tuer leur vermine en public.

voir et d'être vues ! Mais la vanité dans ses justes bornes n'est point blâmable chez la femme, et, sans cet amour-propre, elle serait bien moins parfaite. Est-ce toujours sa faute si cet encens universel l'étourdit, si notre idolâtrie l'enivre, si nos louanges la remplissent d'une plus délicieuse opinion de son mérite et de sa beauté ? Quel homme résiste sans cesse aux séductions de l'orgueil ? Quel concert enchanteur, pour un être timide, que celui des hommages ! Quel charme ravissant pour une jeune fille de voir l'homme superbe, ce fier vainqueur, prosterné à ses genoux et soumis à son empire ! Et ne voyons-nous pas les rois, les princes les plus magnanimes, se laisser doucement captiver par les adorations de leurs courtisans ?

CHAPITRE II.

De la femme considérée par rapport à ses passions.

La nature, par une économie admirable, fait dériver la coquetterie, cet antique besoin de plaire, inné dans la femme, de la même délicatesse d'organisation qui est la source de ses autres penchants. N'est-ce point pour obtenir la protection du fort que le faible a besoin de s'attacher à lui? C'est ainsi que Vénus devint l'amante de Mars, selon la fable : prévoyance merveilleuse de la nature pour le maintien des espèces dans toute leur vigueur et leur perfection originelles. En amour comme en guerre, la vaillance emporte toujours la victoire. La femme se passionne pour les caractères belliqueux, hardis, entreprenants ; elle s'en croit plus forte, parcequ'elle est timide ; elle met sa gloire à dompter un cœur indomptable, à fixer un inconstant, à faire plier une hautaine indépendance. Telle qui méprise vos soupirs respectueux, vos tendres supplications, piquée de la froideur, de l'air de dédain d'un jeune et fier Hippolyte, paiera cher son indifférence ; cette fille si

réservée deviendra bientôt une amante passionnée ; elle rassemblera dans son amour tous les feux qu'elle refusait à d'autres engagements, tandis que celle dont la bonté facile écoute un essaim de folâtres adorateurs ne forme que des liaisons passagères et souvent sans conséquence.

Il faut à la vigne flexible un appui (1). Voyez cette veuve dans la tristesse; les sentiments tendres naissent sous les pleurs ; un consolateur se fait aimer ; le deuil sert bientôt de parure. L'amour, qui n'est, dit-on, qu'un épisode dans la vie de l'homme, devient pour la femme le roman tout entier. Jeune, elle aime sa poupée ; dans l'âge nubile, elle s'attache à son époux et à ses enfants ; dans la vieillesse, désespérant de plaire aux hommes par sa beauté, elle se voue à son Dieu ; elle guérit un amour par un autre, sans en être jamais désabusée ; la femme peut bien commencer par aimer un amant, mais ensuite elle aime l'amour pour lui-même, c'est-à-dire pour le plaisir.

Quelle est la femme capable de résister toujours aux occasions, à la persévérance, à des séductions continuelles et adaptées aux inclinations ? Il en est peu, sans doute ; ce qui fait dire à Montaigne : *Oh ! le furieux advantage que l'opportunité !* Tou-

(1) La liberté, ou l'indépendance ne convient jamais à la femme : *numquam salvis suis exsuitur servitus muliebris, et ipsæ libertatem quam viduitas et orbitas facit, detestantur.* Tit. Livius, *dec.* IV, lib. IV, *de lege oppia.*

tes, jeunes ou vieilles, belles ou laides, sont charmées qu'on les admire, qu'on leur adresse des hommages. Si l'orgueilleuse résiste quelquefois plus longuement qu'une chaste, elle est encore flattée, dans sa vanité, d'être nommée cruelle ; elle n'est pas toujours fâchée qu'on lui désobéisse par un excès d'amour : ce sentiment se justifie de lui-même, car la résistance aiguillonne et enflamme, et bientôt, une liberté en autorisant une autre, la femme qui cède la plus légère faveur se voit obligée de tant pardonner qu'elle se trouve vaincue sans avoir encore succombé.

Une fois subjuguée, la femme l'est pour toujours ; il est plus facile pour elle de vivre sans aucun engagement que de se borner à un seul, quand elle ose franchir le premier pas (1). Elle s'attache par ses faveurs à ceux qui en furent l'objet ; la qualité de libertin ne nuit pas toujours près des

(1) N'est-il pas bien cruel pour les meilleurs maris d'avoir précisément les femmes les plus débauchées, fort souvent à cause de leur indulgence même? Nous n'en voulons pour preuve que les deux excellents empereurs, Antonin et Marc-Aurèle, qui épousèrent les deux Faustines, la mère et la fille, toutes deux infâmes par leurs débordements effrénés, et cependant toutes deux placées par leurs époux au rang de déesses, jusqu'à être honorées d'un culte public dans des temples après leur mort.

L'empereur Claude fut certes un mari patient et commode, évidemment poussé à bout par Messaline, et néanmoins il lui aurait tout pardonné.

plus sages mêmes, qui se flattent d'en être les réformatrices. On a dit plus : les femmes sont des libertins par le cœur, selon un poëte anglais. Platon assure qu'elles furent jadis des garçons débauchés, et l'on ajoute que les égrillards les plus déterminés sont loin de leur déplaire :

Et mentem Venus ipsa dedit.

Qu'on examine combien peu elles s'aiment entre elles naturellement, parcequ'elles sont rivales; que leurs amitiés ne vont jamais jusqu'à se sacrifier une passion; que les seuls liens qui les puissent retenir sont des secrets d'amour, qu'elles craignent mutuellement qu'on ne trahisse. Aussi, combien entend-on de ces traits de médisance, de ces petites noirceurs, de ces piquantes réticences que les prudes, les dévotes mêmes décochent saintement contre les plus aimables de leur propre sexe! Montaigne croit la femme incapable d'une vraie amitié ; il ne lui trouve point une âme assez ferme, assez exempte de petites jalousies pour une autre femme; ce n'est que pour l'homme ou pour des enfants que ses sentiments s'exaltent jusqu'à l'héroïsme.

Mais si la plus sage pardonne le moins aux autres les voluptés dont elle est sevrée, il n'y a point de haine comparable à celle dont les femmes perdues poursuivent les plus vertueuses; la conduite

honorable de celles-ci semble être le témoignage toujours insultant de leur infamie : c'est pourquoi les courtisanes sont si ardentes à corrompre la vertu la plus pure, afin qu'ayant bravé toute honte par des chutes répétées, la femme n'ait plus d'autre parti que de jouir de la ruine même de sa réputation. Plus la femme se donne, moins elle conserve de mérite aux yeux de l'homme ; plus elle pense reprendre son ascendant par la profusion de ses faveurs, plus elle diminue de l'estime qui lui était acquise (1). Au contraire, l'homme s'attache davantage à celle qui met à un plus haut prix sa défaite ; de même qu'en toute chose, la rareté renchérit la vertu, et l'amour s'aiguise par ses généreux sacrifices.

(1) De là vient en effet le dégoût des hommes polygames pour les femmes ; parcequ'ils en sont trop rassasiés, ils se plongent dans un vice infâme. Ainsi la pédérastie est tolérée chez les Turcs, et l'on voit à Constantinople des jeunes gens fardés, musqués, instruits à tous ces vices du luxe. Olivier, *Voyag. emp. othoman*, t. I, p. 92. Il résulte encore un autre inconvénient de cet abandon des femmes précisément dans les pays où l'on en a le plus : elles se livrent entre elles à des passions désordonnées, par l'effet du délaissement où elles vivent.

Les femmes orientales ont toujours passé pour *tribades*, dit Chardin. J'ai ouï assurer si souvent et à tant de gens qu'elles le sont et qu'elles ont des voies de contenter mutuellement leurs passions, que je le tiens pour fort certain. On les empêche d'y satisfaire tant qu'on le peut, parcequ'on prétend que cela diminue leurs appas et les rend moins sensibles à l'amour des hommes. (*Voyage en Perse*, t. II, p. 280.)

Une des passions que ce sexe ressent avec le plus de violence, est la jalousie. En effet, comme la femme fait en amour plus de sacrifices que l'homme, et qu'elle s'expose à tous les maux de la maternité; comme les lois sont plus sévères contre de nouvelles liaisons pour elle que pour lui, se voir délaissée, c'est se sentir immoler à la plus cruelle injure et au déshonneur. Il est donc naturel qu'elle s'abandonne avec fureur à la jalousie. Et peut-être que la privation des plaisirs qu'elle se croyait dus n'est pas le moindre mobile de cette passion qui ravage toute son âme (1). Si l'amour ne peut se cacher long-temps, la jalousie se décèle bien facilement dans une amante aux yeux d'une autre femme. Tels sont les funestes emportements qui conduisent tant d'épouses, d'amantes sensibles, à la démence, à des maladies de langueur dont elles déguisent en vain la source, et qui, comme l'amour secret, ont besoin, pour être devinées, de clairvoyants Érasistrates. Qu'on explique en effet pourquoi les mères haïssent presque toujours leur bru, tandis qu'elles aiment plus souvent leur gendre?

(1) C'est surtout par ce secret dépit de leur nullité que les eunuques deviennent de si intraitables surveillants des sérails; ils jouissent de s'opposer aux moindres récréations des femmes, comme tout être faible et incapable voudrait voir chacun réduit à sa propre impuissance. Tout inférieur ne pouvant atteindre à l'élévation de son adversaire, s'efforce de le courber, de le rapetisser à sa propre bassesse. L'envieux a du moins cela de bon, qu'il se punit lui-même, comme le fer se ronge par la rouille.

Toutes les femmes pardonnent à Orosmane de poignarder Zaïre par excès de jalousie; car, puisque cette passion dévorante est encore la preuve du plus violent amour, quelle femme ne serait pas offensée plutôt de la flasque indolence d'un amant qui la verrait, presque sans regret, enlevée par un autre? Combien d'entre elles tiennent même à honneur que des duels sanglants et des coups d'épée signalent à tous les regards le triomphe de leurs charmes (1)?

(1) Chez les anciens Gaulois, les femmes ne recevaient pour amants que des hommes courageux et adroits. Arbitres des actions glorieuses, le but et le prix des plus brillants exploits, elles devinrent souvent juges du point d'honneur dans les duels; les *Kæmpe*, sorte de chevaliers toujours combattant chez les Scandinaves du moyen âge, voyaient souvent leur audace et leurs prouesses guerrières récompensées par la main des princesses; les filles les plus riches étaient ainsi gagnées à la pointe de l'épée, et il fallait encore que le vainqueur fût toujours prêt à les conserver contre tout prétendant (Mallet, *Introd. à l'hist. de Danemarck*, liv. IV, p. 128; Thorlacius, *Mém. sur les duels*, en danois, Copenhag., 1812). Les fiancés, toujours occupés de leur maîtresse, voyageaient comme le font encore les jeunes Danois et Norwégiens.

Parmi les Caraïbes les plus braves, la femme fut aussi le prix de la valeur; les Brésiliens ne pouvaient jadis se marier avant d'avoir tué un ennemi, coutume également reçue chez les Tartares (Vincent Leblanc, *Relat.*, part. I, ch. XXX). Un père tenant à honneur d'avoir pour gendre un homme de courage, lui offrait sa fille, et on se disputait ainsi la possession des vainqueurs au retour d'une guerre; ce n'était pas l'homme qui sollicitait de son amour une jeune beauté, mais les charmes de celle-ci devenaient le prix de la vaillance.

Cependant toute passion étant plus impétueuse dans les êtres les plus délicats et les plus sensibles, la jalousie s'allume encore plus terrible par rapport à leurs maris.

.....Notumque furens quid femina possit.

Plus leur époux montre de beauté, de mérite, de jeunesse, de qualités brillantes et aimables, plus elles s'aigrissent de soupçons, de défiances sur son infidélité, plus elles sentent de fureur contre toute autre femme qu'il approche. Qui ne connaît la rage d'une Médée envoyant à sa rivale une robe empoisonnée, et égorgeant ses propres enfants? Qui n'a pas entendu retentir la scène des douleurs d'une Hermione dédaignée par Pyrrhus?

Nullæ sunt inimicitiæ nisi amoris acerbæ.

PROPERCE.

« Lorsque la jalousie saisit ces pauvres âmes, » faibles et sans résistance, dit encore Montaigne, » c'est pitié comme elle les tirasse et tyrannise » cruellement. Elle s'y insinue sous titre d'amitié, mais depuis qu'elle les possède, les mêmes » causes qui servaient de fondement à la bienveillance servent de fondement à la haine capitale : » c'est, des maladies d'esprit, celle à qui plus de » choses servent d'aliment, et moins de choses » de remède. »

On remarque en effet, dans les maisons d'aliénés, beaucoup plus de folles par jalousie que de fous pour cette cause (1). Le délaissement d'un ingrat paraît surtout à la beauté un sanglant outrage ; et c'est ainsi qu'on voit se faner, dès leur printemps, de brillantes fleurs par le souffle empoisonné de ce mépris de leurs charmes : telle union, formée sous les plus fortunés auspices, ne présente bientôt que d'atroces querelles jusque sur la couche nuptiale ; de là les chagrins rongeurs qui font un tourment infernal de la vie domestique. Quelle serait l'existence du mahométan au milieu de son harem, dont les femmes se disputeraient avec fureur sa possession, s'il n'y faisait pas régner la terreur et la contrainte ? Mais alors, avilie dans des voluptés sans

(1) Un des exemples les plus remarquables de jalousie est celui d'une jeune femme qui exigea de son amant de porter un anneau avec un cadenas dont elle seule conservait la clef. Telle était la *fibula* qu'on mettait jadis à Rome aux chanteurs pour conserver leur voix en les privant des jouissances de l'amour. Mais bientôt l'inflammation et la gangrène qui survinrent au prépuce ainsi percé par un anneau, forcèrent à pratiquer la circoncision. Fait arrivé à Paris en 1823.

L'infibulation se pratique en divers pays sur les femmes et des femelles d'animaux. De saints fakirs des Indes portent quelquefois aussi un gros anneau, par esprit de chasteté ; les dévotes de l'Hindostan vont, dit-on, le baiser comme un objet sacré. Martial parle des chanteurs qui rompaient quelquefois leur anneau et qu'il fallait remener chez le boucleur :

Et cujus refibulavit turgidum faber penem.

Lib. VII, epigr, LXXXI.

charmes, l'odalisque d'un sultan, n'ayant plus que les restés de ses rivales, ramène toute sa tendresse sur ses enfants; ils la consolent des ennuis de l'amour; ils font désormais son espérance et sa joie. Où sont ces femmes fortes, assez affectionnées au bonheur de leur mari pour lui sacrifier toute jalousie, pour amener elles-mêmes de jeunes beautés à sa couche? Sara, dit-on, le fit pour Abraham, Stratonique pour le roi Déjotare, Livie pour Auguste; mais il est probable que ces femmes prudentes aimèrent mieux céder de bonne grâce à une chose qu'on se serait permise sans elles, afin de choisir des rivales incapables de les supplanter. C'est ce que l'histoire nous a raconté de la marquise de Pompadour, pendant que *les fleurs blanches naissaient sous ses pas;* et ce manége ne fut encore que l'art de perpétuer son empire.

Que le médecin étudie donc la femme; qu'il voie comment la nature a disposé cette timide et coquette Galathée:

> Et fugit ad salicés, et se cupit ante videri;

sa pudeur, ce charmant attribut de la beauté qui feint de refuser ce qu'elle brûle d'accorder; cette aimable vanité qui, se complaisant dans les mondanités féminines (*mundus muliebris*), s'affecte du nouvel ornement qui pare une rivale, et qui pleure secrètement la perte d'une grâce.

Qu'il observe les profondes racines de cet amour-propre entretenu, exalté par tant d'hommages séducteurs; qu'il examine cette jeune et vive élégante de nos cercles les plus brillants; c'est un enfant gâté par l'adulation et rassasié de fadeurs; la dissipation, les spectacles, les bals ajoutent à ses minauderies, à sa gracieuse impertinence; ils impriment à son système nerveux une mobilité extraordinaire : il faut des vapeurs, des migraines, des nerfs agacés à cette jolie nymphe élevée dans les délices et la molle oisiveté. Tout sourit à ses moindres caprices, elle est blasée sur tout; mais lorsque le temps, *cet insigne larron*, lui dérobe ses charmes, lorsqu'elle voit décroître les hommages et les plaisirs, quel douloureux mécompte de sa fierté! quelle humiliation cruelle pour l'amour-propre! quels trompeurs éloges indignement démentis! qu'il en coûte pour se résoudre à ne plus pouvoir plaire, et que les miroirs deviennent perfides! On accuse en vain les hommes de fausseté et d'ingratitude, on vante en vain l'antique politesse de nos aïeux; il s'élève au fond du cœur je ne sais quel obscur chagrin qui ronge la vie et sillonne les joues. Heureuse alors l'épouse modeste et sensée qui sait se résoudre à sa destinée, et remplacer par des soins plus importants ceux des ruines de sa beauté!

Lorsqu'elle ne peut plus contester enfin le titre de *vieille*, la femme sent qu'elle n'a plus le droit

de régner par l'amour ; qu'il lui est moins permis de rester imparfaite ; son esprit s'étend, se fortifie par mille réflexions que l'usage du monde et la société lui ont jadis inspirées. Dans sa jeunesse, un instinct sagace indiquait soudain ce qui plaît ou ce qui peut déplaire, lui faisait reconnaître le vicieux ou le nuisible ; dans l'âge mûr, elle acquiert un tact merveilleux pour saisir un ridicule, pour sonder le cœur, pour démêler un penchant inaperçu ; elle discerne, d'un coup d'œil, ce qui convient à tel ou tel personnage ; sa politique devient plus profonde et plus raffinée ; elle se soutient par adresse, et par son art d'intéresser, de diriger la jeunesse inexpérimentée dans les sentiers du monde : c'est Ulysse en jupons, comme on le disait de Livie, femme d'Auguste. Si surtout elle sait éviter de se ressouvenir de sa beauté, elle merite alors tous les respects des hommes. Il y a plus, un jeune homme n'est pas bien élevé s'il lui manque les conseils prudents d'une mère âgée ; elle seule a le secret de le rendre vraiment aimable ; nulle politesse n'est parfaite sans ses leçons ; elle connaît mille attentions affectueuses et ces adroites prévenances qui savent enchanter le commerce de la vie. Ses enfants deviennent sa gloire, et c'est dans eux et par eux que cette illustre Cornélie se flatte de briller encore à son déclin sur la terre.

CHAPITRE III.

De la femme dans l'état social.

Par rapport au caractère et même à l'esprit, on trouve moins de différence de femme à femme que d'homme à homme : elles se tiennent plus près de leur nature que nous de la nôtre ; la sociabilité semble fortifier leurs penchants innés, tandis qu'elle tend à diminuer les nôtres. En effet nous cherchons l'indépendance, tandis qu'elles aiment à donner et recevoir un doux esclavage. L'homme veut régner par l'autorité et la valeur ; la femme nous enchaîne par les nœuds et les replis de mille affections. Nous tendons à généraliser notre existence ; elle, à la particulariser : nous aspirons à la gloire ; elle, à la félicité domestique. Enfin l'homme ressemble peut-être à l'altière Injure, qui, selon Homère, foule aux pieds les têtes des mortels ; et la femme, aux molles Prières, qui la suivent en se courbant pour réparer ses outrages.

Par rapport à l'état social, une épouse est plus vertueuse là où l'égalité numérique des sexes établit la monogamie ; elle devient plus dépravée, au contraire, où la polygamie est en usage, par la

surabondance des femmes. La raison en paraît évidente; car, en supposant aux deux sexes des besoins égaux, il faut que le plus nombreux recherche l'autre; et si c'est la femme, elle cédera aisément, surtout dans les pays où, captive en des sérails, la difficulté, la rareté des occasions doivent rendre celles-ci plus décisives. Une pareille disposition morale, principalement sous les climats chauds, où toutes les passions sont plus exaltées (1), en exigeant la réclusion des femmes, inspire de plus impérieux désirs, soit de la liberté, soit des jouissances furtives dont on est sevré; toute

(1) Le climat doit-il servir d'excuse à plusieurs vices, comme il rend raison de quelques vertus? Sans doute l'amour dans les climats chauds, devenu plus ardent, exige plus de retenue entre les sexes, car les sens y sont plus inflammables que sous des cieux glacés. Une Espagnole, voilée sous sa mantille, laisse à peine soupçonner ses appas, tandis que la simple Allemande, la flegmatique Hollandaise dérobent peu les leurs, se laissent approcher, saisir et embrasser sans cette affectation de pruderie dont les femmes du midi couvrent mal leurs mœurs débauchées. Mais la familiarité des unes est aussi innocente que la réserve des autres cache souvent des désirs effrénés.

Au contraire, les femmes espagnoles et italiennes ont la plupart une conversation agaçante, et se permettent, dans leurs propos, des équivoques obscènes qui déconcerteraient l'Anglaise et la Française les moins susceptibles d'affectation. Il n'en faudrait pas conclure que la corruption des mœurs se décèle par celle du langage. On voit trop souvent, au contraire, que jamais les mœurs ne sont plus dissolues que lorsque la pureté du langage est poussée jusqu'au scrupule : lorsqu'on commence à rougir de sa nudité, l'on n'a déjà plus son innocence.

défiance d'ailleurs autorise l'abus, et, puisque c'est une esclave qui n'est pas maîtresse de sa volonté, l'épouse n'a plus à répondre d'elle-même. Comme on la croit incapable de résister à ses penchants, sa vertu serait sans récompense, ou plutôt duperie; ainsi, par cela même qu'on ne l'a pas estimée, la femme cesse d'être estimable ; il y a des pays où la raison inverse devient également vraie.

Or ce mépris pour les femmes produisant nécessairement leur esclavage, la surabondance de ce sexe rendant les jouissances trop faciles, et dépréciant l'opinion de son mérite, amène en même temps la corruption des mœurs. Il s'ensuit que le despotisme s'établit dans la famille, et, par une pente naturelle, dans le gouvernement politique. Au contraire l'estime pour les femmes tend à leur liberté, à les rendre maîtresses et reines, et cet état est favorable à la liberté civile. C'est ainsi qu'elles étaient respectées chez les Gaulois et les Germains, nos libres et généreux ancêtres, et qu'elles tenaient un rang dans les conseils de ces nations (1). La

(1) Les Gaulois, dit Plutarque, *Des vertus des femmes,* ont coutume de consulter leurs femmes sur la paix et la guerre, et de les prendre pour arbitres des différends entre eux et leurs alliés. Aristote, *De republica,* lib. II, place aussi les Celtes au nombre des nations guerrières soumises à des femmes. De même les assemblées des sauvages de l'Amérique dans leurs carbets, consultent également les femmes sur la paix ou la guerre ; fait presque général chez les nations encore barbares. (Robertson, *Histoire de l'Amérique.*)

galanterie chevaleresque du moyen âge, qui armait de nobles paladins pour soutenir l'honneur des dames, était le même sentiment de respect et de déférence pour ce sexe, mais alors exalté jusqu'à l'héroïsme. Cette opinion de leur vertu rehaussait encore plus celle-ci, et c'est alors, sans doute, qu'on a vu des amantes héroïques, des Aménaïdes fidèles à leur Tancrède. Quelles grandes choses on pourrait produire par les femmes ! Les anciens Grecs les ont crues, à tort, incapables d'un amour magnanime. Sans doute elles ne doivent pas, en farouche amazone, en hardie Bradamante, courir le harnais sur le dos, comme le guerrier dans les camps et au milieu du feu des batailles ; celles qu'on voit prendre ainsi des habitudes martiales sortent de leur sexe (1). Mais si quelque moyen peut rallumer encore parmi nous le sentiment des antiques vertus, aujourd'hui que l'amour de la pa-

(1) De même, au temps de César, les femmes germaines suivaient l'armée, et décidaient s'il était opportun ou non de livrer bataille (César, *De bello gallico*, l. I, c. L). Il en était ainsi des femmes gauloises, au rapport de Polyænus (*Stratagem.*, l. VI., c. L).

Toutefois les Gaulois avaient droit de vie et de mort sur leurs épouses ; la polygamie leur était permise (César, *De bell. gall.*, l. VI, c. XIX ; et Berlier, *Précis historiq.*, p. 279). Les Germains seuls, entre ces anciennes nations encore barbares, étaient monogames ; mais leurs chefs épousaient à la fois plusieurs femmes (Tacite, *Mor. Germ.*, chap. XVIII), comme le faisaient encore nos rois de la première race, quoique chrétiens.

trie, que le fanatisme de la religion et la passion de la vraie gloire, sont étouffés sous les vils calculs de l'intérêt pécuniaire et par l'ambition des faux honneurs, ce moyen ne peut venir désormais que de la femme. C'est en la corrompant qu'on a perdu notre vieille Europe et amassé ces noires tempêtes qui tonnent depuis tant d'années sur la tête des peuples. Il nous en coûtera notre bonheur et notre indépendance, si la femme n'admire plus dorénavant que l'or de la fortune et la splendeur du pouvoir. Également avilie comme l'homme (après lui toutefois), ses charmes seront mis à l'encan, et son empire deviendra dès lors le témoignage de sa honte; elle perdra bientôt et son ascendant et ses charmes; dégradée dans l'estime des hommes, avec elle s'engloutiront, dans un affreux despotisme, les biens les plus précieux que nous avait donnés la nature, *la liberté* et *l'honneur*.

Pourquoi les sentiments nobles, en effet, ne se conservent-ils que dans les pays où les mœurs sont pures? C'est que les femmes n'y admirent point un homme couvert d'infamie et de honteux honneurs; c'est que l'éclat des richesses n'y fait pas le dédommagement de l'avilissement, et qu'un haut rang n'y garantit pas du mépris de ce sexe, mépris bien plus insupportable et outrageant que celui de l'homme. « Dans les républiques, dit Montesquieu, les femmes sont libres par les lois et captives par les mœurs; le luxe en est banni, et avec

lui la corruption et les vices (1). Les bons législateurs ont banni jusqu'à ce commerce de galanterie qui produit l'oisiveté, qui fait que les femmes corrompent avant même d'être corrompues, qui donne un prix à tous les riens et rabaisse ce qui est important, et qui fait que l'on ne se conduit plus que sur les maximes du ridicule que les femmes s'entendent si bien à établir (2). »

Lorsqu'il n'y a plus de vice méprisé, s'il est riche et puissant, comme dans nos sociétés actuelles, lorsqu'on ne redoute plus que la tache du ridicule, on peut presque tout tenter impunément, en évitant seulement avec soin ce dernier. La femme dirige, en ce sens, l'opinion publique, au point que les noms même de chasteté, de vertu, l'antique pudeur, deviennent souvent des sujets de badinage dans notre état de civilisation, et le plus impardonnable des ridicules (3). Qui osera se faire

(1) *Esprit des lois*, liv. VII, chap. IX.

(2) *Ib.*, ch. VIII.

(3) Saint-Foix, *Essais sur Paris*, croit que l'usage de plaisanter sur l'homme dont la femme a commis un adultère, vient de ce que les nobles avaient jadis le droit de prélibation et de *marquette* (de *jambage*, de *cuissage*, etc.), la première nuit des noces sur les nouvelles mariées de leurs serfs ou hommes de corps (Camill. Borellus, *Bibl. germanic.*, tom. I). L'on sait qu'un pareil droit de défloration des vierges existe encore en beaucoup de pays, et même est exercé par les prêtres de diverses religions. La mésaventure de Vulcain saisissant dans ses filets sa femme Vénus en flagrant délit, et s'exposant aux risées de

alors le don Quichotte des hautes vertus, des grandes passions, même de celle d'amour, si plaisamment raillées par les élégantes de nos salons? Belle dame, vous vous trompez. Après avoir dégradé tout ce qu'il y a de pur et de vénérable parmi le genre humain, le mépris doit nécessairement rejaillir jusqu'à vous et votre famille. N'êtes-vous plus désormais épouse, mère, fille, sœur? C'est ainsi qu'après avoir renversé l'autel de l'honnête, on fait cesser tous les cultes et tous les sacrifices. Devenez femme telle que la nature vous a formée, et vous retrouverez encore des respects dignes de vous.

Sans doute la corruption a été réciproque, et il serait injuste d'en accuser la femme seule. C'est le résultat de nos institutions actuelles et l'esprit des gouvernements monarchiques, car la vraie noblesse du caractère et l'élévation des âmes ne conviendraient guère lorsqu'on exige tant de souplesse, et qu'on rive les fers de notre servitude sous l'apparence d'une exquise politesse. Pour amollir les

tous les dieux de l'Olympe, montre cependant la haute antiquité de cette coutume. Il semble que c'est la faute de l'homme si la femme manque à son devoir, et qu'elle ne va pas chercher un autre quand son époux sait toujours la mériter. La femme, a-t-on dit, est un bénéfice qui oblige à résidence. Les ceintures de virginité sont des barrières outrageantes qui, montrant le doute de la chasteté d'une épouse, la détermine souvent à s'en affranchir.

hommes, on a dû commencer par séduire et corrompre les femmes au moyen du luxe et des faveurs des cours. Les rapports naturels ainsi renversés entre les sexes, la femme a dominé, mais pour sa propre honte, et même pour son infortune. Tout ce qu'on ajoute à l'éclat de son rôle a toujours été dérobé à son bonheur ; plus d'une tendre Monime, ou d'une sensible La Vallière, ont trempé de larmes amères l'auguste diadème de leurs maîtres, avant de succomber à la misère de leur destinée.

Combien ne faut-il pas de précautions et de prudence pour gouverner la santé d'une organisation aussi frêle et aussi mouvante que celle de la femme dans tous les états de sa vie! Combien de saccades dans les affections, de jeux et de retours dans les ressorts de cette inconstante sensibilité! Comment enchaîner cette imagination flexible et toujours ondoyante! Dans quels abîmes du cœur le médecin doit descendre, tantôt avec discrétion, tantôt avec une imposante fermeté! Un dépit, un chagrin, une blessure d'amour-propre renfoncé, une tendresse déguisée, le venin d'une jalousie secrète, des espérances déçues, une crainte vive ou prolongée, une joie immodérée, des désirs trop concentrés, une douleur ou une volupté trop poignantes, tantôt des larmes forcément contenues, tantôt un caprice frustré, voilà de quoi exciter des spasmes, des secousses désordonnées dans toute l'économie de la femme.

Et lorsque ces mouvements se réfléchissent vers l'utérus, *cet animal indocile*, comme parle un ancien, entre en fureur, s'agite et ébranle tout le corps. C'est le centre d'où partent une multitude d'irradiations nerveuses, surtout à l'époque de la nubilité et dans diverses circonstances. C'est par les communications de cet appareil d'organes avec le système nerveux abdominal (ou le grand sympathique, trisplanchnique), que l'utérus est intéressé dans presque toutes les affections de la femme; de sorte que la sensibilité hystérique semble être non seulement son état le plus naturel, mais encore l'une de ses perfections.

En effet, qui lui inspire le désir de plaire, si ce n'est l'influence secrète de l'organe sexuel? D'où s'élèvent les ardentes émotions de la jalousie ou cette tendresse affectueuse, ce penchant à s'exalter sinon de ce foyer de sensibilité? Non seulement l'amour sexuel, mais celui de la maternité, ou des enfants, celui même de la dévotion, ne sont pas exempts de ces rapports merveilleux avec l'organe utérin et ses dépendances. Qu'on examine cette tendre mélancolie, ces talents soudains qui fermentent et éclatent tout-à-coup chez plusieurs filles vers l'époque de la puberté (d'où l'on a dit que l'esprit leur venait alors), qu'on suive toute la chaîne des idées, des sentiments qui accompagnent l'explosion de cette floraison du physique et du moral, ce délire érotique, cette fièvre de vie,

qui semblent enivrer cette vierge naguère si timide; qu'on en voie d'autres, plongées dans les langueurs de la chlorose, s'abandonner à des goûts absurdes ou dépravés, etc., l'on reconnaîtra combien tantôt l'activité, tantôt l'atonie, les divers tiraillements nerveux de l'organe reproducteur affectent toute l'économie de la femme.

Enfin, lorsque l'âge détruit en elle l'énergie de cet organe et l'espérance des plaisirs, avec la faculté de concevoir, la mort du système sexuel reporte un surcroît de force dans tout le reste de l'organisation. En effet, pendant la gestation surtout, si la vie semblait concentrée vers l'organe utérin pour fomenter, couver celle d'un nouvel être; si la femme alors manifestait moins de facultés d'intelligence, plus de bizarreries qu'à toute autre époque; au contraire, lorsque les forces vitales cessent de conspirer vers l'utérus, elles augmentent celles de l'esprit et du reste du corps. C'est alors qu'il se développe plus de poils à la figure (quelques femmes deviennent même barbues); passé l'âge critique, les femmes acquièrent l'espérance d'une plus longue vie que l'homme, leur esprit déploie plus de netteté, d'étendue et de vivacité. Il y a moins d'instinct maternel désormais que de prudence pour diriger une famille; on donne moins au sentiment qu'à la réflexion; la femme se rapproche davantage de la constitution masculine. (Les femelles des quadrupèdes, des

oiseaux, après l'âge propre à la génération, revêtent le pelage ou le plumage plus coloré des mâles, et leur chair devient ferme et dure comme celle de ces derniers.) Enfin la consolation de ses derniers jours est de mourir entre les embrassements d'une nombreuse famille et d'une féconde postérité.

Telle est la nature morale du sexe féminin, telles sont les modifications qui résultent des phases de son existence. La femme est donc un être extrême dans ses affections et ses qualités naturelles ; rarement elle conserve ce milieu constant de froideur et d'indifférence dont la raison de l'homme tire tant d'avantages et de force pour affermir ses jugements, pour les peser dans la juste balance de l'équité.

Femme! objet inconstant d'idolâtrie et de haine, compagne sensible, éclairée de l'homme parmi nous ; épouse, tendre moitié, ou plutôt le tout du citoyen et de sa famille, votre éloge ou votre blâme fait le destin du monde. Tantôt nymphe folâtre, dansant sur les gazons fleuris de Tempé ou les collines du mont Olympe ; tantôt veuve inconsolable, se précipitant près du Gange sur le bûcher enflammé qui dévore son époux; tantôt bacchante échevelée dans les fêtes d'Adonis, ou séduisante Circé enivrant de nectar ses adorateurs, ou cruelle Médée dans les fureurs de la jalousie ; ruine, délices de l'univers, source de la vie dans

ses amours et principe de la mort dans ses voluptés ; être qui crée et détruit le genre humain, dont la prière ordonne, dont le commandement peut tuer ; assemblage des plus étonnants contrastes, pétri d'éléments de discorde pour établir la concorde ; ô quels dangereux dons servent à l'accomplissement de cet être lorsqu'il sait en faire usage ! L'homme est plus sûr d'échapper à ses prestiges par la folie que par sa raison même ; elle lutte en vain contre le joug fatal que lui imposa la nature dans les jours de la jeunesse et dans presque tout le cours de la vie.

SECTION CINQUIÈME.

DE LA FEMME CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT LITTÉRAIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

De l'influence des femmes dans la société sur la littérature et les beaux-arts (1).

Ubicumque videris orationem corruptam placere, tibi mores a recto descivisse non erit dubium.

SENECA, epist. CXIV.

De toutes les lois de la nature, la plus douce et la plus impérieuse est le penchant qui rassemble les deux sexes dans cette communauté de biens et de maux qu'on appelle la *société*, qui les oblige à se rendre meilleurs ou plus aimables pour se plaire l'un à l'autre. La femme ne pouvant pas subsister seule, devient, par sa faiblesse, ses grâces et les fonctions auxquelles son sexe la destine, le pre-

(1) En 1809, la Société des sciences, lettres et arts de Mâcon avait proposé cette question ; le travail qu'on donne ici a remporté le prix : on y a joint quelques notes.

mier lien de la vie civile. Esclave condamnée à des travaux pénibles chez le sauvage, opprimée et renfermée sous le jaloux despotisme des Orientaux (1),

(1) Dans toutes les Indes orientales, parmi les païens comme chez les mahométans, les femmes sont maintenues dans un état profond de dégradation et privées de presque tous les droits sociaux; nulles dans les affaires, parceque les seuls hommes y possèdent tout, exclues, par une stricte séparation, de la vie sociale, leur absence fait que la conversation entre les hommes uniquement devient âpre et grossière. Elles ne jouissent même pas de la permission de s'entretenir avec des parents adoptifs de la famille où elles entrent, s'ils ne sont pas de leur sexe. Elles servent, en silence et voilées, leurs maris, qui ne leur commandent que par des gestes impérieux. Aussi l'éducation des femmes est extrêmement négligée dans ces empires despotiques; à peine une seule sur vingt mille apprend à lire, et les lois religieuses leur défendent la connaissance des livres sacrés. Comme on les marie très jeunes et sortant à peine de l'enfance, on ne prend nulle peine pour les instruire; leur mari en devient par là bien supérieur encore à elles. Liées si jeunes et si innocentes à un époux, n'en connaissant jamais d'autre, condamnées au plus triste veuvage, dans une réclusion perpétuelle et même méprisées quand il meurt, elles voient un protecteur et un refuge dans ce maître dur et absolu, et plusieurs encore aujourd'hui refusent de lui survivre.

Cette négligence préméditée de toute instruction laissant leur tête vide, ouverte à toutes les servitudes de la superstition et de la crédulité, on les voit s'abandonner avec confiance aux plus absurdes erreurs de la sorcellerie et des pratiques de bigoterie; d'ailleurs, en proie à toutes les petites passions dans l'oisiveté des sérails ou *zénanas*, elles deviennent entre elles jalouses, médisantes, querelleuses, acariâtres, et l'aigreur de leurs disputes aiguise leur malignité : c'est ainsi que l'homme déprave ce sexe et se plaint à tort d'une perversité qui est son

elle n'exerce une influence active que sous les climats où, presque égale à l'homme et plus maîtresse d'elle-même, elle apprend à faire estimer son suffrage; et parcequ'elle est libre de se donner, elle veut qu'on la mérite. Bientôt elle substitue à la rudesse féroce de nos premières habitudes l'empire plus doux de l'amour et les lois de la politesse(1). En réduisant son vainqueur à lui plaire, elle éveille l'industrie et les arts. Le chant, la danse, la peinture, les ornements poétiques du langage, naissent de cette même source, ainsi que le goût de la parure et tout ce qui s'y rapporte. L'impuissance de la femme intéresse la générosité du sexe le plus robuste, et le prix qu'elle sait mettre à ses faveurs fait tout son pouvoir. De là est venu son prodigieux ascendant à cette époque appelée le moyen âge, dans cette enfance de nos sociétés modernes, berceau de la chevalerie errante et de l'ancienne courtoisie des paladins. Tels furent encore,

propre ouvrage. Il y perd son bonheur, et ses plus nobles qualités se corrompent par la communication avec des âmes qu'il a courbées lui-même dans la servilité.

(1) Telle était la simplicité de nos aïeux que pour peupler Villefranche en Beaujolais, bâtie au XII[e] siècle par Humbert, sire de Beaujeu, ce seigneur accorda aux maris le privilége d'y battre leur femme jusqu'à effusion de sang. La justice ne s'en mêlait que quand la mort s'ensuivait. On dit que les habitants y affluèrent bientôt. Mais les Françaises ne furent jamais, comme les femmes russes d'autrefois, jalouses de devenir l'objet de la colère de leur époux.

chez les Grecs et les premiers Romains, ce respect et cette déférence pour les femmes, qu'on retrouvait aussi parmi les Gaulois et les Germains. Aux yeux de ces peuples simples et vaillants, la délicatesse de ce sexe paraissait un objet sacré ; ses conseils, souvent écoutés dans les délibérations publiques, devenaient encore les arbitres de la conduite des hommes (1).

Ce rapport d'égalité civile entre les sexes produit à la longue des résultats importants dans les mœurs. Tant que la femme, suivant sa destination et ses goûts naturels, se tient au centre de la famille comme dans son propre univers, et que l'homme se livre au dehors à de plus grands ou de plus forts travaux, la séparation habituelle des sexes renforce le caractère de chacun d'eux. La femme devient plus femme, et l'homme plus homme, en vivant davantage avec leurs semblables. Tous deux connaissent plus le véritable amour que la galanterie, parcequ'ils se voient rarement. Il y a moins de politesse que de franchise. Il y a moins de satisfaction pour l'amour-propre, et plus de cette haute estime de soi-même, qui nous exempte des vices bas, qui se paie, par l'orgueil, des sacrifices de l'intérêt. Les vertus sont dures, les passions féroces ; l'homme montre mieux l'empreinte de son

(1) *Voyez* le présid. Rolland, *Recherches sur les prérogatives des dames chez les Gaulois, les cours d'amour,* etc. Paris, 1787, in-12.

caractère, et déploie cette énergie originelle, qui n'est que la conscience de sa force et de sa dignité. Son langage et ses arts, encore grossiers, conservent plus de vigueur que de grâce ; une rustique simplicité tient lieu du bon goût qui n'est pas né. La femme, naturellement douce et sensible, est ornée des simples attraits de l'innocence, que sa pudeur rend plus touchants. Sa parure et sa coquetterie s'embellissent de tout ce qui leur manque. Plus elle vit retirée, plus elle resserre le cercle de ses affections, les rend profondes et constantes. Parcequ'elle sait aimer, elle n'est pas débauchée. Elle garde long-temps son ascendant, parcequ'elle ne se prodigue pas. On ne l'aborde point avec familiarité, mais avec respect, comme ces objets qui, vus dans un demi-jour mystérieux, n'en paraissent que plus vénérables. Alors les mœurs sont austères ; les amours ressemblent à un culte, et, publiquement avouées, elle demeurent sous les yeux de l'honnêteté. En faisant acheter chèrement sa défaite, la femme rend la victoire plus glorieuse : l'on est charmé de la résistance, et l'on méprise des triomphes trop faciles.

Lorsque les liaisons sociales deviennent plus intimes ou plus fréquentes entre les deux sexes, ils se communiquent leurs qualités. Le plus faible ne pouvant pas s'élever au niveau du plus fort, l'homme s'efféminé et la femme aspire à se rendre homme. La vie molle, sédentaire, indolente, qui

résulte de cet état de société, adoucit les mœurs, mais énerve la vigueur du corps et en aiguise la sensibilité. La finesse du tact et des sens ajoute aux sentiments de nouveaux degrés de subtilité : l'habitude des sensations délicates raffine encore leur délicatesse. De là naît cette sagacité merveilleuse du goût, cette vivacité d'esprit et d'imagination si propres à l'étude des lettres et des arts. Mais à force de se polir, l'empreinte du naturel s'efface; tant de contrainte comprime la franchise et la liberté; l'énergie des passions s'éteint sous les froides combinaisons de la politesse, la véhémence du caractère sous une fausse affectation de modestie; la splendeur du génie fait place aux lueurs brillantées du bel esprit, et la fierté de l'âme aux raffinements de la galanterie. L'amour, qui tient tant à l'héroïsme et qui est si capable d'allumer le vrai génie, s'éteint dans la fange des jouissances, car la proximité des sexes, irritant continuellement les désirs, corrompt le cœur et substitue les plaisirs aux devoirs. Les sens épuisés par les voluptés, se blasent, deviennent difficiles à satisfaire. La lassitude même de ce qui est bien porte le moral, comme le physique, à la recherche du rare, du précieux, de l'inusité; et c'est ainsi que se déprave le goût, qui suit toujours l'état des mœurs (1).

(1) *Voyez* la note *de l'influence de l'amour sur les facultés de l'esprit,* à la fin du volume.

Nous connaîtrons, par les dispositions naturelles de la femme, quels goûts elle doit introduire dans toutes les choses où elle exerce son influence. Le sexe faible recherche l'agréable et s'adresse au sentiment, le sexe fort s'attache à l'utile et parle à l'intelligence ; celui-ci veut instruire ou dominer, l'autre veut charmer ou séduire ; l'un aspire à la renommée, l'autre au plaisir. Autant l'homme considère l'espèce et les choses générales, autant la femme s'attache à l'individu et se fixe à des objets particuliers. L'un se plaît dans une courageuse indépendance, l'autre préfère un doux servage ; celle-ci affecte de la finesse et des détours où celui-là fait reluire la franchise et la simplicité. Chacun d'eux n'envisageant les objets qu'à sa manière, ne les voit point en tout sens ; et, par une relation admirable, les deux sexes ont besoin d'être unis pour acquérir une parfaite idée des choses. Tout ce qui s'y trouve de fort, de vaste, de sublime, est mieux aperçu par l'un ; tout ce qu'il y a de délicat, de gracieux ou de fin, est mieux senti par l'autre. La femme, cette fleur de la nature, rassemble tout ce qu'il y a de plus tendre, de plus séducteur, de plus ravissant sur la terre, mais l'homme seul est capable des brûlants transports du génie ; il règne par la pensée ; son empire est l'univers, son besoin est l'immortalité.

Les manières et les mœurs s'établissent par les femmes, tandis que les principes et les lois se rè-

glent par les hommes. Dans les républiques, celles même qui ont toléré la licence des mœurs, comme Corinthe et Venise, la condition des femmes était déterminée par le gouvernement; les débats suscités à Rome par la loi *oppia* (1) témoignent assez l'importance qu'on attachait à leur seule parure. Nulle part elles ne furent plus honorées et plus dignes de l'être qu'à Sparte et à Rome. C'est que les femmes développent mieux les qualités de leur sexe lorsque les hommes déploient un plus mâle caractère. Sous les gouvernements monarchiques, où l'inégalité des fortunes et des rangs introduit le luxe et ce superflu qui devient le nécessaire dans les conditions élevées, où les affaires de l'état, concentrées dans le pouvoir suprême, laissent plus d'oisiveté aux classes intermédiaires, il s'établit, par les femmes, une concurrence générale dans la société et des manières polies. Ce désir de plaire, qu'elles font éclore, éveille le besoin de la parure, les modes et la vanité qui les soutient. Aux agréments du corps on ajoute ceux de l'esprit; on répand un vernis d'élégance sur tous les discours, on déguise sous des ornements délicats les vérités trop austères. Le ton de la plaisanterie, qui refroidit tant de sentiments généreux, qui éteint tout enthousiasme, devient habituel. La femme compense son défaut de force par l'arme puissante du

(1) Tite-Live, *Decad.* IV, lib. IV.

ridicule, dont elle sait si bien faire usage; et pour mieux asservir les âmes les plus élevées, elle les ébranle par le jeu de mille petites passions.

Quoique les divers ordres de l'état vécussent plus séparés dans les anciens temps qu'aujourd'hui, surtout sous les institutions féodales; quoique les familles fussent plus rapprochées sur elles-mêmes, qu'il y eût plutôt des réunions particulières qu'une société générale, et des bonnes mœurs que du bon goût, les femmes exerçaient cependant dès lors, en France, une plus puissante influence que dans toute autre contrée civilisée de la terre. C'était une sorte de dédommagement dû à leur exclusion de tout grand pouvoir civil par la loi *salique*. En effet, elles semblent moins jouir de cet ascendant dans les états où elles peuvent porter le sceptre, soit qu'en participant aux plus grands droits des hommes elles perdent ainsi des qualités propres à leur sexe, soit que nous sentions une propension naturelle à refuser à leur autorité ce que nous donnons plus généreusement à leur délicatesse. Aussi les lois ont-elles, à cet égard, moins d'empire sur nous que les manières, les usages et les modes, par lesquels règnent les femmes. Le naturel de notre nation, plus sociable que toute autre, sa gaieté, sa vivacité, son penchant à la galanterie et aux plaisirs, disposent sans cesse les sexes à vivre en société, et accordent le plus de déférence au plus aimable. Il a suffi à la femme de dédaigner cette rouille

grossière de la barbarie de nos ancêtres, de se jouer délicatement des dominations arbitraires et des prétentions tyranniques, de s'égayer avec esprit sur l'ignorance et la sottise, d'opposer son sourire à la férocité armée, et voilà son empire à jamais affermi ; voilà la liberté civile assurée.

Si l'amour, trop ardent sous les climats chauds, se plonge dans les voluptés, s'il devient languissant et apathique sous des climats glacés, les régions tempérées, telles que la France et toute l'Europe méridionale, seront plus naturellement le séjour de la galanterie. Presque en tout temps on y a vu briller l'esprit et la politesse ; les femmes y jouissent d'une plus grande liberté que partout ailleurs. Il suit de là qu'on y sacrifiera souvent à leur esprit, que l'on y donnera surtout du prix aux talents agréables, qu'on s'attachera moins à ce qui est bien qu'à ce qui plaira le plus. Le goût s'épurera, mais il pourra devenir ensuite recherché, difficile à satisfaire. Les arts, la littérature, pourront avoir moins de naturel, de force et de simplicité, mais plus d'ornements et de grâces parmi nous que chez les anciens. Nos manières pourront perdre beaucoup de leur gravité ; l'esprit de famille, celui des aïeux et de la patrie s'affaibliront, et en même temps que nous serons moins solides nous paraîtrons aussi plus aimables.

Autant l'uniformité des habitudes règne partout où les sexes vivent trop rassemblés, autant les ca-

ractères se montrent originaux, indépendants et fortement prononcés dans ces pays où les sexes se voient entre eux avec réserve. L'Anglais orgueilleux et dur rend l'Anglaise douce, modeste, retirée ; la Française est plus vive et plus libre en société, parce-que le Français déploie plus de complaisance et de galanterie. Une Espagnole aussi fière que tendre, une Italienne sensible et artificieuse, obtiennent plus d'empire sur les hommes que la flegmatique Allemande ou l'indolente Hollandaise ; mais celles-ci, plus instruites, plus soigneuses de leur ménage, rendent l'homme moins dépendant d'elles chez ces peuples encore simples ; il est plus lui-même ; il a plus de ces traits distinctifs, de ces formes saillantes qui frappent le poëte ou le peintre, qui donnent de l'expression et de la vie à ses ouvrages. L'artiste hasardera ses conceptions avec plus d'audace ; mais, dépourvues de ce goût délicat dont la femme est juge, elles paraîtront souvent bizarres quoique énergiques, et extravagantes quoique élevées. Ainsi les productions de la littérature et des arts se modifient selon l'état des femmes en chaque nation. Les Anglais y puisent leur habileté particulière dans le genre romantique (1), ainsi que leur goût fantasque et singulier ; les Français lui

(1) La littérature *romantique* s'acclimatera difficilement dans une société désenchantée des illusions de l'amour, et qui n'admet que les vérités du monde matériel. Ainsi plus on multiplie ses sensations physiques, plus le feu de l'imagination s'éteint.

doivent leur supériorité dans la poésie dramatique, et cette frivole galanterie qu'on leur reproche ; les Italiens en ont acquis cette vivacité de sentiment pour la musique et les beaux-arts, mais avec cette affectation, ces *concetti* ou ce clinquant d'esprit dont on les accuse.

DEUXIÈME PARTIE.

État des femmes dans la société en France aux seizième et dix-septième siècles.

Dès le milieu du seizième siècle, on dut observer quel caractère dominerait dans la littérature française, encore à son berceau. François I[er], prince belliqueux, galant et lettré, rapporta, pour fruit de ses fréquentes guerres en Italie, les lettres et les beaux-arts, qui fleurissaient alors dans cette contrée. Il attira les femmes à sa cour, et avec elles appela la politesse, l'élégance des manières et l'éclat de la magnificence. Aux anciens tournois et aux carrousels, écoles de force et d'adresse dont les hommes étaient seuls acteurs, succédèrent d'autres fêtes, des divertissements plus doux et auxquels les femmes prenaient plus de part. Les mœurs s'altérèrent, le goût se forma ; l'on étudia l'art de plaire ; on voulut avoir de l'esprit. Le langage s'épura, et reçut de Marot, de Rabelais, des formes vives, enjouées et naïves. On peut dire que les querelles religieuses suscitées alors devinrent pour l'esprit humain le levain d'une fermentation générale. De toutes parts les consciences ébranlées

cherchèrent à s'éclairer. Il fallait lutter avec avantage dans le choc des disputes ; on fouilla dans les monuments littéraires de l'antiquité, non plus seulement pour les commenter, pour faire parade de son érudition, mais pour en nourrir ses pensées, comme Amyot et Montaigne. L'anarchie et les dissensions civiles, ces tempêtes du genre humain, fortifient les caractères et agrandissent les intelligences, parcequ'elles placent souvent les individus dans des circonstances périlleuses où la prudence et le courage sont également nécessaires ; et l'on voit éclater les plus sublimes vertus auprès des attentats les plus atroces. Les qualités personnelles et le mérite obtenant naturellement plus d'ascendant que les titres de convention, parmi ces bouleversements le roturier peut s'élever aux grands emplois et le noble en descendre : il s'établit une émulation orageuse, mais féconde en talents. Aussi les longues discordes de la Ligue ont amené l'époque d'une maturité générale des esprits, et d'une nouvelle assiette morale de la nation française. Le calvinisme avait imprimé aux caractères des principes d'indépendance et une énergie dont on se ressentait par contre-coup dans le catholicisme, et qui dura jusqu'à la révocation de l'*édit de Nantes*. Les maximes austères des réformés, que suivirent aussi les jansénistes, ces stoïciens rigides du christianisme, avaient pénétré jusque dans l'esprit des femmes. Si l'on considère qu'au dix-

septième siècle une aussi puissante monarchie que la France, gouvernée par de grands rois ou d'habiles ministres, se trouvait alors dans la fleur de ses institutions; qu'elle portait un principe interne de force qui réagissait même sur ses voisins; que la langue, s'affranchissant de la barbarie, s'essayait avec une heureuse audace, se polissait par le commerce d'une cour brillante; que le luxe employait et excitait tous les beaux-arts, on comprendra comment cette époque a été si glorieuse et si éclatante que les âges suivants n'ont pu que lui paraître inférieurs.

Lorsque ce siècle s'ouvrit, la France se reposait sous Henri IV de ses funestes agitations, et un nouvel âge commençait. Dans les longues querelles théologiques, parmi l'acharnement des partis et ce nombre infini d'écrits qu'ils firent éclore, la langue s'était beaucoup plus accrue que polie. Pour lui donner l'élégance, le tour et l'harmonie dont elle était susceptible, il fallait que les femmes obtinssent plus d'empire dans la société, et cette époque était arrivée. Henri-le-Grand avait hérité à la cour dissolue de Catherine de Médicis d'un extrême penchant à l'amour. Entraînés par l'exemple contagieux du prince, les grands apportèrent sa courtoisie, ses manières nobles, vives et chevaleresques, et sa franche loyauté dans leurs liaisons avec les femmes. On vit se répandre alors dans une cour encore simple et guerrière de plus saines

idées du goût; la grandeur se montra avec moins d'enflure et le naturel avec moins de grossièreté. Le langage acquit de la grâce et de l'expression, se purgea de sa pédanterie et de ses citations. On pensa par soi-même ; les lois de notre harmonie poétique, réglées par Malherbe, et le pinceau vigoureux de Regnier, nous apprennent de combien d'imperfections la langue s'était affranchie depuis Ronsard, par les progrès de la société. Catherine et ensuite Marie de Médicis avaient appelé en France, avec plusieurs vices de l'Italie, le goût de la magnificence, et cet apanage de leur famille, ce sentiment délicat dans les lettres et les arts dont elles hâtèrent surtout le développement. Mais elles mirent en même temps à la mode cette manie du bel esprit et du genre grotesque, avec ce ton maniéré qui infectait déjà la littérature italienne (1). On n'étalait plus l'érudition, mais on abusait des plus subtiles pensées. Nous verrons les pointes, les antithèses, les allusions éblouir long-temps notre nation toujours jeune, toujours idolâtre des nouveautés, et toujours imitatrice de ses maîtres.

A peine le couteau d'un assassin eut ravi à la France le meilleur des rois, que la dissipation et les désordres d'une régence, sous une princesse d'un génie faible, replongèrent les idées dans une

(1) Le cavalier Marini était un des poëtes favoris de Marie de Médicis.

nouvelle confusion. L'inquiétude, la turbulence, les factions des grands entretenaient cependant de l'audace dans les caractères, avec le goût des cabales et des intrigues. La cour de Louis XIII, triste et soupçonneuse, n'acquit de la puissance et de la grandeur que sous l'administration vigoureuse du cardinal de Richelieu. Avant ce fameux ministre, l'état était encore une sorte d'oligarchie. La plupart des seigneurs, du fond des provinces, se partageaient le pouvoir souverain et ne rendaient au roi qu'une obéissance précaire. Cet esprit d'indépendance, accru dans les guerres de la Ligue, maintenait en eux une antique fierté, un orgueilleux dédain pour l'instruction et les arts de la civilisation. Ils avaient encore honte de savoir écrire. Ils apportaient devant les dames une politesse chevaleresque, mais hautaine, et qui, selon les rangs, exigeait des procédés réciproques. Le commerce du monde devint épineux; les mœurs, sans être pures, étaient du moins contenues par la gêne du respect. Richelieu, trop despote et trop vindicatif sans doute, imprima une secousse générale aux esprits: il mit la royauté *hors de page*; il courba sous son joug les têtes les plus altières. Les grands, dépouillés de leur autorité, furent réduits à dépendre des volontés d'un maître, à plaire à tout ce qui l'environnait. De là naquit un autre esprit de société; il fallut conserver plus de ménagements, de respect, de soumission dans les manières et les dis-

cours. Les richesses, le luxe des grandes capitales, attirés à la cour, développèrent aussitôt la politesse, la galanterie, les voluptés, malgré l'austérité naturelle de Louis XIII. La rudesse des mœurs disparut ; la société devint bientôt plus générale ; le pouvoir plus concentré laissa moins de participation aux discussions politiques, moins d'activité aux partis ; on se tourna vers la vie civile, où les femmes exercent une influence plus immédiate. On vit poindre alors les premiers rayons de cette splendeur littéraire qui devait illustrer le dix-septième siècle parmi tous les siècles.

Une nation vive, généreuse, sensible à la gloire, remplie de grands souvenirs, alliant la gaieté à l'audace, et l'éclat de l'esprit au nerf du génie, n'est pas capable de choses médiocres lorsqu'elle est gouvernée d'une main ferme avec des sentiments magnanimes et des conseils élevés. Les premiers écrits publiés vers 1630 n'étaient pas encore bons, mais ils contenaient de quoi en produire de bons. Balzac, malgré son enflure et ses périodes compassées, s'était nourri des mâles idées de l'antiquité. Le premier jet de l'esprit s'élève d'abord trop haut avant d'atteindre le juste milieu. Il régnait alors un goût effréné pour les romans héroïques et les aventures merveilleuses ; l'esprit de la nation était monté sur le ton des *Amadis ;* les sentiments paraissaient ampoulés et gigantesques, mais on y trouvait toujours un fonds de noblesse, de générosité. Les hé-

roïnes s'y montraient orgueilleuses et fières, mais fidèles, mais chastes, elles n'aimaient que des héros.

Ce goût était venu des Espagnols à la suite de leurs longs démêlés avec la France, et par le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche. La noble galanterie des Maures de Grenade semblait s'allier dans cette princesse à la fierté du sang de Charles-Quint. La littérature des Espagnols brillait encore, avec l'éclat de leurs armes, de quelques uns de ses rayons. Elle empruntait de l'ardeur du climat son exaltation chevaleresque, des mœurs des Sarrasins ses incidents extraordinaires, et un mélange d'intrigues d'amour du peu de liberté dont les femmes y jouissaient. Les vers, la prose, les pièces de théâtre apportés d'Espagne, paraissaient pleins de délicatesse, de pensées ingénieuses qu'on se plaisait à imiter. Ces éternels romans de Scudéri, de la Calprenède, de Sallebrai, Gomberville, Debrosse, etc., où les femmes se voyaient presque divinisées, étaient regardés comme l'école de l'honneur et de la politesse ; l'on se persuadait que l'amour devait porter aux grandes et belles actions, qu'il inspirait l'esprit et toutes les vertus ; mais que les femmes, objets de l'adoration des hommes, n'en devaient souffrir que les respects. De là était né cet amour spiritualisé et platonique des *Précieuses;* de là s'étaient formés ces réduits, ces ruelles où elles dictaient, comme au temps des

Cours d'amour, des lois à la galanterie et au bel esprit ; de là les cercles de la cour d'Anne d'Autriche, les hôtels de Rambouillet, de Longueville, de Matignon, de Richelieu, etc., qui s'établissaient les souverains arbitres du bon goût. L'empire des lettres, comme on l'a dit, *tombait en quenouille.* Les petites conversations apprêtées, les plaisanteries subtiles de Voiture, les doucereux madrigaux, les stances de Benserade, les sonnets, les rondeaux de Sarrazin, les portraits de fantaisie, les lettres enjouées, partageaient tous les génies du Marais et de la Place-Royale. Un style affecté, un jargon entortillé, un galimatias énigmatique, les équivoques, les pointes, régnaient dans ces cotteries où l'on admirait les fadeurs de Cotin, qui se nommait le père de l'énigme française, et les vers pédantesques de Ménage. La langue se dénaturait même dans son orthographe, et le néologisme s'y introduisait (1). Malheur à l'écrivain qui n'aurait pas soumis ses ouvrages à ces savantes protectrices, ou brigué les suffrages de ces bureaux d'esprit (2) ! Il était du bon ton de raffiner, comme les *Céladons* d'Urfé et les bergers du Lignon, sur le délicat, le tendre, le passionné ; il était de règle de prodiguer aux femmes la louange la plus

(1) *Voyez* le *Dictionnaire des précieuses*, par Somaize, tom. II, pag. 61.

(2) Juvénal, dans sa sixième satire, dépeint les précieuses de son temps, qui ressemblaient beaucoup à celles-ci.

ampoulée. Elles tranchaient sur le mérite de la prose et des vers. Elles avaient subjugué jusqu'à l'éloquence de la chaire. Les figures outrées et les portraits du père André, les antithèses, les pointes de Mascaron, ou de froides allusions, et un faux pathétique, en faisaient alors le caractère. Desmarets et Chapelain soutenaient des thèses métaphysiques pour ou contre l'amour, en pleine académie française. Qui pouvait s'opposer à ce goût burlesque? La familiarité qui s'établissait dans les cercles des femmes beaux-esprits, la licence sans bornes de la régence d'Anne d'Autriche en infectèrent bientôt toute la France. Les farces grotesques de Scarron et de d'Assoucy, les turlupins de la cour, les mazarinades des frondeurs, plurent d'autant plus long-temps que le génie de notre nation est porté à la gaieté et au comique. Selon Saint-Evremont, les troubles de la Fronde offraient, avec une excessive liberté de mœurs, les plaisirs les plus délicats et la magnificence; les hommes y sacrifiaient tout pour les femmes, comme les femmes faisaient tout pour les hommes. La nation s'affranchissant d'une étiquette rigide et du respect superstitieux des rangs, la langue sortait de son ancienne contrainte, gagnait plus de hardiesse et de facilité. Vers ce temps, le cardinal Mazarin appela d'Italie les premiers opéras sérieux; peu goûtés d'abord, ils inspirèrent toutefois le sentiment des beautés musicales en France.

Tant que Richelieu avait vécu, l'énergie de son caractère et la supériorité de son génie donnèrent une forte impulsion aux esprits. Dès 1635, il avait fondé l'académie française comme le *palladium* de notre littérature ; quoique jaloux, il excitait la muse tragique de Mairet, de Tristan, de Rotrou, du grand Corneille même. La réduction des protestants, reste du levain de la Ligue, l'humiliation des grands indépendants et ambitieux, fomentaient de profonds ressentiments, des conspirations suivies d'atroces vengeances. Cet âpre conflit du despotisme et de l'anarchie allumait des passions tragiques (1). C'est aussi l'époque du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna*, de *Polyeucte*, de la *Mort de Pompée*, de *Rodogune*, d'*Héraclius*, immortels monuments de la scène française. Corneille trouvait dans les duchesses de Longueville (2), de Montbazon, de Chevreuse, etc., d'éclatants modèles de ses héroïnes, et les plus heureux traits de ses héros dans les grands hommes ses contemporains. Mais telle était l'influence de l'esprit de galanterie et d'affectation qu'il en remplissait ses meilleures pièces.

(1) N'est-ce pas au caractère violent et quelquefois féroce des Anglais, à l'agitation de leur gouvernement, ainsi qu'au peu d'influence des femmes et de l'esprit de galanterie parmi eux, que leur scène tragique doit tant d'horreurs, de situations fortes, et qu'elle est si souvent ensanglantée ?

(2) Sœur du grand Condé, et l'une des motrices de la fronde, ainsi que celles qui suivent.

Si l'on veut se faire une idée du caractère sérieux qui rappela les lettres et les arts à leur antique et noble simplicité, on en trouvera l'origine dans les institutions graves de ce temps, dans l'austérité de la magistrature et du clergé, dans la dévotion et le jansénisme qui régnaient alors. Tandis que les plaisirs et les fêtes dissipaient la jeunesse de Louis XIV, avec une génération nouvelle, les précieuses surannées et la vieille cour d'Anne d'Autriche croyaient expier, par une pénitence outrée, les erreurs d'une vie trop mondaine. Madame de Longueville se retirait à Port-Royal, où étaient élevées la plupart des demoiselles de condition, qui rapportaient de là le jansénisme dans leurs familles. Les particuliers vivaient encore séparés par les distinctions sociales et l'orgueil de la naissance. L'habitude de la représentation contenait chacun dans les bornes du respect; et en se familiarisant moins, on s'estimait mutuellement davantage. Les vieilles idées de l'honneur, de la vertu, retentissaient encore avec force dans les cœurs, par suite des longues querelles de religion. Les disputes alors récentes des jansénistes et des molinistes, celles des calvinistes, mettaient à la mode les livres de théologie et les Pères de l'église, même parmi le sexe dévot. Les controverses sur la *grâce* et le *libre arbitre* remplaçaient souvent les petits vers galants; le goût sévère de la retraite et de la méditation balançait celui des conversations légères de la société.

Qui ne sait tout ce qu'une vie solitaire ajouta de solidité et de fond aux écrits sortis de Port-Royal, école rigide des Arnauld, Sacy, Nicole, Le Maistre, etc.? combien la fine plaisanterie, les traits animés et l'énergie des *Lettres provinciales* de Pascal contribuèrent à propager la pureté du goût et la vraie éloquence? Ce retour au bon sens dévoila le ridicule du faux bel esprit, des pointes insipides, du style précieux et recherché. On se moqua du *Royaume de Tendre* et de sa carte; *don Japhet* et *Jodelet* de Scarron furent dédaignés; on s'exprima bientôt avec plus de naturel, de force et de vérité. Molière et Boileau poursuivirent le mauvais goût jusque dans ses sources, l'un dans ses *Précieuses ridicules* et ses *Femmes savantes*, l'autre dans ses satires. On étudia les modèles de l'antiquité. L'amour du vrai s'était répandu à l'occasion de la philosophie de Descartes et de Gassendi; la saine raison, une urbanité décente et sans affectation, devinrent les heureux fruits de cette sévérité littéraire. Montausier et Bossuet apportaient leur gravité dans la cour, Bourdaloue son raisonnement solide dans la chaire évangélique. Racine, si porté par son génie à l'expression de la tendresse, et qui ne pouvait d'abord se défendre de trop d'esprit, trouva dans ces mâles et sérieuses études la ravissante perfection de son style. Lesueur ramena de même à la simplicité, au *grandiose* du dessin, à la noble expression des

figures, les croquis grisâtres de l'école de Vouet.

Bientôt l'alliance de la majesté avec la fleur de la plus exquise galanterie, les sentiments délicats de l'amour rehaussés par l'éclat du trône, portèrent la politesse française, à la cour de Louis-le-Grand, au plus haut degré de splendeur qu'elle ait encore pu atteindre sous le ciel. Ce n'était plus par l'autorité du bel esprit, mais par les seules grâces naturelles à leur sexe que les femmes régnaient avec un souverain empire. Plus elles étaient honorées, plus elles voulaient mériter de l'être, jusque dans les conditions les moins honnêtes. Ninon de Lenclos inspirait au grand Condé, à La Rochefoucauld, les mêmes préceptes de goût, d'éloquence et de délicatesse qu'avait autrefois donnés, dans Athènes, Aspasie à Socrate et à Périclès. Si les mœurs publiques étaient déjà corrompues, les mœurs domestiques conservaient de l'austérité, et la sainteté des mariages n'était pas encore profanée. A nulle autre époque on ne retint davantage la dignité des bienséances, ou du moins la timidité de la pudeur, lors même que la vertu était perdue. La tendre La Vallière et tant d'autres amantes abusées ensevelissaient dans les cloîtres leurs chagrins et leurs amours. Les romans, peinture souvent fidèle de la société, étaient revenus, sous la plume de madame de La Fayette, à l'expression tendre et naïve de l'amour ; des hommes aimables avaient remplacé les héros, et une douce sensibilité

les merveilleuses aventures. Sous la monarchie affermie et tranquille, une semblable révolution s'opérait au théâtre. L'amour et les passions qui l'accompagnent, l'intérêt ou la pitié, furent substitués aux affections tragiques, telles que le fanatisme de la patrie ou de la religion, la vengeance, les factions ou les conspirations de l'état. Nulle part l'amour n'a été dépeint sous des traits si vifs et si délicats qu'en France, parceque les femmes y ont tenu toujours un rang plus honorable que partout ailleurs. Les obligations d'une galante politesse et les égards qu'elle exige, cette fleur d'aménité dont la cour de nos rois a sans cesse présenté le modèle, un air de chevalerie et de valeur guerrière qui ne messied point devant les femmes, tout contribua, sous Louis XIV, à rendre parfaites les peintures que Racine sut faire de la veuve d'Hector et de Pyrrhus, d'Iphigénie et d'Achille, de Monime et de Xipharès, d'Atalide et de Bajazet, de Junie et de Britannicus, d'Hippolyte et de cette Phèdre si criminelle et si malheureuse. Le genre de Corneille est différent. Sabine, Cornélie, et surtout Pauline, sont de vertueuses épouses. Si sa Cléopâtre égyptienne n'est qu'une coquette, Chimène, Camille, l'implacable Émilie, Pulchérie, Laodice, Viriate, sont des amantes héroïques. Et n'est-ce pas à la fierté de ces rôles qu'était due la prédilection de Sévigné, de Deshoulières, et d'autres femmes d'esprit de ce temps, pour Corneille plutôt que

pour Racine? Le goût de ce dernier prévalait toutefois, lorsque Henriette d'Angleterre élevait sur le sujet de *Bérénice* une lutte entre ces illustres rivaux (en 1671).

Dans une vaste monarchie, la majesté du trône inspire en effet l'amour du luxe et de la magnificence, attire à la cour les femmes et les plaisirs. Les grands y déploient des manières nobles, élégantes, aisées, et même un air de suffisance à cause de la supériorité de leurs rangs et des flatteries dont trop souvent on les enivre. On préfère à la retraite des campagnes, qui semble une existence ignoble et abandonnée à la classe roturière, la société des villes, où l'on peut faire briller les splendeurs de sa fortune ou de son esprit. La femme, créée par la nature l'arbitre de tout ce qui plaît, influe par la conversation sur le goût général; elle y transporte son génie, ses vues, son caractère. La finesse avec laquelle elle saisit les ridicules et découvre les travers doit perfectionner la scène; et c'est pourquoi la comédie a peut-être surpassé parmi nous tout ce qu'a produit l'antiquité en ce genre. La tragédie ne peut alors se fonder que sur l'amour et la tendresse, sentiments qui deviennent surtout l'unique base des opéras et des romans. Un tel état de civilisation attribuant beaucoup d'importance aux petits événements, aux anecdotes, on aura moins une histoire nationale que des mémoires curieux, remplis d'intrigues, de démêlés de femmes, et

souvent que des archives de la médisance. Le dégoût de la vie champêtre et de ses plaisirs simples fera dédaigner, comme un genre insipide, la poésie pastorale, l'idylle et l'églogue, tandis que le penchant à la société inspirera cette multitude infinie de poésies voluptueuses, de chansons ingénieuses ou de malins vaudevilles, de contes et de ces jolis riens qui reçoivent tant de prix dans l'à-propos des conversations. Toutefois les subtiles remarques sur le cœur humain, recueillies dans la société des femmes, pourront donner un tour plus piquant à l'étude des caractères moraux, comme chez La Bruyère, et plus de sel à l'apologue, comme à ceux de La Fontaine, qui devait plusieurs grâces naïves de ses fables à mesdames de La Sablière et Hervart. Enfin cet esprit de sociabilité fera mieux réussir dans des ouvrages bornés que dans les vastes compositions littéraires, telles que l'épopée ; dans des peintures de *genre*, des miniatures et des paysages, que dans les tableaux historiques ; dans de jolis fredons d'opéra que dans les grands morceaux de mélodie. Tel a été le *goût français*, toutes les fois que l'influence des femmes n'a point été tempérée par la fermeté du caractère de l'homme, et qu'une main trop molle leur abandonna les rênes de l'état. Louis XIV sut s'en défendre ; heureux s'il eût toujours maintenu la grandeur de son siècle à la fin de sa carrière !

Qui croirait que la frivolité n'ait pas déployé tout

son empire en cet âge où brillaient tant de sirènes spirituelles et enchanteresses, où les opéras de Quinault représentaient tant de héros doucereux, où les coquettes avaient désormais remplacé les précieuses, où la fatuité des marquis à bonnes fortunes infectait toutes les classes, enfin où les jeux, les fêtes galantes, les spectacles, les profusions ruineuses, paraissaient de mode? Tel était cependant l'esprit de ce temps, que peu de femmes osaient être auteurs, soit que les prétentions et le pédantisme des savantes eussent prémuni contre elles Louis XIV et sa cour, soit que les sarcasmes de Molière et de Boileau les eussent décréditées, soit que la solidité du goût dominant s'accommodât peu d'ouvrages futiles; elles montraient d'autant mieux leur esprit qu'elles l'affichaient moins. Elles n'osaient se produire qu'avec un vrai talent, ou beaucoup de savoir (comme madame Dacier), lorsqu'on préférait en elles une aimable ignorance. Corneille, La Bruyère, La Fontaine, Fénélon même, leur ont dit d'âpres vérités, qu'on hasarderait à peine aujourd'hui. Le théâtre comique, fidèle image du monde, ne peignait point alors des femmes toutes parfaites; mais, parcequ'on voulait qu'elles le fussent, on ne les flattait pas toujours. On les a le moins épargnées lorsqu'on les a le plus aimées; et les trouver toutes également charmantes paraissait bien moins une preuve d'amour que d'indifférence.

A considérer les habitudes graves de ce temps, et dans la parure même des femmes une sorte de majesté unie à la grâce, on reconnaîtra comment se conservait dans la société la dignité personnelle, qui tient plus qu'on ne pense au goût des grandes choses. On ne voyait plus sur la scène les contorsions outrées ou l'air de capitan que Mondory et Montfleuri affectaient au temps des précieuses; c'était la noblesse de Baron, la sensibilité d'âme de la Champmeslé, puisées dans les pièces de Racine. Si Lebrun et Mignard n'égalaient point la vigueur et la pureté du dessin de Lesueur et du Poussin, ils étaient bien au-dessus du coloris maniéré et du style théâtral des Coypel et des Detroy qui vinrent ensuite. Enfin l'expression musicale de Lulli, de Lambert, de Campra, tenait également à ces sentiments naturels et profonds que n'avaient encore usés ni l'oubli des vertus, ni le commerce trop général et trop répandu de la société des femmes.

L'élévation de madame de Maintenon près du trône fut une époque de dévotion et de retraite, compagnes ordinaires de la vieillesse et du malheur. Louis XIV commençait, ainsi que son siècle, à ressentir leurs funestes atteintes. De magnifiques palais s'élevaient encore à Versailles, à Marly; mais les peuples étaient accablés, les finances épuisées; les armées ne marchaient plus à la victoire. La fatale révocation de l'édit de Nantes, en 1685, exilait de la France, avec la liberté des con-

sciences, d'industrieux habitants et suscitait de cruelles persécutions religieuses. Les grands génies qui avaient illustré ce règne disparaissaient et n'étaient pas remplacés. Une domination longue et pesante, abâtardissant les âmes, ne formait que des hommes accoutumés à une obéissance passive, que des courtisans perfectionnés dans le commerce du monde et dans tous les raffinements de la politesse. Ces grands talents auxquels les agitations civiles inspiraient tant d'énergie, d'élévation et d'habileté, et l'expérience des affaires une si haute capacité, ne se développaient plus. La vie sérieuse et soucieuse du prince mettait de la contrainte dans la société, et sa vraie piété ne faisait naître dans une cour, née galante, qu'une hypocrite affectation de religion qui décréditait la probité même. Les vices, en se cachant, fomentaient cette dissolution secrète et ce mépris de toutes les vertus qui devaient éclater dans le siècle suivant.

Quoique le retour à la dévotion eût prêté une nouvelle chaleur aux disputes théologiques, ce n'était pas l'austérité janséniste que madame de Maintenon avait apportée à la cour. C'était cette piété tendre que les femmes savent si bien exprimer et sentir, parcequ'elles y mêlent de l'amour. La molle béatitude du quiétisme, et surtout les illusions ascétiques de madame Guyon, gagnaient les cœurs faibles et sensibles, se glissaient dans le troupeau dévot de Saint-Cyr, et séduisaient

Fénélon même. C'était un penchant romanesque à la mysticité, qui, détachant l'âme des biens terrestres, la comblait des délices de l'amour divin, lui inspirait le langage le plus touchant et le plus affectueux. Alors la muse de Racine *soupira* sur la harpe sacrée *les malheurs de Sion*, dans *Esther* et surtout dans *Athalie*, ce chef-d'œuvre de notre harmonie poétique. L'on remarque que les chœurs et la musique furent introduits aussi pour la première fois dans ces deux tragédies, à l'imitation des anciens, tandis que l'amour profane en était banni. Fénélon et Massillon ensuite puisèrent dans cette même source leur douce et persuasive éloquence, toute la grâce et l'onction de leur style; et bientôt après le grand Rousseau devait élever l'ode sacrée jusqu'au trône de la divinité.

Ainsi se termina ce siècle illustré par tant de splendeur, qui fit retentir par toute la terre la gloire du nom français, qui, frappé vers sa fin de tant de désastres, parut grand et vénérable dans ses ruines mêmes, qui laissera des traces éternelles de son génie et de profonds souvenirs chez nos derniers neveux. Il semble que la nature se soit plu à susciter en cet âge une foule d'hommes extraordinaires dans tous les genres, et à placer sur le trône un prince qui sût les employer dignement. Les femmes elles-mêmes, objets de tant d'hommages, éprises de la belle gloire, inspiraient aux hommes des conseils magnanimes. Madame de Montespan

proposait Montausier et Bossuet pour l'éducation du dauphin, et Racine avec Despréaux pour historiographes du roi. Madame de Maintenon faisait établir Saint-Cyr et honorait encore Fénélon dans sa disgrâce. C'est que, dans ce siècle, on respecta l'homme; on plaça le noble caractère devant les talents, et l'honneur devant le savoir. La vertu, la patrie parurent toujours sacrées; on ne regarda point la faveur comme le premier mérite, et l'on osa mettre quelque chose au-dessus de la fortune, au-dessus des grandeurs elles-mêmes.

La gloire de ce règne suscita la fameuse dispute sur la prééminence des beaux génies des siècles de Périclès et d'Auguste, ou des excellents modernes. Sans décider une question débattue entre les Boileau et les Perrault, les Racine et les Fontenelle, avait-on évalué ce que la différence des gouvernements ou des institutions, surtout ce que l'état de la société et des mœurs ou les relations réciproques des sexes, avaient dû produire dans ces différents âges sur les lettres et les arts? Si les arbres n'étaient ni plus grands, ni les cerveaux plus développés jadis que ceux d'aujourd'hui, selon la comparaison de Fontenelle, la diversité des climats, celle des cultures ou de l'éducation, n'apportent-elles aucun changement dans les résultats? Il suffit, pour notre objet, d'observer que les femmes vivant plus retirées chez les Grecs et les Romains, exerçaient moins d'influence que dans nos temps sur la

littérature et les beaux-arts. C'est pourquoi nous mettons, en général, dans nos productions, moins de force, de simplicité, de naturel, de concision et de mâle éloquence que des peuples nés républicains, chez lesquels dominaient les hommes. Ils dépensaient moins de temps que nous dans la société, et, n'ayant que peu de langues ou de sciences à étudier, ils exerçaient leur jugement avec plus de vigueur. Ils eurent aussi une politesse moins délicate, des grâces moins légères, moins de cette décence en amour, de cette finesse, de cette fleur de galanterie et de bon ton, ou de cet enjouement agréable et de ces ornements brillants que fait naître la conversation des femmes sous le gouvernement monarchique. Leur langage était plus naïf, le nôtre est plus apprêté ; autant leur simplicité dégénéra quelquefois en âpreté et en rudesse, autant notre élégance penche vers la frivolité.

TROISIÈME PARTIE.

État des femmes dans la société en France au dix-huitième siècle.

Nous entrons dans une nouvelle carrière avec le dix-huitième siècle. Nous y verrons éclore cet esprit de société et ce goût dans les lettres et les arts si différents de ceux de l'âge précédent. Que n'ai-je pu, en traçant cet écrit, rencontrer toujours de nouveaux motifs d'honorer notre patrie! Mais les erreurs mêmes de nos devanciers tourneront à l'instruction de leur postérité. Il entre peut-être dans les destinées que les mœurs éprouvent leurs révolutions ainsi que les états. Tout n'était pas digne de louange dans le dix-septième siècle; tout ne sera point pareillement sujet au blâme dans celui que nous allons parcourir: il a laissé de grands exemples, dignes d'être imités dans les âges à venir. Quoiqu'il soit difficile de bien juger les temps trop voisins de nous, du moins nous prendrons cette confiance en nous-même de n'avoir jamais cherché que la vérité, et de n'avoir prostitué notre plume ni à la haine ni à la flatterie.

Il s'agit de peindre cette révolution des mœurs

commencée sous la régence de Philippe d'Orléans, consommée sous Louis XV, et dont le contre-coup a retenti jusqu'à nos jours.

La sévère domination de Louis XIV et la piété outrée d'une ancienne cour avaient plutôt masqué que corrigé les vices. Comme l'écolier qui s'échappe de la férule du maître se livre aux transports d'une joie effrénée, de même la nation se crut d'abord affranchie de sa contrainte sous la régence. Un penchant naturel à l'indépendance faisait trouver dans la licence, dans l'impiété, de nouveaux assaisonnements aux plaisirs. On affecta, pour les rendre plus piquants, d'y braver les lois et les plus augustes cérémonies de la religion. Le régent lui-même, *fanfaron de vices*, selon le mot de Louis XIV, n'aimait ceux-ci qu'avec le scandale, et son esprit les rendait aimables. Dissiper avec profusion les finances de l'état, se livrer avec les *roués* et les courtisanes aux débauches les plus obscènes, à la crapule la plus honteuse, était encore un moindre mal que ruiner tous les sentiments d'honneur, afficher le mépris de la probité et de la vertu, ébranler, par la dérision des lois, les bases de l'ordre social, s'entourer des hommes les plus vils et d'odieux ministres. Car dès que le trône n'eut plus d'autorité par sa propre majesté, il fallut gouverner par la force ou par des coups d'état. Dès que la noblesse et la gloire parurent des chimères, l'argent devint le premier mobile ; lorsqu'on perdit la

confiance d'une rémunération future, l'on se dispensa des sacrifices qu'impose le devoir : la religion dès lors ne parut qu'une invention politique pour contenir les peuples. On fit, comme les épicuriens, son paradis de la terre ; on ne songea qu'à s'enrichir par tous les moyens pour se procurer tous les genres de délices ; on oublia la postérité pour jouir de la vie présente ; on vécut pour soi seul. Les caractères, jadis tendus aux grandes choses, se relâchèrent, s'affaiblirent ; un vil égoïsme, ramassant toutes les idées autour de lui-même, rétrécit les génies, rompit les liens d'amitié, de parenté entre les hommes ; l'amour de la famille, de la patrie s'éteignit. Au lieu de la vie domestique, il s'établit une mixtion générale des individus et des sexes. Dans une société si dissipée, les femmes négligèrent les plus saints devoirs d'épouses et de mères : ce commerce continuel effaça le respect social, bannit la gêne des bienséances pour y substituer la licence des manières et cette familiarité avant-courrière du mépris et de la dépravation.

S'il fut un âge auquel le bel esprit devint un assaisonnement indispensable à la vie, ce fut sans doute celui-ci. La cour de la duchesse du Maine rassemblait à Sceaux l'élite des littérateurs les plus polis, les plus délicats de ce temps, Fontenelle, Lamotte-Houdard, Malezieu, madame de Staal, l'abbé de Chaulieu, ancien ami de Chapelle, La Fare et Saint-Aulaire, joyeux convives du Temple,

et aimables épicuriens du siècle précédent. Jolis vers, proverbes, bergeries, *impromptu*, petites comédies, romans, dissertations ingénieuses, telle était toute l'occupation de cette académie. C'est là que Lamotte débitait ses tragédies en prose, ses fables si minaudières, et Fontenelle ses galantes pastorales. Le style précieux était revenu. C'est dans les cercles de l'intrigante de Tencin, dans les soupers licencieux du régent, de ses filles, des financiers, que les hommes de lettres fêtés, excités à briller, cessèrent de se livrer aux profondes études du cabinet, aux sérieuses méditations, aux solides travaux. On méprisa la docte antiquité; des éloges de salon remplacèrent la gloire. Un esprit léger, satirique, étincelant de saillies paraissait du génie. Un frivole persiflage sur toutes choses empêchait d'être touché d'aucune; une philosophie, c'est-à-dire une indifférence universelle devenait le goût dominant. Voltaire puisa dans cette brillante école son talent singulier pour les poésies fugitives, et ce libertinage d'esprit si séduisant qu'il sema depuis dans ses écrits avec tant de succès. Au contraire, le génie des écrivains du dix-septième siècle s'était mûri dans le silence de la retraite.

A dater de cette époque, le mérite sublime fut donc de plaire dans la société. On sacrifia tout à l'amusement; on plaisanta de tout avec une inconcevable légèreté; on couvrit de ridicule les grandes passions, car des voluptés trop faciles distrayaient

et des graves intérêts de la patrie et du fanatisme religieux. Grécourt, et ensuite Voisenon, oublièrent, dans des poésies obscènes, la décence de leur état. Les spectacles, la musique, n'eurent plus d'autre objet que d'ébranler les sens, de ramener tout aux jouissances matérielles. La poésie, la peinture, les belles-lettres, semblèrent condamnées à la lasciveté. L'architecture s'appliqua, non plus à de nobles édifices, mais à la commodité, à l'ornement des salons, des boudoirs, à flatter la vanité et la mollesse dans les ameublements. Enfin le luxe des tables et leurs excès abrutissants ajoutèrent le comble à la dégradation des esprits.

Lorsque la facilité des jouissances eut réduit l'amour à une simple fonction physique, on ne comprit plus la dignité de ses sentiments, qui s'allie si bien avec le bon goût. Les femmes, déchues de leur empire, devinrent hommes, en affectèrent les manières, le ton, le savoir, s'affranchirent des humbles préjugés de leur sexe, et voulurent jouir du moins de la perte de leur réputation. Rien ne leur parut trop hardi, car une fois que la limite de l'honnête est violée, elles ne connaissent plus de bornes à la licence, et approuvent tout, excepté ce qu'elles ont abjuré.

On a peine à concevoir combien de dégradation dans les arts naît du mépris et de la corruption de ce sexe ; combien les jeunes âmes s'abâtardissent par des voluptés anticipées ou trop communes, et

combien l'amour y perd de ses illusions, de cet enchantement qui porte à l'héroïsme, à la gloire (1). Dès lors on ne sut plus employer avec dignité les mots de *vertu*, de *chasteté*, d'*honneur*, de *probité*, de *mœurs*; la langue oublia le charme de son éloquence et le don des larmes. Les esprits efféminés, avilis, ne s'élevaient plus aux sublimes beautés de Corneille, à la noblesse de Racine, ne pouvaient plus être émus que par les noires horreurs de Crébillon. *Atrée* et *Rhadamiste* faisaient les délices du beau sexe. La férocité parut de la grandeur. La comédie, si vive, si folâtre sous Regnard, si libre sous d'Ancourt, qui avait amusé la vieillesse chagrine de Louis XIV, commença, vers le délire de la régence, à perdre le vrai comique, pour prendre, dans *le Glorieux* de Destouches, et ensuite dans les pièces de Lachaussée, le ton larmoyant et la triste morale des drames. C'est qu'il faut réveiller par des émotions profondes la sensibilité des cœurs flétris par les frottements de la société, tandis que les cœurs navrés de tristesse recherchent la joie.

Louis XIV avait laissé une dette énorme, et le fameux système de Law, qui, pour l'éteindre, ruina le royaume, précipita cette révolution morale. Bientôt la fortune confondit tous les rangs,

(1) Ceci se peut démontrer par les lois de la physiologie; et l'on sait combien les animaux eux-mêmes perdent de feu et de vigueur par des jouissances prématurées. (*Voyez* VIRGIL., *Georg.* III, v. 209 et suiv., et notre note *sur les effets de l'amour*.

mêla toutes les conditions. Le domestique s'élevant par elle au-dessus de son maître, et celui-ci tombant dans l'indigence, les rapports sociaux furent changés. Le noble appauvri prostitua son nom pour s'allier à l'opulent financier. D'immenses richesses englouties par un petit nombre d'agioteurs, vrais modèles de *Turcaret*, produisirent un luxe effroyable, tandis que la misère, dévorant les peuples, portait les plus hardis aux crimes, les plus timides aux bassesses de la servitude. Un vil esprit de calcul et d'intérêt éteignit l'enthousiasme des lettres et des arts, celui même de l'amour, pour des spéculations lucratives. Les imaginations refroidies n'avaient plus, comme aux temps des merveilles d'un grand règne, de sublimes objets à peindre; les premières palmes avaient été moissonnées par le génie. Tel qu'un homme détrompé de l'enchantement du monde tourne sur celui-ci son jugement sévère, de même les idées de la nation, ramenées à l'expérience, se réfléchirent vers les sciences exactes, les mathématiques, la philosophie, la métaphysique. Les beaux-arts, tombés en décadence, n'inspiraient plus ces brûlants transports qui ravissent le génie au-dessus de lui-même. Pourquoi, malgré de si beaux vers, de si brillants tableaux, *la Henriade*, conçue à cette époque, pèche-t-elle par le plan et les caractères, manque-t-elle de merveilleux? Serait-ce parceque l'esprit incrédule et libertin du temps éteignait la profonde

sensibilité, le charme des illusions et l'amour moral, sans lesquels avortent les plus magnifiques compositions ?

Toutefois l'état épuisé par tant de crises entra en convalescence sous l'administration méticuleuse du cardinal de Fleury. En écartant les génies turbulents ou audacieux, en laissant vieillir dans une longue enfance son royal élève, il contint la licence antérieure par une sage réserve ; les profusions et les débordements furent remplacés par la régularité et l'économie : temps heureux trop tôt oubliés ! Sous le timide régime de ce vieillard la nation continuait de s'amollir, mais ce doux repos rétablissant l'ordre dans la société, les femmes reprenaient leur ascendant naturel. Tel était celui de la savante du Châtelet sur Voltaire ; il sut peindre alors tout ce que l'amour inspire de plus tendre et de plus délicat dans *Zaïre*, de plus touchant dans *Alzire*, de plus impétueux dans l'Aménaïde de *Tancrède*, de plus simple et de plus naïf dans le rôle de Palmyre (de *Mahomet*), enfin tout ce que le dévouement maternel a de plus généreux dans *Mérope*. Les romans n'étaient plus, comme ceux de Lesage, la vive et ingénieuse satire des vices de la société ou des travers des hommes. Marivaux les remplissait, comme ses comédies, de la métaphysique du sentiment, d'une subtile recherche d'esprit, plutôt que d'intérêts du cœur. Crébillon fils traçait avec une causticité maligne, trop souvent

licencieuse, toujours piquante et légère, les principes pervers, la dépravation scandaleuse des *petites maisons* et l'inquiète frivolité du siècle. Enfin l'abbé Prévôt avait rappelé ces écrits à la peinture vraie des caractères, des passions, à l'imitation touchante du naturel et des situations pathétiques. Il introduisit le *genre sentimental*, employé ensuite avec tant de succès dans la *Clarisse Harlowe* de Richardson, qu'il traduisit (1), et dans la *Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau. C'est que la vie oisive et voluptueuse de la société commençait à propager chez les femmes ces affections nerveuses ou mélancoliques qui se nourrissent de sentiments tendres, d'idées exaltées et romanesques. Bientôt on n'offrit plus sur la scène que des femmes parfaites, comme la *Cénie* de madame de Grafigny ; elles donnèrent des leçons de morale au parterre ; toujours flattées, on sacrifia tout à leur goût ; leur éducation fut changée, et elles devinrent moins aimables parcequ'elles voulurent trop l'être.

Sous Louis XIV, les femmes étaient gouvernées par les hommes, ou plutôt elles recevaient l'impulsion de l'esprit national ; de là vient qu'elles contribuèrent tant à la politesse du langage, à l'éclat des lettres et des arts. Elles ne dirigeaient point les affaires publiques, mais régnaient en effet

(1) Quoique ce roman sublime soit anglais, l'abbé Prévôt le naturalisa en France, ainsi que d'autres du même auteur.

dans la vie domestique. Sous Louis XV, au contraire, les hommes ont reçu l'impulsion des femmes, ont été gouvernés, façonnés par elles à l'exemple du prince ; c'est pourquoi les lettres et les arts offrent sous ce période un goût moins simple et moins pur, des sentiments moins profonds que dans le siècle antérieur. C'est qu'en s'écartant de la condition naturelle à leur sexe, les femmes, moins considérées, n'inspirent plus au génie que des pensées vulgaires. On sait quel ton prenaient madame du Deffant et madame Geoffrin sur cette cohue de savants, d'artistes, d'hommes de lettres, qu'elles faisaient disputer, dont elles réglaient le rang, les talents, les prétentions et même la conduite. On sait quel interminable caquet, quelle manie scientifique s'emparait de ces coteries, hors desquelles on ne reconnaissait ni esprit, ni savoir. On sait qu'elles faisaient les réputations et dirigeaient l'opinion publique. C'est ainsi que les salons de peinture s'essayaient d'abord chez madame Geoffrin, et que le style maniéré des Lemoyne et des Vanloo naquit du goût naturel aux femmes pour le clinquant et les colifichets. Vers la même époque, on vit se multiplier aussi les gazettes littéraires et politiques, et se développer cet esprit dissertateur, superficiel, qui juge tout, s'occupe de tout, qui oublie la postérité pour des succès éphémères, et qui n'a pas peu contribué à la légèreté si souvent reprochée à notre nation.

Partout où les princes se sont soumis à des maîtresses, ces règnes galants ont amené les profusions du luxe avec la licence. Le caractère faible de Louis XV se plut davantage qu'aucun autre sous la domination des femmes. A peine affranchi de la tutelle du cardinal de Fleury, on le vit livré à l'ambitieuse duchesse de Châteauroux. En vain cette autre Agnès Sorel voulut couvrir l'opprobre de son rôle par l'éclat de la gloire de son royal amant, l'arracher aux honteuses délices des *petits appartements*, aux ignobles occupations de la bonne chère, pour le produire à Fontenoy sur un plus digne théâtre ; elle mourut, et ce prince, retombant dans son indolence, chercha un nouvel esclavage sous la marquise de Pompadour. L'esprit, les grâces de cette célèbre favorite, sa longue influence sur le gouvernement, sur les mœurs, les arts et l'opinion publique au dix-huitième siècle ; les biens et surtout les maux dont elle fut la source forment le tableau le plus frappant de cette époque.

Déjà perçait cet esprit philosophique (vers 1750) qui devait répandre sur ce temps une lumière si éclatante. Plusieurs causes y ont concouru. Les longues querelles du sacerdoce et de la magistrature, au sujet de la bulle *Unigenitus*, affaiblissaient les ressorts de la religion et des lois sous un roi voluptueux. Plus le gouvernement énervait son autorité par l'ascendant des maîtresses, plus les particuliers acquéraient de hardiesse et d'indépen-

dance ; ils semblaient revendiquer le droit de pénétrer dans des matières jusqu'alors réservées aux cabinets de l'état. Les rangs confondus par la faveur, les récompenses mal décernées, relâchaient les liens sociaux ; l'esprit guerrier s'éteignait avec l'espoir de l'honneur sous des généraux dirigés par des femmes. L'abus que les convulsionnaires de Saint-Médard et les jansénistes avaient fait des miracles supposés du diacre Pâris éveillait alors les recherches de la philosophie sur la religion. Les prétentions des princes légitimés à la succession au trône, et de funestes opérations de finances, avaient appelé la curiosité publique sur les sciences politiques. Tel fut le premier essor des idées de liberté, et aussi des paradoxes dans tous les genres de doctrine. Les esprits, désenchantés d'antiques croyances, s'adonnèrent à l'étude de la nature, aux expériences de physique et de chimie ; la précision des mathématiques, la sévérité logique, substituaient la froideur du raisonnement au feu de la poésie et des beaux-arts. La nation semblait passer de l'âge brillant de l'imagination à l'âge mûr du jugement.

Telle était la situation de la France, lorsque s'éleva près du trône madame d'Étioles. Née avec un génie étroit, mais avide de tout ce qui brille, elle s'entoura des hommes les plus illustres du siècle, Voltaire, Montesquieu, Buffon, Maupertuis, Helvétius, le duc de Richelieu, etc. Nourrie dans les plaisirs, cette nouvelle Poppée fut passionnée pour

tout ce qui flatte les sens, comme le luxe, la mollesse, les ameublements recherchés, les spectacles, la musique, la peinture, l'architecture. Elle étendit une main protectrice sur les beaux-arts, les rapetissa elle-même, et en propagea les écoles. Dans les divertissements, les fêtes, les asiles secrets de ses voluptés, elle prodigua les trésors du peuple, et crut les réparer en favorisant les idées agricoles des économistes. Elle donna l'intendance des beaux-arts au marquis de Marigny, son frère, et éleva des manufactures de porcelaine et de tapisseries. Elle imprima un mouvement prodigieux aux modes, aux habillements les plus ruineux, et surtout les tourna vers le goût des Anglais, nos éternels rivaux. Elle plaça l'abbé de Bernis, *son pigeon*, dans le ministère, pour ses petits vers; elle soutint enfin ces opinions anti-sociales des *esprits forts* qui se glissaient dans une foule d'écrits, car, comme il est ordinaire de haïr ce qu'on blesse, elle repoussait cette morale religieuse dont elle avait violé les préceptes, et qu'il était devenu du bon ton de décrier.

Quels furent les résultats de ces démarches? Sans doute le caractère de la nation se poliça davantage, devint plus doux, plus tolérant sous le règne de madame de Pompadour, mais en s'énervant, en perdant son patriotisme, en devenant indifférent à tout. Sans doute les arts furent encouragés, mais avec quel discernement? Ce n'était

point l'auteur de *la Henriade* et d'*Œdipe* que l'on récompensait dans Voltaire, mais l'auteur de deux mauvais opéras. Ce n'étaient point les nobles peintures de l'histoire que l'on recherchait, mais les tableaux de *genre* de Wateau, qui ne demandent que de la patience et le technique du métier, ou les enluminures lascives et minaudières de Boucher. On ravalait à des *bambochades*, aux décorations des boudoirs du Parc-aux-cerfs, de Choisy, le talent des grands artistes; Slodtz et Pigalle étaient réduits à des grotesques pour les *Menus Plaisirs*. La dégradation du goût était complète; nulle fierté d'âme, nul naturel, nulle expression naïve, ni décence, ni grandeur; tout était tourmenté, bizarre, tant la corruption des mœurs et des opinions infectait tous les arts du dessin! Les modes des vêtements étaient elles-mêmes sans dignité, sans grâce; il semblait que, du trône souillé, l'avilissement eût découlé sur tous les sujets. Pourquoi n'a-t-on point de bon goût dans les arts sous les fastueux empires de l'Asie? C'est qu'on n'y a point de mœurs; c'est que les femmes n'y sont que des instruments passifs de volupté qu'il faut enclore dans des sérails; c'est que leur esprit y domine tout, quoiqu'il n'engendre rien.

Jamais on ne vit tant de beaux esprits ou d'artistes, et si peu de vrais génies qu'à cette époque. Les grands, qui pratiquent eux-mêmes les beaux-arts, entravent leur développement, soit qu'ils

donnent leur goût particulier et la médiocrité de leurs talents pour la règle et la borne de ce qui est bien ; soit que la flatterie, corruptrice éternelle du pouvoir, ne permette jamais de s'élever au-delà. Ainsi Néron fut jaloux de Lucain et des grands acteurs de son temps ; Adrien, des peintres ; Richelieu, de Corneille : ainsi madame de Pompadour assujettit les lettres et les arts à sa frivolité (1). Là commence le règne de Dorat, de Gentil Bernard, de Collé, de Panard, de Moncrif, de Favart, etc. La pièce des *Trois Sultanes* de ce dernier est un tableau piquant de la majesté souveraine devenue le jouet de la beauté. Une coquetterie d'esprit, un jargon frivole, un papillotage fleuri, pointilleux et fade, étaient devenus la manie générale, avec l'amour effréné des spectacles. De là se formèrent ces manières théâtrales dans la société, cette politesse outrée, ces déguisements et cette bassesse d'âme non moins funestes que la dissolution des mœurs, en ce qu'elles flétrissent tout sentiment. L'on cherchait avidement des amusements au dehors, parcequ'on se trouvait vide au dedans. Jamais on n'exagéra davantage l'enthousiasme et l'amour que

(1) Qu'on nous explique pourquoi Néron, Vespasien, Domitien, et beaucoup d'autres princes qui proposèrent tant de prix d'éloquence et de poésie, ne firent renaître à Rome aucun Cicéron, aucun Virgile? *Voyez* dans les Fables de La Fontaine, liv. XI, fab. VI, le discours du *paysan du Danube*, sur la corruption des Romains.

lorsqu'on en éprouva le moins ; les grandes passions parurent risibles ou romanesques aussitôt qu'on cessa de croire à la vertu des femmes, et que l'on ne se sentit plus assez estimable pour oser mépriser hautement le vice.

L'on a comparé la littérature du dix-huitième siècle à celle du dix-septième, mais on n'a point assez remarqué combien la différence des administrations et de l'état des femmes dans la société ont dû changer le goût général. Le cardinal Dubois peut-il être mis en parallèle avec le cardinal de Richelieu ? Louis XV, ses ministres et ses maîtresses égalaient-ils Louis XIV, les ministres et les maîtresses de ce grand règne ? Toujours les lettres, les sciences et les arts, soumis à la puissante influence des gouvernements et des habitudes sociales, en suivent les progrès ; comme on voit la nature briller d'une nouvelle vie au printemps et languir aux approches de l'hiver.

Indépendamment de l'action directe des femmes sur les lettres et les arts pendant ce période, il faut considérer l'influence indirecte de ce sexe sur le gouvernement. Qu'elle ait été pernicieuse à la monarchie, ou favorable à la cause de l'humanité, l'avenir seul peut bien en apprécier les inconvénients et les avantages. Il suffit d'observer que la publication de l'*Encyclopédie*, de l'*Esprit des lois*, de plusieurs écrits philosophiques de Voltaire et de J.-J. Rousseau, l'expulsion des jésuites, l'affaiblis-

sement de l'autorité religieuse et civile, la tolérance universelle, furent les résultats de cette liberté, ou, si l'on aime mieux, de cette licence que les femmes avaient introduite dans l'état.

Lorsque la prostitution semblait s'être incorporée au trône même avec la comtesse Dubarri, les hommes, dépouillant le respect pour la royauté, redevinrent plus eux-mêmes. Alors, du haut de la chaire évangélique, l'on entendit les fortes leçons de l'évêque de Senez et l'éloquence incorrecte mais hardie et apostolique du P. Bridaine, au lieu des brillants sermons de l'abbé Poulle. Des tragédies d'un genre austère, *la Mort de César* et *Brutus*, autrefois négligées, furent accueillies. L'excès des voluptés ayant rompu le charme de l'amour et décrédité la galanterie avec l'estime des femmes, il s'ouvrit alors une nouvelle carrière dans les arts. Ils prirent une marche plus libre et plus audacieuse; ils gagnèrent en force ce qu'ils perdirent en correction. Le Kain, mesdemoiselles Clairon et Dumesnil retrouvèrent sur la scène l'expression touchante des passions et de la nature; ils adoptèrent le vrai costume de leurs rôles. De Belloy réchauffait dans ses pièces l'antique patriotisme. Cette révolution du théâtre fut accompagnée de celles de la musique et de la peinture. Vien ramena l'étude de la nature et de l'antique dans les arts du dessin. Soufflot rendit à l'architecture son caractère imposant et *grandiose*. Après le savant système harmonique de Rameau,

qui avait imprimé un mode majestueux mais rude et terrible à la musique, Gluck apporta de l'Allemagne son génie harmonieux et son luxe instrumental; tandis que Piccini et Sacchini introduisaient en France les grâces ravissantes de la mélodie italienne. On se rappelle encore la guerre musicale de leurs fougueux enthousiastes. Enfin J.-J. Rousseau, Philidor, Monsigny, Grétry, fondèrent le véritable genre de la musique française dans les opéras comiques. Les poëmes de Sedaine, de Favart, de Marmontel, forment l'époque la plus brillante de ce spectacle. Quelles ont été les causes de cette salutaire révolution dans les arts? l'affaiblissement de l'ascendant excessif des femmes. De là naquirent encore les premiers élans de la liberté civile, de cette douce liberté qui embellit et agrandit tout.

Si les lettres, à quelques exceptions près, furent moins heureuses, il en faut attribuer la cause soit à la tendance générale des esprits vers les sciences de fait et d'expérience, soit au peu de sensibilité d'un siècle devenu savant, incrédule, et sur lequel *il fallait frapper fort plutôt que frapper juste*, d'un siècle rassasié de tout, qui n'admettait avec Buffon rien de bon dans l'amour que le physique. Alors la poésie, sans inspiration et sans verve, ne parut plus que l'art futile d'arranger ingénieusement des paroles, et de là vint la supériorité relative des prosateurs. Le vice cessant d'être ridicule, on ne

sut plus tracer des caractères comiques au théâtre ; on fit des drames. Diderot prétendit réformer la scène, et Marmontel le parnasse. On condamna Boileau et Racine ; on chercha dans Ossian, Shakespear, Young, dans la teinte sombre et atrabilaire des Anglais, des beautés fortes et sauvages, comme le palais blasé recherche les épices et les liqueurs brûlantes. Les écrits de Diderot, de Raynal, de Thomas, de La Harpe, d'Helvétius, de d'Alembert, etc., prirent ce ton doctoral, guindé, sententieux et emphatique si différent du style simple et naturel des écrivains de l'autre siècle, parcequ'on ne connaissait plus le véritable amour ni ses grâces. On censurait avec amertume, avec audace, les institutions ; on déclamait avec un enthousiasme factice contre la corruption des mœurs ; les mots de *nature*, de *sentiment*, de *vertu*, de *bienfaisance*, étaient dans toutes les bouches. On ne se proposait rien moins que la réforme du genre humain. Vaine illusion de cœurs nés honnêtes qui sentaient la ruine de la morale publique ! Ils ont été la preuve qu'il est aussi difficile de bien écrire lorsque les femmes ont perdu toute influence sur les mœurs, que lorsqu'elles ont abusé de leur ascendant.

Ce sexe influa peu sur la partie de la littérature, surtout de la prose, qui forme le plus beau titre de gloire du dix-huitième siècle. Tels sont les écrits politiques de Montesquieu, les magnifiques pages

de l'histoire naturelle de Buffon, les œuvres philosophiques de Voltaire, et beaucoup d'autres ouvrages célèbres. Ceux de J.-J. Rousseau furent peut-être les seuls dictés sous le charme de l'amour moral; eux seuls sont empreints d'une sensibilité profonde, d'une brûlante éloquence, eux seuls entraînent, lorsque les autres éclairent ou prouvent. C'est que la simplicité des mœurs suisses inspira toujours le génie de cet illustre Genevois. Il sut ranimer par elle, dans des cœurs flétris, cette étincelle de sentiment que la dépravation étouffait. Ses vives et âpres censures ont eu bien plus d'empire sur les femmes que les éloges pompeux dont Thomas les avait comblées.

L'avénement de Louis XVI à la couronne fut le signal d'une nouvelle époque qui devait être suivie d'une si terrible catastrophe. Sous les dernières années du règne précédent, Maupeou et Terray, voulant établir un violent despotisme, ébranlèrent l'ordre social. Les premiers soins du jeune roi furent d'appeler la liberté civile avec Turgot et Malesherbes, noms également chers aux sciences et à la vertu. Les corvées furent supprimées, la servitude, la torture abolies, l'indépendance des Américains favorisée. L'économie remplaça d'effrayantes profusions. Tout promettait sous un prince humain, bienfaisant, ami des lois, le retour de l'âge d'or, si l'état n'eût pas recélé dans son sein un ferment secret de dissolution, et si l'infortuné monarque

ne se fût pas trouvé trop faible pour retremper la nation dans des institutions plus vigoureuses.

Cependant il s'élevait dans tous les esprits un désir vague de liberté, de bonheur, de perfectibilité, fomenté par les *penseurs*, par de grands écrivains et par l'affranchissement tacite de la presse. Le goût anglais dominait dans les livres, les modes, les repas, etc. Les hommes affectaient un air frondeur et républicain ; les femmes jouaient la sensibilité et cette *mélancolie romantique* qu'une vie oisive, que les veilles, les spectacles, les lectures augmentaient. On observait alors chez elles beaucoup plus de maux de nerfs qu'aujourd'hui ; de là vint l'empire que Mesmer, Cagliostro et tant d'autres charlatans usurpèrent sur ce sexe. Cette susceptibilité d'être affecté agaçait les passions, corrompait les plus doux rapports de la société; on se regardait comme indépendant de ses liens ; on ne recherchait plus que l'état de nature.

On représenta l'amour comme le plus sacré des devoirs, les passions comme le vœu sublime de la nature, la contrainte des vertus comme une tyrannie On dénatura le langage ; le libertinage des mœurs fut absous en intéressant pour une amante abusée ; la licence usurpa le nom de la liberté; l'innocence et la sévérité des principes parurent des défauts de savoir-vivre. Chacun n'admettant que son sentiment pour guide, toutes les opinions se divisaient et les lois restaient sans force devant

l'intérêt particulier. L'autorité des rangs s'était extrêmement affaiblie ; une reine abjurant elle-même tout cérémonial, oubliant quelquefois la décence, admettait une familiarité destructive de la majesté. Un insouciant épicuréisme, un fatal aveuglement sur l'avenir, semblable au calme précurseur de la tempête, endormait, au sein de la mollesse, les hautes classes de la société. Elles-mêmes applaudissaient aux traits acérés de Champfort, de Beaumarchais, aux écrits hardis et mordants qui les dégradaient. La comédie prit un nouvel essor et osa, comme au temps d'Aristophane, frapper de ridicule les objets les plus révérés. On ne crut avoir de l'esprit qu'en devenant satirique, et du talent qu'à force de prétentions. La plupart des productions des arts portaient surtout l'empreinte de cette effémination que les âmes avaient contractée dans le commerce trop général des femmes (1).

(1) « On ne peut jamais exprimer avec force ce qu'on sent faiblement, dit Alfieri; si un auteur n'a pas la conviction intime de ce qu'il dit, il ne persuadera personne, ne produira aucune émotion et dès lors son ouvrage sera inutile. Je parle toujours de chaleur, de force et de vive impression, comme des qualités les plus essentielles d'un bon livre, parceque tous les hommes, et notamment ceux qui, comme nous, sont asservis, pèchent surtout par l'absence du sentiment. Je crois que, du moins parmi nous, cela provient de l'habitude de trop parler, de penser peu et de ne point agir : existence tout-à-fait passive, qui est le partage de notre siècle.» (*Du prince et des lettres*, liv. II, chap. VII.)

Tout en observant les résultats, Alfieri n'a pas remonté aux

Le tableau de la littérature et des arts vers ce temps offre donc un assemblage remarquable de grâces, d'effémination, et même de coquetterie,

premières sources de la dégénération des esprits, autant que l'avait fait le rhéteur Longin. Certes, l'asservissement politique étouffe et comprime les génies, sans doute; mais la servitude des âmes est préparée par l'énervation et la perte des mœurs, qui enlève la virilité, qui rend l'intelligence eunuque. Subirait-on en effet le joug des gouvernements absolus, si la mollesse et les plaisirs n'avaient pas, de longue main, façonné et ployé les caractères à la servilité? Sous des gouvernements despotiques même, on peut rencontrer de mâles génies, et le siècle de Louis XIV en présente d'illustres exemples; mais il n'en est plus ainsi dans les siècles corrompus, lors même que les ressorts des gouvernements se relâchent. La fin du règne de Louis XV en fournirait la preuve. « C'est par le désordre du premier âge que les hommes dégénèrent, disait alors J.-J. Rousseau, et qu'on les voit devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. Vils et lâches dans leurs vices même, ils n'ont que de petites âmes parceque leurs corps usés ont été corrompus de bonne heure; à peine leur reste-t-il assez de vie pour se mouvoir. Leurs subtiles pensées marquent des esprits sans étoffe; ils ne savent rien sentir de grand et de noble; ils n'ont ni simplicité ni vigueur. Abjects en toute chose et bassement méchants, ils ne sont que vains, fripons, faux; ils n'ont pas même assez de courage pour être d'illustres scélérats. Tels sont les méprisables hommes que forme la crapule de la jeunesse; s'il s'en trouvait un seul qui sût être tempérant et sobre, qui sût, au milieu d'eux, préserver son cœur, son sang, ses mœurs de la contagion de l'exemple, à trente ans il écraserait tous ces insectes, et deviendrait leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut à rester le sien.» (*Émile*, liv. IV.)

Qui ne sait pas, en effet, combien la puissance nerveuse, en général, tient à l'énergie de la force reproductive? Plus on

plutôt que de force, de concision, de simplicité. Les poëmes de l'abbé Delille, les pièces de Collin d'Harleville, les œuvres de Florian, et surtout

abuse de celle-ci, plus on débilite les facultés cérébrales; rien n'use aussi profondément la sensibilité que l'excès des voluptés, au point qu'un homme, au sortir d'une lutte prolongée des plaisirs de Vénus, tombe accablé et comme abandonné de ce principe qui le vivifie, parcequ'il l'a prodigué.

Jusque chez les animaux, on voit les femelles accorder aux mâles le droit de marcher à leur tête, comme le prouve l'exemple des taureaux, des béliers, des boucs, parmi les troupeaux; et comme l'exprime Virgile :

Vir gregis ipse caper

De là vient que la virilité attribue naturellement la suprématie au mâle sur la femelle, par la force du corps, par l'audace, par la générosité du courage. Toutes ces qualités résultent de la sécrétion du sperme, élément de vigueur, source merveilleuse d'énergie, pour l'organisme animal. Mille faits évidents l'attestent : ainsi, avant la production du sperme, le jeune adolescent paraît timide, ses fibres sont encore détendues et molles, sa voix est aiguë et faible, son corps n'a point acquis cette forme carrée et anguleuse, ce développement du thorax, cette solidité des muscles, cet air mâle et assuré qui distinguent un homme; ainsi les eunuques ou castrats deviennent toujours efféminés, souples, timides et rampants, avec une voix grêle, un caractère pusillanime, qui les rend incapables de régner, de commander avec fermeté. Ainsi, les individus énervés par des jouissances anticipées, ou plongés dans l'excès des voluptés, demeurent également affaiblis, lâches, prennent des habitudes de femmes, pleines d'indolence, d'une honteuse délicatesse; témoin ces élégants Adonis, si poupins, si débiles, et dont la petite poitrine supporte à peine l'air libre. Dans leur démarche flasque, abandonnée, chan-

celles de Bernardin de Saint-Pierre, portent cet aimable caractère de douceur et d'aménité. Fragonard donnait à la peinture sa touche légère et vaporeuse, et Grétry inspirait à la musique le charme magique de ses accents.

Enfin éclata cette révolution dont la plupart des causes remontent jusqu'à l'origine du dix-huitième siècle, et dont la commotion ébranla l'Europe.

celante, il leur faut tantôt des corsets pour soutenir leur taille fine, tantôt des restaurants exquis pour raffermir leur estomac délabré, puis des odeurs d'ambre et de musc pour ranimer leurs nerfs agacés par les spasmes. Ils craignent à tout instant de mourir ou de se faire mal; car ils ont des vapeurs, et la moindre sensation forte les jette en convulsion, ou plonge dans le délire leur faible cervelle. Le duvet de l'édredon n'est pas une couche trop molle pour ces Sybarites épuisés, pour ces pâles et honteuses copies d'un sexe plus masculin qu'eux, puisqu'il y a des femmes fortes et viriles, des *virago* musclées, au regard martial, à la démarche ferme, au teint animé, portant même parfois barbe et moustache presque comme un grenadier ou un sapeur. De telles femmes ont le ton de voix haut et rogue; on en voit qui boivent, fument, jurent, et ne sont nullement déplacées avec les hussards et les pandours, puisqu'il en est qui se déguisent et portent avec eux les armes. N'ayant presque pas de sein développé, leur poitrine et leurs bras velus, nerveux, leur donnent un air gendarme ou des attitudes soldatesques. Telles l'amazone Thalestris, la guerrière Camille, la fière Bradamante, ont brillé dans les combats, et notre Jeanne d'Arc a guidé les Français pour reconquérir leur belle patrie. Il est à remarquer aussi que ces femmes viriles sont également laides et stériles; elles ont manqué à leur sexe la plupart, et nul homme ne trouve en elles les plus aimables qualités des femmes.

De puissants intérêts, des renversements inouïs de fortune, des malheurs irremédiables, des vertus sublimes au milieu des plus exécrables attentats, imprimant de profondes secousses aux imaginations, ont rendu cette époque à jamais mémorable. Et parceque, dans ces bouleversements, l'influence des femmes a été absorbée par celle des hommes, l'on a vu les beaux-arts revêtir alors un costume austère et affecter les formes âpres, audacieuses, incorrectes qui régnèrent dans toutes les habitudes de ce temps. Le sentiment des bienséances s'était égaré par le désordre de la société. Une rusticité grossière heurtait contre une urbanité trop efféminée; une rudesse soldatesque, substituée aux raffinements de la politesse, effarouchait les grâces, bannissait toutes les affections tendres. Quoique l'impéritie et le goût bizarre se fussent introduits dans le sanctuaire des arts, cependant un engouement général pour l'antiquité avait ramené parmi nous le sentiment du vrai beau. La peinture et la sculpture étudièrent ces ruines admirables échappées au ravage des siècles; tous les arts tentèrent de nouvelles conquêtes, mais tous n'obtinrent pas les mêmes triomphes.

La poésie et la littérature s'incorporent plus qu'on ne pense avec l'état civil de chaque peuple. Comme elles ne brillent que chez celui qui s'élève au point le plus parfait de la sociabilité, elles dépérissent lorsqu'on le dépasse. On ne rencontre

plus cette juste valeur des expressions, cette propriété et cette vive élégance de tours qui sont particulières à chaque langue. Une autre disposition sociale imprime un autre caractère au discours; c'est une monnaie dont le type varie à chaque règne. Les femmes surtout, dont l'empire est si étendu dans la vie privée, modifient la langue plus que l'homme. C'est pourquoi la nôtre avait perdu beaucoup de sa délicatesse, de son harmonie, de sa grâce, quoiqu'elle eût conquis plus d'énergie dans ces temps orageux, où tant de clameurs retentissaient dans des tribunes populaires. C'est aussi de la même époque que datent et ces noirs romans anglais où l'on associait au crime des horreurs mystérieuses, et cette passion pour les mélodrames qui présentent toujours l'innocence aux prises avec la tyrannie, ou des bourreaux et des victimes.

CONCLUSION.

Nous avons vu l'influence des femmes sur la littérature et les arts éclore en France dès le règne de François Ier, se développer surtout sous Anne d'Autriche, resplendir du plus vif éclat sous Louis XIV, dégénérer au temps de la régence de Philippe d'Orléans, corrompre le goût sous Louis XV, perdre enfin de son empire vers les dernières années du dix-huitième siècle. Nous en recuillerons cette vérité morale, que la politesse et les beaux-arts ne brillent jamais partout où les femmes ne participent à aucun droit dans la vie civile, comme chez les peuples barbares ou sous le despotisme asiatique ; que l'égalité des sexes, dans ses justes rapports entre le plus fort et le plus faible, établit la civilisation et tous les arts qui l'accompagnent ; mais que la supériorité abandonnée aux femmes, ou le mépris qu'on fait de leur sexe, apportent toujours la corruption du goût dans les arts aussi bien que dans les mœurs et la société civile.

Femmes, doux liens de la vie, qui nous secourez au berceau comme au bord du cercueil ! soyez toujours ce que la nature vous a formées, le charme qui adoucit nos misères et qui embellit le cours

de nos ans. N'usurpez jamais sur nous l'empire pour l'obtenir toujours ; votre puissance est toute dans votre faiblesse. D'autant plus dignes de régner que vous refuserez de nous asservir, vos vertus feront votre bonheur aussi bien que notre gloire. C'est alors que nos neveux verront s'accroître sans cesse ces beaux âges de civilisation et de lumières qui ont élevé les nations de nos contrées au-dessus de tout le reste du genre humain. Heureuse surtout la France, si désormais elle recueille dans de pacifiques occupations les bienfaits des lettres, des arts, et les fruits immortels de tous ses triomphes !

DISSERTATION

SUR

LE LIBERTINAGE

ET SES DANGERS,

RELATIVEMENT AUX FACULTÉS INTELLECTUELLES ET PHYSIQUES.

Plus que tous les êtres, l'homme corrompt et ruine son intelligence, sa vie, par le libertinage. Quelle funeste prérogative lui a donc attribué la nature, en le comblant de désirs par de-là sa puissance, et le portant à les assouvir ainsi dans des recherches infâmes, inouïes au reste de la création? N'est-ce pas une preuve que l'homme a reçu tant de liberté originelle, qu'il y trouve même la licence? mais aussi n'est-ce pas un témoignage de plus qu'il a besoin de fortifier sa raison, comme le contrepoids nécessaire de ses appétits violents, et qu'il ne jouit de la plénitude d'une liberté raisonnable que par des lois sociales et conservatrices qui enchaînent son indépendance?

Les animaux sont limités, dans leurs fureurs amoureuses, par un temps déterminé de rut, par un instinct circonscrit, par des goûts simples et uniformes qui les astreignent à leur unique espèce, pour la plupart, et même par une conformation d'organes sexuels qui prévient à peu près tous les écarts de la débauche. Il n'en est nullement ainsi de l'espèce

humaine; son appétit génital est sollicité fréquemment par une alimentation abondante, par une imagination impétueuse, par le voisinage continuel des sexes, par des rapports de langage et des communications de sentiments, par le soin de se plaire l'un à l'autre, ou d'entre-exciter des affections si douces. Bientôt la facilité des jouissances, en causant la satiété, appelle à son secours la nouveauté, la variété, pour ranimer des désirs épuisés. Où s'arrêter dans cette carrière de débordements qui brisent les liens de la vie? Que de squelettes ambulants sortent des clapiers ou des repaires de la débauche, pour traîner sur la terre les inutiles débris de leurs corps! Que peuvent-ils, sinon languir dans le monde, lorsqu'ils sont énervés, et pour ainsi dire exprimés à sec jusqu'à la moelle? Il ne leur reste plus désormais qu'à renfermer dans la tombe ces ruines ou ces lambeaux d'organes, qui, aussi bien, seraient dévorés par de cruelles maladies, sans compter même les ravages de l'infection vénérienne.

Oui, sans doute, si l'homme n'atteint pas toutes ses destinées physiques et morales, la haute élévation de force, d'intelligence et la longévité naturellement départies à sa noble espèce, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Il se hâte, dans sa fleur, d'abuser de toutes les voluptés; il veut tout cueillir à la fois par ses cupidités effrénées; il ravage et souille d'avance toutes les jouissances réservées à des âges plus tranquilles. Blasé avant trente ans, il ne lui reste donc que l'amer dégoût d'une vie délabrée; trop lâche cependant pour ne pas la traîner honteusement à la vue de ses semblables. Ainsi se succèdent ces générations ignobles et flasques; parmi les villes de luxe, ces individus grêles, rabougris, sans énergie, sans cervelle, végétant dans la mollesse, incapables de résister aux maux, capables de tous les vices, dignes seulement de l'esclavage, comme les eunuques, les êtres efféminés: ils implorent la protection d'un maître, mais en vain; il n'est ni repos ni bonheur sans courage, parcequ'il n'y a point de courage et de santé, ni même de liberté, sans bonnes mœurs.

Ce n'est donc pas un sujet sans importance pour la vie hu-

maine que de considérer les périlleux résultats du libertinage et les moyens de s'en garantir autrement que par des sermons. La médecine morale et philosophique devient ici non moins nécessaire encore que les barrières de la religion, parceque les personnes abandonnées à la débauche ayant déjà, la plupart, secoué ce joug salutaire, des maladies trop fréquentes et trop rongeantes deviennent un frein beaucoup plus formidable. Combien de jeunes écoliers, en effet, ne redoutent pas le diable, mais bien la syphilis?

Montaigne et J.-J. Rousseau étaient d'avis qu'un précepteur conduisît dans un mauvais lieu son élève, pour lui en inspirer à jamais de l'horreur, en lui dévoilant les profanations dégoûtantes du sentiment le plus délicieux que la nature ait inspiré aux hommes. Nous croirions rendre ici un pareil service que l'ont fait avant nous d'anciens philosophes moralistes qui traitèrent de l'amour. Nous ne parlons pas des livres d'Aristippe sur les anciennes délices, des fables lascives de Jupiter et Junon par Chrysippe, et des lettres libertines de plusieurs épicuriens; mais on sait que Théophraste écrivit sur l'amour, ainsi qu'Héraclite de Pont, Antisthène, Cléanthe, Ariston, Sphérus, Straton; le sage Platon fit des peintures très vives des jouissances même illicites de son temps; Socrate ne donna-t-il pas des préceptes aux courtisanes, et l'austère Zénon ne régla-t-il pas, parmi les lois rigides de sa morale stoïque, les devoirs conjugaux? En traitant des secrets réservés entre les amants, il sut encore plaire aux amours:

Nec non libelli stoici inter sericos
Jacere pulvillos amant.

Catul., eleg. iv.

On nous excusera donc en faveur de l'utilité, et pour l'intérêt même de la saine morale (qui n'est autre que celui de la santé et de la conservation de l'homme), si nous entrons dans une carrière où l'on pourrait facilement prendre le vice pour guide, si l'on y portait un cœur déjà corrompu. Il faut que la

médecine renonce à traiter du libertinage et de ses tristes suites, s'il n'est jamais permis de descendre dans les secrets des infamies honteuses auxquelles l'homme perverti s'abandonne. Cependant ce sont encore de véritables maladies, des dégradations réelles de la sensibilité, non moins que les appétits absurdes, les goûts dépravés qu'excitent le pica et le malacia. Un malade doit-il dérober ses maux, quelque déshonorants qu'ils puissent être, à la médecine, et le coupable s'épargner la confusion de ses fautes, s'il désire sincèrement sa guérison? Les casuistes n'ont-ils pas dû s'occuper des questions les plus licencieuses et les plus délicates? Les pères de l'église, aussi bien que des moralistes sévères, tels que Sénèque, saint Paul, saint Jérôme, Tertullien, saint Augustin, ont-ils craint de reprocher aux nations corrompues de leur siècle toutes les turpitudes où elles se vautraient? car le vice ne peut rougir que de sa propre laideur, qui l'expose à la haine et au mépris. Si notre langue, beaucoup plus chaste que les imaginations, se refuse néanmoins à l'expression de détails trop nus, nous les voilerons en les faisant passer dans la langue latine, plus libre et plus riche en ce genre. Nous espérons du reste que ce sujet ne sera jamais consulté que sous un rapport purement médical et philosophique, comme nous avons dû le traiter. Le vice n'est pas d'y entrer, comme disait Aristippe à des jeunes gens se glissant chez des courtisanes, mais de n'en point sortir. Les hommes ne sont-ils pas bien malheureux de mêler eux seuls parmi tous les êtres, du crime à leurs plaisirs?

O miseri quorum gaudia crimen habent!

CORN. GALLUS, eleg. I.

ARTICLE PREMIER.

De la lubricité ou de la lasciveté; de ses causes parmi les animaux, comparés à l'homme.

Quoique les anciens aient fait naître Vénus du sein des ondes, et lui aient consacré des coquillages marins possédant les deux sexes, tels que les conques ou bivalves, et les univalves, pareillement androgynes, ces emblèmes de la volupté ne prouvent pas que les plaisirs soient plus vifs chez ces mollusques hermaphrodites que parmi les animaux à sexes séparés. Seulement, toutes les espèces aquatiques montrent une fécondité inépuisable, de même que les poissons; aussi les nourritures que l'homme en tire, les *salaisons* qu'il en prépare, semblent augmenter sa *salacité*, ou son penchant aux lascivetés : de là vient, sans doute, que tant de temples furent consacrés à la mère des Amours dans les îles de l'Archipel grec, au milieu de ses mers poissonneuses, ainsi qu'à Corinthe, et sur les fertiles rivages de l'Asie mineure. Ainsi l'on a vu se multiplier les lieux de débauche à Venise, comme les *musicos* en Hollande; car toutes les nations maritimes qui usent abondamment de nourritures de poisson et de salaison, se trouvent exposées aux maladies de peau qui excitent le prurit : or celles-ci stimulent également le prurit des organes sexuels.

Nous avons ailleurs traité des divers modes d'accouplements des animaux à sexes soit séparés, soit réunis. Parmi les premiers, l'amour se montre d'autant plus impétueux qu'il y a plus de séparation et d'obstacle aux jouissances; la puberté y devient donc plus forte; elle doit l'être surtout chez ces races frêles qui, n'ayant qu'un seul accouplement dans leur vie, consomment en quelques instants toute la puissance qui les anime. Tels sont les insectes à métamorphose : ils s'y précipitent avec une telle fureur, qu'on a vu des femelles de mante (*mantis religiosa*), et que nous avons re-

marqué des sauterelles qui rongeaient entièrement la tête de leurs mâles, sans que ceux-ci fussent détournés d'accomplir, avec ces beautés par trop cruelles, le vœu de la nature. On rencontre beaucoup de femelles d'autres insectes, pourchassées, accablées d'un grand nombre de mâles qui tombent morts par l'excès de leurs jouissances; les faux-bourdons abandonnent même leurs parties génitales, qui se détachent dans la reine-abeille; il paraît que celle-ci jouit de plusieurs d'entre eux, comme d'un sérail de mâles, en chaque ruche. Les arachnides, quoique ennemies entre elles jusqu'à se dévorer mutuellement, font trève à leur férocité dans leurs singulières approches. Les crustacés ayant une double verge, leurs femelles présentent aussi deux vulves ou orifices d'ovaires à la base du corselet, de sorte que les accouplements ne peuvent s'opérer que par devant.

Les mollusques androgynes, dont chaque organe sexuel est écarté, et ne peut accomplir la fécondation sur le même individu, en recherchent un autre : à cet égard, les lymnées (*lymnœus stagnalis, limosa*, etc.), ayant l'organe femelle éloigné de la partie mâle, ne peuvent être fécondés par l'individu qu'ils fécondent, comme le font les autres hermaphrodites, mais il en faut un troisième, de sorte que ces animaux s'unissent par longues chaînes, dont chacun accepte et transmet l'amour à son voisin; les biphores (*salpa*) s'attachent, à ce qu'il paraît, de la même manière, en bandes si considérables, que Forskahl en a vu de plus de quarante lieues d'étendue dans la mer Méditerranée. Si la volupté est double comme les organes, chez les races hermaphrodites, on conviendra que ces associations de mollusques en génération présentent un spectacle digne du berceau de Vénus anadyomène.

Quoique les poissons soient très féconds, leur manière de faire l'amour sans union sexuelle (excepté les faux vivipares, les *blennius*, les squales, etc.), rappelle pour les mâles l'idée du péché d'Onan, lorsqu'ils fécondent les œufs déjà pondus, en exprimant leur laite sur ceux-ci. D'ailleurs les mâles des chondroptérygiens (squales et raies) ayant des sortes de pattes,

retinacula, pour subjuguer leurs femelles, puisqu'ils s'accouplent, ces dernières ne semblent pas devoir être bien ardentes, comme chez toutes les espèces où les mâles ont besoin d'user de violence pour les soumettre. Qui sait toutefois si la nature n'a pas établi ces refus et ces piquantes agaceries de la coquetterie jusque chez les animaux les plus froids, pour mieux exciter leurs voluptés ?

Car dans les mouvements de leurs tendres ardeurs,
Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense.

On a souvent décrit les amours des crapauds, des grenouilles, dont les embrassements durent plusieurs jours : les mâles paraissent tellement absorbés dans leurs jouissances, qu'on leur a coupé et brûlé les cuisses sans les faire lâcher prise; cependant il n'y a ni verge, ni intromission; les femelles se possèdent davantage; elles fuient, comme d'autres femelles qui emportent aussi leurs mâles, parmi les insectes surtout. Il paraît donc que la nature a donné au mâle une volupté plus hardie et plus impétueuse qu'à l'autre sexe, qui, dans toutes les classes d'animaux, à peu d'exceptions près, se fait contraindre. Aussi tous les mâles usent plus fortement leur vie, et périssent généralement plus tôt que les dépositaires et les gardiennes de l'espèce, qui peut-être n'ont pas moins d'ardeur réelle, et ne sauvent que les apparences.

Les serpents, les lézards ont une verge double ou fourchue pour pénétrer en chaque ovaire, et leurs embrassements paraissent assez lascifs, car ils s'enlacent mutuellement; ceux de la tortue, qui n'a qu'une verge simple, sont très languissants et prolongés.

Mais c'est principalement chez les animaux qui, respirant plus abondamment, ont une circulation plus active, un sang plus oxygéné et plus chaud, un système nerveux infiniment plus développé et plus sensible, que l'amour exerce tout son empire. Ce n'est plus seulement une fonction machinale de

l'organisme, comme chez la plupart des races précédentes ; il y entre du moral et du sentiment : car les deux sexes, ou les femelles du moins, portent au-delà des jouissances un intérêt d'amour maternel à leur progéniture, tandis que les animaux à sang froid abandonnent la leur. Il y a donc plus d'affectibilité, d'attachement sexuel; les voluptés y sont préparées, allumées par de plus tendres caresses, par des agaceries plus piquantes en une foule d'espèces; les associations de familles s'y remarquent aussi fréquemment; elles sont accompagnées enfin de titillations plus nombreuses, en sorte que l'homme, placé à la tête des créatures, nous semble avoir été formé le plus sensible, le plus amoureux, et, à bien considérer, le plus favorisé de tous pour les voluptés. Heureux s'il n'en avait jamais corrompu la source !

Les oiseaux, chez lesquels l'immense développement de l'appareil respiratoire excite tant de chaleur vitale, d'impétuosité et d'énergie dans toutes leurs fonctions, les oiseaux paraissent d'abord mieux partagés que l'homme en amour. Sans parler des gallinacés, tels que les coqs, les paons, les perdrix mâles, qui peuvent satisfaire chaque jour un nombreux sérail de femelles, on a célébré de tout temps les doux ébats des colombes, la fidélité conjugale des tourterelles; on s'est récrié sur la pétulance incroyable du moineau, qui coche sa femelle plus de vingt fois en une heure. Cependant toute cette lasciveté n'offre peut-être pas des plaisirs proportionnés au grand nombre des actes : d'abord la verge des mâles n'étant qu'un court tubercule, il n'y a point d'intromission, excepté chez les canards (oies, cygnes) et les autruches, qui ont une verge plus longue ; ensuite ces copulations fréquentes ne procurent que d'imperceptibles émissions de sperme, en sorte qu'elles fatiguent moins le mâle que chez les mammifères, mais ne donnent sans doute aussi qu'une étincelle de volupté : les oiseaux paraissent donc jouir plus en détail et avec moins d'intensité; ce qui devient une combinaison avantageuse pour fixer plus constamment les sexes l'un auprès de l'autre, chez ces races si volages.

Au total, les mammifères paraissent donc ressentir plus complètement les délices de l'amour. Il y a toujours chez les femelles un clitoris, chez les mâles une verge plus ou moins longue, parfois contenant un os, comme dans beaucoup de carnassiers, ou même fourchue parmi la plupart des marsupiaux (ayant une bourse pour leurs petits, comme les didelphes, les phalangers, etc.). Le coït est ainsi accompagné d'une véritable intromission, d'une volupté qui paraît au moins égale en chaque sexe. La copulation est parfois prolongée, comme dans le genre des chiens, loups, renards, etc., au moyen du gonflement du gland; ce dernier organe est aussi armé, en quelques genres, comme dans les chats, les genettes, de papilles cornées assez dures pour causer un frottement plus vif et des impressions plus cuisantes (s'il est vrai que la douleur et les agacements nerveux contribuent encore à aiguiser les jouissances). Enfin, personne n'ignore que la nature inspire aux singes et à d'autres mammifères qui ont leur verge non attachée par un fourreau à l'abdomen, une lascîveté furieuse qu'ils ne savent pas toujours contenir, à défaut de l'accouplement. Plusieurs espèces, surtout les rongeurs, lièvres, lapins, rats, etc., sont sujettes à la superfétation; tout annonce enfin, dans la classe des mammifères, une disposition libidineuse plus grande que celle des autres animaux.

Nous voyons donc que la nature accroît ce penchant et augmente les moyens de jouissances, à mesure qu'on se rapproche de l'espèce humaine, en suivant l'échelle de la composition graduelle des animaux.

Certes, l'homme ne sera pas le plus chaste d'entre eux, si nous considérons en physiologistes sa sensibilité et les modifications de son organisme à cet égard. On croirait, au contraire, que ce roi de la création fut aussi constitué pour les plus ardentes voluptés, ou que la nature les prodigua pour lui, comme la société les sème d'ordinaire autour du trône des princes.

D'abord l'homme possède au plus haut degré l'attribut également précieux et pernicieux d'une extrême sensibilité, au

physique comme au moral. Il est nu, et son tact universel le rend partout susceptible, soit de douleur, soit de volupté, de chatouillements vifs; ce qui n'a pas lieu de même chez les bêtes velues ou revêtues d'enveloppes, d'habits coriaces, etc.

Son imagination ardente présente mille images, soit de délices, soit de tourments, qui multiplient pour lui, dès avant l'épreuve, et les supplices et les jouissances, tandis que les animaux ne ressentent que l'impression actuelle, toujours moindre. Aussi voient-ils leurs femelles sans appareil étranger en tout temps; rien ne farde, rien n'excite leur passion, tandis que ces voiles à demi entr'ouverts, cette coquette pudeur avec laquelle la femme dérobe et laisse deviner ses charmes, centuplent les désirs déjà démesurés de l'homme : car l'on imagine d'autant plus qu'on aperçoit moins. Elles le savent bien, ces beautés prudentes qui ne veulent jamais paraître qu'en toilette, et cachent avec soin le derrière du théâtre, souvent capable de désenchanter, comme dit Lucrèce,

> Omnia summopere hos vitæ postscenia celant;
> Quos retinere volunt adstrictosque esse in amore.

Et aussi Ovide,

> Multa viros nescire decet, pars maxima rerum
> Offendet, si non interiora tegas.

Ensuite notre espèce étant destinée à la société, dont la famille est le premier élément, devait s'y trouver attachée par des liens multipliés : ce sont surtout ceux des plaisirs conjugaux que la nature a dû renouveler habituellement. En effet, les nourritures abondantes et substantielles que notre espèce sait se procurer par l'agriculture et par sa prévoyance, plus que les animaux, dans son état social, favorisent beaucoup sa vigueur génitale. Au contraire, ces pauvres barbares qui jeûnent souvent, les sauvages d'Amérique, n'ont que des moments de béatitude sexuelle, comme les bêtes sauvages qui n'entrent en rut que dans leur saison; mais nos bestiaux étant

mieux nourris, engendrent plus souvent par la même cause. Et d'ailleurs, le rapprochement continuel des sexes, par la société, devient pour nous une source toujours renaissante de sollicitations amoureuses, même involontairement. Enfin, la nature ajouta, pour nous seuls, une cause non moins perpétuelle de disposition génitale, en nous attribuant une station droite, comme nous l'avons montré.

Voilà donc l'homme convaincu d'une plus grande lasciveté, et de libertinage amoureux plus permanent, plus étendu, que n'en déploient les autres créatures. De là vient que notre espèce est la seule susceptible de se corrompre, puisque les brutes ne se livrent à des écarts contre nature que quand l'art humain les y contraint dans le délire de la passion. Les mélanges d'espèces voisines n'ont jamais lieu spontanément dans l'état sauvage, excepté peut-être par quelque concours extraordinaire de nécessité ou de hasard, puisque nous voyons ces espèces se perpétuer toujours pures, et détester les unions avec d'autres quand elles jouissent de toute leur liberté.

ARTICLE II.

Exemples historiques du libertinage et de ses effets, chez d'anciennes nations d'Asie et d'Afrique.

Rien ne nous manifestera mieux les funestes conséquences de la débauche, que ces exemples conservés, soit pour la honte, soit pour l'instruction de la postérité. Celle-ci n'a su guère profiter de l'une et de l'autre néanmoins, et le déluge n'a point lavé les souillures des géants de la terre.

Que voyons-nous dès les temps antiques, et dans les livres les plus consacrés par la vénération religieuse ? des preuves de l'infamie humaine. Sodome et Gomorrhe, toutes les villes de la Pentapole dans la Palestine sont infectées d'un vice dégoûtant (1). Un père, après avoir offert en prostitution ses filles

(1) Genèse, chap. XIX.

vierges au public, est sollicité par elles, dans son ivresse, à l'inceste; deux peuples tirent de cette source impure leur origine. Ruben commet un inceste avec Bala (1). Joseph s'arrache avec peine aux embrassements de la femme de Putiphar, et éprouve sa vengeance. Juda le patriarche fait épouser Thamar successivement à ses fils; mais Onan, l'un d'eux, élude les lois de la nature, et cette même Thamar se prostitue à son beau-père. Il faut au peuple hébreu des châtiments graves contre la bestialité (2), contre les infamies auxquelles il se livre devant la statue du dieu Moloch (3), et contre la pédérastie. On y défend aux femmes de se prostituer à des animaux (4), comme on réprouve les unions incestueuses jadis si communes (5). On voit les Israélites forniquant avec les filles moabites et madianites, qui les initient aux mystères impudiques de Beelphégor; l'épouse du lévite d'Éphraïm mourant de l'excès des violences des Gabaonites (6); les Philistins frappés de marisques, ou tumeurs hémorrhoïdales (7); les scandales des débauches de David avec Bethsabée, les incestes d'Amnon et Thamar; Absalon jouissant des concubines de son père, qui se réchauffe, dans sa vieillesse, entre les bras de la jeune Sunamite Abisag; Salomon formant, dans sa sagesse, un sérail nombreux de sept cents femmes et trois cents concubines de toutes les nations, etc. Il serait trop long de parcourir enfin tous les exemples de dépravation qu'offre l'histoire du peuple hébreu: on en peut juger, non par le Cantique des cantiques, mais par la seule peinture si énergique qu'en retrace le prophète Ézéchiel sous les fameux emblèmes d'Oolla et d'Ooliba (8).

(1) Genèse, chap. XXXV, 22.
(2) Exod., chap. XXII, 19.
(3) Lévitique, chap. XVIII, 21.
(4) *Ibid.* 23.
(5) *Voyez* aussi Lévit., chap. XX, etc.
(6) Juges, cap. XIX.
(7) Lib. I Regum, cap. V.
(8) Ezéchiel, chap. XXIII.

Les mœurs des Arabes Bédouins, dès les plus anciens temps, sont également connues par leurs poésies et leurs contes. S'ils n'ont pas osé se vanter de leurs amours avec leurs troupeaux, ils n'ignorèrent pas les habitudes masculines; et leurs femmes, malgré leur clôture, ne furent pas exemptes de vices honteux entre elles, sortes de maladies endémiques dans les sérails, en tous les temps comme en tous les lieux.

L'Égypte surtout passa constamment pour une terre de dévergondage et d'impudicité, que les poëtes ont flétrie. On en peut juger par un seul trait. L'on ne livrait aux embaumeurs égyptiens les cadavres des femmes qu'après trois jours, ou lorsque la putréfaction commençait, parcequ'on s'était aperçu qu'ils s'acharnaient sur des charognes infectes même, comme on dit que Périandre, tyran de Corinthe, avait voulu jouir encore d'une épouse qu'il adorait, après sa mort.

Et ce n'est pas sans motif que la résection du clitoris et des nymphes prit si grande faveur en Égypte, qu'elle s'y pratique encore aujourd'hui, comme s'il était plus facile de retrancher les organes du vice que d'extirper les mauvaises mœurs. Il est étrange de voir la pyramide de Chéops bâtie, selon Hérodote (1), par tous les amants de la fille de ce roi, laquelle n'éleva si haut ce monument qu'à force de multiplier ses prostitutions. Comme rien n'égala ensuite le luxe des Ptolomées qui régnèrent dans Alexandrie, rien aussi ne surpassa leurs débauches. Qu'il nous suffise de citer la fameuse reine Cléopâtre, qui vit à ses genoux deux maîtres du monde, César et Antoine, et tenta le troisième, mais elle fut rebutée par Auguste. Elle poussa, dit-on, si loin la luxure, qu'on lui attribua de s'être vêtue en courtisane, pour aller de nuit, dans un mauvais lieu, s'y rassasier des assauts de cent six hommes (2). *Pour qui fut-elle chaste?* disait Photin, et combien d'hommes achetèrent de leur vie même une faveur de cette reine des coquettes, dont

(1) Lib. II.

(2) *Voyez* la lettre supposée d'Antoine au médecin Soranus d'Éphèse, sur cet accès de fureur érotomaniaque, etc.

l'esprit et la beauté égalaient à peine l'excessive dissolution, selon Aurélius Victor. Les vices ne sont jamais sortis de la même contrée; on sait à quel prix la plupart des jeunes Géorgiens, entrant dans la milice des Mameloucks, s'élèvent jusqu'au rang suprême des pachas. Les almès, les gawhasiès, ces chanteuses publiques, par l'effet de la dépravation générale, offrent plutôt, encore aujourd'hui, à leurs adorateurs, des plaisirs illicites que des jouissances conformes à la nature.

Non seulement le phallus, ou la représentation de l'organe générateur, était jadis porté en triomphe, dans les processions et les fêtes égyptiennes, par des femmes, dit l'abbé Mignot (1), d'après Hérodote (2), comme l'emblème du plaisir et de la fécondité; mais elles l'agitaient publiquement. Plutarque raconte que des dévotes se soumettaient aux caprices libidineux du bouc sacré à Mendès, quoique cet animal préférât les chèvres (3); les almès égyptiennes commettent encore des lascivetés semblables entre elles (4).

Tout l'Orient, la Syrie, la Médie, la Phénicie, la Chaldée, Tyr et Sidon, furent en proie aux impudicités les plus révoltantes. La nature, si fertile en ces heureux climats, porta sans cesse aux voluptés: sous l'emblème du dieu de la lumière, les peuples de ces contrées adorèrent le principe de la vie et les organes consacrés à la reproduire. C'était tantôt un taureau, un bouc, dont l'ardeur génitale représentait la volupté, la lasciveté; ainsi que les images de Pan, ou plutôt Priape et le phallus (5). Personne n'ignore que les divinités champêtres, les Satyres, les Faunes, les Sylvains, portaient des attributs du bouc et de lubricité, symboles de génération et d'abondance. Nous

(1) *Mém. acad. inscr.*, tome XXXI, page 141.

(2) Lib. II.

(3) *Voyez* aussi Strabon, Clément d'Alexandrie, et surtout Hérodote, avec les notes de Larcher, liv. II, sect. 46.

(4) Vivant Denon, *Voyage*, tom. II, pag. 319.

(5) Voyez *Du culte des divinités génératrices*, ou *du Phallus*, etc., par D... Paris, in-8°, 1805.

retrouverons les mêmes idées se perpétuant chez d'autres peuples et en des âges postérieurs jusque dans l'opinion des démonographes, qui dépeignent les sorcières, parmi leurs sabbats nocturnes, se prostituant à des boucs mystérieux (1).

Le plaisir était personnifié sous le nom d'*Adonis* chez les Phéniciens; c'était le soleil, comme Vénus ou *Astarté*, son amante, était la terre ouvrant son sein au printemps pour faire éclore tous les germes que cet astre multiplie : ainsi l'Éden ou paradis terrestre était un lieu de voluptés, ἡδονή. Il en était de même du dieu soleil consacré en Phrygie sous le nom d'*Atys* et des ityphallus, ses emblèmes, qui subsistèrent jusque sous le sixième siècle du christianisme (2). Vénus était encore adorée sous le nom de *Mylitta* dans la Babylonie, etc.

Tel fut l'empire de la volupté, que, quoi qu'en ait dit Voltaire, les Babyloniennes étaient obligées par les lois, une fois en leur vie, de se livrer aux désirs d'un étranger dans le temple de cette déesse, sans qu'il leur fût permis de repousser aucun d'eux, comme nous l'avons montré précédemment (3). Il serait facile de poursuivre ces recherches sur la prostitution des filles jusque chez les Libyens et d'autres peuples d'Afrique, qui estimaient d'autant plus leurs beautés, qu'elles avaient conquis un plus grand nombre d'adorateurs et sacrifié davantage à l'impudicité.

On pensera peut-être que des contrées ardentes où la terre brille d'une perpétuelle richesse de productions, et dans la-

(1) Sur la corruption des mœurs chez les anciens, voyez le jésuite Bisselius, *Illustrium ab orbe condito ruinarum*, decades IV; 2e édit., Dillingen, 1679, in-8°, plusieurs volumes.

(2) Evagrius, *Hist. eccles.*, lib. XI, cap. 11; voyez aussi Seldenus, *De diis syris*, syntagm.

(3) C'est dans les temples que se liaient les parties de débauche, comme plus tard dans les églises :

Neu fuge linigeræ memphitica templa juvencæ,
Multas illa facit quod fuit ipsa Jovi.

OVIDIUS, *Art. amator.*, lib. I.

quelle l'abondance, la nudité habituelle des sexes réveille sans cesse des idées lubriques, surtout chez des nations à demi civilisées, il a pu en être ainsi; c'est pourquoi, dira-t-on encore, les sérails et la clôture des femmes y sont devenus aujourd'hui partout indispensables, comme la pratique de l'eunuchisme en est un résultat nécessaire. Cependant l'Asie orientale offre toujours un climat digne de Sardanaple, de ce roi de la mollesse, qui proclamait des prix pour l'invention de nouvelles voluptés, après avoir épuisé toutes celles de la nature. Cherchons donc des régions plus tempérées et des nations jadis éclairées par tous les arts de la civilisation : nous n'y trouverons pas des mœurs beaucoup plus pures.

ARTICLE III.

Du libertinage, et de ses diverses formes chez les Grecs et les Romains de l'antiquité.

Il était impossible peut-être, malgré la sévérité des premiers législateurs de ces illustres nations, qu'elles demeurassent à l'abri des corruptions asiatiques et africaines. Loin de se borner à leurs modèles, s'il en est en de telles recherches, la Grèce, ensuite Rome, nous paraissent avoir enchéri sur tous les genres d'abominations, comme sur les plus hautes vertus : singulière prérogative réservée peut-être aux plus grands caractères de l'humanité, de surpasser tous les autres en mal comme en bien.

On a fait remonter à Orphée et aux Thraces l'amour masculin (παιδεραστία).

> Ille etiam Thracum populis fuisse auctor amorem
> In teneros transferre mares, citraque juventam
> Breve ver ætatis et primos carpere flores.
>
> Ovid.

D'autres le rapportent soit à Thamyre, soit au Crétois Thalon,

usage si bien reçu des Grecs, qu'il fut autorisé, même par une loi, dit Aristote, dans l'île de Crète, pour prévenir un excès de population; Athénée l'attribue non seulement à ces insulaires, que saint Paul nomme des *ventres paresseux*, mais encore aux Chalcidiens dans l'Eubée; on le fait même remonter à Laïus qui, reçu chez Pélops, enleva son fils. Lycophron accuse Achille d'avoir massacré sur l'autel d'Apollon le jeune Troïlus, qui s'était refusé à ses embrassements. Enfin, ces honteuses voluptés, si connues aux Thébains, aux Éliens, selon Plutarque, semblaient justifiées par l'exemple des divinités, comme Jupiter et Ganymède, Apollon et Hyacinthe, Hercule et Hylas (ces derniers semblent néanmoins, par l'étymologie de leurs noms, être une allégorie de l'union de la *force* avec la *matière*). Sophocle et Eschyle osèrent en parler publiquement dans des tragédies, et Anacréon vanta Bathylle. Les autres nations, comme les Perses, dit Hérodote, reçurent ce vice des Grecs (1). On l'attribua même aux plus illustres philosophes, tels que Socrate, et des auteurs doutent si cet amour ne contribua pas à faire exceller les plus sublimes statuaires dans la sculpture (2).

Les mystères de Bacchus et les cérémonies sacrées des *phallophories* ou processions du phallus furent introduites chez les Grecs, dit Hérodote, environ cent soixante-dix ans avant la guerre de Troie, par Mélampus, fils d'Amythaon. Les jeunes filles, les ityphalles, ivrognes vêtus en femmes et chantant des hymnes obscènes, des groupes de bacchantes demi-nues, échevelées, exécutant des danses lascives avec des hommes déguisés en satyres et *arrecto pene*, donnaient en public les scènes les plus ordurières des bacchanales et des orgies lascives, dans ces fêtes dionysiaques. « L'homme le plus débauché, disait Théodoret, n'oserait jamais, dans le secret de ses appartements, se prostituer aux impudicités qu'exerce effrontément devant le

(1) Cœl. Rhodigin., *Lect. antiq.*, lib. XV, cap. IX.

(2) *Voyez* l'abbé Winckelmann, *Hist. de l'art de l'antiq.*, et d'Hancarville, tom. I.

public, parmi ces processions, le chœur des satyres. » Tous les pères de l'église ont tonné avec véhémence contre une telle démoralisation.

Personne n'ignore que le phallus étant l'attribut général des divinités orientales, emblèmes du soleil (Osiris, Bacchus, Adonis, Atys, Mercure, comme le lingam des Hindous), ou de la fécondité de la nature, les habitants de Lampsaque érigèrent en culte le priape lui-même, et lui sacrifièrent l'âne, comme l'espèce d'animal qui lui est le plus dévoué (1). Colophon, Cyllène, et une foule de villes grecques, reçurent le culte public de Priape sous la forme d'un terme ou Hermès et Mercure, à tel point, qu'on en trouvait des simulacres dans tous les cantons de la Grèce (2), et que les jeunes vierges les ornaient de guirlandes.

Une nation si vive et si sensible pouvait-elle ne pas adopter avec enthousiasme aussi le culte de Vénus et s'initier partout à ses doux mystères ? Qui ne connaît les lieux qu'avait choisis la mère des amours pour ses divers séjours ? Paphos, Cythère, Gnide, Cypre, Amathonte, Milet, Corinthe, le mont Ida, et mille autres temples ailleurs lui furent consacrés. Malheur aux jeunes vierges dont les mépris outrageaient cette déesse, elles en étaient cruellement punies en sentant bientôt circuler dans leurs veines les flammes de l'impudicité : telles furent les Propœtides, les premières femmes, dit Ovide, que la vengeance de Vénus contraignit de se prostituer à tous venants (3). Les filles de Prœtus, outre les Milésiennes, furent châtiées aussi de leur haine de Vénus, et coururent toutes nues comme des folles nymphomaniaques dans le Péloponèse (4). C'est

(1) Lactance, *Fals. relig.*, lib. I, cap. XXI.

(2) Arnobe, *Advers. gent.*, lib. V, pag. 176.

(3) Sunt tamen obscænæ Venerem Propœtides ausæ
Esse negare deam : pro qua sua numinis ira
Corpora cum forma primæ vulgasse feruntur.
Ovid., *Metamorphos.*, lib. X, v. 238.

(4) Ælien, *Variar. hist.*, lib. III, cap. XLII.

ainsi, selon Euripide, que Phèdre devint la victime infortunée de cette déesse ; car, chez les anciens, la nymphomanie ou la fureur utérine passait pour une punition de l'oubli du culte de Vénus. Racine a profité de cette opinion des Grecs en faisant dire à sa Phèdre :

O haine de Vénus! ô fatale colère!
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère!

Sapho n'acquit pas moins de célébrité par ses erreurs lascives que par ses talents poétiques et par le vice lesbien qu'elle propagea. L'impudicité, personnifiée sous le nom d'*Anaïda*, et représentée sous l'emblème d'une perdrix, à cause qu'en cette espèce la femelle coche parfois le mâle, avait un temple dans Athènes. L'on sait que la courtisane et danseuse *Cotytto* de cette même ville obtint des autels; elle y fut divinisée sous le titre de Vénus populaire : ses prêtres, nommés *baptes*, célébraient par des débauches nocturnes les solennités de cette déesse de l'impudence; on s'y enivrait en buvant dans des vases ayant la forme des priapes; ces mystères étaient tellement révérés à Corinthe, en Thrace, dans l'île de Chio et beaucoup d'autres régions, que le poëte Eupolis fut même précipité dans la mer par les baptes, qu'il avait osé critiquer en une comédie.

Aussi la prostitution fut-elle extrêmement honorée chez les Grecs, et le métier de courtisane n'y paraissait guère déshonnête; on permettait des *amies*, ἑταίραι, à tous les jeunes gens avant leur mariage. L'histoire a célébré non seulement les plus belles femmes qui allumèrent de si funestes guerres, comme Hélène, tant de fois ravie, mais surtout Aspasie, cette spirituelle maîtresse de Périclès; Laïs, dont les faveurs parurent trop chères à Démosthène; Léontium, amie d'Épicure et de Métrodore; Glycère, modèle ravissant des peintres de Sicyone; Phryné, dont les charmes séduisirent tout l'aréopage en plein tribunal, mais qui cependant ne purent vaincre le philosophe Xénocrate; Thaïs, cette maîtresse d'Alexandre, qui lui fit brûler dans une orgie les palais de Persépolis; Rhodope, qui de l'état d'esclave devint assez riche pour bâtir une pyra-

mide, etc. Les prêtresses de Vénus, à Corinthe; celles de Cythère, qui en desservaient les temples, devaient déposer le prix de leurs premières faveurs sur l'autel de la divinité, pour servir à l'entretien de sacrifices.

Les lieux de prostitution étaient fréquentés par tout le monde, et même on voit Socrate s'approcher de plusieurs courtisanes de son temps. Il y avait des classes nombreuses de femmes du monde, et dont un auteur moderne (1) a recherché les attributions (2).

Si nous passons à l'ancienne Rome, la dissolution des mœurs nous y paraîtra peut-être encore plus extraordinaire, surtout au temps de ses empereurs. Il était réservé à cette ville d'étonner l'univers par ses abominations honteuses après l'avoir étonné de ses triomphes.

Sævior armis,
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

César, ce premier des Romains, avait déjà vendu les prémices de sa jeunesse à Nicomède, roi de Bithynie. Ce chauve adultère parut digne d'être nommé le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris; cependant il n'évita point le sort de la plupart des époux de son temps, et se crut obligé de répudier sa femme, auprès de laquelle s'était introduit Clodius dans certains mystères nocturnes de la bonne déesse, qui était la Vénus syrienne (3). Selon Dion, Suétone, Plutarque, un tribun du peuple préparait une loi pour lui permettre de jouir de toutes les femmes qui lui plairaient; les mœurs étaient si relâchées déjà de son temps et sous celui d'Auguste, qu'Horace chante ses amours pour les garçons, tels que Ligurinus, Gygès, Lyciscus, etc., et le pudique Virgile immortalisa,

(1) Rétif de la Bretonne, dans son *Pornographe*. Londres (Paris), 1776, in-8°.

(2) Voyez aussi les *Fêtes et courtisanes de la Grèce*. Paris, 1800, 4 vol. in-8°, par Chaussard.

(3) Juvénal, satire VI.

sous le nom d'Alexis, sa passion pour le jeune Alexandre. Qui ne sait que tout le peuple appliqua, au spectacle, ce vers à Auguste :

Videsne ut Cinædus orbem digito temperet?

Martial a rapporté l'épigramme ordurière de cet empereur contre Fulvie, et Antoine, répondant aux reproches qu'Auguste lui adressait sur son mariage avec Cléopâtre, ne montre-t-il pas à quels excès de lubricité Octave se livrait avec les principales matrones romaines? Tel était pourtant ce prince, que le courtisan Horace nous présente comme un modèle de vertu, tandis que sa fille Julie s'abandonnait aux plus affreux déréglements, recevant des passagers dans sa *barque*, lorsqu'elle était lestée. Il disait de ce maître du monde :

Nullis polluitur casta domus stupris,
Res italas tuteris, moribus ornes.

Cependant cette princesse avait tellement abjuré toute pudeur, que Velleius Paterculus écrit d'elle : *Nihil quod facere aut pati turpiter posset femina, luxuria, libidine, infectum reliquit : magnitudinemque fortunæ suæ peccandi licentia metiebatur : quidquid liberet pro licito judicans.* Caligula se vantait partout que sa mère Agrippine était née de l'inceste d'Auguste avec sa propre fille. Livie cherchait elle-même de jeunes filles de tous côtés à Auguste, dit Suétone, par seul motif d'ambition, et pour garder son crédit. Ce n'était pas seulement la cour qui présentait un tel spectacle; les jeunes Romaines s'instruisaient dans les arts de la volupté, dit Horace :

Motus doceri gaudet Ionicos
Matura virgo, et fingitur artubus;
Jam nunc, et incestos amores
De tenero meditatur ungui.
Mox juniores quærit adulteros,
Inter mariti vina, etc.

Ode VI, lib. III.

A cette époque, Ovide donnait ses leçons d'amour, outre Catulle, Tibulle, Properce, et d'autres poëtes érotiques de ce temps, dont les écrits ne se bornaient nullement aux idées de galanterie et à la réserve que la décence publique prescrit à nos modernes.

On donnait en public des danses lascives sur les théâtres, et le fandango des Espagnols actuels n'est qu'une imparfaite copie des anciennes danseuses de Cadix, qu'on faisait venir pendant les festins (1).

Des pantomimes extrêmement libres s'exécutaient également en plein théâtre et échauffaient la lubricité publique des femmes :

Cheironomon Ledam, molli saltante Bathyllo,
Tuccia vesicæ non imperat, Appula gannit,
Sicut in amplexu, etc.

Quoique nous citions un satirique renommé par sa mordante hyperbole, les exemples qu'il donne de la luxure romaine sont généralement attestés par de graves historiens. Ni Rhodes, ni Milet, ni Sybaris, ni Capoue, ni Tarente, n'avaient jamais poussé plus loin la recherche des délices qui semblaient être venues accabler les Romains pour les fondre dans la mollesse et les livrer en proie par la suite à tout l'univers.

On comprend que les potions, les philtres qui allument la concupiscence ne devaient pas être oubliés dans cette dépra-

(1) Forsitan expectes ut Gaditana canoro
Incipiat prurire choro, plausuque probatæ
Ad terram tremulo descendant clune puellæ :
Irritamentum Veneris languentis et acres
Divitis urticæ : major tamen ista voluptas
Alterius sexus, magis ille extenditur et mox
Auribus atque oculis concepta urina movetur.
JUVÉNAL, sat. XI.

vation générale. Les bergers eux-mêmes essayaient les propriétés de plusieurs herbes pour exciter l'amour, et l'on connaît par des églogues de Théocrite et de Virgile, quelles sorcelleries magiques les bergères mettaient en œuvre pour retenir leurs amants dans leurs chaînes (1). Les philtres n'étaient pas tous innocents dans la corruption romaine. On sait que Lucrèce y perdit la raison ainsi que Caligula :

> Cui totam tremuli frontem Cæsonia pulli
> Infudit.

Les aphrodisiaques étaient en effet très recherchés, comme les truffes et morilles, *bulbi*, la roquette et des alliacés, etc. On y joignait des substances âcres, dangereuses ou dégoûtantes, le sperme, le sang menstruel, l'hippomane ou ce dépôt que les eaux de l'amnios chez les cavales laissent sur le jeune poulain ; enfin d'autres matières dont nous avons fait mention en traitant des philtres (2) : on les vendait assez publiquement à Rome :

> . . . . Hic Thessala vendit
> Philtra quibus valeant mentem vexare mariti.

Qui ne croirait alors être en effet parvenu aux dernières infamies de la débauche ? Elles furent cependant surpassées par des monstres d'impudicité et de cruauté, les Tibère, les Caligula, les Néron, les Domitien, les Commode, les Héliogabale. Tel qu'un tigre caché dans son antre, Tibère en l'île de Caprée semble y avoir réuni toutes les horreurs; c'est alors qu'il fallut inventer des termes inouïs et nouveaux pour exprimer les dégoûtantes turpitudes que la lasciveté la plus effrénée dans ses extravagants caprices a pu imaginer : aux peintures les plus luxurieuses de Parrhasius, aux livres les plus licencieux d'Éléphantis, il faisait joindre des postures libidineuses de toutes

(1) Voyez la *Pharmaceutria* de Théocrite, et l'eclog. VIII de Virgile.
(2) *Magas. encyclopéd.*, an VII, ou 1799.

les obscénités que jamais n'avaient connues peut-être ni Capoue ni Sybaris, pour exciter ses sens émoussés par la vieillesse et l'épuisement; des *spintriæ*, des *sellarii*, et tant d'autres *qui triplici serie connexi, invicem incestarent se coram ipso, ut adspectu deficientes libidines excitaret.* Il faut voir les détails non moins étranges de sa vie par Suétone; mais il serait impossible de les rendre en notre langue, non seulement à cause de la décence, mais même parcequ'on ne trouverait pas d'équivalents qui les traduisissent. Est-ce une preuve que généralement les modernes ont poussé moins loin la luxure que les Romains et les autres anciens (1)?

Tibère abusait de tout: *Infantes, nec dum tamen lacte depulsos, inguini ceu papillæ admovebat: pronior sane ad id genus libidinis et natura et ætate.* Dans les Atellanes ou chants lascifs des jeux des Romains, on lui appliquait ces mots: *hir-*

(1) Les termes *fellare, crissare, cevere, fricare, irrumare, pædicare, phicidissare, siphiniassare, chalcidissare*, λεσδιαζεῖν, κλειτοριαζεῖν, seraient la plupart intraduisibles en français, à moins d'une périphrase qui expliquât en même temps ces turpitudes. Cette explication a été donnée, soit par Érasme, soit par Meursius et d'autres auteurs. Les Grecs et les Latins avaient beaucoup de noms pour désigner les différents ministres des voluptés: παλλακὴ, *pellex*, πόρνη, *meretrix*, χαμαιτύπη, *scortum*, βασσάρη, *læna*, μαστρύλλη, ἀκολουθητικὸς, *secutuleia*, οσδελια, *putida*, d'où le terme grossier p....., δυσωδὴς, *spurca*, λύκαινα, *lupa alicaria*, μαστιγίας, *subiculum*, παλαιστρίτης, *palæstrica*, νυκτερὶς, *noctula*, ἀσελγὴς, *hirudo*, etc.; parmi ceux du genre masculin, on connaissait les μαστρῶποι, *mangones*, μνηστῆρες, *proci*, λάγνοι, *lascivi*, οὐδενόσωροι, *lenones*, *ganeæ*. Les Latins nommaient encore *cinædi* les μαλακοι des Grecs; *exoleti*, *embasiceti*, *cunnilingues*, *triobolares*, etc. On faisait exprès des eunuques privés seulement de testicules, mais conservant la verge pour en abuser, dit Juvénal. Les femmes les aimaient beaucoup, parcequ'avec eux: *abortivo non est opus*.

> Ergo expectatos ac jussos crescere primum
> Testiculos, postquam cœperunt esse bilibres
> Tonsoris decimo tantum capit Heliodorus.
>
> Sat. VI, v. 365.

cum vetulum capris naturam ligurire, d'après son aventure avec Mallonie. Il mêlait l'atrocité et des fureurs à de hideuses voluptés (1).

Caligula débute par l'inceste avec toutes ses sœurs, même en présence de sa femme et au milieu des repas; il prostituait encore les cadettes à ses mignons et à ses bouffons, puis les menaça de la mort; il saisissait les femmes devant leur maris pour en abuser, et passait publiquement en revue les charmes des plus illustres Romaines, qu'il invitait à ses festins, puis en jouissait à son gré. Il est vrai que la terreur inspirée par cet exécrable monstre armé de sa cruauté et de son pouvoir rendait les maris complaisants. Mécénas avait déjà dormi pour Auguste. La molle coutume de se coucher sur des *triclinia* pendant les repas favorisait les penchants lubriques des Romains. Caligula devint fou de la beauté de Césonie, qu'il étalait toute nue à ses amis, femme qui possédait au suprême degré, dit Suétone, tous les arts de la lubricité la plus effrénée, et qui cependant n'était plus jeune. Il fit d'autres abominations incroyables, car il établit un lieu de prostitution tel, dans son propre palais, qu'on ramassait partout jeunes et vieux en leur fournissant l'argent pour la dépense avec des femmes de condition libre ainsi que des gitons. Il n'estimait rien tant que l'impudeur parmi toutes ses qualités, car il se vantait d'être l'empereur des vices mêmes. On lui attribue des scènes inouïes avec ses compagnons de débauche (2).

Nous passerions sous silence l'imbécile Claude, si la fameuse Messaline n'avait pas surpassé toutes les femmes de son

(1) Fertur etiam in sacrificando quondam captus facie ministri, nequisse abstinere quin pene vix dum, re divina peracta, ibidem statim seductum constupraret, simulque fratrem ejus tibicinem : atque utique mox, quod mutuo flagitium exprobrabant, crura fregisse.

(2) Tres uno in lecto : stuprum duo perpetiuntur.
Et duo committunt; quatuor esse reor.
Falleris, extremis da singula crimina, et illum
Bis numeres medium qui facit, et patitur.

AUSONE, epigr. ex Antholog.

temps par les lubricités les plus brutales et les débauches les plus viles. C'était peu pour cette impératrice de se marier publiquement à Rome, et presque aux yeux de son mari, avec Silius, qu'elle avait contraint de répudier son épouse; elle se déguise en fille publique, et Juvénal ne fait que réciter un fait historique (1) en racontant ses exploits nocturnes.

Pline atteste qu'elle vainquit les autres courtisanes les plus débordées : *Die ac nocte superavit quinto et vicesimo concubitu.* Dès le règne de Tibère, il existait une loi devenue nécessaire pour empêcher les femmes de la première noblesse de se prostituer en public (2); mais elles l'éludaient en embrassant ouvertement la profession, *lenocinium.* Messaline obtint le singulier triomphe d'être déclarée *invicta* au sortir des bras de quatorze jeunes athlètes : c'était le titre d'insatiable.

Serait-il possible de surpasser les exemples de toutes ces débauches ? L'histoire de Néron en offre le spectacle. Comme les mets défendus semblent être les plus exquis pour la crapule, de même il abuse d'abord d'une vestale, crime que les Romains superstitieux ne pardonnèrent pas non plus à Héliogabale; Néron, ou plutôt Agrippine sa mère, se livrent ensemble à des voluptés incestueuses que la dépravation assyrienne n'avait vues qu'avec horreur entre Sémiramis et Ninias, et ce même Néron fait ouvrir plus tard les entrailles de sa mère massacrée par ses ordres, pour contempler le sein où il avait pris naissance; ensuite, meurtrier de sa femme, il épouse solennellement l'eunuque Sporus. Heureux, disait le peuple romain, si

(1) Intravit calidum veteri centone lupanar,
Et cellam vacuam, atque suam : tunc nuda papillis
Prostitit auratis, titulum mentita Lyciscæ,
Ostenditque tuum, generose Britanice, ventrem.
. . . . Tamen ultima cellam
Clausit, adhuc ardens rigidæ tentigine vulvæ,
Et resupina jacens multorum absorbuit ictus,
Et lassata viris, necdum satiata recessit, etc.

(2) Tacit., *Annal.*, lib. II.

son père n'avait jamais pris qu'une telle femme ! Héliogabale, imitateur de Néron, poussait non moins loin le délire avec l'eunuque Hiéroclès (1). Parmi les festins les plus crapuleux, entouré des Tigellin, des Othon, et autres luxurieux perdus d'infamie, Néron se fait épouser par Doryphore au milieu de filles nues et de danses lubriques (2).

Enfin, pour terminer ces scènes dignes de la suprême puissance du despotisme, jointe à tout ce que l'or et le luxe pouvaient amonceler de lubricités exécrables et d'horribles extravagances, voyons les historiens ne rappeler qu'avec honte ces dégradations dernières de l'humanité ; elles sont encore moins un sujet de scandale aux yeux de la philosophie que d'observation des excès dont est capable notre espèce. Lampride nous dépeint en une seule phrase Héliogabale (3). Il ne croyait aucun homme pudique ni aucune partie du corps exempte d'impureté (4). Il permit enfin tous les autres crimes à ceux qui exerçaient les plus atroces obscénités en sa présence, et lui-même blessait ouvertement la pudeur en public, traîné nu dans un char par des femmes nues, parmi les rues de Rome; de même Néron, outre ses autres folies, se couvrit d'une peau de bête féroce (5) pour assouvir ses fureurs lubriques.

Si nous voulions ajouter à tant de preuves d'une excessive corruption et des débauches les plus éhontées, Martial et d'autres poëtes de ce temps nous les fourniraient abondamment. Sénèque reproche aux femmes des impudicités

(1) Sic amavit, ut eidem inguina oscularetur, floralia sacra se asserens celebrare. Æl. Lamprid., *in Helagabal.*

(2) Per licita atque illicita fœdatus, nihil flagitii reliquerat quo corruptior ageret.

(3) Quis enim ferre possit principem, per cuncta cava corporis libidinem recipientem ?

(4) Eum fructum vitæ præcipuum existimans, si dignus atque aptus libidini plurimorum videretur.

(5) Virorum ac feminarum ad stipitem deligatorum inguina invadeat, et quum affatim desævisset, conficeretur a Doryphoro liberto.

étranges (1). On citerait même des prodiges en ce genre, s'il en faut croire Martial (2).

On pourrait penser néanmoins que la malignité publique, s'exerçant toujours sur les puissants du siècle, leur prête les plus hideuses actions pour les faire exécrer; mais quand on n'aurait pas une foule de monuments, comme des pierres gravées, des sculptures, des débris de peintures offrant ces images lascives, imitées depuis dans les tableaux obscènes de Jules Romain, du Carrache et du Titien, il n'est pas vraisemblable que Pétrone n'ait décrit que des mœurs imaginaires: sa Quartilla, qui ne se souvenait plus d'avoir été vierge, trouverait peut-être encore des imitatrices en d'autres contrées. Les bacchanales de l'automne, desquelles nous est resté notre carnaval, n'étaient-elles pas accompagnées de toutes sortes d'obscénités, comme les dionysiaques des Grecs, dont elles venaient? Le libertinage y devint si intolérable, que le sénat romain fut obligé de les abolir l'an 564 de Rome; mais elles reparurent ensuite plus effrénées que jamais sous les empereurs.

Nous ne parlerons pas du culte de la bonne déesse de Syrie, qui était Vénus, et de laquelle a longuement disserté Selden, en indiquant toutes les lubricités vénériennes dont ses mystères nocturnes étaient l'occasion, quoique les hommes en fussent exclus. Dans les fêtes lupercales, dans les saturnales, la licence n'était-elle pas trop souvent portée au comble, ainsi que dans les paroles des *atellanes*, sorte de chansons plus

(1) Epist. xcv: Adeo perversum commentæ genus impudicitiæ; viros ineunt.

(2) Pædicat pueros tribas Philænis,
Et tentigine sævior mariti
Undenas vorat in die puellas.....
Post hæc omnia, cum libidinatur
Non fellat (putat hoc parum virile),
Sed plane medias vorat puellas.
Lib. VII, epigr. LXVI.

que grivoises chantées dans la célébration des jeux publics? Le culte du phallus ou de Priape n'était-il pas passé à Rome de l'Étrurie, où l'apportèrent les corybantes ou les cabires; et les mères de famille les plus respectables n'étaient-elles pas chargées de poser publiquement des couronnes sur d'énormes représentations du membre viril en érection, comme le leur reproche saint Augustin (1)? Cette image obscène n'était-elle pas offerte en tous lieux sur les dieux Termes, dans les jardins, etc.? Elle portait le nom tantôt de *mutinus* ou *tutinus*, tantôt celui de *fascinum*, et on en suspendait de petites figures au cou des enfants; c'était une coutume religieuse de faire asseoir les jeunes mariées sur un *fascinum* de dimension énorme (2). Enfin, quelles étaient les divinités implorées par les jeunes Romaines (3)? Saint Augustin cite encore d'autres divinités, comme les déesses *Virginiensis*, *Volupia*, *Stimula*, *Strenia*, *Pertunda*, *Prema*; les dieux *Jugatinus*, *Subigus*, *Mutunus*, ou *Priapus*, etc., tous invoqués dans l'acte de la reproduction. Il n'était pas surprenant qu'un peuple qui se vantait d'être la progéniture de Vénus et de Mars, qui avait été institué par Romulus et Rémus, bâtards allaités par une courtisane *Lupa* (d'où *Lupanar*), n'eût pas les mœurs très pures. On sait que cette courtisane Aca Laurentia fut célébrée à Rome sous le nom de *Flora*, et que les jeux floraux ne souffraient pas la présence des censeurs à cause de leur licence (4).

Qu'on ne nous oppose pas les exemples de Lucrèce, de Virginie, et d'autres attentats à la pudeur vengés par le peuple romain, en témoignage de son respect pour les mœurs : c'était

(1) *Civit. Dei*, lib. VII, cap. XXI et XXIV.

(2) Lactance, *De falsa religione*, lib. I; Arnob., *Adv. gent.*, lib. IV; Augustin, *Civit. Dei*, lib. VI, cap. IX, etc.

(3) SATURNUS, ut semen conferet; LIBER et LIBERA, ut semen emitterent; JANUS, ut januam uteri aperiret; VITUNUS, ut vitam daret; SENTINUS, sensum?

(4) *Voyez* aussi Meursius, art. *Puerperium*.

la révolte naturelle contre un outrage, comme celle d'un Espagnol, le comte Julien, qui appela les Sarrasins dans sa patrie, parcequ'un roi lui avait enlevé sa femme. Nous n'en resterons pas moins convaincus que, malgré le débordement des vices parmi les modernes, les anciens et surtout les Romains sont encore les maîtres dans cette honteuse carrière du libertinage.

Malgré les déclamations, très fondées au reste, contre la dépravation morale actuelle, nous pensons qu'à cet égard pourtant notre race ne va point en empirant, ainsi que le prétendent Horace et les vieillards toujours mécontents du présent. Au contraire, si l'on en croyait Burnet, célèbre théologien anglais, dans sa Théorie du globe, plus on remonterait vers les premiers âges du monde, plus les hommes auraient été vicieux et auraient mérité par leurs impudicités abominables le terrible châtiment du déluge. Les filles des hommes tentaient les anges eux-mêmes par leur beauté. Une terre plus ardente et plus fertile sortant des mains de son créateur, encore échauffée du feu central primitif, rendait les créatures plus vigoureuses, plus vivaces, mais aussi plus fougueuses dans toutes leurs passions, excepté peut-être les poissons, dit-il, à cause du milieu froid dans lequel ils nagent. Pour nous, avortons dégénérés de ces puissants patriarches qui subsistaient des siècles et engendraient jusque dans leurs vieux jours, à peine ressentons-nous quelques étincelles de cette flamme inextinguible d'amour qui les dévorait; bientôt la terre, refroidie jusque dans ses entrailles, ne fera plus germer qu'avec difficulté des races d'eunuques et d'impuissants chétifs, et nous deviendrons sages, faute d'énergie vitale, mais non par nos vertus.

ARTICLE IV.

De la révolution dans les mœurs introduite par le christianisme ; des mœurs parmi les nations idolâtres.

Quelque opinion qu'on adopte, en philosophie, sur la religion chrétienne, les faits prouvent qu'elle fut la réformatrice des mœurs, puisqu'elle accorda bien moins au penchant des sexes que le mahométisme et toutes les autres religions de la terre. Elle prescrivit même d'abord une chasteté outrée et une continence peut-être au-dessus des forces de la nature humaine, au point qu'Origène et quelques uns de ses imitateurs crurent nécessaire de se rendre eunuques pour faire leur salut. Le célibat fut recommandé, et la monogamie sanctionnée comme une loi sacrée; aussi voit-on les apôtres, surtout saint Paul et les premiers pères de l'église, les Jérôme, les Augustin, Clément d'Alexandrie, Justin, Tertullien, Lactance, Arnobe, etc., fulminer leurs anathèmes contre les abominations des gentils, et les forcer à rougir de leurs infâmes lubricités.

On ne saurait nier, quelle que fût encore la dépravation des cours du Bas-Empire, à Constantinople, que ces débauches ne fussent condamnées par de pieux évêques, tels que saint Ambroise, etc., tandis que le paganisme les favorisait. Justinien, alors, établit des règlements contre la prostitution. Ce n'est pas qu'on ne trouvât des sectes parmi lesquelles la charité s'égarait dans des erreurs lubriques; on en observa surtout chez les gnostiques, les basiliens et les carpocratiens. Ceux-ci, dit-on, par une piété mal entendue, crurent qu'il fallait se rapprocher de l'état de nature par leur culte; ils se dépouillaient de leurs vêtements, et, dans leurs nudités, les sexes se mêlaient en commun dans ces assemblées nocturnes et souterraines où se pratiquaient les consécrations religieuses. Ces

débauches furent renouvelées depuis, au onzième siècle, par Tranchelin; ses sectateurs, qui pratiquaient, sous prétexte de dévotion, des adultères et des fornications, furent alors poursuivis, dans la Savoie, sous le nom de *turlupins*.

Mais, bien qu'il soit facile de trouver pendant le moyen âge des exemples de luxure (et en quels lieux n'en rencontre-t-on pas sur le globe?), il paraît constant qu'il existait beaucoup de simplicité dans les mœurs primitives des barbares du Nord qui venaient d'envahir les provinces de l'empire d'Occident, et qui regardaient avec horreur les dissolutions des anciens maîtres du monde. Sans prétendre justifier les Bulgares du vice qu'on leur attribuait, et dont un terme grossier qui en dérive subsiste encore dans des jurements populaires, n'a-t-on pas de tout temps flétri des ennemis odieux d'accusations déshonorantes? C'est ainsi que, pour excuser leurs atroces barbaries, les Espagnols imputaient aux malheureux Mexicains et Péruviens qu'ils égorgeaient, la sodomie, vice dont les disculpa le vénérable Las Casas, évêque de Chiapa.

On peut donc affirmer qu'en général dans l'Europe, l'Orient, et toutes les contrées où le christianisme abolit, avec le paganisme, les cultes des passions naturelles sous les noms de Vénus, de Priape, de Bacchus, et d'autres divinités allégoriques, la luxure devint un vice condamné par la morale religieuse, la pudicité fut rétablie en honneur; tandis que, sur tout le reste du globe, l'acte de reproduction avait toujours été placé non seulement au rang des obligations, mais même consacré par des lois religieuses. Chez les Hindous, le culte du phallus, nommé *lingam*, existe de toute antiquité; outre la pluralité des femmes, on y voit des troupes de filles dévouées à l'incontinence publique : ce sont les *bayadères* ou *mongamy*, sorte de danseuses et chanteuses du nom desquelles vient peut-être le nom de baladin. On en remarque également à Siam, au Tonquin. Le voyageur Chardin a donné des détails sur les courtisanes de Perse et le haut prix qu'elles mettent à leurs charmes. S'il y a peu de prostituées publiques en Turquie, c'est parceque tout le sexe féminin y est un objet de commerce

si facile que chacun y peut acheter des esclaves et des concubines à son gré dans les bazars; aussi les Turcs préfèrent des plaisirs défendus. En Chine, les parents qui ne peuvent nourrir leurs filles, les consacrent aux voluptés du public, qui est très adonné à la lasciveté, en se procurant une sorte de brevet légal de prostitution. Les Chinoises se livrent à des jouissances solitaires avec passion, selon Poivre. Nulle contrée ne présente peut-être un aussi grand nombre de courtisanes que le Japon : elles assiègent les passants sur toutes les routes. A Cochin, au Calicut, les vierges doivent leurs prémices aux divinités, ou plutôt à leurs ministres. Les Canarins de Goa, qui ont retenu le culte du phallus, font déflorer leurs filles, dit-on, par une idole de fer. Chez divers peuples, soit à Madagascar, soit au Thibet, soit au royaume d'Aracan, la défloration des vierges y est abandonnée tantôt au premier venu, tantôt à des étrangers, et les filles les plus débauchées paraissent un ragoût savoureux dont les hommes se disputent la possession pour exciter leur sensualité.

Tous les Africains, situés sous un ciel brûlant, semblent porter sans cesse le feu de la lubricité dans leurs veines; ils sont aussi jaloux la plupart, que leurs femmes sont ardentes; cependant quelques uns prostituent leurs filles, comme des nègres du Congo et d'Angola, des Jolofs, qui vendent même leurs femmes pour quelques bouteilles d'eau-de-vie. A la Côte-d'Or, les filles se font gloire d'avoir obtenu beaucoup d'amants, et de porter en témoignage un grand nombre d'ornements, comme autant de dépouilles de vaincus. Les Anzicos, les Jaggas, méprisent la chasteté et la stérilité. Parmi plusieurs de ces peuplades, on ordonne, pour obtenir les faveurs célestes, des prostitutions générales, comme ailleurs on prescrirait des prières ou des jeûnes. Ce sont les jubilés, pour ainsi dire, sur les côtes de Serre-Leone, de Majombo, de Loango, au Bénin, à Ardra et au Sénégal, au Cap-Vert, etc. La reine de Malimba, au décès du roi, peut choisir à son gré parmi tous les hommes de son peuple. Au royaume de Juida, il y a de même un grand nombre de filles qui ne subsistent que de libertinage, et,

comme le prix qu'elles peuvent exiger est extrêmement bas, vu l'abondance des offres, elles quêtent chaque jour beaucoup de chalands. Au reste, les nègres généralement plutôt libidineux que débauchés dans leurs plaisirs, ne les cherchent guère hors de l'ordre naturel.

On sait que les insulaires de l'Océan pacifique et des archipels indiens, de race malaie, sont au contraire extrêmement corrompus dans toutes les débauches. On a fait des peintures lascives des mœurs d'Otaïti, de cette nouvelle Cythère et des îles voisines; l'excessive lubricité y affaiblit tellement l'espèce, qu'elle a dépeuplé maintenant beaucoup de ces terres nouvellement découvertes par les Européens, qui sans doute y ont introduit aussi la maladie vénérienne. Dans les îles de la Sonde, aux Célèbes, aux Moluques, il y a si peu de frein à la débauche, que les pères y cueillent souvent les premières fleurs de leurs filles.

Quoique les Américains naturels aient paru, dès l'époque de leur découverte, être fort peu ardents en amour, les filles, chez plusieurs nations, se livraient facilement aux étrangers, et des sauvages font encore très peu de distinction des liens de parenté pour leurs unions; de sorte qu'ils couchent pêle-mêle entre eux. Cependant le nouveau monde, auquel on attribue ce redoutable fléau qui empoisonne les sources même de la vie, n'a point offert les exemples de corruption les plus obscènes qu'a présentés l'ancien monde, et que les Européens lui ont portés comme en revanche.

ARTICLE V.

Du libertinage, et de ses influences parmi les nations modernes de l'Europe.

C'est parmi l'Europe moderne, enrichie de tous les tributs du luxe et du commerce de l'univers, qu'on a vu renaître la

lubricité, le libertinage, éternels compagnons de l'opulence et des loisirs. Dès avant le treizième siècle, les républiques d'Italie, surtout Venise (1) et Florence, nageant dans les délices de l'abondance que le commerce de l'Orient avait amassées, et la cour de Rome recueillant la dîme des trésors que lui envoyait la piété des fidèles, on y vit se multiplier en même temps les vices de la plus honteuse corruption morale. Avignon, où le siége de la papauté fut plusieurs fois transféré, participa de même à cette dépravation. Il était presque impossible qu'un grand concours d'ecclésiastiques astreints au célibat se garantît complètement de tout rapport sexuel au sein des richesses et de l'oisiveté; aussi Boccace, Pétrarque, Dante, ont fait les peintures les plus énergiques des dissolutions du clergé et des moines de leur temps. D'ailleurs, l'immense concours d'étrangers de toutes nations que les pompes de la religion et la curiosité attiraient au centre du monde chrétien, dut multiplier les causes de prostitution et d'autres désordres à Rome, devenue, dans le moyen âge, la maîtresse des rois et des peuples superstitieux.

Avignon eut, en effet, un lieu de débauche solennellement organisé, dès l'an 1247, par Jeanne Ire, reine de Naples et com-

(1) M. de Saint-Didier, secrétaire d'ambassade du comte d'Avaux à Venise, dit (*Relat. de Venise*, part. III, art. des courtisanes) que de dix filles qui s'abandonnent, il y en a neuf dont les mères et les tantes font elles-mêmes le marché, et conviennent du prix de la virginité de leurs filles, pour un certain temps, moyennant cent ou deux cents ducats, pour faire, disent-elles, de quoi les marier. C'est, dit-il, l'opinion ordinaire de tout le monde à Venise, qu'un seul frère se marie pour tous les autres. L'inceste le plus brutal et le plus outré ne fait aucune horreur aux Vénitiennes. Ceux qui connaissent autant Rome que Venise sont en peine de décider en laquelle de ces deux villes il y a plus de courtisanes et de libertinage.

Les *courtisanes* à Rome, à Naples, à Venise, les *cantoneras* en Espagne, sont autorisées par des lois, et on en tire un impôt ou des taxes sur les filles publiques. (C'est la taxe de l'impudicité.)

tesse de Provence, célèbre par ses aventures galantes (1). Cette princesse si pitoyable pour le dévergondage, n'avait alors que vingt-trois ans. Déjà le sénat, à Venise, en 1300, avait eu la précaution d'établir des maisons semblables. Nos villes du midi en réclamèrent dès 1201. Nos rois Charles VI et Charles VII, dans leur sagesse, fondèrent des abbayes toutes pareilles à Toulouse; ils permirent des rues chaudes à Paris, avec des statuts ou chartes de protection, cités par le savant Astruc. Les papes Jules II, Léon X, Sixte IV, Clément VII, autorisèrent aussi des lieux de prostitution, en réservant les profits pour les couvents de pénitentes madeleines. Il y avait un roi des ribauds du temps de Philippe-Auguste, et les *filles folles* suivant la cour étaient tenues, au mois de mai, de lui faire son lit (2). Tout le monde sait que la plupart des seigneurs jouissaient alors, sur toutes les filles de leurs domaines, du droit de jambage ou de marquette, de cuissage, de prélibation. Les chanoines de la cathédrale de Lyon le possédaient également, et l'évêque d'Amiens l'exerça jusqu'en 1335. Aussi tous les chants des troubadours, des docteurs de la science gaie, nous présentent des histoires fort dissolues des débordements des nobles et des ecclésiastiques, depuis le douzième siècle jusqu'au quinzième; et depuis eux nous avons vu les écrits extrêmement licencieux du curé de Meudon, le fameux Rabelais, de Béroalde de Verville, chanoine de Tours, de Coquillart, official de Reims, et les étranges sermons des P. Ménot, Maillard, Barlette, etc. Tel était alors le clergé, censeur des mœurs (3). N'est-il pas singulier que les évêques eux-mêmes aient orné leur front précisément de la même mitre qui formait la coiffure des prostituées de l'ancienne Rome, comme

(1) *Voyez* l'abbé Papon, *Hist. gén. de Provence*, tom. III, p. 180.

(2) Sainte-Foix, *Essais sur Paris*, tom. I, pag. 97.

(3) Il fut un temps où l'on permettait aux prêtres et aux moines en Allemagne de tenir chez eux des concubines, moyennant certaine redevance annuelle à leur supérieur. (Wolphius, *Lect. memor. centum gravamina*, tom. II, pag. 223 et 226.)

leur crosse est le *lituus* des augures observant les poulets sacrés (1)?

Les scandales d'Alexandre VI, parmi tous les papes, sont si avoués dans sa vie infâme et ses débordements, cités par Guichardin, Machiavel, et une foule d'autres historiens, qu'ils firent époque dans les fastes mêmes du libertinage. Lorsqu'on voit Borgia, non content d'élever par le poison et les assassinats la fortune de César, son bâtard, sur les ruines des seigneurs de la Romagne et de l'Italie; lorsque les historiens comme Jovianus Pontanus, Sabellicus, s'accordent à l'accuser d'inceste avec sa propre fille *Lucrèce de nom, Thaïs de renom;* lorsque, après l'avoir arrachée successivement à deux maris, et avoir assassiné le troisième, il la maria à un autre de ses bâtards, il est permis de penser que le clergé de cette époque ne conservait pas des mœurs très pures (2). Ces actions étonnaient les peuples, qui voyaient quel usage on faisait de leurs dons pieux; elles ne concoururent pas peu, dans la suite, à susciter les réformations de Luther et de Calvin. Nous laissons à part les crimes de perfidie et d'empoisonnement dont se couvrit cette horrible famille des Borgia, et dont elle finit par devenir elle-même la victime.

La cour des Médicis à Florence, et à Rome sous Léon X, sut allier les dissolutions à la magnificence et au noble patronage des lettres; l'éclat de leur renommée a distrait de l'examen de leurs débauches; jamais cependant la prostitution et des amours plus honteux ne furent si communs qu'alors dans presque tout le clergé d'Italie; on en voit des exemples par le cardinal Bembo et Ange Politien. N'est-ce pas de ces époques que nous sont venus ces ouvrages orduriers de l'Arétin, *il Capitolo del*

(1) *Voyez* Mémoires de l'abbé Nadal, dans ceux de l'académie des inscriptions, etc.

(2) En 1542, il y avait dans la seule ville de Rome 45 mille courtisanes sur les registres du pape Paul III, desquelles il se faisait payer une somme tous les mois à proportion des chalands. Hutterus, *Præfat. actionis in Jacob. Gretserum,* etc. Wittemberg, 1613, in-4°, fol. 2.

Forno de Jean de la Casa, archevêque de Bénévent, les poëmes licencieux de l'Arioste, etc. Mille images lascives, sous les pinceaux de l'Albane et du Corrège, décorèrent alors les palais du Vatican et des autres princes d'Italie. L'exemple des vices passa bientôt les Alpes, et s'établit surtout en France sous le règne du galant et chevaleresque François Ier. Les femmes appelées à sa cour y apportèrent le luxe, les intrigues et leurs faveurs, non toujours sans danger, parmi les seigneurs de ce grand et florissant royaume. Les beaux-arts commencèrent à naître, et déjà le château de Fontainebleau contenait des peintures trop lubriques, que fut obligée de faire détruire, plus tard, une reine pieuse. Brantôme nous a conté les scabreuses aventures des *honnestes dames* de son temps. Une princesse, Marguerite de Navarre, n'a pas dédaigné de nous faire part aussi des bons tours d'amour qui produisaient quelque joyeuse esclandre à ces époques. Bientôt parut Catherine de Médicis, accompagnée de tous les vices de l'Italie; elle vint comme en infecter la France, au milieu des troubles naissants du calvinisme et des horreurs à jamais mémorables de la Saint-Barthélemi. On date de l'époque de cette reine les plus monstrueuses corruptions, puisqu'elle employait à ses desseins les prostitutions et jusqu'à de honteuses manœuvres dans les plaisirs. Divers historiens écrivent que ce fut par les Italiens alors qu'on acquit la première connaissance des pratiques dégoûtantes qui énervèrent la jeunesse de Charles IX et de Henri III au milieu de ses mignons. Les jeunes seigneurs se provoquaient entre eux à des infamies jusque sous les portiques du Louvre, tandis que des processions de flagellants nus, hommes et femmes, parcouraient les rues de la capitale en mêlant les débauches et l'obscénité à la dévotion (1).

On a dit assez que la maladie vénérienne, apportée d'abord du siége de Naples par l'armée de Charles VIII, s'était promptement propagée à cause de ce débordement général des mœurs

(1) Voyez *Hist. des flagellants*, par l'abbé Boileau, et le *Journal de l'Estoile* sous Henri III.

italiennes au quinzième siècle et au suivant. Dès lors ce danger, s'il ne corrigea pas les vices, mit du moins un frein aux désordres publics, puisque les ravages du mal devenaient si terribles qu'ils n'épargnaient ni papes, ni rois, ni cardinaux. Les règlements sur la prostitution devinrent donc plus sévères lorsque les foyers du libertinage compromettaient la santé publique. Oberlin et d'autres savants ont démontré que cette seule terreur avait comprimé la dépravation générale, même parmi le clergé, qui auparavant fréquentait librement les lieux de débauche, soit en Allemagne, soit en France. Il y eut moins de célibataires, et une foule d'ecclésiastiques qui désiraient d'obtenir la permission de se marier, passèrent aisément dans le parti de la réformation, qui les rendait à l'ordre naturel. Ainsi l'on doit établir que le développement de l'infection syphilitique excita indirectement une réforme salutaire dans les mœurs dès la fin du seizième siècle.

Quelles que fussent en effet les amours de Henri IV et de sa cour (1), on y cherchait plutôt la volupté que la débauche, réprouvée d'ailleurs par les sévères calvinistes. L'amour sembla même exilé sous Louis XIII, et bientôt on vit naître les précieuses, les *jansénistes en amour*, comme les appela Ninon. Ce n'est que sous la régence d'Anne d'Autriche, et parmi les désordres de la Fronde, que reparurent, suivant Saint-Évremont, tous les plaisirs, comme en Angleterre sous Charles II. Ils élevèrent la jeunesse de Louis XIV, dont le règne fut celui de la galanterie, mais contenue sous l'apparence de la décence. De là nous est venue cette pudeur de langage qui s'effarouche des mots beaucoup plus que des choses mêmes, espèce de fausseté ou de lâche hypocrisie qui rend la langue française la plus chaste, si l'on s'en tient à l'acception propre des termes, mais la plus obscène, si l'on considère le sens détourné qu'on peut leur donner. En sauvant l'image nue et grossière sous un voile transparent, on peut tout exprimer, et ainsi propager les vices et la corruption en les introduisant sous les

(1) Voyez-en l'histoire dans le roman du *Grand Alcandre*.

vêtements de l'honnêteté, parmi l'innocence la plus pure. On ne permet déjà plus à Molière ses termes naïfs, tant nous sommes devenus ennemis des vices!

Enfin, à la mort de Louis-le-Grand, le libertinage le plus effréné rompit toutes les barrières sous Philippe d'Orléans:

Ce bon régent qui gâta tout en France.

On sait qu'il en donna lui-même des exemples trop fameux avec son indigne ministre, le cardinal Dubois, qui, osant s'asseoir sur le siége archiépiscopal du vertueux Fénélon, mourut pourri des suites de ses débauches. D'ailleurs, par l'effet du système de Law, tout l'or de la France épuisée se trouva réuni entre les mains de quelques particuliers, qui se plongèrent dans un luxe et des débordements effroyables, en renouvelant des orgies dignes des cours des empereurs romains. Si elles furent interrompues ou cachées pendant le ministère du vieux cardinal de Fleury, la jeunesse de Louis XV ne pouvait leur échapper, et bientôt ce faible prince ramena le règne des femmes et celui des délices autour du trône. Heureux s'il n'eût jamais succombé que sous le joug de maîtresses sensibles, comme la duchesse de Châteauroux, à l'honneur de la France! Mais les dernières années de sa carrière seront éternellement flétries de l'opprobre d'avoir souillé le trône par la plus ignoble et la plus révoltante prostitution.

Beaucoup de gens vont chercher loin les causes des révolutions des états: ils croient que les désordres du libertinage, chez les grands se bornent tout au plus à les ruiner et à blesser la morale publique; mais, pour peu qu'on pénètre, avec la science de l'organisation, dans ces boudoirs de la volupté et ces petites maisons de délices où s'abâtardissent et s'énervent les races les plus illustres des nations, que verra-t-on? des êtres dégradés, fondus dans la mollesse, incapables désormais de commander, d'agir, de régner sur les peuples: que dis-je? méprisés même et avilis par leurs propres valets, qui leur succèdent, qui réparent leur impuissance en leur donnant des

héritiers. Qu'on nous passe la citation suivante d'un Parisien témoin de cette période de dépravation, vers les dernières années de Louis XV.

« La santé s'affaiblit, la vie des hommes se raccourcit, et l'espèce diminue. Le Français n'a plus ce bon tempérament qui lui était autrefois si naturel, et dont il était peut-être redevable à son climat. On remarque en général que depuis un demi-siècle, la nation ne jouit pas de toute sa vigueur. Et c'est peut-être, pour le dire en passant, à cette cause qu'il faut attribuer en partie les échecs que depuis quelque temps ont reçus les armées françaises, qui montrent toujours, il faut en convenir, la même bravoure, mais qui n'ont plus la même force..., cause à laquelle l'administration générale ne fait pas assez d'attention, mais qui cependant est souvent l'origine de la décadence du gouvernement politique et civil. Lorsque les hommes ne jouissent pas, pour m'exprimer ainsi, de toute leur puissance, les armées ne jouissent pas de toute leur vigueur. Il semble que la nature, chez les Français, tende à sa fin; ce sont des Sybarites, des Perses amollis. En voyant cette foule d'hommes qui composent les hautes classes de l'état, surtout à Paris, on croit voir une société de malades. On pourrait leur appliquer ce bon mot d'un ancien : que *dans leur ville les morts marchent.* L'âge qui marquait autrefois le premier degré de force est précisément aujourd'hui celui qui indique le dernier degré de caducité. Cette capitale et le reste du royaume est rempli de vieillards de vingt-cinq ans, de citoyens qui sont prêts à mourir, tandis que les hommes des autres nations commencent à vivre. Et une preuve que c'est la débauche des femmes qui contribue à ce dépérissement, c'est que les hommes du dernier commun, ceux qui n'entrent point dans la scène de la corruption générale, sont entièrement robustes, et jouissent d'un bon tempérament (1). »

Or, ces *hommes du dernier commun* se sont levés; ils ont

(1) Le *Pornographe*, ou *Idées d'un honnête homme sur les prostituées, etc.*, 1776, in-8°, pag. 233.

grandi, et les puissants du siècle se sont trouvés faibles dans la lutte contre eux. Que ne pourrait-on pas dire de ces préludes d'une révolution qui a ensanglanté l'Europe? faudrait-il aussi chercher ailleurs les causes des révoltes et des massacres sous les premiers empereurs romains, ces monstres abominables d'une impudicité frénétique et d'une horrible cruauté?

ARTICLE VI.

Considérations sur les causes productives du libertinage, et sur ses résultats relativement à la santé et à la vie humaine.

Nous avons pu remarquer, dans le tableau historique qui précède, quelles circonstances développaient surtout la corruption parmi les peuples. D'abord les climats chauds excitant de bonne heure la puberté, déployant la sensualité la plus lascive, parmi des terres fécondes en productions, disposent sans cesse aux délices et à la luxure. L'extrême facilité des jouissances en amène bientôt la satiété. L'homme ne pouvant suffire à la femme, il faut renfermer celle-ci dans les harems, où le défaut d'hommes se faisant trop sentir, l'instinct de la lubricité invente des satisfactions coupables, des jouissances, ou solitaires ou trompeuses, entre des personnes du même sexe. Dégoûté des plaisirs naturels trop prodigués en son sérail, l'Asiatique en sollicite d'autres plus refusés chez son propre sexe; et c'est ainsi qu'il y a plus de vices où la nature promettait le plus de bonheur. La polygamie est donc une source de libertinage connue partout où le nombre des femmes surpasse celui des hommes.

Les gouvernements despotiques résultent encore de la même cause; ils renforcent à leur tour la corruption morale. En effet, on ne peut établir le despotisme dans la famille, ou la clôture des femmes, sans que le gouvernement acquière le même

esprit de domination sur les particuliers (car l'état se proportionne partout à la famille, qui en est le premier élément). Privés des droits politiques par la souveraineté absolue d'un seul, les particuliers ne peuvent plus que s'en dédommager dans le silence et sous l'obéissance passive. Un tel repos ne peut devenir tolérable que dans le sein des voluptés. C'est ce que demandent les despotes pour régner en toute liberté. On se souvient de ce trait de Xerxès, qui, voulant asservir des peuples remuants, leur prescrivit toutes sortes de plaisirs, pour les fondre dans la mollesse : l'exemple de toutes les républiques prouve qu'aucune ne survit à la perte des mœurs, puisque le courage et la liberté ne se conservent que par la vigueur.

Et ce qui entraîne surtout cette perte des mœurs, c'est l'extrême inégalité des fortunes, comme la trop grande disproportion des rangs. Voyez ces pays dans lesquels des hommes puissants s'emparent de tout, et le peuple, soumis à l'esclavage de la glèbe, ne possède rien, comme sous les gouvernements féodaux, les empires fondés par les conquêtes ; ils ne peuvent conserver une morale pure. On a dit que la Russie, par exemple, était pourrie avant d'être mûre : c'est que les boyards ont tout pouvoir sur leurs vassaux, comme les colons européens sur les nègres de leurs habitations, maîtres de posséder à leur gré toutes les femmes qu'ils désirent; l'esclave est donc perverti, et son dominateur énervé; toutes choses qui ne peuvent avoir lieu dans les contrées où les droits politiques sont garantis à tous les particuliers par des lois, et où les fortunes se rapprochent d'avantage de l'égalité, ainsi que les rangs de la société. Donc, tout ce qui tend à rendre les hommes plus égaux et plus libres, tout ce qui retranche aux hautes fortunes pour diminuer les profondes misères, rehausse la pureté des mœurs. L'esclave ne se fait plus une honteuse gloire de séduire son seigneur, et le maître n'a plus le droit de contrainte sur des inférieurs, ni une immense fortune pour les corrompre. L'abolition de la servitude a donc servi la cause des mœurs.

Le commerce ne devient pareillement pour les états une source de corruption, qu'à cause des richesses et de l'inégalité qu'il y introduit; mais cette opulence, source de tant de vices, dans les langueurs de la mollesse et de l'oisiveté qu'elle procure, est bientôt dissipée au milieu des délices. Tout l'univers n'aurait pu suffire aux dilapidations d'Antoine et de Cléopâtre, qui buvait des perles coûtant des millions, dissoutes dans du vinaigre. Caligula et Néron, au milieu de leurs débauches, obérèrent le vaste empire romain, et les peuples entiers fournissaient à peine à une orgie de Vitellius. Combien les maîtresses des rois n'ont-elles pas coûté à la France, depuis François I[er] jusqu'à Louis XV? Les grands imitaient ces manières, car l'on voit au siècle dernier, des filles, des danseuses de l'Opéra ruiner les princes, les plus opulents ecclésiastiques. Une courtisane a coûté neuf cent mille francs à un fermier général, une autre escroqua cinq cent mille francs à un seigneur de la cour; une autre obligea un prince à vendre des terres valant un million deux cent mille francs, pour satisfaire à son luxe et à ses folles dépenses, au temps de Louis XV : qui ne voit dès lors une catastrophe générale commençant la banqueroute de l'état, payée par la misère des peuples?

Quand ces effets du libertinage ne seraient pas redoutables aux gouvernements, ainsi qu'aux nations qu'ils énervent, ils le deviendraient toujours infiniment pour la santé et la vie des particuliers. Nous devons donc examiner spécialement ici les résultats des divers abus des voluptés sur l'organisation humaine.

Le libertin est comme le gourmand blasé, à qui des aliments sains déplaisent par satiété. Dès lors il lui faut de nouveaux ragoûts plus épicés, des saveurs plus piquantes à mesure que ses organes sont émoussés davantage par l'abus de la faculté de sentir :

Repperit obscænas veneres vitiosa libido.

Il n'y a plus d'outrage épargné à la pudeur, dans le délire des passions effrénées, en ces repaires où se cachent leurs turpitudes et leurs fureurs : aussi l'on y voit comme un rendez-vous général de tous les vices, et souvent les crimes les plus honteux, le viol, l'avortement, l'homicide par jalousie, par vengeance, enfin tous les genres de dépravation morale. L'on a remarqué que la femme qui a vendu sa pudicité devenait capable de commettre toute espèce de scélératesse au besoin. C'est aussi par la corruption la plus infâme, que Catilina avait lié ses complices; car il est certain que des jeunes gens célibataires ou indépendants, perdus d'honneur et criblés de dettes par suite de ces débauches, n'ont plus rien à perdre, mais ont tout à gagner dans les bouleversements d'état.

Si de telles entreprises supposent encore des qualités fortes, le libertinage, ou plutôt l'impudicité les ôte bientôt (1). Il est manifeste que rien ne rabaisse davantage le cœur, et n'enlève plus de courage que l'abus des voluptés. Autant la continence ajoute d'énergie au système nerveux et à la fibre musculaire, comme on l'observe chez les plus ardents quadrupèdes, au temps de leurs amours, autant l'effusion fréquente du sperme débilite, casse, énerve l'animal le plus robuste. On voit le cerf perdre son bois, son pelage, après le rut; les oiseaux tombent dans la tristesse et la mue, l'homme devient chauve et courbé; les charmes de la femme se flétrissent, comme les herbes se dessèchent et jaunissent après la fructification; enfin tout dépérit et meurt, d'autant plus qu'on a légué sa vie à ses héritiers, ou qu'on l'a prodiguée dans de vains plaisirs.

Or, le libertin est donc un être dégradé, faible dans sa

(1) Autrefois on absolvait ceux qui étaient accusés d'avoir conspiré contre l'état pourvu qu'ils certifiassent qu'ils s'étaient prostitués : *duos solos e notioribus venia donatos constat qui se, quo facilius expertes culpæ ostenderent, impudicos probaverant.* Sueton. *in Domitiano,* cap. x. *Cesoninus vitiis protectus est, tanquam illo fœdissimo cœtu passus muliebria.* Tacit. *Annal.* lib. XI. Suetonius, *in Nerone,* cap. XXIX.

vieillesse anticipée; il sent son impuissance physique et morale, la force nerveuse ou sensitive étant principalement épuisée par les voluptés vénériennes, laisse le cerveau incapable de penser, comme les muscles deviennent incapables de forts mouvements. Tel est l'état de mollesse flasque que les anciens remarquaient principalement chez les jeunes gens se soumettant à un trafic infâme de leur corps, les *subacti* des Romains ou les μαλθακους des Grecs. Ce n'est pas la nature qui rend tels les hommes, dit Cœlius Aurelianus (1); mais, après avoir dépouillé toute pudeur, ils ont livré *indebitas partes obscenis usibus*. La divine Providence avait assigné à chaque partie du corps ses fonctions, cependant sa part ne suffit pas à chacun. Ces individus prennent jusqu'à la démarche et aux habits même des femmes, tels que des sardanapales, par une corruption de leur propre raison. Soranus attribue cette sorte de lâcheté efféminée à une maligne et très dégoûtante dépravation de l'esprit. Les femmes appelées *tribades*, dit-il, parcequ'elles peuvent non seulement exercer l'acte vénérien des hommes, mais celui des femmes aussi, préfèrent les jouissances avec leur propre sexe, et poursuivent de jeunes filles avec la même fureur presque que font les hommes, puis ensuite n'éprouvant plus autant d'érotisme, elles recherchent des tribades pour en recevoir de semblables voluptés: de même certains hommes, après avoir été les patients, veulent être agents sur d'autres individus de leur sexe. Souvent ces êtres dépravés, ne pouvant plus, dans leurs furieuses ivresses, accomplir leurs désirs, se prostituent à de dégoûtantes obscénités. On ne guérit point corporellement ce mal, ajoute Cœlius Aurelianus, c'est le moral qu'il faut refréner. D'anciens philosophes, Parmenide entre autres, qui a écrit sur la nature, prétend que ces efféminés sont tels dès la naissance, ou par la conception même. Selon lui, les semences des parents, lorsqu'elles se mêlent parfaitement dans l'acte vénérien, produisent des corps bien constitués: si l'une de ces semences do-

(1) *Morb. chronic.*, lib. IV, cap. IX.

mine, elle engendre un individu du sexe qui l'a fourni; si ces spermes ne s'allient point exactement, il en résulte des individus qui rechercheront par la suite les personnes de leur propre sexe, comme pour se compléter; les hommes efféminés, par exemple, d'autres hommes pour se rendre plus masculins; les femmes hommasses, d'autres femmes pour reprendre leur sexe. Enfin divers auteurs attribuaient ces abominations sales, mais communes parmi les anciens, aux parents, comme les autres maladies héréditaires (1).

Ce sont surtout les vieillards qu'on accusait de ces obscénités, parceque leurs jouissances devenant plus difficiles, ils recherchent des nouveautés plus lubriques pour régaler leurs organes amortis, suivant Cœlius; la femme âgée appète encore plus l'acte que l'homme, et l'on a dit en effet que les vieilles étaient plus libidineuses. C'est par là qu'on a expliqué comment Césonie avait tant captivé Caligula, et Diane de Poitiers le roi Henri II : l'âge les rend fort expérimentées (2).

C'est ainsi que de savantes grecques, Elephantis et Philénis, avaient décrit dans leurs livres les postures les plus lubriques qu'elles avaient pu imaginer. L'Arétin chez les modernes, et Chorier (sous le nom de Meursius) ne seraient peut-être, à cet égard, que des écoliers ignorants. Personne n'ignore aussi que tel vieux satyre se délecte de la lasciveté de ces femmes si habiles, qui, pour être parfaites, doivent avoir au-delà de sept lustres, selon Ovide;

Verum noverat
Anus caprissantis vocare viatica.

Tout contribue, en effet, à exciter l'orgasme libidineux

(1) Platon a permis aussi l'amour entre les garçons, *Republ.*, lib. III.

(2) Illæ munditiis annorum damna reparant,
Et faciunt cura ne videantur anus;
Utque velis, venerem jungunt per mille figuras;
Inveniet plures nulla tabella modos.
Ovid., *Art. amandi*, lib. II.

chez ces doyennes de Cythère. D'abord notre espèce est naturellement plus sensible que les autres animaux, d'après des causes précédemment exposées. Le satyriasis, le priapisme, comme l'érotomanie, la nymphomanie, sont des névroses génitales uniquement propres, à ce qu'il paraît, à l'espèce humaine. Notre peau est naturellement très excitable par les chatouillements et les plus légers contacts; de là l'empire si connu et si impérieux des carèsses. Aussi les Indiens efféminés pratiquent le *massage*, espèce de pétrissement de tout le corps nu, surtout au sortir du bain, par les mains délicates de femmes instruites à cette opération; elles malaxent mollement toutes les articulations qu'elle font craquer; on se trouve après cette manœuvre, étendu dans un état de calme, de délassement et de béatitude ineffable, peut-être plus voluptueuse que l'amour, au rapport de tous ceux qui se sont fait *masser* (1). Cette coutume était usitée également des Romains, pour la corruption desquels accouraient les voluptés de tout l'univers. Martial n'oublie pas ces tractatrices qui massaient à Rome (2).

Les femmes se faisaient masser, au sortir du bain, par des esclaves robustes : en effet les influences sexuelles n'étaient ni négligées, ni à dédaigner dans cette sorte de magnétisme animal. On connaît d'ailleurs tous les rapports sympathiques qui unissent les fonctions de la peau à celles des organes génitaux, puisque la sensation voluptueuse du coït n'est encore qu'une espèce particulière de tact :

> Callidus et cristæ digitos impressit aliptes,
> Ac summum dominæ femur exclamare coegit.
>
> JUVÉNAL, sat. VI.

La même raison qui fait envisager les voluptés corporelles

(1) Legentil, *Voyage aux Indes,* tom. I, pag. 129.

(2) Percurrit agili corpus arte tractatrix,
Manumque doctam spargit omnibus membris.
MARTIAL, lib. III, epigr. LXXXII.

comme le souverain bien, aux libertins, leur fait aussi considérer la douleur comme le souverain mal; mais de ce qu'ils sont efféminés ou affaiblis par l'abus des jouissances, il en résulte qu'ils seront essentiellement lâches : la crainte et la lâcheté du caractère étant les éléments ordinaires de la cruauté. On se venge avec d'autant plus de fureur et de malignité de son ennemi, qu'on se sent plus faible, ou qu'on le redoute davantage; et l'on se trouve d'autant plus blessé d'amour-propre, qu'on se reconnaît intérieurement plus méprisable. Voilà les causes de cette étrange férocité que tous les princes les plus impudiques ont montrée, comme Tibère, Caligula, Néron, Domitien, Héliogabale, Borgia, etc. Les souverains d'Asie, du sein de leurs harems, ordonnent les supplices les plus épouvantables. Catherine de Médicis a sollicité les massacres des protestants, et combien de délicates Créoles, au sortir des jouissances les plus lascives, font déchirer à coups de fouets de malheureux nègres sous leurs regards!

Ce n'est pas seulement la cruauté qu'on peut reprocher aux individus efféminés, ce sont encore tous les vices nés de la bassesse du caractère. S'il est évident que l'individu énervé est timide, dès lors le mensonge, la fausseté ou la duplicité seront nécessairement son apanage avec la perfidie : tous résultats ordinaires de la faiblesse, et inhérents aux ennuques, aux esclaves, tandis que la franchise, l'audace n'appartiennent qu'au courage et aux hommes les plus mâles ou les plus magnanimes. En effet, le fort dédaigne de se venger, et ne se sent pas blessé : de là vient qu'on a fort bien remarqué que la chasteté, dans Scipion ou Bayard, devenait l'appui de toutes leurs vertus morales, comme l'impudicité est une source de tous les vices.

Quelles sont, à la vérité, les mœurs des prostituées? Ne voit-on pas se mêler à leur dévergondage la crapule, le vol, le parjure, les noires trahisons, la dissimulation et la perfidie? Basses et rampantes par intérêt, prodigues et insolentes dans l'orgueil de la prospérité, joignant les caprices ou les extravagances bizarres à l'inconstance, emportées dans leurs vengean-

ces, il ne leur coûte rien de commettre le crime sans rougir; car celle qui ne connaît plus la pudeur a-t-elle désormais un frein qui puisse la retenir ? Quiconque les a le mieux vues devient leur juge le plus inexorable (1).

Ovide leur rend un témoignage pareil à celui de Salomon :

Parcior in nobis, nec tam furiosa libido est ;
Legitimum finem flamma virilis habet.
Art. amandi, lib. I.

Aussi est-il curieux de voir les plus déterminés épicuriens se défendre eux-mêmes des excès amoureux avec leurs maîtresses, comme étant la ruine de la vie : ce ne sont pas des Pères de l'Eglise qui prêchent la vertu ; c'est un poëte moissonné jeune au milieu des voluptés, comme Raphaël d'Urbin, tant elles sont meurtrières au génie (2).

Mais les conseils de la sagesse qu'il oppose à ces débordements, s'ils peuvent détacher l'âme des amours funestes, la re-

(1) Vos, ubi contemti rupistis fræna pudoris,
Nescitis captæ mentis habere modum...
Nam quid Medeæ referam, quo tempore matris
Iram natorum cæde piavit amor ?
Quidve Clytemnestræ, propter quam tota Mycenis
Infamis stupro stat Pelopæa domus ?
PROPERCE, eleg.

(2) Adde quod absumunt vires, pereuntque labore.
Adde quod alterius sub nutu degitur ætas.
Labitur interea res et vadimonia fiunt ;
Languent officia atque ægrotat fama vacillans...
Et bene parta patrum fiunt anademata, mitræ...
Necquidquam, quoniam medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angat ;
Aut quod conscius ipse animus se forte remordet,
Desidiose agere ætatem ; etc.
LUCRET. *Rer. nat.*, lib. IV.

jetteront dans d'autres débauches, entre les bras des courtisanes (1).

La dépravation vient souvent de loin. Qui ne sait combien les *bonnes* d'enfants, et jusqu'aux nourrices, suscitent chez les jeunes garçons les premières étincelles d'une flamme qui ne doit que trop tôt les consumer? C'est pourquoi, plus sévères observateurs des mœurs que nous, les anciens usaient de précautions prématurées pour écarter tout vice de leurs enfants.

Maxima debetur puero reverentia, si quid
Turpe paras; nec tu pueri contempseris annos.

disait Juvénal. N'est-ce pas dès lors que commence cette détestable Circé de la jeunesse, la masturbation, qui fane avant sa fleur la plus tendre organisation, d'autant plus dangereuse qu'elle se suffit à elle seule dans la retraite et l'obscurité qui la dérobent trop souvent à la plus diligente surveillance des parents ou des maîtres? Des anciens qui en recherchèrent l'origine, feignirent que Mercure ayant pitié de Pan, son fils, éperdu d'amour pour Echo sa maîtresse, enseigna ce supplément fatal, qui passa depuis dans les habitudes des bergers. Ce n'est en effet que comme un écho imparfait des plaisirs plus réels des sexes, mais qui outrage la nature en la trompant (2).

Il semble toutefois que les anciens, craignant encore plus que nous les dangereuses amorces des courtisanes sur la plupart des hommes, aient été moins sévères aussi sur ce vice; Galien paraît justifier le cynique Diogène de s'y être abandonné dans

(1) Inque dies gliscit furor, atque ærumna gravescit
Si non prima novis conturbes vulnera plagis,
Vulgivagaque vagus Venere ante recentia cures,
Ut alio possis animi traducere motus.

(2) Ipsam crede tibi naturam dicere rerum:
Istud quod digitis, Pontice, perdis, homo est.
MARTIAL, epigr. XLII, lib. IX.

son tonneau pour éviter les femmes publiques, usage si commun qu'il était permis à tous les jeunes gens d'avoir des amies prises parmi les esclaves :

> Non est flagitium, mihi crede, adolescentulum
> Scortari.
>
> Térent., *Adelph.*, act. I, scen. ii.

ARTICLE VII.

Si le libertinage a pu produire la maladie vénérienne, et les autres suites de la débauche.

Quelque recherche qu'on ait faite sur l'origine de la syphilis, soit qu'elle ait été apportée d'Amérique, selon l'opinion commune, soit qu'on la suppose naturelle aux nègres en Afrique, comme les *pians*, ainsi que l'ont prétendu diverses personnes, toujours faut-il reconnaître qu'elle est née ou du moins s'est propagée naturellement par le commerce des deux sexes, en quelque contrée du globe que ce soit. Paracelse soutint le premier que le libertinage seul engendre la syphilis, et son opinion est aujourd'hui renouvelée par quelques savants.

Néanmoins si la seule débauche la plus lascive produisait cette maladie, elle n'aurait pas pu rester inconnue dans la corruption antique dont nous avons tracé l'histoire. Aussi Hensler et d'autres médecins érudits croient en retrouver des traces parmi les anciens. D'abord, disent-ils, la gonorrhée ou blennorrhée est bien nettement décrite dans le Lévitique (1); et la séparation ordonnée à celui qui en est affecté, manifeste qu'elle était contagieuse. Les Arabes (2) l'ont bien connue, et tous en font mention.

(1) Lévit., chap. xv, versets 2—33.

(2) Ali Abbas, lib. *Totius medicinæ*, chap. ix; Avicenne, *Canon*, lib. III, fen. xx, tract. II, chap. xxii; Avenzoar, Albucasis, etc.

Chacun sait que, parmi les climats chauds principalement, la sueur étant continuelle, acquiert un grand degré de fétidité, chez les nègres, par exemple, qu'on sent de fort loin. Or, qu'on se représente ces nègres crasseux et malpropres, ainsi qu'ils le sont dans l'état sauvage, s'abandonnant à leur lubricité avec des négresses encore plus dégoûtantes qu'eux; en sortant de leurs menstrues, et négligeant de se laver. Outre les matières sébacées que des glandes sécrètent sous le prépuce de l'homme, et dont l'âcreté et l'accumulation ont fait connaître la nécessité de la *circoncision;* outre celles qui s'amassent entre les longues nymphes de ces négresses et exhalent des miasmes putrides, les souillures du sang des règles ou celles des flueurs blanches et d'autres écoulements par le vagin, on fait considérer de tout temps la femme comme impure, pendant sa menstruation, dans les contrées ardentes, où la putréfaction s'opère si promptement d'ailleurs.

Est-il certain que ces matières excrémentitielles, devenues âcres, aient causé des irritations, des écoulements purulents sur les membranes muqueuses du vagin et de l'urètre? Personne n'en peut douter. Dès avant l'époque où l'on place l'introduction en Europe de la syphilis, l'*arsure* ou l'ardeur, l'échauffement étaient bien connus; ils résultent, suivant Guy de Chauliac (1), d'un dépôt de matières malpropres sous le prépuce: *Ex actione viri cum fœda muliere;* et le terme *fœditas, sordities,* signifiait surtout ces flueurs blanches et cet amas de substances âcres, sécrétées par les follicules sébacés des organes génitaux (2). Par le règlement de la maison de débauche d'Avignon, établissement de la reine Jeanne de Naples,

(1) *Cyrurgia,* tract. IV, doctr. II, chap. VII, et tract. VI, doctr. II, chap. VII, etc.

(2) Lanfranc, Guillaume de Saliceto parlèrent de même *De fœditate mulierum*. Thom. Beckett a publié les règlements des anciens lieux de débauche de Londres, des années 1162 et 1430, ou des *clapiers,* dans lesquels des règlements de police prescrivaient des soins contre les femmes gâtées.

l'article IV dit que, tous les samedis, un chirurgien visitera chaque fille; et s'il s'en trouve quelqu'une qui ait contracté le mal provenu de paillardise (*mal vengut de paillardiso*), elle sera séparée des autres, afin qu'elle ne puisse pas le communiquer à la jeunesse (*per evita lou mal que la jouinesso pourie prenre*): c'était l'an 1347. De même les courtisanes de Venise communiquaient aussi dès lors le *vermocane*, affection analogue (1).

Les ulcérations nommées chancres, aux parties génitales, étaient connues non seulement de Celse, mais d'Oribase, de Paul d'Égine et d'Aëtius, comme l'a prouvé Sprengel (2) : il en est de même du phimosis et du paraphimosis, que Guy de Chauliac décrit sous les noms de *præputii clausura*.

Quant aux fics et aux marisques, si connus chez les anciens adonnés à un vice contre nature, ils étaient souvent sans doute son résultat, puisque les chirurgiens ne les enlevaient pas sans sourire, dit Juvénal, et que Martial les reproche à diverses personnes notées de cette infamie (3).

Aussi Cœlius Aurelianus (4) décrit la cristalline, ou un mal fort analogue; et les rhagades, les fissures de l'anus sont traitées dans Celse (5), dans Scribonius Largus (6).

Il devient inutile de poursuivre ici ces recherches; mais ceci nous montre que l'*impureté* du corps fut, de tout temps, considérée comme un résultat ordinaire de l'impudicité, laquelle doit produire diverses maladies analogues à la syphilis.

En effet, on sait que les individus lépreux, dartreux, et même galeux, éprouvant un prurit continuel par les affections

(1) Doglioni, *Cose notabili di Venezia*, pag. 23. Venez., 1675, in-12.

(2) *De ulceribus virgæ*, *diss.* Hall. 1790, in-4°.

(3) Dicemus ficus quos scimus in arbore nasci :
Dicemus ficos, Cæciliane, tuos.
MART., lib. I, epigr. LXVI.

(4) *Morb. chron.*, lib. VI, chap. IX.

(5) Lib. VI, chap. XVIII.

(6) *De composit. medicam.*, cap. LXXXIX.

de leur peau, sont excessivement portés à l'acte vénérien, dont l'excitation est analogue à cet odaxisme. Pareillement, de jeunes mariés ou des personnes qui se livrent fréquemment aux caresses voluptueuses, éprouvent d'ordinaire des rougeurs, se couvrent de boutons, de papules et d'autres irritations à la peau, ainsi que l'ont fait voir Lorry et divers médecins qui traitent des affections cutanées.

Comme dans les pays méridionaux, où la transpiration devient abondante, la chaleur de l'union sexuelle l'augmente encore et lui communique une odeur de bouquin (*vitale virus*, θορὴ, des anciens), on ne sortait de la couche des voluptés qu'avec cette odeur d'autant plus fétide, qu'on ne faisait nullement usage du linge ni dans le lit, ni sous les vêtements.

> . . . . Teriturque thalassina vestis
> Assidue et veneris sudorem exercita potat.
>
> LUCRET., lib. IV.

De là vient qu'il était nécessaire et prescrit même de se baigner après le coït pour enlever la crasse et la mauvaise odeur de la sueur : il n'était pas permis sans cela d'entrer dans les temples :

> Vos quoque abesse procul jubeo, discedite ab aris,
> Queis tulit hesterna gaudia nocte Venus.
>
> TIBULLE.

Lorsque les prêtres égyptiens célébraient des fêtes religieuses, ils devaient observer la continence; et l'empereur Alexandre Sévère s'imposait la même obligation pour pouvoir sacrifier aux dieux. On sait que chez tous les Orientaux, les Arabes, les Juifs, comme encore aujourd'hui chez les Turcs, le bain est principalement recommandé aux sexes après leurs approches. De là est venue l'idée universelle d'impureté attachée à l'acte, et la purification imposée aux femmes après leur menstrues, leurs lochies. Enfin l'état de pureté attribué à la

chasteté est obligatoire pour les prêtres astreints au célibat par la religion catholique.

En effet, sous ces climats brûlants, quelle doit être la malpropreté fétide de ces prostituées exposant, sans vergogne, leurs sales appas à tout venant, à la populace couverte de haillons crasseux et dégoûtants, dans les plus hideux repaires du dévergondage? Il n'est donc pas étonnant que ces femmes aient partout reçu le nom de puantes, p....., *putidæ, putæ, spurcæ*, δυσωδῆς, etc.: car elles n'ont pas toujours soin de se laver, même après leurs ordinaires ou quand elles éprouvent des flueurs blanches, etc.

Si l'on ajoute à cette source impure d'infection les plus révoltantes lubricités que puisse imaginer la débauche, on reconnaîtra qu'il en peut résulter diverses ordures. Qu'on nous permette de citer en preuve ces passages de Martial:

Nam, dum tumenti morsus hæret in vulva
Et vagientes intus audit infantes,
Partem gulosam solvit indecens morbus:
Nec purus esse nunc potest, nec impurus.

MARTIAL, lib. XI, epigr. LXII.

Sidere percussa est subito tibi, Zoile, lingua,
Dum lingis certe, Zoile nunc, f.....

Ibid. epigr. LXXXVI.

Nous en supprimons d'autres plus révoltants; mais tous témoignent combien ces honteuses actions, qui eussent dû être enterrées dans le plus profond oubli par les auteurs anciens, ont pu causer de maladies secrètes, des excoriations ulcéreuses, des pustules hideuses, cancéreuses, soit aux organes sexuels, soit à la bouche, à l'anus, etc.

Il suffit que ces malpropretés poussées à l'excès aient été capables de produire et rhagades, et fissures, et blennorrhées, etc., pour qu'il soit possible de comprendre comment l'affection vénérienne pourrait être née chez des individus lépreux, éléphantiaques, si acharnés aux jouissances, surtout dans des races d'hommes dont l'humeur transpiratoire est fort âcre, comme

chez des Caraïbes ou des Nègres. Enfin, de quelque manière que la syphilis ait pris naissance quelque part, celle du libertinage est, selon nous, la plus vraisemblable.

On a pareillement accusé pour son origine, soit une irritation causée par l'application d'insectes aux organes génitaux chez les froids Américains, soit par le commerce impur avec les animaux, ou les singes : tels sont Overkamp, Van Helmont, Roberg, etc. Mais cette fureur extravagante aurait dû produire le mal vénérien bien avant la découverte de l'Amérique. Qui ne connaissait chez les anciens les liaisons infâmes des bergers siciliens avec des chèvres ? On dit même que l'un d'eux, nommé Cratis, fut tué d'un coup de tête par un bouc jaloux (1).

Les législateurs les plus sages, voulant proscrire tous ces égarements où l'amour entraîne, ont de tout temps poursuivi les célibataires : tels furent Zoroastre, Confucius, Mahomet, qui recommandent le mariage. Une sentence du Talmud le prescrit si formellement aux Juifs, que quiconque, selon son expression, ne travaille point à la propagation doit être considéré comme un homicide (2). Il était permis aux Lacédémoniennes de frapper les célibataires ; dans toutes les anciennes républiques, on les regardait comme des pécheurs contre nature, et ils étaient généralement vexés, privés de plusieurs droits civils, écartés des emplois ; ils ne pouvaient ni servir de témoins, ni tester chez les Romains ; mais c'était au temps de la

(1) Tout le monde a pu lire dans Virgile :

Novimus et qui te..... transversa tuentibus hircis.

On lit, au contraire, dans l'ouvrage d'un observateur (*Mœurs des anim. étrangers*, par Fouché d'Obsonville, pag. 247), que des Orientaux se guérissent de la gonorrhée en plaçant leur verge dans la vulve d'une ânesse, pendant plusieurs jours, comme pour tenir lieu d'un topique calmant (aussi Olearius, *Itiner. orient.*, lib. III ; remède recommandé encore aujourd'hui contre la sciatique, selon Pallas, *Neuen nordische Beytrægc*, band. II, pag. 38).

(2) Seldenus, *De uxor. hebraic.*, lib. I, cap. IX.

république surtout, lorsque les mœurs étaient pures et qu'on avait besoin de soldats. Au contraire, le christianisme semble avoir remis en honneur le célibat, comme un état de pureté et de chasteté, principalement à l'égard des femmes, dans les premiers temps de la ferveur religieuse.

Lorsque les mœurs sont généralement perverties, et que le lien du mariage, ou n'est plus respecté, ou devient une chaîne pesante par les progrès excessifs du luxe des femmes et les immenses obligations qu'imposent les gouvernements modernes à leurs sujets, les célibataires sont nombreux, et les vices doivent se propager de plus en plus, surtout parmi les castes riches et oisives de la société. Au contraire, le travail, les occupations auxquelles contraignent les besoins de la vie, ont été de tout temps des causes d'ordre et de bonnes mœurs :

> Otia si tollas, periere Cupidinis arcus.

Nous conclurons de ces recherches que l'espèce humaine est la plus entraînée aux voluptés parmi tous les animaux ; qu'elle s'est plongée dès les âges antiques, et principalement chez les peuples du midi, dans les débordements les plus inouïs ; que les nations opulentes, les gouvernements les plus despotiques, les classes les plus élevées de la société, ont partout offert d'épouvantables exemples de la corruption des mœurs, tandis que l'époque de l'introduction de la religion chrétienne d'abord, puis le développement de la syphilis, ont dû diminuer le libertinage public.

Enfin les résultats de ces débauches ont constamment signalé la décadence des empires et la ruine des individus, ou l'abâtardissement des races; ils ont partout accourci l'existence, miné la santé, la force et le courage, multiplié les vices bas et lâches. L'on doit peut-être aussi rapporter une foule d'affections graves antérieures à la syphilis, et celle-ci elle-même, aux malpropretés les plus dégoûtantes chez diverses nations méridionales, jointes à des maladies cutanées et à d'autres dégénérations de virus peu connus dans leur nature.

Si, oubliant cette honte qui poursuit éternellement les débauches dans les cloaques de fange où nous avons dû les montrer, nous considérons les effets du libertinage en lui-même, nous verrons qu'aucun don plus pernicieux n'a été fait à l'homme. Il ne rencontre que la mort dans la route de la vie. La nature avait eu pour but sans doute de le rendre heureux en multipliant pour lui les plus délicieuses jouissances ; mais n'a-t-elle pas dû le punir d'abuser de sa générosité ? *Natura veneranda est, non erubescenda ; concubitum libido, non conditio fœdavit. Excessus, non status est impudicus,* dit Tertullien.

Non, il n'est point de bête brute plus odieuse et plus dégradée que le crapuleux libertin, se retournant dans le bourbier de ses infamies, rongé de syphilis, énervé de dégoûtants plaisirs qu'il paie de mille souffrances et d'une mort prématurée. Il est vil, parcequ'il est lâche ; il est méprisable, puisqu'il perd tout esprit, toute intelligence avec ses forces ; il s'ôte jusqu'au seul bien qu'on ne saurait refuser à d'autres malheureux, la compassion des peines qu'il endure. Qui serait tenté de plaindre un impur Tibère, un efféminé Héliogabale ? Si quelque chose au monde peut démontrer l'étroite alliance de la médecine et de la morale, c'est de jeter les yeux sur le tableau hideux des vices : on comprendra sans peine alors que la santé, la force de l'âme et du corps, ne se garantissent, ne se conservent jamais que par la sagesse, ou par cette saine philosophie que prescrivent également les plus salutaires religions.

NOTES.

CAUSES PHYSIQUES ET MORALES DE LA DISCORDANCE DE RELATION ENTRE LES SEXES.

Note de la page 194 et suiv.

Si la nature nous avait laissé toute puissance sur les organes générateurs, il est probable que l'instinct de la volupté l'emportant sur l'intérêt de la perpétuité de notre race, aurait bientôt éteint l'espèce humaine; mais la sage nature a rendu ces organes indociles au frein de la volonté, et l'indépendance de leurs désirs, ou, pour mieux dire, l'insolence téméraire de leurs caprices, ne concourent que plus efficacement à la reproduction de l'espèce, puisque tout y est purement libre et spontané. Aussi rien ne peut souvent s'opposer à ces refroidissements incompréhensibles, comme à ces ardeurs effrénées, tout aussi inconcevables, qui saisissent soudain, qui glacent ou qui enflamment pour tel objet plutôt que pour tel autre.

Deux êtres également parfaits chacun dans leur sexe s'unissent par le plus doux lien, tout annonce la fécondité d'un heureux hyménée : cependant un froid glacial se répand quelquefois tout-à-coup dans la couche nuptiale; les querelles, l'injure, la haine, les combats même et un mépris insultant, sortent de ce trône des plaisirs; loin de propager leur espèce, chacun des époux semble voué à la stérilité; mais que ce lien soit rompu, que chacun d'eux passe à une autre alliance, moins bien assortie en apparence, il s'en va naître

de nombreux enfants et un amour mutuel désormais ardent, inséparable :

Nam multum harmoniæ veneris differre videntur,
Atque alias alii complent magis, ex aliisque
Suscipiunt aliæ pondus magis, inque gravescunt.
Lucrèce, *Rer. nat.*, lib. IV.

Qu'une Messaline effrontée annonce une insatiable luxure, souvent la nature de l'homme, étonnée et comme révoltée de cette impudence, se refroidit, se resserre, et refuse de participer à ces dégoûtantes lubricités; il en peut avenir de même d'une jeune innocente à l'égard d'un vieux satyre corrompu dans le vice. Tantôt l'aspect inattendu d'une difformité des organes, une extrême laideur, doivent susciter une soudaine horreur qui refroidit et empêche l'acte; tantôt la diversité, l'incompatibilité invincible de certains caractères peuvent aussi rendre toute liaison impossible entre deux personnes, d'ailleurs capables de s'accommoder avec d'autres. Ainsi deux êtres également violents, emportés, capricieux, se heurtant sans cesse au lieu de s'accorder, ne sont guère susceptibles d'union. Il faut une femme extrêmement douce à l'homme impétueux, ou l'inverse réciproquement; mais quoiqu'en ce cas la paix puisse s'établir dans le ménage, la fécondité n'en est pas souvent plus assurée, car l'un peut être trop prompt et l'autre trop lent dans l'émission, etc. Cette discordance intempestive, qui n'est pas froideur, ôte toutefois à l'acte ce charme ravissant de l'unité ou du concours simultané qui le rend fécond : mais ensuite l'harmonie peut s'établir au moyen de l'accoutumance; de même, les affections de honte, de crainte, de tristesse se dissipent à la longue, et laissent reprendre aux organes sexuels tout leur ascendant (1).

(1) *Voyez* Savonarola, *Pract. magn.*, lib. XX, tract. VI, rubr. 27; Mercatus, *De steril. et prægn. affect.*, lib. III, cap. III; Etmuller, *Operum*, tom. II, part. 1, pag. 897; Albinus, *Annot. acad.*, lib. II, cap.

La plus singulière frigidité est sans doute celle qui résulte d'une extrême ardeur ; car il est difficile de comprendre pourquoi l'amour en ce cas ressemble à de la haine. Qu'un homme obligé au congrès, presque en présence de témoins, ou rebuté par des impertinences, choqué enfin par toute autre affection, ne se trouve plus homme en un moment décisif, rien ne surprendra sans doute ; mais que, dans le comble de ses désirs et de ses espérances, enivré des charmes d'une épouse adorée, il foule pour la première fois cette couche nuptiale, séjour de délices, sans pouvoir jouir du plus ardent de ses vœux, voilà ce qui a droit d'étonner. Si l'on considère toutefois que l'âme éperdue nage dans un océan de plaisirs ; que toutes les fibres du corps frissonnent sous les plus tendres caresses ; que l'on est plongé dans un enchantement universel, et comme ravi en extase de l'excès de son bonheur, l'on comprendra qu'il faut revenir de cette secousse générale pour se livrer plus spécialement à une jouissance particulière. Non sans doute on n'est pas froid dans ces premiers instants du délire de la volupté, on s'y sent au contraire comme englouti et submergé, l'on se cherche et l'on ne se trouve pas. Interdit de ce phénomène, et sentant néanmoins sa vigueur et la plénitude de sa force, l'homme se croit lié et comme enchaîné dans le cours de sa victoire. S'il n'est point instruit des lois de l'économie animale, n'accusera-t-il pas un infernal maléfice d'être la cause d'une telle déconvenue ?

On sait combien l'imagination crédule de nos aïeux ajoutait foi naïvement à ces prétendus sortiléges. La croyance en est antique, puisque Virgile parle de nouer ainsi l'aiguillette :

> Necte tribus nodis ternos, Amarylli, colores ;
> Necte, Amarylli, modo : et, Veneris, dic, vincula necto.
>
> Eclog. VIII.

Combien de seings, d'anneaux, d'amulettes, de sachets, de

XVIII ; Hunter, *on vener. diseas.* ; Stahl, *De impotent. virili*, Halæ, 1697, etc.

talismans, de caractères, de périaptes, de phylactères, de remèdes particuliers mis en œuvre autrefois, soit pour empêcher la conjonction charnelle aux temps des noces, soit pour se défendre de ces *diableries* (1)!

Quoique plus exposées que l'homme aux erreurs de l'imagination, les femmes éprouvent moins souvent que lui les effets de ces prétendues sorcelleries, et quand elles se croiraient liées et maléficiées, l'épreuve du coït, toujours possible pour elles, les détromperait aisément (2). Ce qui prouve encore plus manifestement que l'imagination seule est lésée dans ces prétendues ligatures, c'est que le maléficié n'est aucunement ensorcelé à l'égard d'autres femmes, et les jurisconsultes ont décidé gravement qu'il était capable de copulation (3).

Indépendamment de ces causes de frigidité, il en est qui résultent de diverses masturbations ou habitudes vicieuses. Outre que les organes sexuels, flétris par des attouchements si multipliés, ne sécrètent plus chez l'homme qu'une liqueur limpide et non fécondante, l'érection n'a même plus lieu sans des sollicitations fatigantes et qui s'opposent à toute copulation régulière. D'ailleurs de pareilles jouissances, solitaires, immodérées, épuisent, refroidissent la sensibilité génitale, et celle de l'amour moral. Comme Narcisse, on n'aime plus que soi-même, on devient honteux et défiant par sa propre misère, dans les approches d'un autre sexe, devant lequel on ne peut plus se montrer homme. Chez la femme, un relâchement des organes utérins, et, ce qui en est la suite, l'inaptitude à retenir le sperme, rendent stériles et froides toutes celles qui s'abandonnent à ces détestables habitudes. Il paraît, par l'ex-

(1) On en peut voir le détail dans Delrio, *Disq. magicæ*, part. I, quæst. IV; dans Hucherus; J.-B. Codronchus; Vairus, *De fascino;* dans Arnault de Villeneuve, *De sterilit.*, tract. II, cap. III; Pierre d'Apone, Cardan, Sanchez, *De matrimonio*, l. VII, disp. CIV, n° 6 : Hartmann même en parlait encore en 1731.

(2) Fortunat. Fidelis, *Relat. medic.*, lib. II, cap. II.

(3) Capella Tolosanus, *Quæst.* XXXV, n° 1, et Auguste Barbosa, *Collect.*, D. D., lib. IV, tit. XV, cap. ult., n° 10, tom. II.

cessif embonpoint auquel parviennent plusieurs femmes publiques, surtout après des traitements mercuriels, qu'elles sont réellement refroidies. L'abus du coït les a rendues tout au moins indifférentes, dans cette condition méprisable qui n'est désormais pour elles qu'un métier lucratif. Elles ne pèchent plus que par avarice; complètement étrangères à la luxure momentanée d'un inconnu, elles ont bientôt acquis, dans la pratique, cette impassible tranquillité tant recommandée par les philosophes dans le feu des passions.

Par une raison tout opposée, c'est-à-dire par l'abstinence absolue et continuelle du coït, les organes spermatopoïétiques, comme les testicules, les vésicules séminales et vaisseaux déférents, ainsi que la verge, diminuent, se rétractent, deviennent petits, rugueux, inertes, chez l'homme qui les condamne à l'inactivité. On cite particulièrement un saint très chaste en qui l'on retrouva à peine des vestiges de ses parties, à sa mort; Galien fit la même observation sur les athlètes dont on exigeait une exacte continence (1). Chez les vierges consacrées au célibat, dans les cloîtres, on peut croire qu'après cette époque de leurs vives ardeurs, non satisfaites, la faculté génitale s'éteint; tout de même qu'on voit avorter les parties sexuelles en certaines fleurs dioïques, faute de fécondation. Un organe non employé perd en effet à la longue sa faculté d'agir.

Quoique les plaisants soutiennent le contraire, il paraît exister un plus grand nombre de femmes froides et stériles que d'hommes impuissants et maléficiés; mais l'effet n'est pas pareil dans l'état social et de mariage : car la femme peut toujours recevoir, à moins que ses organes sexuels ne soient mal conformés. Bien que passive, inerte, ou, si l'on veut, ne participant aucunement à la volupté, la femme froide peut enfin s'animer, s'échauffer par les transports de l'homme, comme on en a vu des exemples; et après beaucoup d'années de stérilité, elle peut obtenir l'honneur de devenir mère. Aussi la frigidité de la

(1) Casp. à Reies, *camp. elys. jucundarum quæst.* XLVI, pag. 569.

femme n'est point, comme celle de l'homme, un empêchement dirimant du mariage, selon tous les jurisconsultes et les casuistes (1). Car l'homme n'est nullement privé de ses jouissances naturelles avec une femme froide, bien que le but n'en soit pas toujours atteint. Au contraire, la frigidité paraît bien plus réelle et plus effective chez l'homme, parcequ'on aperçoit mieux les vices de conformation de ses organes sexuels, et que, devant être nécessairementactif dans la palestre conjugale, le défaut d'érection du pénis ou d'excrétion de sperme rend chez lui manifeste cette frigidité qu'on peut seulement soupçonner chez la femme.

De la frigidité considérée dans l'acte reproductif.

Que l'on se représente les misères et la honte qui accompagnent l'impuissant dans la couche nuptiale; quel dépit le doit enflammer après de trop vains efforts! Quel chagrin cuisant le doit tourmenter la première fois qu'il approche son épouse, et qu'un organe capricieux dément obstinément ses plus magnifiques promesses! Sans doute, piqué de se voir trompé dans son attente, portant la rage dans le cœur, redoutant le dédain et la vue de sa femme, se méprisant lui-même, le malheureux époux attend avec impatience le retour de l'aurore pour échapper au lit conjugal et aux amères railleries des malignes commères. Il fuit, et souvent de cette époque datent des antipathies invincibles, un mépris réciproque, source éternelle de disputes, faisant un enfer du ménage et le désespoir de la vie. Car souvent, par un malheur incompréhensible, l'imagination, effrayée de cette froideur funeste, se glace de nouveau, à de nouvelles approches, et, loin de pouvoir effacer son opprobre par de nombreux triomphes, on n'acquiert de plus en plus que la triste certitude de sa faiblesse.

(1) Thom. Sanchez, *De matrimonio*, lib. VII, disput. XCIII, n° 1; Mercurialis, *De morb. mulier.*, lib. IV, cap. X; Paul Zacchias, *Quæst. medico-legal.*, lib. III, tit. I, quæst. V; Valentini, *Corp. jur. medic. leg.*, etc.

Aussi les canonistes ne font aucune grâce à un pauvre époux maléficié, et ils rompent impitoyablement les nœuds matrimoniaux pour peu qu'il ne remplisse pas dûment et complètement les devoirs les plus essentiels du mariage. Le droit canon, *cap.* II, *de frigidis et maleficiatis*, s'explique nettement à ce sujet. De même que l'enfant, dit-il, ne pouvant rendre le devoir, n'est point apte au mariage, pareillement les impuissants ne sont nullement en droit de contracter cette union. C'est de plus un acte de dol et de félonie insigne, comme un marchand frauduleux qui débiterait de la drogue au lieu d'une chose de bon aloi. Claude Ferrière ne plaisante point sur cet article, et, contre l'opinion de Brower, *de jure connubiorum*, qui permet à l'homme, dont le mariage a été cassé pour cause de frigidité, de prendre une autre femme s'il redevient capable de consommer l'acte, notre jurisconsulte français veut que le mari revienne expier la faute et l'insulte faite aux charmes de son épouse, dût-il éprouver de nouveaux affronts d'un organe indocile. Le point essentiel en ce cas, comme dit Plaute, *in Curculio*, c'est d'aimer en présence de *témoins : si amandum est, amare oportet testibus præsentibus*. Mais on est beaucoup plus indulgent pour le beau sexe, car on suppose très obligeamment qu'il est toujours fort disposé à remplir avec zèle un devoir sacré, et qu'il est rare de voir des femmes y coopérer froidement. Par une bienveillance toute particulière, même le droit canon, après avoir avancé la nubilité des filles, dès l'époque de douze ans, ajoute bénignement qu'il excepte de ce long et pénible retard celle en qui la malice supplée à l'âge : *in quibus malitia supplet ætatem*.

On lit, en effet, des exemples de grande précocité dans l'Écriture sainte, car si Salomon engendra Roboam à onze ans, et si Achaz engendra Ezéchias dès l'âge de dix, les jeunes Sunamites devenaient sans doute pubères dès huit à neuf ans, comme on en voit encore aujourd'hui des preuves en Orient. Aussi le contrat matrimonial a reçu son nom (1) plutôt de l'é-

(1) Dit Aulus Gellius, lib. XVIII, cap. VI.

pouse (*mater*, ou *matrimonium*) que de l'homme, tant on a cru de tout temps la femme plus *enamourée* que le mari.

Note de la page 208 et suiv.

Des rapports des sexes les plus favorables à la fécondité.

Il est donc des rapports, encore peu connus, entre les sexes, qui font qu'une femme et un homme, très capables d'engendrer chacun séparément, ne peuvent cependant produire ensemble ; et voici ce qu'on peut observer sur ce point.

1° Il faut, pour un mariage fécond, une certaine harmonie entre les deux sexes, soit au physique, soit au moral ; cette harmonie se manifeste dans les sympathies d'instinct, qui nous font préférer telle personne à telle autre, indépendamment du charme de la beauté. Les sexes sentent secrètement leur unisson par une impulsion naturelle qu'on ne peut bien expliquer ; c'est-pourquoi nous sommes machinalement entraînés, dans une société nombreuse, plutôt vers une personne que vers toute autre, la nature nous donnant comme une image innée de celle qui nous convient.

2° Cette harmonie d'amour consiste moins en une similitude de tempérament, d'âge, etc., que dans un rapport de diversité ; car, si l'on y prend garde, l'homme violent et bilieux préférera une compagne douce et modeste, tandis que la femme passionnée, impétueuse, trouvera plus de charme dans un homme modéré et tranquille, soit que l'un ait besoin de se tempérer par l'autre, soit que deux complexions ou trop froides ou trop chaudes se choquent entre elles sans pouvoir se joindre parfaitement. On sait que le congrès fut aboli, au dix-septième siècle, au sujet du marquis de Langeais, qui, ne pouvant remplir avec sa femme le devoir conjugal, montra une grande fécondité avec une autre, plus en rapport avec lui.

3° Des caractères cependant trop disparates, ne pouvant pas entrer en relation d'harmonie, demeurent stériles, comme

une femme trop lente et un homme trop vif dans l'acte, jusqu'à ce que l'âge ou l'habitude amènent quelquefois un rapport convenable ; c'est ainsi que des époux ayant passé quinze ou vingt ans sans enfants, malgré leur désir, en obtiennent quelquefois dans un âge avancé. Abraham et Sara, ainsi que Rachel avec Jacob, en offrent l'exemple dans la Bible. S'il y a d'ailleurs antipathie, dégoût, haine ou colère, il est bien difficile que l'union sexuelle devienne féconde ; il nous semble que la femme qui, se prétendant violée, devient enceinte, ment par cela seul qu'elle a conçu ; elle a nécessairement acquiescé au plaisir ; il ne paraît pas que l'imprégnation puisse s'opérer dans une haine bien prononcée. On a des exemples de femmes qui ont conçu étant endormies, même profondément. Il existe certainement des femmes qui engendrent, quoique rarement, sans volupté (néanmoins elles ne sont pas toujours véridiques sur ce point), mais c'est sans répugnance ; car la volupté, ou du moins l'absence d'antipathie, paraît indispensable pour former un nouvel être. On peut dire à la vérité que telle qui commence avec haine, finit avec amour quand le transport du plaisir ravit sa volonté.

Il ne faut pas présumer pourtant que plus la volupté est vive, plus la conception soit prompte et facile ; trop de preuves démontrent au contraire que l'utérus, dans un état d'extrême excitation vénérienne, s'ouvre à de nouvelles jouissances, et recommençant toujours l'ouvrage n'en finit aucun : c'est le tissu de Pénélope. Les animaux, comme les cavales, les ânesses trop en chaleur, ne retiendraient point le sperme du mâle si l'on ne jetait pas de l'eau froide sur leur croupe, ou si on ne les frappait pas rudement après l'accouplement, afin d'amortir leur ardeur. Les Arabes ont soin de fatiguer, à la course, leurs cavales avant de les soumettre à l'étalon ; c'est afin qu'elles soient moins lascives et plus faibles. Toutes les courtisanes, toutes ces prêtresses de la Vénus *vulgivaga*, qui abusent continuellement de l'incontinence publique, ces luxurieuses Messalines, loin d'en être plus fécondes, ne produisent presque jamais, si ce n'est avec quelques personnes qu'elles préfèrent

par goût. En effet, un utérus sans cesse ouvert, sans cesse agacé de plaisir, tend plutôt à se dégorger; car le coït trop multiplié dispose aux ménorrhagies comme aux avortements, ou bien la sensibilité s'émousse, se distrait par tant de flasques jouissances, de sorte que la conception ne peut avoir lieu que lorsque tout le sentiment se concentre uniquement sur une personne et dans un seul amour. Il en existe une expérience manifeste. Les Anglais voulant peupler Botany-Bay ont déporté dans cette colonie, avec des malfaiteurs, beaucoup de prostituées. Celles-ci, qui étaient stériles dans leurs commerces vagues, sont devenues mères fécondes lorsqu'elles ont été astreintes à un mariage sévère (1). De même, l'homme qui exerce trop le coït n'engendre point, parcequ'il produit un sperme trop peu élaboré et trop aqueux, ou bien agit avec trop de froideur et de mollesse. En général, il est prouvé que la polygamie, toute favorable qu'elle paraît être à la procréation, ne propage cependant guère plus que la monogamie, parceque l'homme s'épuise trop par des jouissances illimitées. La chasteté, au contraire, augmentant la vigueur des organes et l'ardeur amoureuse, est l'un des plus sûrs moyens de fécondité. C'est pour cela que les animaux ne se livrant à la copulation qu'à l'époque du rut, une ou deux fois par année (excepté les espèces domestiques mieux nourries), s'imprègnent facilement par un seul acte (2).

Il suit encore de cette cause une chaîne très importante de conséquences pour la société et les gouvernements; c'est que l'état des mœurs influe prodigieusement sur la population des empires. Que l'on considère la reproduction relative des grandes

(1) Péron, *Voyag.*, tom. I.

(2) Les habitants des pays chauds, quoique très ardents, font moins d'enfants que ceux des climats froids, dont l'amour est plus tempéré. Les animaux très timides, comme lièvres, lapins, rats, souris, etc., sont plus prolifiques que les espèces courageuses, vives et ardentes, ou lascives et pétulantes, comme les singes, les carnivores, etc. Ainsi la fécondité paraît être en un rapport inverse de l'ardeur amoureuse.

villes de luxe et des campagnes les plus pauvres. Qui ne croirait que les premières s'augmentent, se peuplent sans cesse à cause de l'abondance des nourritures, et de l'aisance, de la richesse des familles, tandis que le misérable agriculteur, pressuré par l'indigence et harassé de travaux, doit à peine se réconcilier avec l'amour et se remplacer dans la vie ? Tout au contraire, l'opulent citadin souvent se marie tard, passe une jeunesse ardente au milieu des voluptés qu'il dérobe aisément à la connaissance publique. Il ne se marie enfin que par des convenances d'intérêt qui sacrifient d'ordinaire tout le reste. La nécessité du luxe fait redouter la multitude des enfants, et au peu d'amour des époux se joignent les moyens sacriléges d'éluder les plus saintes lois de la nature dans la reproduction. Le célibat devient dans les villes un état forcé pour beaucoup de personnes mal partagées en fortune. Mais dans les campagnes l'on ne peut dérober au grand jour des liaisons illégitimes, parceque chacun se connaît dans un petit lieu où la médisance même est un frein : on se marie plus jeune, on a moins de besoins de luxe, et les enfants, qui s'élèvent presque d'eux seuls, deviennent d'utiles auxiliaires dans les travaux. On consulte moins les rapports d'intérêt dans des conditions également pauvres ; on s'unit plus par choix, on s'aime plus naïvement par nécessité même.

Que l'on voie en effet les quartiers les plus pauvres d'une grande ville, là tout y fourmille d'enfants, tandis que les quartiers du luxe sont presque déserts. Si nos campagnes ne remplissaient point, par leur population surabondante, les villes, ces grands gouffres du genre humain deviendraient bientôt d'affreuses solitudes, car il y meurt souvent plus d'individus qu'il n'y en naît. Les pays d'indigence s'accroissent en hommes : ainsi la Suisse, les montagnards de la Savoie, de l'Auvergne, les habitants de la Galice, versent chaque année des essaims d'hommes laborieux dans les grandes villes de l'Europe, et réparent le déficit de ceux que la civilisation a dévorés. Qu'on nous apprenne comment Rome conquérante, mais libre, pendant cinq siècles, put suffire à la production d'un si grand

nombre d'hommes qu'elle perdait dans ses guerres continuelles? car ses armées ne se composaient qu'en partie d'alliés, et n'admettaient pas ordinairement des esclaves. Mais Rome, enrichie par le luxe et l'opulence de toute la terre, sous ses premiers empereurs, présentait à peine un cens de citoyens égal aux anciens âges de la république, ce qui étonnait l'historien Tite-Live. En vain Auguste ordonne qu'on se marie, le luxe l'emporte, les Romains ne se reproduisent plus, des étrangers s'asseyent au sénat et montent sur le trône, jusqu'à ce que l'empire devienne presque désert et tombe en proie aux nations fécondes et vaillantes du nord :

. . . . Sævior armis,
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

Toutes les observations historiques démontrent donc cette vérité, que les peuples pauvres, mais quelque libres et agités qu'ils soient, se marient davantage ; ils multiplient bien plus que les nations riches, par conséquent pleines de luxe, et soumises à une grande inégalité de fortune, à une domination pesante et despotique. Les Turcs, les Persans, les Asiatiques, sous leur climat heureux et fertile, pouvant prendre plusieurs femmes, devraient, avec de tels avantages, remplir tout l'univers ; bien loin de là, leurs empires sont déserts, leurs campagnes en friches ; tout dépérit sous l'atroce administration des pachas, des nababs, des satrapes : mais, malgré la tyrannie des Tartares à la Chine, le peuple pullule avec abondance sous le régime paternel des mandarins. L'homme se multiplie aux États-Unis d'Amérique ; il périt presque sans postérité dans les possessions espagnoles voisines : c'est que le premier est laborieux et sans luxe, le second, rempli de paresse et de faste ; l'un est libre, tandis que l'autre est soumis au joug de l'arbitraire.

On compte dans nos contrées tempérées, une naissance par vingt-cinq personnes en général ; mais il est des circonstances où une naissance a lieu sur dix-huit personnes seulement ou même sur quatorze dans les campagnes, tandis qu'elle n'a lieu que sur trente personnes ou même plus,

en plusieurs villes. Toutefois, les naissances surpassent le nombre des morts, car il meurt ordinairement un individu sur trente-cinq à quarante dans les villages, et sur trente-deux dans les villes généralement. En France, on comptait, avant la révolution, deux mariages féconds par année sur treize, et dans la durée entière de deux mariages il y avait de sept à neuf enfants à attendre, quoiqu'on ne pût pas espérer de les voir vivre tout l'âge d'homme. Dans le nombre de mille personnes des deux sexes, cent soixante-quatre couples contractaient le lien conjugal. La population ne peut guère s'accroître aussi rapidement en Europe qu'elle le fait aux États-Unis d'Amérique, où elle s'est doublée en vingt-cinq ans, tandis qu'il faudrait plus de deux ou trois siècles à la France, en supposant, par impossible, que les maladies, les fléaux, la guerre, la famine, et d'autres causes de dévastation, n'aient jamais lieu. De plus, le territoire, partagé et cultivé presque partout, ne fournit qu'une quantité bornée de nourriture, au lieu qu'en Amérique il existe d'immenses terrains susceptibles de colonisation. L'on ne doit donc pas supposer, avec quelques écrivains, que l'Europe peut nourrir le double de ses habitants, ni même qu'elle a été infiniment plus peuplée jadis qu'elle ne l'est de notre temps. La Russie, la Pologne, l'Espagne, ont à la vérité bien plus de terrain qu'il n'en faut à leurs habitants ; et si leur population ne s'y accroît pas en proportion de l'étendue, c'est par des causes peu difficiles à trouver.

Les pays modérément froids présentent généralement une plus grande fécondité que les régions chaudes. On a de tout temps célébré la fécondité des Suédoises, par exemple (1); elles font d'ordinaire, dit-on, de huit à douze enfants; plusieurs en ont jusqu'à dix-huit ou vingt, même vingt-cinq ou trente, si l'on en croit les observateurs de ces mêmes contrées. On voit des Islandaises produire de quinze à vingt enfants communément; en 1707, l'Islande étant dépeuplée par une contagion,

(1) Olai Rudbeck, *Atlantica*. Upsal, 1684, fol., 2 vol.

le roi de Danemarck déclara, par une ordonnance, que toute fille qui ferait jusqu'à six enfants ne serait pas déshonorée. Les Islandaises furent, dit-on, si jalouses de concourir à la population de leur patrie, qu'il fallut bientôt arrêter par une loi ce débordement d'enfants (1).

Note de la page 305.

Des influences de l'amour et des fonctions génératives sur l'esprit, le caractère moral du sexe féminin; des effets de l'énervation sur les constitutions humaines.

S'il existe dans l'univers un principe physique capable d'imprimer à notre intelligence toute l'audace et l'étendue dont elle est susceptible, c'est le sperme sans contredit (2). Parmi tous les animaux, l'homme sécrète le plus abondamment de la semence, par rapport à sa taille; et les espèces même le mieux nourries, les oiseaux les plus ardents (le coq, le moineau, le pigeon, etc.), ne paraissent pas capables d'unions sexuelles aussi constam-

(1) Lord Kaimes, *Sketchs of the hist. of man*, book I, sk. VI, p. 180.

(2) L'important précepte est donc celui de la continence; aucun n'est aussi capable de porter l'énergie à son plus sublime degré. Il suffit de voir, comme le remarque Arétée (*Diuturn. morbor.*, lib. II, cap. V), combien la profusion du sperme casse, abâtardit les corps et les esprits les plus magnanimes, combien les eunuques sont faibles, lâches, efféminés, pour se convaincre que la force et la vie se perdent par là. La semence conservée, résorbée dans l'économie animale, dit ce grand observateur, nous rend virils, ardents, actifs, hardis et vaillants; nous en devenons plus velus; notre voix acquiert un timbre plus sonore; nous sommes plus propres à des actes de vigueur, à concevoir de hautes pensées; l'audace s'accroît même au point de ne rien redouter. Il ajoute encore que les hommes les plus débiles peuvent surmonter, par cette abstinence, les individus les plus robustes; tandis que les individus les plus robustes s'énervent au contraire comme la femmelette la plus délicate par une excessive évacuation de sperme. Cet effet se remarque également parmi les animaux, qui deviennent fougueux, indomptables, au temps du rut, et qui tombent, après le coït,

ment que l'homme en toute saison, quoique ces oiseaux puissent multiplier beaucoup plus souvent que lui leurs actes en celle du rut. Est-ce parceque notre organisation est plus nerveuse, plus sensible, notre imagination plus vaste que celle des animaux?

Or qu'y a-t-il de plus propre à agrandir l'existence et ac-

dans un abattement excessif. Les anciens faisaient dériver le nom de *héros* de celui de ἔρος, amour. Aussi Virgile dit :

> Sed non ulla magis vires industria firmat,
> Quam venerem et cæci stimulos avertere amoris,
> Sive boum, sive est cui gratior usus equorum, etc.
> Georg. III, vers 209 et suiv.

De même Baglivi, *De morbor. success.*, cap. x, a vu que les maladies des célibataires offraient bien plus de réaction vitale que celles des hommes mariés. Il est également particulier qu'on ne voit devenir fous les individus que depuis l'âge de la puberté jusqu'à la vieillesse; et que l'époque la plus fréquente pour la manie est aussi celle de la plus grande ardeur générative; tellement que des manies ont été guéries par la castration.

Le sperme est donc un nouvel ἐνορμον, *impetum faciens*, une source de vigueur vitale. Par lui le génie s'échauffe, la poésie s'enrichit de nobles sentiments, se colore de brillantes images; la musique, tous les beaux-arts s'allument à ce flambeau de vie : mais rien ne corrompt tant le goût que les voluptés, la mollesse; rien ne désenchante, ne refroidit tant l'imagination que cette effusion de plaisirs. Aussi, comme on l'a dit, le bon goût tient aux bonnes mœurs, et la morale la plus saine n'est encore que de la médecine.

Les productions énervées de la vieillesse portent les mêmes témoignages. Thierry, dans ses savantes observations sur la maladie vénérienne, dit que cette affection, héritée par les enfants, ne communique point l'infection, à la vérité, *mais que cette altération des germes se fait sentir par la faiblesse des organes principaux, surtout du cerveau, ainsi qu'on peut le reconnaître par le défaut d'application, la légèreté, par le peu de constance dans les idées et le caractère; j'ai cru m'apercevoir aussi qu'elle diminuait assez souvent la fécondité des sexes.* (Observ. de phys. et de médec. en Espagne, *Paris*, 1791, in-8°, tom. II, pag. 235.)

croître nos forces que la substance même qui nous communique la vie dans le sein maternel? Observez cet adolescent pâle, timide, et comme inerte dans sa langueur morale; nulle vivacité d'esprit, nul réveil d'intelligence; il est paresseux, insouciant pour l'étude; la musique, les beaux-arts même ne parlent point encore à son imagination engourdie. Seize ans s'accomplissent: quel changement! quel feu secret s'allume et circule dans ses artères, rayonne dans ses regards, anime, échauffe ses sens! comme son imagination s'embrase, son génie s'ouvre et s'exalte! comme il se sent rempli d'une *survie!* ou plutôt il existe dans l'espèce; il porte en lui les germes de l'immortalité. Toutes ses idées éprouvent une sorte de puberté; il n'est plus isolé sur la terre. Devenu citoyen du monde, ministre de la nature par la faculté sublime dont il est désormais possesseur, il s'enfonce dans la solitude des forêts, il jette des regards de contemplation sur tout l'univers; remontant à la source ineffable de toute création, il semble dilater son âme dans l'orbe immense des espaces et des temps. Qui n'a pas éprouvé ces sentiments d'illusion et de délices, ces longues et brillantes espérances qui dorent l'avenir, ces épanchements généreux d'affection et d'amour, qui mêlent de douces larmes aux rêveries enchanteresses du bonheur dans les premiers sentiers de la vie!

On ne connaît plus l'exaltation d'amour dans nos siècles; ils ne sont plus ces temps de la chevalerie et des *cours d'amour*, où les femmes dispensaient la gloire, devenaient les arbitres de la courtoisie et de la prouesse des paladins; elles régnaient par les seuls regards, et leur doux empire se perpétuait par la vertu la plus pure et l'attachement le plus fidèle. Tels étaient aussi ces *galois* et ces *galoises*, sorte de confrérie dans le moyen âge, qui faisaient vœu de souffrir et l'ardeur des étés et le froid de l'hiver, et tous les tourments, s'il le fallait, pour une personne adorée.

Voyez en effet un jeune homme pubère, élevé dans toute l'innocence champêtre parmi ces campagnes fortunées de l'Orient, entre les bocages de Cythère ou d'Idalie. Ses organes,

qui commencent à se développer, jettent un feu inconnu dans son imagination. Ses joues, à peine veloutées d'un léger duvet, se colorent d'une pudeur virginale à l'approche d'une jeune fille, au seul nom de l'amour. Il aime, et n'ose se l'avouer encore; il craint de souiller de ses désirs l'objet tout céleste qui le ravit; il est chaste, parcequ'il aime de cœur. La jouissance déshonorerait son culte; elle avilirait ce qu'il idolâtre. En joignant à cette opinion, inspirée d'abord par la nature pour la perfection et la vigueur de l'espèce humaine, les préceptes d'une religion aussi pure qu'elle est sainte dans sa morale, cet adolescent se trouvera bientôt transporté dans une exaltation mentale qui est le fruit d'un véritable amour platonique. C'est ainsi que le sperme résorbé dans l'économie imprime une activité extraordinaire à toutes les fonctions, tend tous les systèmes, et principalement le nerveux; de là viennent la chaleur de sentiment, le courage, l'énergie, l'impétuosité, que la puberté développe; de là cette disposition à l'enthousiasme, cette fermentation qu'on remarque dans les jeunes têtes. Mais ces heureuses qualités disparaissent par la profusion abusive du sperme, de même que par la castration.

L'épuisement est une sorte de castration, puisqu'il rend inhabiles aux voluptés des organes flétris par l'excès des jouissances. Il est certain qu'on n'est point encore capable d'exaltation mentale avant la puberté. C'est donc le sperme qui stimule le plus ardemment toute l'économie. Si l'on se représente deux amants à la fleur de leur âge, avec toute la ferveur de leurs premières amours, tous deux innocents et fidèles, exhalant dans leurs haleines embrasées, dans leurs ardents soupirs ce feu qui les dévore, je ne sais quelle odeur vive, exaltante, émane de tous leurs pores, les jette dans une ivresse aphrodisiaque, dans des transports qui leur font perdre la tête; si leurs bras s'entrelacent, si dans une danse tourbillonnante ils sont perpétuellement en contact par les regards, leurs attouchements, leurs approches, la sympathie s'établit, la chaleur se communique; on sue le sperme, et cette séduction inévitable est bientôt le prélude des plus ravissantes extases. Oui,

cette impression brûlante et terrible des sexes l'un envers l'autre, lorsqu'on s'y expose, trouve son excuse dans sa propre énergie. C'est la grande voix de la nature qui retentit au fond de tous les cœurs, et les égale, quelles que soient les distances des rangs et les distinctions sociales.

La femme est peut-être encore plus soumise à ces délires érotiques que l'homme. Chez elle un appareil intérieur d'organes éminemment sensibles, surtout à l'époque du tribut menstruel; un système musculaire grêle et mince, qui laisse plus d'empire au système nerveux; une loi de pudeur plus sévère, qui, comprimant davantage les désirs, les redouble par la contrainte; une imagination plus mobile, un cœur plus tendre, des sens plus délicats, et par là plus irritables; tout conspire à susciter, dans la femme, cette exaltation dont elle n'est pas maîtresse. Aussi trouve-t-on plus de folles que de fous par amour dans les hospices d'aliénés. C'est plutôt l'ambition du pouvoir, des grandeurs ou des biens de la fortune qui rend maniaques et exaltés la plupart des hommes; mais la jalousie, l'amour et la dévotion, qui est une autre sorte d'amour, troublent bien plus fréquemment l'esprit de l'autre sexe. Si l'on voit souvent des symptômes d'hystérie déranger la santé de tant de femmes, combien d'hystéries mentales, secrètes, inconnues, fermentent dans leurs tendres âmes, allument ces violents caprices, ces engouements momentanés, ces exaltations passagères, que d'autres, tout aussi fugitives, remplacent avec une perpétuelle inconstance!

Qu'un jeune héros, dans la fleur de l'âge, s'unisse à une chaste beauté pleine de fraîcheur et de santé, n'est-il pas manifeste qu'on en doit espérer des enfants mieux constitués, plus magnanimes et plus vivaces que ceux des vieillards cacochymes ou d'individus déjà usés de débauches? il est certain que des êtres produits par des parents ou trop jeunes, ou trop âgés, ou dans un état maladif de corps ou d'esprit, ou pendant l'ivresse, ou par une passion languissante, n'auront jamais cette énergie vitale, cette bonne disposition organique qu'on observe chez les enfants engendrés en des circonstances plus favora-

bles. Nul doute que l'extrême vigueur de corps et d'esprit si générale parmi les Spartiates ne tînt essentiellement aux mariages tels que Lycurgue les institua à Lacédémone. Ainsi, indépendamment des exercices qu'il avait établis comme propres à fortifier les corps des femmes et des hommes, ce législateur défendait l'approche des sexes avant un âge bien formé, ce qui allumait une telle passion que les filles devenaient *andromanès*, ou folles d'hommes, comme dit le bon Plutarque; de plus, la cohabitation entre les époux était entravée de manière à aiguiser extrêmement l'amour, puisqu'on ne pouvait obtenir que des jouissances furtives. La nature semble avoir usé des mêmes moyens pour conserver la noblesse et la beauté des races d'animaux; les mâles les plus vigoureux sont toujours préférés par les femelles, et ils écartent d'ailleurs les faibles par l'ascendant de la force. Partout où les mœurs sont pures, l'ardeur mutuelle des sexes rend les jouissances d'autant plus profondes qu'elles sont moins prodiguées; il en résulte des enfants vigoureux de corps et d'esprit; et de là vient que des élèves de l'amour (non pas de ces créatures bâtardes, avortons ignobles de la *Vénus vulgivaga*, comme l'appelle Lucrèce, ou de la prostitution, mais des êtres qu'un fougueux transport a pu produire en dépit des lois de l'honneur dans les personnes les plus chastes), ces enfants, disons-nous, montrent presque tous un feu d'intelligence, une âme supérieure à la plupart des autres. Pareillement les droits accordés en divers pays à la primogéniture peuvent avoir été en partie donnés à la plus grande intelligence des aînés, puisqu'ils sont le fruit de la première et de la plus ardente passion des époux.

Si l'on considère, en effet, la naissance de presque tous les hommes de génie, on les verra tantôt les premiers-nés, parce-que le premier amour est d'ordinaire le plus ardent (et de là vient que les Asiatiques ont fait toujours naître d'une vierge leurs plus grands législateurs, Zoroastre, Confucius, Mahomet, Vistnou, Xaca, Boudha, Menou, etc.); on les verra tantôt aussi engendrés hors du mariage, par la seule violence de l'amour. Tels furent un grand nombre de héros de l'antiquité, qui,

par cette raison, se disaient issus des dieux, comme Hercule, Thésée, Castor et Pollux, Romulus; ou fils de Vénus, comme Énée; de Thétis, comme Achille, etc., etc. Tels furent encore d'autres bâtards illustres, comme Homère, et, dans des temps plus modernes, Galilée, Cardan, Érasme, d'Alembert, Jacques Delille, etc.

Cette condition d'un ardent amour nous paraît tellement indispensable pour allumer la flamme du génie dans un nouvel être, que tout ce qui diminue l'ardeur de cette passion affaiblit, au physique comme au moral, les produits de la génération, chez l'homme de même que dans les animaux. La plupart des hommes d'un esprit sublime, attirant au cerveau toutes leurs facultés, n'engendrent maintes fois que des idiots ou des fils déshérités du génie paternel. Par une longue continence, par la pureté des mœurs, les races se perfectionnent, se fortifient au moral comme au physique. Des époux vertueux rassemblent toute l'énergie de leur âme en s'abandonnant au vœu de la nature. Ils renaîtront dans une postérité qui deviendra, par ses talents, l'orgueil et la gloire de leurs pères. C'est ainsi qu'après plusieurs générations progressives de vertus, on voit des familles s'ennoblir; elles fleurissent, elles brillent au faîte de l'illustration, puis souvent après on les voit se faner dans les délices, s'éteindre dans le plus ignoble abâtardissement : c'est un grand chêne vieilli et chenu qui se dépouille désormais pour toujours de sa verdure et de ses fruits.

Rien n'est donc moins vrai que la proposition soutenue par Helvétius, *que tous les esprits naissent égaux*, puisque les corps mêmes et les tempéraments naissent si divers. Mais, de plus, l'expérience fait voir que rarement les hommes d'un grand esprit engendrent des fils qui les égalent, ainsi que Boileau le représentait à Louis Racine. La force de corps et le courage peuvent bien se transmettre avec la complexion, et Horace a pu dire *fortes creantur fortibus*, l'on en voit des exemples (1), mais les qualités de l'esprit ne se transmettent

(1) Euripide nous dépeint le terrible Achille timide devant les fem-

nullement comme celles du corps. La raison en paraît tenir à ce que l'exercice extrême de la pensée cause une immense déperdition des facultés, et l'on en voit la preuve chez toutes les personnes les plus adonnées aux travaux d'esprit, puisque l'hypochondrie, la mélancolie et une foule de maladies nerveuses, les attaquent si cruellement. Les soubrettes de comédie en sont elles-mêmes très convaincues :

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois,
Et que les grands esprits, d'ailleurs très estimables,
On fort peu de talent pour former leurs semblables.

DESTOUCHES, *Philosophe marié,* act. I, sc. IV.

Ainsi l'organisation énervée ne produit que des êtres chétifs,

mes, et respectueux avec Clytemnestre et Iphigénie, comme le fut Hippolyte devant Phèdre, etc. Un jeune seigneur anglais reprochait au poëte Dryden d'avoir donné trop de timidité à l'un de ses personnages, pour les femmes, dans une tragédie, et ajoutait que, pour lui, il savait mieux mettre son temps à profit avec les belles ; le poëte lui répondit : « Vous m'avouerez aussi que vous n'êtes pas un héros. » La plupart des sauvages d'Amérique sont froids pour leurs femmes, au rapport de presque tous les voyageurs. C'est qu'indépendamment de la rareté des subsistances chez des peuplades qui ne cultivent rien, il faut que le guerrier, le chasseur, se conservent forts pour vaincre un ennemi ou une proie toujours difficiles à atteindre et à subjuguer. Jadis il était défendu aux soldats, chez les Hébreux et chez les autres peuples, d'approcher de leurs femmes en temps de guerre. Ainsi les délices de Capoue causèrent la ruine de l'armée d'Annibal. Ainsi la chasteté devient la mère de la force, car la résorption du sperme dans l'économie exalte le ton de la fibre musculaire. C'est ce qu'ont bien compris les fondateurs des ordres religieux et du sacerdoce, qui, pour maintenir constamment la supériorité de la hiérarchie ecclésiastique sur l'espèce humaine, astreignirent le clergé au célibat et au vœu de chasteté. On reconnaît pareillement combien les femmes mariées et imprégnées de ce *vitale virus* (θορὴ) de l'homme, acquièrent plus d'énergie et de vigueur que ces filles chlorotiques, restant inertes et langoureuses, faute de cet élément de stimulation qui seul ressuscite les forces de l'économie. Donc le sperme, ou conservé ou reçu, est un élément de vigueur.

tandis que le courage et la force du corps, au contraire, engendrent des individus pleins de nerf et d'énergie. Ces observations suffisent pour détruire les absurdes idées de la prétendue *mégalanthropogénésie*, ou de l'art de procréer à volonté des grands hommes, en mariant ensemble les individus les plus spirituels, les plus savants, ou les plus habiles. L'on a remarqué depuis long-temps que, si des enfants payaient par leur sottise les talents des pères, quelquefois des pères semblaient avoir enrichi leur fils de tout l'esprit dont ils n'usent pas. La passion de l'amour paraît d'ailleurs bien plus profonde chez les individus le moins partagés en facultés d'intelligence ou le moins distraits par des études; selon l'expression vulgaire, ils deviennent *amoureux comme des bêtes*, et c'est par ce moyen qu'ils peuvent engendrer des hommes d'esprit.

On citera pourtant des familles et une suite de générations d'individus plus spirituelles que d'autres, de même qu'on voit naître de sottes gens, et aussi des idiots et des fous, qui transmettent leurs qualités à leurs descendants; mais on s'assurera aisément que ces dispositions bonnes ou mauvaises dépendent alors de la complexion organique des père et mère, ou du tempérament soit naturel, soit acquis, tout comme on peut hériter d'une disposition à la goutte, à diverses affections organiques. Pareillement on sait, et il est même passé en proverbe, que *bon chien chasse de race*; que le fils d'un Européen civilisé se trouve plus apte aux connaissances que le fils d'un sauvage de l'Amérique. Il est certain que de longues habitudes conservées dans les pères, dans les familles comme un patrimoine, peuvent développer davantage ou les organes intellectuels, ou un membre qu'on exerce continuellement, sans en abuser.

D'où peut jaillir, surtout, cet élan de sensibilité physique et morale, cette illumination presque subite de l'intelligence, à l'époque de la puberté, si ce n'est du sperme, qui, sécrété d'abord par les organes sexuels, commence à être en partie résorbé dans l'économie?

On dit que l'amour donne de l'esprit aux filles, il n'en inspire pas moins aux garçons : quel amant ne devient pas élo-

quent et même poëte, n'aspire point à plaire par ses qualités morales comme par le physique ? Il est évident, par l'expérience, que la tension et la solidité des fibres musculaires s'accroissent immensément lorsque le sperme est résorbé dans l'économie : la vigueur virile et le courage en sont le résultat.

C'est principalement sur le système nerveux que le sperme exerce sa mâle énergie, en le stimulant avec force. Une observation constante a démontré que l'on ne devenait jamais fou (maniaque) avant la puberté, et que l'époque de la plus vive ardeur générative était aussi celle des plus grandes exaltations mentales, des plus violentes émotions morales. Des essais ont même fait voir que la castration chez des maniaques les ramenait au sens ordinaire ; et les eunuques tombent souvent dans l'idiotisme, mais non peut-être dans la folie. Plusieurs folies naissent uniquement de cette exaltation cérébrale excitée par une trop stricte rétention de sperme. Buffon a tracé l'histoire étonnante d'un curé de l'ancienne Guienne, dont le génie s'était prodigieusement exalté, et jusqu'à la manie la plus furieuse, par la sévère abstinence de toute sécrétion de cette humeur. Les anciens philosophes, observant combien la semence affaiblissait, par son évacuation excessive, l'organe cérébral, l'appelaient *stilla cerebri*, un écoulement du cerveau.

Y a-t-il quelque chose, en effet, qui fane davantage le cœur, qui blase plus la sensibilité, qui déprave et corrompe plus profondément le goût, que ces jouissances débordées, que cet ignoble et révoltant abrutissement dans lequel plongent et le libertinage et la licence des mœurs ? Quelle existence traînent ces êtres dégradés, abjects, qui se vautrent dans les hideux cloaques de la débauche ? Également vils et lâches, aucun sentiment généreux, aucune pensée noble et élevée ne germe dans ces fumiers de vice et de pourriture. Aussi les idiots et les crétins présentent une lasciveté, ou plutôt une lubricité dégoûtante qui les abrutit encore plus. Voyez même les bêtes brutes les plus grossièrement lubriques, l'âne, le verrat, etc., ce sont aussi les plus stupides, les plus insensibles. Ainsi Homère a feint que Circé transformait les hommes en bêtes.

On l'a dit depuis long-temps, *le bon goût tient aux bonnes mœurs,* mais ici nous en voyons l'enchaînement nécessaire; ou plutôt il semble que la même intelligence qui organise et vivifie l'embryon par le sperme, peut, en se conservant, s'accumuler dans notre propre système de sensibilité, et monter le cerveau au plus haut degré de tension. En s'abstenant de la génération corporelle, on devient plus capable de la génération intellectuelle, on a plus de génie intérieur (*ingenium*), et par la même raison les hommes de génie sont moins capables d'engendrer physiquement, ainsi que nous l'avons déjà exposé. Newton mourut vierge, ainsi que W. Pitt, dit-on. Kant haïssait les femmes, et aucun des plus grands hommes de l'antiquité, selon la remarque de Bacon de Vérulam, ne fut très adonné aux voluptés. Pythagore voulait qu'on ne s'approchât de la divinité qu'avec des pensées pures et élevées; c'est pourquoi il prescrivait de s'abstenir alors du commerce des femmes.

Il s'ensuit donc qu'en retranchant les organes sécréteurs du sperme, on coupe, pour ainsi dire, les nerfs de la pensée, et l'on en voit bien clairement la preuve chez les eunuques. Ces êtres malheureux, rabaissés à la vie individuelle, végètent dans une perpétuelle adolescence d'idées et de sentiments. Par exemple, on enseigne la musique aux castrats, mais ils n'y mettent d'ordinaire ni expression, ni accent de l'âme; aucun d'eux n'a su composer un air supportable : nous ne parlons pas des vices de leur moral, ils sont le triste fruit de leur énervation. La femme elle-même, que sa faiblesse rend si bon juge de la vaillance, méprise l'être avili; elle adore en secret la mâle fierté, l'audace du caractère dans l'homme (1); elle ne succombe avec orgueil que sous un vainqueur généreux; elle croirait se dégrader en s'abaissant à une âme lâche, incapable de devenir son appui, ses amours et sa gloire. Narsès est à peu près le seul eunuque qui ait montré du talent dans la guerre;

(1) Les Galois, ou pénitents d'amour, s'infligeaient des périls, et des actes de valeur magnanime pour plaire à leurs belles. Lacurne Sainte-Palaye, *Mém. sur l'ancienne chevalerie,* tom. II, pag. 62.

mais aucun, que nous sachions, n'a été cité pour son génie, ni même pour de l'esprit : ils n'excellent qu'en intrigues.

Nous demanderons aux plus zélés admirateurs du beau sexe si l'on ne sent pas qu'il manque quelque chose à ses productions les plus brillantes. Y trouve-t-on cette sublimité, cette énergie virile, cette élévation ou cette profondeur de pensée, empreinte ineffaçable du vrai génie, je dirais presque de la force de génération (1) ?

On ne peut contester à la femme de l'esprit, de la grâce, de la délicatesse, un tour fin et animé du charme de son sexe, dans tout ce qui sort de sa plume, de son pinceau, etc. Elle nous surpasse à cet égard, et il y a plus de femmes d'esprit que d'hommes d'esprit ; car, d'après la manière dont nous concevons cette qualité, son sexe y doit avoir l'avantage par sa vive sensibilité extérieure, par sa mobilité, le piquant et la finesse de ses réflexions ; la femme sent mieux que nous les rapports des convenances et des disconvenances ; elle observe de plus près les détails ; elle a plus d'aptitude à se plier à tout. Mais enfin comme elle a moins de force d'organisation, elle doit céder à l'homme la supériorité au moral comme au physique. De même que sa voix est d'une octave moins grave que celle de l'homme, de même ses idées semblent être plus aiguës et plus légères ; et, selon la comparaison de Sainte-Foix, elle a les idées *roses,* tandis que celle de l'homme sont d'une teinte plus rembrunie, pour ainsi parler.

(1) Les anciens Grecs, qui excellèrent tant dans les lettres, les beaux-arts et la philosophie, voilèrent, sous d'ingénieuses allégories, les plus savantes observations. Minerve, la déesse du génie, était vierge ; son nom Ἀθήνη (*quasi* Ἄθηλὴ), signifie sans mamelle, ou, selon l'énergie des termes, *non efféminée.* Aussi la tête de Méduse, l'immortelle égide, défendait sa poitrine contre les traits de l'Amour. Toutes les Muses étaient vierges, car toute grande génération intellectuelle exige la continence corporelle du jeune favori d'Apollon.

Abstinuit venere et vino, sudavit et alsit,

dit Horace, quoique peu fidèle quelquefois lui-même à ces préceptes.

L'on objectera qu'il existe des femmes d'un talent éminent et presque égal à celui de l'homme de génie. On citera surtout Sapho, dont l'âme respire encore dans les vers brûlants d'amour qu'elle exhalait pour Phaon. Mais Horace, qui l'appelle malignement *mascula Sapho*, et l'histoire de cette femme célèbre, donnent l'explication du génie qui l'animait. L'ardeur, ou plutôt le feu de son tempérament, qui la fit accuser d'un vice, la rendit presque un homme (1). Considérez toutes les femmes de lettres, ces Héloïses brûlantes qu'anime un esprit supérieur aux autres personnes de leur sexe, et voyez qu'aucune n'a été exempte d'hystérie, et peut-être d'une vive effervescence de tempérament, sans excepter sainte Thérèse. Muret a montré, par une foule d'exemples, qu'elles sont, suivant son expression,

(1) Sapho, inspirée par l'amour et les dédains de Phaon, put transmettre à la postérité la peinture de ses ardeurs, ou plutôt les transports de son érotomanie; elle les eût moins vivement représentés, s'ils eussent été assouvis. Tout prouve donc que le génie ne s'allume que par la chaleur amoureuse, et celle-ci ne brille que dans les caractères virils, même chez les femmes de lettres les plus célèbres. Ne troublons point le repos sacré de leurs tombeaux; mais si le flambeau des grandes passions est seul capable d'illuminer de grandes âmes, ce n'est point la débauche, c'est la chasteté qui fait germer les pensées sublimes et les sentiments héroïques. Les plus nobles chefs-d'œuvre de l'esprit humain ont été conçus à l'époque de la plus grande énergie vitale, ou dans la virilité la plus complète; malheur à l'homme de lettres, au poëte, au peintre, au musicien, à tout savant comme à tout artiste qui s'abandonne à l'abus des voluptés! il y perdra sa sensibilité, premier élément de son génie; la carrière du talent comme celle de la guerre exigent l'homme tout entier, et la vraie gloire est la proie des seuls forts. Oh! si l'on comprenait par quelle ignoble voie tant de talents avortent, comme ces fleurs dépouillées de leur pollen et qui coulent sans donner de fruits, on porterait plus d'estime à ces leçons de la morale qui recommandent la chasteté, et qui en font même un vœu obligatoire pour les conditions sociales les plus sérieuses et les plus augustes! Le sacerdoce, originairement destiné à veiller sur les peuples (d'où viennent les noms de *prêtre*, πρέσβυς, qui voit de loin, comme les pres-

luxurieuses. Toutefois il n'a pas compris que c'est par cette complexion plus masculine qu'elles deviennent capables de développer de grands talents. Si mademoiselle Schurmann, si madame Dacier, et d'autres savantes, paraissent faire exception ici, c'est qu'elles étaient plutôt des érudites à grande mémoire que des femmes de lettres. Mais, en revanche, combien la femme surpasse l'homme par la sensibilité du cœur !

Considérons son genre d'esprit capricieux, singulier, qui brille par éclair, par saillie, par boutade; qui tantôt s'exalte et improvise avec impétuosité, tel qu'un vin pétillant dans son effervescence; tantôt est morne, silencieux, affaissé, incapable de la moindre idée, et même plongé dans une nullité complète. Il est surtout l'apanage de ces constitutions éminemment grêles, mobiles et nerveuses, atteintes d'hystérie ou d'hypochondrie, et de l'un ou l'autre sexe; mais il est beaucoup plus

bytes, d'*évêque*, ἐπίσκοπος, qui scrute avec soin, etc.), à les diriger, à conserver le dépôt sacré des hautes sciences et de la morale, avait besoin de se montrer plus qu'homme aux yeux des humains; c'est pourquoi le célibat lui fut recommandé dans la plupart des religions, et cette seule règle a suffi pour déployer un plus grand nombre de caractères marquants et d'esprits élevés dans l'ordre sacerdotal que dans tous les autres états de la société. Cette règle assurerait encore au clergé l'empire sur les esprits, quand même les opinions religieuses dont il est l'interprète et le dépositaire ne l'élèveraient pas au premier rang. La supériorité militaire ne s'obtient pareillement que loin des voluptés et de la dépendance des femmes, et Annibal apprit dans les délices de Capoue que Vénus défait souvent ceux qui surent résister à Mars même.

Puisque la force générative est la source de la virilité, du courage et du génie, l'épuisement de cette force doit enlever ces heureux apanages, et quelques preuves confirmeront cette vérité. *Gentil* Bernard, comme l'appelait Voltaire, n'était pas né sans talents, et son *Art d'aimer* en offre des témoignages; mais mal prit à ce poëte de pratiquer trop cet art; il perdit tellement l'esprit qu'il tomba dans l'imbécilité au point de ne plus reconnaître même ses propres ouvrages. Combien d'Hercules, après avoir trop filé aux genoux de leur Omphale, n'ont plus su porter et leur massue et la peau du lion !

fréquent parmi les femmes. En effet, cet organe si sensible, si irritable en elles, qui semble jouir d'une vie particulière, cet animal fougueux et indomptable, comme l'appelle un philosophe, les ovaires ou l'utérus, selon les agacements qu'il éprouve, selon ses époques menstruelles, les secousses de volupté, les spasmes hystériques auxquels il est assujetti, excite non seulement dans l'économie des émotions extraordinaires, mais aussi porte au cerveau des impressions étranges, irrégulières, des caprices d'enthousiasme ou d'antipathie dont la femme n'est nullement maîtresse. Il n'est pas rare d'apercevoir des traits de folie ou des extravagances en quelques personnes à l'approche des règles. Au contraire, lorsque l'activité de l'utérus est absorbée, comme dans la grossesse, on voit alors des femmes, auparavant spirituelles, devenir extrêmement simples et presque idiotes. La dévotion, espèce d'amour, produit chez elles des effets semblables à cette dernière passion, sur l'esprit et le moral, comme sur le physique; l'une et l'autre de ces affections peuvent les rendre folles.

C'est par une raison analogue que les physiologistes et des philosophes, peu galants sans doute, ont cru devoir refuser à l'esprit féminin le don de créer; il est, disent-ils, dans leur utérus pour la formation de nouveaux êtres. Le génie peut fleurir, au contraire, de lui seul, par une forte virilité chez l'homme très mâle; toute effémination le refroidit. Les sauvages eux-mêmes ont la plus haute opinion de la virginité, et les Iroquois, les Hurons attribuent à la chasteté le don de prophétie, comme jadis on le croyait chez les Hébreux (1).

S'il est vrai que de fortes passions, exaltant l'imagination, donnent des ailes à la pensée, transportent l'âme à ces sublimes régions d'où elle contemple l'univers dans le ravissement et s'élance à l'immortalité, le seul moyen d'obtenir cette puissante impulsion est donc de ne pas assouvir les voluptés; c'est de tendre davantage les ressorts de la continence ou de la résis-

(1) Lafiteau, *Mœurs des sauvages*, tom. I, pag. 174, et Rabbi Maimonides, lib. *De fundamento legis*, cap. VII.

tance. En effet, moins on prodigue sa vie, et plus longuement on la conserve. Rien au contraire n'épuise, ne fait plus tôt faner et vieillir tous les animaux et les végétaux que de multiplier leurs jouissances et leurs productions. De même, plus l'œil s'accoutume à une lumière éclatante, plus sa faculté visuelle se débilite ou se perd, car elle s'accumule au contraire dans l'obscurité. Il en est ainsi de toutes nos facultés, et ce qu'un organe dépense trop abondamment est dérobé à la puissance réservée à d'autres organes; mais on s'enrichit de tout ce qu'on ne dissipe pas. Ainsi l'opulent, le fort en facultés, toutes choses d'ailleurs égales, sera donc celui qui les économisera le plus, pour accumuler leur force dans les grandes occasions. Par conséquent, un homme peut surpasser d'autres hommes par ces moyens, surtout s'il a déjà reçu de ses parents une grande énergie vitale. Telle fut l'intention des fondateurs des religions, qui prescrivent la chasteté ou le célibat aux ministres d'un culte sacré, afin de rattacher d'autant plus aux choses célestes qu'on déliait davantage l'esprit de tous les nœuds de la terre (1). Mais Origène outrepassa le but en retranchant la source de la force et le mérite de la résistance.

A l'époque de la puberté, lorsque l'organisation se déploie, et que la plante humaine, pour ainsi parler, ouvre ses brillantes fleurs, elle entre dans la vie universelle ou de l'éternité. Deux grandes voies sont alors proposées à l'homme : l'une inférieure, ou la génération mortelle, celle du corps ; l'autre supérieure, ou la génération immortelle, celle de l'esprit. La plupart des hommes suivent le chemin facile de la reproduction inférieure ou matérielle. Un petit nombre d'élus se trouvent capables de gravir les sentiers escarpés à travers les rochers et les précipices, pour atteindre le sommet sublime de l'Hélicon et du Parnasse, où rayonne le temple de l'immortalité. Beau-

(1) Autrefois les Suisses rendirent un édit enjoignant à tout prêtre d'avoir sa concubine, pour ne pas chercher à séduire les autres femmes. Zwingle a rappelé cet édit (Fra. Paolo, *Hist. du concile de Trente*, lib. I).

coup tentent cette voie, peu de forts sont en état d'y parvenir. Il faut subir des privations de plus d'un genre; elles rebutent souvent la nature mortelle, si l'on ne se sent pas soutenu par une puissance extraordinaire pour les surmonter.

Pense-t-on donc s'élever au faîte sacré du génie et de la gloire sans le secours de ses efforts? Lorsqu'au lieu d'une volupté physique qui ravale l'âme et ses facultés, l'amour devenu moral, remonte au cerveau, s'y ramasse, y tend la puissance intellectuelle, cette concentration ascétique devient de l'*exaltation*, de l'*enthousiasme*; il s'allume une flamme impétueuse, transcendante, une haute ambition de triompher qui fait braver tous les périls, mépriser toutes les infortunes de la mort et de la vie. C'est alors que, transporté au-dessus du siècle et de ses contemporains, mort à la terre, on s'élance de ce cachot corporel pour entrer dans un monde ravissant, asile céleste de la vérité et de la gloire. On néglige, on oublie tout ce qui nous environne, on devient insensible à tout, excepté à ces vérités neuves et sublimes, à la source desquelles on puise à grands flots. C'est dans cette contemplation, toute divine, qu'on ressent les voluptés les plus délicieuses qu'aucun mortel puisse jamais éprouver; elles surpassent de bien loin l'amour corporel; elles ravissaient Archimède hors de lui, lorsque, sortant nu de son bain, il courait au milieu de Syracuse, en s'écriant: εὕρηκα, je l'ai trouvé!

C'est que l'amour, comme dit Platon, aspire de lui-même à l'immortalité, soit du corps, par la génération physique, soit de l'esprit par la génération intellectuelle. C'est un feu qui s'élance vers le ciel. Il nous fait mourir à nous-mêmes, en donnant la vie; il est la force de la vertu, de toute *générosité*, terme qui manifeste que la puissance générative en est le principe; aussi les amants sont généreux. De même l'héroïsme agit au cœur comme le génie au cerveau; ils émanent de la même source: ce qu'avaient pareillement reconnu les anciens, puisque c'est du mot ἔρος, amour, qu'ils ont formé le nom de l'*héroïsme*. Ce sentiment s'allie tellement au vrai génie, parcequ'ils dérivent tous deux d'une commune force, que Longin appelle

également *héros*, les Homère, les Platon, les Démosthènes, etc., bien que ce dernier manquât de valeur à la guerre. C'est la puissance générative qui, dans le cerveau d'Aristote et dans le cœur d'Alexandre, inspirait au premier le génie, et au second l'héroïsme. Il y a pareillement plus de courage et d'intelligence parmi les vaillants peuples européens que chez les nations de l'Asie, lâches, polygames et asservies, tant l'énergie du cœur et de l'esprit jaillit du même fond de vie! tant la vertu ou la force de l'âme est la sève qui fait tout fleurir en nous (1)!

La conservation des races nobles était due à la pureté du sang et à l'hérédité de la vaillance, non seulement à cause de l'exemple des aïeux, ce stimulant perpétuel (car *noblesse oblige*), mais aussi à la vertu et aux mœurs des familles les plus illustres. Telle fut du moins l'intention des anciens preux, puisque l'une des belles qualités qu'on aimait à trouver dans les paladins était la fidélité à leurs maîtresses, à la dame de leurs pensées. On en connaît des exemples admirables, et l'amour de la gloire militaire retira plus d'un Renaud des enchantements de son Armide. La fierté sévère des demoiselles allait jusqu'à la pruderie, car l'orgueil est un bon préservatif pour la chasteté; d'ailleurs la délicatesse du point d'honneur ne permettait pas aux nobles dames de laisser leur race forligner et s'encanailler. Sans doute Molière a tourné en ridicule les Jacqueline de la Prudoterie, qui refusaient d'être les maîtresses d'un prince; mais ce qui faisait rire la cour de Louis XIV démontre néanmoins que les mœurs antiques n'avaient pas approuvé la prostitution et le vice, quelque éclat qu'ils reçussent du trône même par la suite.

Toutefois la noblesse s'est principalement évanouie par la dépravation morale, suite inévitable d'une puissante fortune et de la facilité des jouissances. Ce sera l'éternelle ruine des grands et la voie d'énervation par laquelle s'épuise la sève la plus vigoureuse des branches les plus illustres. La noblesse

(1) Voyez notre *Art de perfectionner l'homme*, tom. II.

se fût-elle seulement arrogé le droit de cuissage ou de jambage sur les nouvelles mariées de leurs vassaux, qu'elle se donnait par là de perpétuelles tentations d'abuser des plaisirs. Tous les seigneurs et les grands sont donc dans la position de cueillir sans cesse de nouvelles jouissances. Le désir inné de leur complaire et d'obtenir une participation à leurs richesses et à leurs faveurs, fait que les subordonnés leur épargnent jusqu'au soin de désirer. Telle est la magie enchanteresse de l'amour-propre, qu'on se croit sans cesse aimé pour son propre mérite, et obligé de donner des preuves de vigueur avec de ruineux efforts, car on s'enorgueillit de tous les genres de pouvoir. Plus on est subjugué, plus les maîtresses vantent votre supériorité athlétique pour vous dominer davantage : elles triomphent ainsi de nos défaites, et le roi le plus adorable à leurs yeux est toujours celui qui succombe sous le plus grand nombre de faiblesses. Combien de séductions de tout genre entourent donc la puissance ! Et comment ne périrait pas la vigueur sous de si douces chaînes ! Hercule a filé, dit la Fable, aux genoux d'Omphale : admirable allégorie qui nous peint l'abaissement de la force sous la ceinture même des amours (ὀμφαλὸς, le nombril, mis pour l'organe utérin).

Nous montrerions aisément, par l'expérience même de l'histoire, quelles sont les causes de la vigueur et de la dégénération chez les castes et les individus privilégiés. Il semble ainsi que la nature tende à niveler tous les êtres d'une même espèce, car les plus belles races d'animaux, comme de chiens et de chevaux, se détérioreraient si l'on ne s'efforçait pas de les maintenir par la continence :

> Vidi lecta diu et multo spectata labore
> Degenerare tamen..... ac retro sublapsa referri.

C'est par une sorte de compensation équitable que les êtres inférieurs se relèvent, et que les plus exhaussés re-

tombent, comme pour recommencer à leur tour un nouveau cercle de destinées sur la roue de la fortune. Les temps inévitables sont arrivés où, pour toute l'Europe, les races antiques, comme usées et vieillies, deviennent à beaucoup d'égards inférieures en industrie, en talents et même en vigueur militaire, à ces hommes nouveaux sortis de la poudre, mais qui ont grandi par la civilisation toujours croissante, par le développement des connaissances, tandis que les héritiers d'une antique renommée sont demeurés stationnaires, endormis sur leurs titres et leurs droits jusqu'alors non disputés. Ainsi les flots des générations qui s'avancent sur le théâtre du monde repoussent dans l'abîme du néant ces vétérans, qui n'offrent plus à notre admiration que les débris de grands noms et d'une gloire qui n'est plus à eux. Ma noblesse commence en moi et la vôtre finit en vous, disait à de lâches envieux un général athénien vainqueur, auquel on ne reprochait que d'être fils de cordonnier. Nous voyons de pareils exemples de nos jours. Dans la balance sociale, chaque homme doit à la longue se placer, selon le poids de ses talents et l'élévation de son caractère, au rang que lui assigna la nature.

Que ces hommes abâtardis se trouvent sur le champ de bataille en face d'ennemis remplis de cette énergie sauvage dont rien n'a comprimé l'essor, vous les voyez tremblants, prosternés à genoux, et accepter le joug le plus dur sans oser se plaindre. Ce peuple, le plus nombreux, le plus sociable, mais le plus abâtardi de toute la terre, le Chinois n'a-t-il pas vu quarante mille Tartares-Mantcheoux assujettir en peu de temps sa nation, composée de plus de cent millions de têtes? et les descendants de ces heureux conquérants ne dorment-ils pas paisiblement depuis deux siècles sur le trône de la Chine? Qui ne sait faire que des révérences et des génuflexions à l'aspect du sabre, peut-il conserver son indépendance? Comment cet ancien Romain, si fier devant les rois, ce vainqueur audacieux de tant de nations, s'est-il ensuite transformé en l'humble esclave des Caligula, des mé-

prisables affranchis de la cour corrompue de Messaline et de Néron? Alors se sont levés les redoutables enfants du Nord; ils ont dit : Marchons; puisque le Romain s'avilit, il n'a donc plus de vaillance! qui manque de vertu n'est pas digne de l'empire du monde. Ainsi s'est écroulé l'édifice de la grandeur romaine; ainsi périront également toutes les nations de la terre, lorsque les mœurs et la liberté s'engloutiront dans les profonds abîmes de la corruption et de l'esclavage, par le mépris de la vertu des femmes.

FIN.

TABLE.

SECTION PREMIÈRE.

CONSIDÉRATIONS PHYSIOLOGIQUES SUR LE SEXE FÉMININ.

SECTION DEUXIÈME.

DE LA FILLE, OU DE L'ÉTAT VIRGINAL.

SECTION TROISIÈME.

DU MARIAGE.

Pag.

SECTION QUATRIÈME.

DE LA FEMME CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT MORAL.

SECTION CINQUIÈME.

DE LA FEMME CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT LITTÉRAIRE.

DISSERTATION SUR LE LIBERTINAGE ET SES DANGERS.

NOTES.

FIN DE LA TABLE.